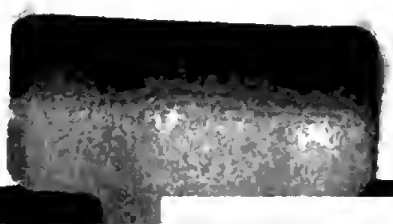
5.5.5'11



A

B I

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

TOME V. — PARTIE II.

Prix des 10 volumes, dont 9 *in*-8°. bien brochés et étiquetés, et 1 d'Atlas *in-folio*, cartonné, de 40 cartes enluminées, 39 francs pour Paris, et 45 fr. port franc par la diligence.

— *Papier vélin* sur carré superfin d'Annonay, dont on n'a tiré que 50 exemplaires, cartonné à la Bradel ; l'Atlas avec les mers lavées, les montagnes et bois piqués, 84 fr. et 92 fr. port franc.

— *Le texte, idem*, avec le *Nouvel Atlas universel*, grand *in-folio*, de Géographie ancienne et moderne pour cette nouvelle édition, composé de 60 belles cartes gravées par P.-F. Tardieu, et enluminées ; avec les nouvelles divisions d'après les *derniers Traités de paix*, et les nouvelles Découvertes de la Pérouse, de Marchand, et notamment celles de *Vancouver*, sur grand-aigle, qui ne se trouvent dans aucun Atlas : demi-reliure, dos et coins de veau, 135 fr. et 145 fr. port franc.

— *Idem*, avec le même Atlas *in-folio maximo* sur jésus, mers lavées, montagnes et bois piqués, bien relié en veau, 184 fr. et 196 fr. port franc.

Les Atlas se vendent séparément :

L'in-folio ordinaire de 40 cartes enluminées, cartonné, 15 fr. — Le grand *in-folio* de 60 cartes, demi-reliure, dos et coins de veau, 66 fr. — *Idem, in-folio maximo*, mers lavées, bien relié en veau, 120 fr.

On trouve chez le même Libraire, qui tient un assortiment de Livres dans tous les genres, et notamment de Livres angl*

L'Abrégé de la Géographie de Guthrie, *nouvelle édition*, seule et véritable, faite sur la dernière de l'ouvrage complet en 10 vol. imprimée en caractères plus gros que la précédente, 1 fort vol. *in*-8°. broché, avec 11 cartes, 6 fr.

Traité de Géographie ancienne et moderne comparée, d'après d'Anville, 1 vol. *in*-8°. avec 5 grandes cartes enluminées, broché, 4 fr. et 5 fr. port franc. — Le même Ouvrage sans les cartes, 1 fr. 50 cent. et 1 fr. 75 cent. franc de port.

Nouvelle Table universelle des Monnoies du monde, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, le change de la France avec les principales places ; trad. de l'allemand de Gerhardt, brochure *in*-8°. de 28 pages. Prix, 1 fr. et 1 fr. 20 cent. franc de port.

Abrégé de l'Histoire Romaine, trad. de l'anglais de Goldsmith, 2 part. en 1 vol. *in*-8°. avec 4 fig. et 3 cartes enluminées, broché, 5 fr. et 6 fr. relié. — Le même, papier vélin, cartonné, 10 fr.

Histoire d'Angleterre, trad. de l'anglais du même auteur, 2 vol. *in*-8°. avec 32 portraits et 4 fig. brochés, 9 fr.

Pour paroître le 20 brumaire prochain, l'Histoire de la Grèce, du même auteur, trad. de l'anglais sur la dernière édition, par P.-F. Aubin, 2 vol. *in*-8°. avec une grande carte de la Grèce et de l'Asie mineure.

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,
DESCRIPTIVE, HISTORIQUE, INDUSTRIELLE
ET COMMERCIALE,
DES QUATRE PARTIES DU MONDE,

CONTENANT:

I. Un précis d'ASTRONOMIE, mis à la portée de tout lecteur, où l'on explique les figures, mouvemens et distances des planètes, d'après Newton et les dernières observations.

II. Un traité de COSMOGRAPHIE et de Sphère, où l'on donne une vue générale de la terre, considérée comme planète : avec plusieurs définitions géographiques et problèmes utiles.

III. Les grandes divisions du globe, en terre, eau, continens et îles.

IV. La situation, étendue et description des Républiques, Empires, Royaumes, Etats, Provinces et Colonies.

V. Leur climat, air, sol, productions végétales, métaux, minéraux, curiosités naturelles, mers, lacs, fleuves, rivières, baies, caps et promontoires.

VI. Un abrégé d'Histoire naturelle des oiseaux et animaux propres à chaque pays.

VII. Des observations sur les changemens arrivés sur la surface de la terre, depuis la plus haute antiquité.

VIII. Le génie, les mœurs, costumes, usages et amusemens des différens peuples.

IX. Leurs langues, connoissances, arts, sciences, savans, manufactures, industrie, commerce, exportations et importations.

X. La TOPOGRAPHIE ou la description des provinces, villes, monumens, ruines et curiosités artificielles.

XI. Les formes des gouvernemens des nations, leurs religions, loix, revenus, taxes, population, leurs forces militaires et navales, dignités, ordres de chevalerie, et leur histoire.

XII. Les longitudes et distances des principales places, comptées de Paris.

Avec des Tableaux qui offrent au premier coup-d'œil les divisions, l'étendue et la population de chaque pays. — Une Table chronologique des événemens remarquables, depuis la création jusqu'à nos jours. — Une liste des Savans de l'univers, avec les genres de sciences dans lesquelles ils ont excellé, et l'époque de leurs siècles.

PAR WILLIAM GUTHRIE.

Ouvrage traduit de l'anglais, sur la 19e et dernière édition, par Fr. NOEL, ex-professeur en l'Université de Paris, ex-ambassadeur, etc. etc.

NOUVELLE ÉDITION FRANÇAISE,

SOIGNEUSEMENT REVUE, CORRIGÉE, REFONDUE d'après les *derniers Traités de paix*, avec les nouvelles Divisions; *contenant moitié plus* que la précédente, et augmentée particulièrement d'une ANALYSE SUCCINCTE ET RAISONNÉE des *Statistiques* et *Géographies étrangères* les plus nouvelles et les plus estimées de chaque pays; des *Voyages* les plus récens et les plus célèbres qui ont paru en France et chez l'étranger; d'une nouvelle Table universelle des Monnoies étrangères, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, traduite de l'allemand de *Gerhardt*; de la continuation de l'Histoire de chaque pays jusqu'au moment actuel; d'un Traité de *Géographie ancienne et moderne, comparée*, extrait de D'ANVILLE, etc. etc.

Les PARTIES ASTRONOM. *et* COSMOGRAP. *ont été entièrement revues et corrigées par J. LALANDE.*

TOME V. — PARTIE II.

A PARIS,

Chez HYACINTHE LANGLOIS, Lib. quai des Augustins, n° 45.

AN X — 1802.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

SUITE DE L'ASIE.

ARTICLE VII.

INDES ORIENTALES.

EMPIRE DU JAPON.

Situation et étendue.

Les îles du Japon, réunies, forment un Archipel très-considérable, que l'on appelle l'*Empire du Japon*. On en compte trois principales, qui sont celle de *Niphon* ou *Japon*, et celles de *Kiusu* ou *Bongo* et de *Sikok*. Elles sont situées à environ 30 lieues à l'E. de la Chine, et s'étendent depuis le 26e jusqu'au 41e deg. de latitude N., et depuis le 125e deg. jusqu'au 147e deg. de long. E. Il est difficile d'aborder ces îles, à cause des rochers élevés qui les entourent, et de la fréquence des tempêtes. On y ressent souvent des tremblemens de terre.

Air, sol, productions végétales et animales. — L'air en général est sain et assez tempéré, plus froid néanmoins que chaud. Le terroir est peu fertile; mais l'industrie des habitans y supplée, et l'on y recueille du blé, de l'orge, du millet, du riz et du thé. Le Japon produit un grand nombre de fleurs et plantes singulières. Les plus remarquables sont le *kadsi*, ou arbre à papier; on en fait aussi des cordes, du drap, des étoffes et de la mèche; l'*urusi*, qui produit un jus blanchâtre dont on se sert pour vernir les meubles, les plats et les assiettes; le *kur*, ou arbre de camphre

ainsi appelé, parce que le camphre n'est qu'une simple décoction des racines et du bois de cet arbre, mais il est bien inférieur à celui de Bornéo. Il y a encore une infinité de plantes dont les racines, les feuilles, les fleurs et les fruits servent de nourriture aux habitans, ou dont ils font des teintures, comme de la plante nommée *sen*, ou de l'huile, comme de celle qu'on appelle *dsin*. On trouve au Japon plusieurs sortes de figuiers, deux espèces de chênes fort différens des nôtres, et dont les glands, au moins ceux de la première espèce, se mangent bouillis. Les orangers et les citronniers y croissent merveilleusement, de même que les pêchers, les abricotiers et les pruniers. Les bois de charpente sont principalement les sapins et les cyprès, dont on fait de fort beaux ouvrages. On tire du Japon de belles porcelaines, si célèbres sous le nom de porcelaine du Japon, de la soie, et des peaux de bouc. Outre des mines d'or, d'argent, de cuivre et d'étain, très-estimé, on trouve des agates et des perles rouges, dont on ne fait pas moins de cas que des blanches.

Caractère, mœurs, coutumes et amusemens. — Les Japonais sont en général bien faits et d'une taille ordinaire; ils ont le teint basané. Ils sont prudens, actifs, sobres et courageux, mais superstitieux, méfians, orgueilleux et vindicatifs. Le respect que les Japonais témoignent à leurs supérieurs ainsi qu'à leurs parens, est un des principaux points de leur éducation. Ils ont un grand soin d'en instruire leurs enfans de bonne heure. La frugalité est une des vertus principales des Japonais. La crapule et l'ivrognerie sont deux vices que l'on y rencontre rarement. Ils aiment naturellement la propreté. Chaque maison a son bain particulier. L'agriculture est en grand honneur parmi eux. Le riz étant leur principale nourriture, ils y donnent tous leurs soins, ainsi qu'à la culture des légumes, qui en général sont excellens. Ils s'asseyent sur leurs talons ainsi que les Chinois. Ils ne boivent que du thé ou de la bière, jamais de vin ni de liqueurs. Ils connoissent l'usage du tabac.

Les deux sexes le fument également dans des pipes de bambou verni.

Lorsque les Japonais veulent faire des visites, ils se font toujours précéder par quelques domestiques qui portent des présens, qui consistent en poisson ou autres objets de peu de valeur, mais qui ont quelque mérite par la manière dont ils sont offerts. C'est ordinairement sur une petite table de bois précieux faite exprès pour cet usage, garnie de papier artistement plissé, sur laquelle on pose le présent. Le premier compliment que l'on fait à celui qui rend visite, est l'offre d'une tasse de thé et d'une pipe de tabac.

Le mariage chez les Japonais, n'est qu'un contrat civil, et n'a rien de commun avec leur religion. Il en est de même de la naissance de leurs enfans. C'est le père qui leur donne le nom qui lui plaît davantage. Les loix japonaises n'interdisent point la polygamie; mais il n'existe presque point d'exemples qu'un mari ait vécu avec plusieurs femmes à-la-fois. Les femmes japonaises ne sont point renfermées dans leurs maisons comme les femmes chinoises. Elles jouissent au contraire de beaucoup de liberté. Elles se distinguent aisément à leurs dents, qu'avec un certain mélange de drogues elles teignent en noir, ainsi que leurs lèvres en bleu. Les filles dès qu'elles sont fiancées, se teignent aussi les dents et les lèvres. Une fois mariées elles doivent être de la plus grande fidélité pour leurs maris. Mais si la femme se rend coupable d'infidélité, le mari, d'après les préjugés de la nation, s'honore plus en se poignardant, c'est-à-dire en s'ouvrant le ventre, ce qui est la manière de se poignarder dans ce pays, que s'il eût tué sa femme et son amant, comme la loi le lui permet, s'il les surprend ensemble.

Dans toutes les villes du Japon, tant grandes que petites, on trouve des maisons dans lesquelles un hôte entretient un grand nombre de filles publiques. Ces maisons y sont moins regardées comme lieux de débauche que comme des hôtelleries destinées aux divertissemens des habitans. Elles sont presque tou-

jours les plus belles et les mieux décorées de la ville, et souvent placées à côté des temples. Le métier qu'exercent ces filles n'est nullement regardé comme infâme. Beaucoup d'entr'elles, après y avoir demeuré plusieurs années, trouvent dans la suite des occasions très-avantageuses pour se marier. Beaucoup d'entr'elles se destinent à la profession de danseuses publiques, et lorsqu'on veut donner des bals, on en envoie chercher le nombre que l'on desire. Ils ont des spectacles où l'on voit rarement plus de deux acteurs en scène. Les sujets de leurs pièces sont en général une intrigue amoureuse ou quelque action héroïque. Leurs ballets sont des espèces de contredanses exécutées par des enfans des deux sexes. Leur jeu le plus ordinaire est à-peu-près celui que nous connoissons sous le nom de jeu de l'oie, et se joue de même. Ils ne connoissent pas nos jeux de cartes.

Les Japonais ne possèdent ni porcs, ni moutons, et n'ont que très-peu de bœufs et de vaches; le petit nombre de ces derniers n'étant destiné que pour l'agriculture sans qu'on se serve de leur viande ni de leur lait, ils ne s'empressent pas d'en multiplier l'espèce. Ils ont de belles races de chevaux qu'ils se plaisent à entretenir. Ils ont peu de chèvres et de brebis. On rencontre sur leurs montagnes et dans les forêts des ours, des daims, des renards, des chiens sauvages, des lièvres et des sangliers. Le Japon a aussi des faisans, des canards et des poules. Les singes sont rares, mais d'une docilité admirable. Les côtes abondent en toutes sortes de plantes marines, de poissons, d'écrevisses et de coquillages, dont les habitans font leur principale nourriture. On y pêche aussi des espèces de baleines qui diffèrent beaucoup des nôtres en figure et en grosseur. On en mange la chair, et on en tire beaucoup d'huile. Les îles du Japon ont plusieurs volcans.

Costume. — Les Japonais dans leur manière de se vêtir ont tous le même costume qui date de la plus haute antiquité. Il est si général dans tout l'empire, que tous, depuis l'empereur jusqu'au paysan, ont le

même habillement et la même coiffure. Il consiste en une ou plusieurs robes de même forme pour tous les âges; de soie fine pour les riches, de toile de coton pour les pauvres. Elles ne descendent qu'à mi-jambe et sont serrées vers le milieu du corps avec une ceinture. Celles des femmes leur vont jusqu'aux talons et sont ordinairement des étoffes à fleurs en or et en argent tissus dans l'étoffe. Leur coiffure est aussi uniforme que leur habillement. Leur tête est presque toute rasée. Elles ne gardent sur le sommet qu'un toupet des cheveux. Les prêtres et les médecins sont entièrement rasés. Les femmes ornent un peu leur tête et même y mettent quelquefois des fleurs. On ne se couvre la tête qu'en voyage. Le chapeau tissu en paille et de forme conique est attaché sous le menton.

Police. — La police se fait admirablement bien au Japon. Les villes ont des magistrats qui s'en occupent uniquement, et ont sous eux des officiers préposés, pour tenir un registre exact des naissances, des morts et des mariages, des voyageurs, des déménagemens et emménagemens; pour accommoder les différends qui surviennent entre les habitans, et même faire arrêter les coupables; veiller à prévenir les incendies, et faire donner des secours lorsqu'il en arrive; ce qui est très-fréquent dans les villes du Japon.

Administration de la justice. — L'administration de la justice n'y est pas moins remarquable. Quand la loi a parlé, on ne s'avise pas de l'interpréter et l'on n'a pas d'égard pour le rang du coupable. Les plus légères fautes sont punies comme le sont les infractions aux loix du royaume, lesquelles ne sont pas moins sacrées que la religion. Afin que personne ne les ignore, non-seulement elles sont publiées, mais même elles sont écrites sous des grillages en très-gros caractères, et exposées aux portes des villes et des villages. Le texte de chaque loi est très-court.

Langue, sciences et arts. — L'étude de leur langue est singulièrement difficile pour un Européen. Plu-

sieurs de ses sons ne sauroient être rendus par les sons d'aucune langue d'Europe. La langue japonaise manque de plusieurs de nos lettres européennes. L'E est de ce nombre. Elle s'écrit comme le chinois en lignes descendantes et ascendantes ; mais les lettres japonaises sont très-différentes des lettres chinoises, et les deux langues ont si peu d'analogie, que ces deux nations, quoique voisines, ne sauroient se faire entendre sans le secours d'un interprète.

Les Japonais divisent leur année selon le cours de la lune. Elle est ainsi tantôt de douze tantôt de treize mois. Le premier et le quinzième jour de chaque mois sont des jours de repos. Leurs mois ne sont pas divisés ainsi que les nôtres. Le jour et la nuit sont divisés chacun en douze heures ; le jour chez eux est censé commencer à six heures du matin et la nuit à six heures du soir. Le premier jour de la nouvelle année qui tombe ou dans les derniers jours de février ou dans les premiers de mars, les Japonais se font mutuellement des visites de felicitation, et s'habillent alors magnifiquement. Les couleurs qui leur plaisent davantage sont le blanc et le bleu mélangés.

Leurs maisons sont toutes construites en bois et blanchies en dehors, et ordinairement à deux étages. Le sommet est couvert de faîtieres grosses et pesantes, mais proprement faites. Ils ignorent l'usage des cheminées et des poêles. Pour se chauffer on apporte au milieu de l'appartement de larges pots de cuivre ayant les bords fort évasés et remplis de cendres sur lesquelles on allume des charbons qui ont reçu une certaine préparation qui les empêche d'incommoder. Les nattes qui couvrent le plancher servent de siége durant le jour et de lits pendant la nuit. Pour se coucher on étend dessus un matelas de coton. Les paravents suppléent aux cloisons et séparent les appartemens.

Ils ont des miroirs, mais qui ne sont pas placés dans leurs appartemens comme des meubles d'ornement. Ils sont d'une composition métallique très-

polie, et ne servent qu'à leur toilette. L'imprimerie chez eux a fait peu de progrès. Ils ignorent l'usage des caractères mobiles, et n'impriment, ainsi que les Chinois, qu'avec des planches de bois sur lesquelles les lettres ont été gravées en relief. Leur médecine se borne à la connoissance des vertus de quelques simples et à la composition de quelques médicamens. Les maladies internes sont le domaine des médecins, et les externes celui des chirurgiens. Ils font un grand usage des ventouses. Leur musique est très-bruyante. C'est une réunion de tambours, de sonnettes, de grelots, de flageolets, de flûtes et d'instrumens à cordes, dont les sons assourdissent les oreilles.

Commerce. — Le Portugal ayant le premier découvert le Japon, en a fait, pendant près de cent ans, le commerce et en a tiré des profits très-considérables. L'Espagne les partagea lorsque ces deux royaumes furent soumis au même souverain. Vinrent ensuite les Anglais qui pendant quelque temps commercèrent aussi avec ces insulaires; mais par un traité du mois de mai 1641, fait entre l'empereur du Japon et la nation Hollandaise, celle-ci à l'exclusion des autres nations européennes a obtenu seule le commerce de cet empire. Elle y expédioit alors plusieurs vaisseaux, ce négoce n'étant pas limité; mais dans la suite on lui fixa la somme au-delà de laquelle le commerce qu'elle ponvait faire, ne devoit pas se monter, et qui est d'à-peu-près cinq millions. Depuis ce temps elle n'expédie plus chaque année que deux vaisseaux qui abordent à la petite île de *Dézima*, près Nangasaki, et ne peuvent aller plus loin ni communiquer avec aucune autre partie de l'empire; tout ce peuple, instruit par les troubles qu'y ont fait naître les étrangers, craint de compromettre sa tranquillité.

La cargaison de ces vaisseaux consistoit en 1775, en cassonnade, poivre, bois de teinture, étain, plomb, fer en barres, indiennes, draps de différentes qualités, serges, étoffes de soie, safran, girofle, thériaque,

lunettes, jus de réglisse, miroirs, montres, cuirs et peaux de daim, etc. Ils en rapportèrent du riz, du cuivre le plus pur, le plus beau et le meilleur qui existe, des ouvrages en laque, des soieries, des robes-de-chambre de soie, du camphre brut et des porcelaines qui sont bien inférieures à celles de la Chine, mais qui ont l'avantage de ne pas se fendre lorsqu'on les expose à un feu ardent. Comme la compagnie hollandaise ne paye point de droits au Japon, elle envoie tous les ans à l'empereur un présent qui consiste en toiles peintes, cotonnades, étoffes de soie, etc. Les Chinois commercent aussi avec le Japon; mais ils y sont traités avec la même rigueur que les Hollandais, et sous de certains rapports ils éprouvent encore plus de vexations. Il y a même des circonstances, où à raison de la proximité des deux nations, on leur montre une défiance encore plus excessive que celle que l'on témoigne aux Hollandais. Le commerce intérieur au Japon est très en activité. Les routes sont couvertes de marchands qui transportent dans les villes les productions de la campagne et dans la campagne les productions des villes. Les villes principales ont des foires où se rendent les gros négocians. Des vaisseaux de toutes grandeurs transportent dans les ports les denrées et les marchandises des différentes contrées de l'empire.

TOPOGRAPHIE.

Iles et villes principales.

NIPHON. — *IEDO*, aujourd'hui capitale du Japon, est à 138 d. 40 m. long. E. Depuis que les empereurs véritables en ont fait leur séjour ordinaire, elle est grande, bien peuplée, mais les maisons en sont petites et basses, et ne sont bâties que de bois, ce qui rend les incendies très-fréquens. On y voit cependant de très-beaux palais : le plus magnifique est celui de l'empereur; on lui donne 4 lieues de tour; il est composé de deux clôtures qu'on peut nommer châteaux extérieurs. Le troisième, qui fait le centre, et qui est proprement la demeure du monarque, est flanqué de deux autres châteaux

plus petits, moins forts, avec de grands jardins derrière l'appartement impérial. Chacun de ces châteaux est entouré de fossés et de murs. Le trésor de l'empereur est gardé dans un appartement dont les toits sont de cuivre et les portes de fer, pour les garantir du feu. Cette ville est située sur la rivière du *Toukaw*, qui se décharge dans son port par cinq embouchures. On a construit sur cette rivière un pont magnifique, et c'est de ce pont qu'on mesure la distance de tous les lieux du Japon.

Meaco ou *Miako* est une grande ville, peuplée et marchande, autrefois la capitale de l'empire. On la regarde comme le magasin général des manufactures du Japon et la principale place de commerce. On évalue sa population à 600,000 ames. On y trouve toutes sortes de marchandises, d'étoffes d'or ou d'argent, d'ouvrages en or et d'autres métaux, sur-tout en acier, comme des lances de la meilleure trempe et autres armes. On y trouve aussi différentes espèces de bijouterie, les plus riches habits et une infinité de curiosités. On y voit un château de pierres de taille bien fortifié. Cette ville est la résidence du Daïri, souverain du Japon pour le spirituel.

Osaca, grande, belle et célèbre ville, l'une des cinq grandes villes impériales de l'île de Niphon, avec un bon port sur la mer au S. E. de Méaco, et un grand et magnifique château fortifié. C'est une des plus peuplées et des plus commerçantes du Japon. Tout y est à grand marché : les Japonais l'appellent le théâtre des plaisirs et des divertissemens. Ce qui la rend si florissante, c'est sa situation sur la rivière de *Jedogawa*, sur laquelle il y a plusieurs beaux ponts, qui la traverse par une infinité de canaux, et y amène les bateaux. Dans cette ville on annonce chaque heure de la nuit avec un instrument de musique différent.

Saccaï, près Osaca, ville fort considérable et très-forte, avec un port et plusieurs forts châteaux, a de beaux temples et palais, et est dans une superbe situation.

Sanga, capitale de la province du même nom, est le siége du prince ou gouverneur. Cette ville est défendue par des fossés et des remparts, et est très-régulièrement bâtie, comme presque toutes les villes japonaises ; les rues en sont larges et tirées au cordeau. Les canaux qui la traversent sont très-bien entretenus.

Kiusiu ou Bongo. — Cette île est au S. O. de celle de Niphon. Les Japonais l'appellent *Konsin*, qui signifie *côte des neuf*, parce qu'elle a ce nombre de provinces. L'une de

ses principales provinces est celle du *Bongo*, qui lui a fait donner son nom. Elle est encore appelée dans quelques cartes *Ximo*, parce que les Portugais abordoient en ce lieu.

Fitsen. — *Nangasaki*, port dans cette province, à l'O. C'est aujourd'hui la ville la plus célèbre et la plus remarquable par le commerce qu'elle fait avec les Chinois et les Hollandais, qui ont leur quartier séparé dans l'île *Dézima*, qui n'est séparée de la ville que par un fossé peu profond, sur lequel on a construit un pont. Cette île est très-petite, et la compagnie Hollandaise en paye le loyer à la ville de Nangasaki, qui y entretient tous les bâtimens de la compagnie dans un état à la pouvoir loger commodément. Au centre de la ville est la prison publique, appelée en japonais *Gokuga*, c'est-à-dire l'*enfer*. On y renferme les criminels et ceux qui sont soupçonnés d'être chrétiens. Lorsque les Hollandais arrivent dans cette ville, ils sont obligés de livrer leurs canons, leurs armes et leurs voiles comme garans de leur bonne conduite; on les leur rend lorsqu'ayant chargé leurs navires des marchandises du Japon, ils sont prêts à se rembarquer.

Bongo. — *Fucheo* ou *Funai*, à l'E., capitale de ce royaume ou province. Son roi rendit autrefois tout son royaume chrétien, et fut un des princes du Japon qui envoyèrent, en 1582, des ambassadeurs au Pape Grégoire XIII.

Religion. — La religion du Japon se réduit à deux sectes principales : celle de *Sinto* et celle de *Boudo*. Les *Sintoïstes* reconnoissent un Etre suprême, qui règne au plus haut des cieux, mais dont la majesté est si élevée qu'il ne s'apperçoit pas de leurs hommages et de leurs adorations : en conséquence ils ne lui rendent aucun culte; mais ils invoquent une infinité de petits dieux subalternes, chargés par le Dieu suprême de présider à la terre, à l'eau, à l'air, au feu, etc., et qui décident du sort des mortels. On ne voit dans l'intérieur de leurs temples aucune image visible de la divinité. On apperçoit seulement dans quelques-uns une petite figure renfermée dans une boîte et représentant le dieu subalterne auquel le temple est dédié. Au milieu du temple on découvre ordinairement un grand miroir de métal fondu et poli, pour annoncer aux hommes que les Dieux voient les souillures cachées dans leurs cœurs aussi distinctement qu'eux-mêmes apperçoivent dans le

miroir les taches de leur visage. Les Sintoïstes bien parés entrent dans ces temples avec beaucoup de respect, s'avancent devant le grand miroir, inclinent la tête jusqu'à terre, se relèvent, font leurs prières, présentent quelques offrandes, se prosternent encore et se retirent avec beaucoup de gravité et de circonspection, en sonnant une petite cloche suspendue sur leur passage. Le reste du jour est consacré à la joie et au plaisir.

Ils croient fermement que leurs Dieux connoissent et voient tout, et qu'il est inutile de leur adresser des vœux et des demandes. Ils n'ont que des idées très-vagues de l'immortalité de l'ame et des peines et des récompenses de l'autre vie. Ils croient cependant que les ames des gens de bien habitent le ciel, et que celles des méchans sont errantes. Mais un point de leur doctrine assez singulier, est de croire que les ames des renards, après leur mort, deviennent des démons.

Les principales pratiques de leur religion sont de ne pas verser le sang, de ne pas manger de chair, et d'éviter l'attouchement des morts.

La doctrine de la secte des *Boudoïstes* consiste à croire qu'il existe un Etre suprême, qu'ils appellent *Amida*, et un mauvais génie ou diable qu'ils nomment *Jemma*; que l'ame de tout être animé est immortelle; qu'elle peut être récompensée et punie après sa mort, selon ses mérites et démérites; qu'il y a différens degrés de bonheur et de peines; que les ames des méchans sont condamnées à habiter les corps des animaux pendant un certain temps; que, se trouvant alors purifiées, elles habitent de nouveau des corps humains. Cette secte a aussi ses temples et ses prêtres, ainsi que beaucoup d'autres qui ne sont que des subdivisions de ces deux premières. Leurs Dieux sont représentés, dans leurs temples, par des idoles qui sont en grand nombre et la plupart hideuses. Une figure extrêmement gigantesque, environnée d'une multitude de petits dieux subalternes, paroît représenter l'Etre-suprême. Les temples dans lesquels sont

renfermées ces sortes de divinités sont bâtis hors l'enceinte des villes, sur des éminences et dans les positions les plus pittoresques. Des chemins bordés des plus beaux arbres du pays y conduisent. Ils sont desservis par un grand nombre de prêtres, qui en permettent l'entrée à tout le monde, même aux étrangers, et qui n'ont d'autres fonctions que d'y entretenir la propreté, y allumer les lampes, y faire fumer l'encens, et parer de fleurs les divinités. Du reste, ces prêtres ne chantent aucun hymne et ne récitent aucun office. Ce qui est assez extraordinaire, c'est que toutes ces sectes vivent entr'elles dans une sorte d'union sous l'autorité immédiate du Daïri. Les Japonais ont aussi parmi eux différens ordres religieux, tous distingués par leurs costumes, ayant chacun leur général, faisant des vœux et s'infligeant de rudes pénitences. Ils ont aussi des monastères de religieuses appelées *Hamacata*, mais pas en aussi grand nombre que dans les pays catholiques de l'Europe.

La religion Chrétienne s'introduisit au Japon lorsque les Portugais en firent la découverte. Le fameux François Xavier, en 1549, étoit du nombre des missionnaires. Leurs progrès furent assez rapides, et les Portugais se hâtèrent d'en profiter pour leur commerce; mais les immenses richesses qu'ils amassèrent enflèrent tellement leur orgueil, qu'ils ne tardèrent pas à se rendre odieux. Dès 1589, des ordres rigoureux furent promulgués pour abolir la religion Chrétienne, qui essuya une persécution qui dura long-temps, et ne finit qu'après l'anéantissement total du Christianisme au Japon, et l'entière expulsion des Portugais.

Les Japonais ne sont pas cependant tous dévoués à ces sectes et à leurs différens cultes. Beaucoup d'entr'eux ont adopté pour leur règle de conduite la morale de Confucius, philosophe Chinois très-estimé au Japon. Ils y sont connus sous le nom de *philosophes* ou de *moralistes*, et sont très-respectés. Ils reconnoissent une ame ou une intelligence universelle qui anime l'univers; mais ils n'admettent aucun

culte. Ils font consiter le bonheur dans une vie irréprochable et la pratique de la vertu.

Gouvernement. — L'empire du Japon est gouverné par deux souverains, l'un pour le spirituel, l'autre pour le temporel : le premier est appelé *Daïri*, le second *Coubo*.

Le Daïri est vénéré comme un Dieu ; le respect qu'on lui porte est une espèce de culte. Il ne sort presque jamais, et lorsqu'il veut se promener, il se fait porter par ses domestiques, qui évitent avec grand soin de lui faire toucher la terre, comme indigne de le porter. On ne le voit jamais, parce que des signaux avertissent le monde de se retirer. C'est toujours dans les jardins de son palais dont ce vice-Dieu ne sort jamais. Il ne mange jamais deux fois dans la même assiette ; les plats sortans de sa table sont aussi-tôt brisés, de crainte que des mains impures ne s'en servent. Il ne porte jamais deux fois les mêmes habits. Sa personne est très-inconnue de son vivant ; son nom ne l'est que long-temps après sa mort. Il peut épouser jusqu'à douze femmes, parmi lesquelles une est impératrice. Ses parens ou ceux à qui il distribue des bénéfices forment toute sa cour. L'interieur de son palais est magnifique. Ses revenus sont assignés sur le produit de la ville de Méaco et de son territoire, sur la trésorerie du Coubo et sur les titres qu'il accorde; car le Coubo lui-même et ses principaux officiers reçoivent du Daïri les titres qui les distinguent.

Ce souverain spirituel partageoit jadis l'autorité civile. Aujourd'hui elle est nulle. Toute la considération qu'on lui porte se borne à des actes de vénération, qui ont lieu à certaines époques de l'année. Maintenant sa résidence, qu'il pouvoit faire dans l'endroit qu'il jugeoit convenable, est fixée à Méaco. C'est au milieu même de la ville, dans un palais flanqué de hautes tours et d'édifices pour loger les gens de sa maison, que demeure le Daïri. Le Coubo y entretient un gouverneur et une garde qui lui répondent de la sûreté du Daïri, et assurent à lui-même

sa propre tranquilité. C'est dans ce palais qu'est établie une école pour former une jeunesse choisie. On y enseigne la poésie, la musique, l'histoire du Japon, les mathématiques. C'est en quelque sorte l'asyle des sciences et des arts.

Le Coubo est le maître de tout l'empire, et nomme pour chaque province un officier supérieur pour la gouverner. Il a le droit de le déposer et de le punir, s'il malverse dans son administration. Ce souverain cependant ne gouverne pas toujours par lui-même et selon son bon plaisir. Il a un conseil composé d'hommes respectables par leurs lumières et leur expérience. Les revenus de ce prince consistent dans ce qu'on appelle les domaines de la couronne, dans les impôts levés dans les provinces, et dans les présens considérables en productions que les chefs de ces provinces ont soin de lui envoyer tous les ans. Il réside à Iedo.

Les gouverneurs de province résident ordinairement dans les grandes villes, dans celles sur-tout qui sont maritimes et qui sont fortifiées. De là ils surveillent l'administration de chaque ville de leur gouvernement, à la tête de laquelle ils préposent un certain nombre de magistrats chargés de rendre la justice, d'entretenir les routes, et une exacte police dans tout leur territoire. Le Coubo a imposé à tous ces gouverneurs l'obligation de faire tous les ans un voyage à sa cour pour y rendre compte de leur administration. Ils s'y rendent avec une suite et des présens proportionnés à l'étendue de leur gouvernement, et y apportent aussi de quoi soutenir leurs familles auprès de la cour, qui les y retient comme un ôtage de leur fidélité.

Forces et revenus. — L'empereur du Japon entretient 100,000 hommes d'infanterie, et 20,000 de cavalerie. Les revenus du prince montent à un milliard (1).

(1) Extrait du voyage de Thunberg.

LARRONS ou MARIANNES. — Ces îles, dont la principale est, dit-on, celle de Guam, sont à 145 d. de long. E., et 14 de lat. N. Elles sont au nombre de douze ou environ, au S. E. du Japon. Elles ont été d'abord appelées *Iles-des-Larrons*, par Magellan, qui les découvrit en 1520, parce que les habitans lui volèrent quelques instrumens de fer. C'est une nation composée de Philippinois et de Japonais; aussi leurs usages et leurs mœurs ressemblent-ils beaucoup à ceux des Japonais. Ils sont, comme ces derniers, très-vindicatifs. Avant l'arrivée des Espagnols, ces insulaires ignoroient entièrement qu'il y eût au monde d'autres nations. Ils n'avoient jamais vu de feu, et quand ils en virent pour la première fois, quelques-uns d'eux s'en étant approchés de trop près, et s'étant brûlés, n'osoient plus le regarder que de loin. Leur inconstance est extrême, aussi bien que leur amour pour la danse, la course et la lutte. Ils vivent très-long-temps, et sont fort gras, quoiqu'ils ne se nourrissent que de racines et de fruits. L'air de ces îles est sain et pur, quoiqu'elles soient sous la zone torride; mais elles sont remplies de moucherons, d'insectes et de scorpions. On n'y trouve ni ports, ni rades pour relâcher. Les Espagnols qui les possèdent, les ont appelées *Mariannes*, du nom de leur reine Marie-Anne d'Autriche. Ils entretiennent une petite garnison dans celle de Guam.

Saint-Ignatio de Agand, capitale, est une ville bâtie en pierres et en bonne charpente; elle est la résidence du gouverneur. Elle a deux petits forts garnis de canons. Le *galion* de Manille y aborde à son retour du Mexique. Les Indiens naturels sont hardis, bien faits et fort ingénieux. Leurs *pros*, les seuls vaisseaux dont ils se servent, sont d'une invention qui feroit honneur aux nations les plus policées.

PHILIPPINES. — Ces îles sont au nombre de 1000, sont situées dans la mer de la Chine (qui fait partie de l'Océan-Pacifique.) Elles sont à 100 lieues S. E. de la Chine. Elles sont peuplées de Chinois, d'Ethiopiens, de Malais, d'Espagnols, de Portugais, de *Pintados*, ou peuples peints, et de Métis, qui sont un mélange de tous ces peuples. Ces îles appartiennent au roi d'Espagne, parce qu'elles ont été découvertes par Magellan, et conquises ensuite par les Espagnols, sous le règne de Philippe II: c'est de lui qu'elles ont tiré leur nom. Dans tout ce vaste archipel on ne comptoit, suivant le dénombrement de 1752, que 1,350,000 Indiens soumis à la domination Espagnole. La plupart sont chrétiens, et tous, depuis 16 ans jusqu'à 50, payent une capitation de

quatre réaux. On a partagé ces îles en 22 provinces, dont la seule île de Luçon en contient 12, quoiqu'elle ne soit pas encore entièrement assujettie. On trouve dans ces îles des mines d'or et d'argent et l'on y pêche des perles. Elles sont si convenablement situées entre le Continent oriental et le Continent occidental, que les habitans commercent avec le Mexique et le Pérou, de même qu'avec toutes les îles et comptoirs de l'Inde. Les Espagnols emploient à ce commerce deux bâtimens qui partent d'Acapulco au Mexique ; ils font 400 p. 100 de bénéfice. Le pays produit toutes les choses nécessaires à la vie, et l'aspect en est magnifique. On y voit en grande abondance des bêtes sauvages de toute espèce, des buffles, des porcs, des moutons, des chèvres, et une espèce de singe extraordinairement grand. On y trouve, dans le nid d'un oiseau, ces confitures foudantes qui passent chez les Européens pour un mets délicieux. Plusieurs fruits et fleurs d'Europe viennent très-bien dans ces îles. Le rejeton d'un oranger ou d'un limon y donne du fruit l'année même qu'on l'a planté. La verdure, la richesse du sol y sont presque incroyables. L'arbre qu'on nomme *amet* fournit de l'eau aux naturels. Il y a une espèce de liane dont il sort, en la coupant, de l'eau délicieuse, en assez grande quantité pour désaltérer. Elle est très-commune dans les montagnes où l'eau n'est pas abondante. Le nombre des troupeaux est un sujet d'étonnement pour tous les voyageurs. Il y a des communautés religieuses qui ont des prairies de 25 à 30 lieues, couvertes de quarante à cinquante mille bœufs : quoiqu'ils ne soient pas gardés, ils franchissent rarement les rivières et les montagnes qui servent de limites à ces possessions. Actuellement ces îles offrent à l'Espagne de l'alun, des peaux de buffles, de la casse, des bois de teinture, du salpêtre, de l'écaille de tortue, de la nacre de perle, que les Chinois achetoient auparavant, pour la revendre dans Canton aux Européens le triple de ce qu'elle leur coûtoit ; du cacao qui, quoique venu du Mexique, n'a pas dégénéré ; de l'indigo que la nature produit en abondance, ainsi que le coton, qui y est d'une excellente qualité, et dont il seroit facile d'élever de nombreuses manufactures.

Manille ou *Luçon*. — C'est la principale de ces îles. Elle a 125 lieues de long sur 40 de large.

Manille. Cette ville contient environ 3,000 habitans ; elle est belle et assez grande ; son port est assez fréquenté, mais l'entrée en est difficile, à cause des rochers qu'on y trouve.

Cavitte en est éloignée de trois lieues, et défendue par le château Saint-Philippe. En 1762, les Anglais, sous les ordres du général Draper et de l'amiral Cornish, prirent Manille d'assaut. Ils eurent *l'humanité* de se borner à exiger de l'archevêque, qui étoit en même temps vice-roi, une rançon de près de 24 millions. Ces conditions furent ensuite désavouées par l'archevêque et par la cour d'Espagne; de sorte qu'une grande partie de la rançon n'a pas encore été payée. Cette ville fait un grand commerce avec la Chine et les autres pays des Indes Orientales; il consiste principalement en marchandises pour le Pérou et pour le Mexique; telles que les épiceries, les soieries de la Chine, et sur-tout les bas de soie, dont on transporte une grande quantité, les étoffes des Indes, les mousselines, les toiles peintes et autres: le retour consiste en quantité de cochenille, confitures, merceries, et surtout en argent. Les autres îles, notamment Mindanao, la plus considérable après Manille, sont gouvernées par de petits princes souverains, qu'on nomme sultans. En résumé, quoique, d'un côté, la nature ait prodigué tous les dons à ces îles, de l'autre, elles sont sujettes aux tremblemens de terre les plus épouvantables, au tonnerre, aux pluies et aux éclairs. Le pays est infesté d'animaux nuisibles et venimeux; il produit même des fleurs et des herbes dont les poisons donnent la mort presque sur le champ. Quelques-unes de leurs montagnes ont des volcans.

Mindanao. — Cette île a 80 lieues de long sur 70 de large, c'est la plus méridionale de ces îles. Elle est habitée par différens peuples, dont les uns sont libres et indépendans, et demeurent dans les montagnes, et les autres obéissent à un roi ou sultan, qui réside à Mindanao. Ce prince, ainsi que ses sujets, sont mahométans. Cette île est couverte de montagnes où l'on trouve beaucoup d'or. Les vallées sont arrosées d'un grand nombre de rivières, dont l'eau est très-bonne. Le terroir, en général, est gras et fertile; il produit des melons d'eau, des platanes, dont le fruit est excellent et d'un grand usage, des bananes, des oranges, des noix muscades, des clous de girofle et quantité d'autres fruits rares. Les Espagnols avoient des établissemens dans cette île; mais les ayant abandonnés pour secourir Manille, le sultan profita de cette occasion pour détruire leurs forts. Depuis ce temps, l'entrée de cette île leur est interdite. Elle est fort commodément située pour commercer dans les îles à épiceries, et dans les autres Philippines; aussi est-elle comme le centre du com-

merce de l'or et des épiceries de cette contrée. Elle produit abondamment de la cannelle; et les habitans, en creusant en avant dans la terre, y trouvent de bon or, ainsi que dans les rivières, en y faisant des fosses avant l'arrivée du flot : les volcans leur donnent beaucoup de soufre; et dans les mers voisines on pêche de belles et grosses perles.

Mindanao, capitale, située sur la côte méridionale, est une ville fortifiée. Les maisons en sont basses et élevées sur des pieux; le palais du sultan est bâti de même, et n'est distingué que par sa grandeur et son élévation. Mindanao a un bon port, assez fréquenté. Les habitans commercent volontiers avec les étrangers, à qui ils donnent de l'or et les autres productions de leur pays en échange de leurs marchandises.

Les îles de *Samar*, *Mindora*, *Sambouangan*, *Iolo*, *Bantayan*, *Paragoa*, *Cebu*, *Panay*, *Basilan*, *Calamianes*, *Bohol*, *Imaras*, &c., sont toutes admirablement fertiles en riz et autres grains, en cannelle, coton, indigo, cire, &c., et font toutes entr'elles et avec les étrangers un commerce plus ou moins considérable et relatif à leurs positions dans cet archipel.

Bashi. — Ces îles sont situées entre les Philippines et l'île Formose. Au nombre de cinq, elles sont connues sous les noms de *Grafton*, *Montmouth*, *Orange*, *Bashi* et la *Chèvre*. Le terroir en est assez fertile, principalement dans les vallées. La nourriture des habitans est celle des patates et des ignames. Le coton y croît avec assez de facilité, et est un objet de commerce pour ces insulaires avec ceux des îles voisines.

Moluques. — Ces îles, ordinairement appelées les *îles aux Epiceries*, sont en vue l'une de l'autre. Elles furent découvertes par Magellan, en 1520, et soumises au roi d'Espagne. Les Portugais s'en emparèrent, et en furent chassés à leur tour par les Hollandais. Elles sont situées à 25 lieues au S. des Philippines, à 122 d. 40 m. de long. E., et entre le 10e d. de lat. S. et le 2e de lat. N. Il y en a cinq principales; savoir : *Ternate*, *Tidor*, *Gilolo*, *Ceram* et *Timor*. Ces îles ne produisent ni bled, ni riz, et les habitans se nourrissent de pain fait avec du sagou, espèce de pâte végétale, molle, blanche et transparente, qui est la moelle du tronc ou plutôt le tronc tout entier d'une espèce singulière de palmier; on la fait cuire, et elle devient une sorte de pain qui forme un aliment agréable et de facile digestion : cet arbre croît naturellement dans les forêts, et ne demande aucune culture. Elles produisent en abondance le clou de girofle, le macis et la

noix muscade. Les Hollandais en font le monopole avec tant de jalousie, qu'ils détruisent les plants, de peur que les naturels ne vendent le superflu de leurs épiceries aux autres nations. Ces îles sont maintenant gouvernées par trois rois subordonnés aux Hollandais. Les Anglais en 1796, se sont emparés de la majeure partie de ces îles.

Ternate. — C'est la plus considérable de ces îles, quoiqu'elle n'ait que 10 lieues de circonférence. Les Hollandais y ont un fort appelé la Victoire ; et à *Machian*, ils en ont un autre appelé le Fort - d'Orange. Cette île est située sous la ligne ; elle abonde en noix de coco, bananes, citrons, amandes, oranges. Le pays est couvert de montagnes, dont une, élevée de plus de 360 brasses, a un volcan terrible, sur-tout dans le temps des équinoxes. Il y a un roi particulier qui dépend des Hollandais, et qui règne sur plusieurs îles voisines. Les habitans sont mahométans et vivent long-temps.

Tidor. — Cette île est au S. de Ternate et a environ 12 lieues de tour. Les Hollandais y ont plusieurs forts. La ville capitale porte le nom de l'île. Le roi de l'île se contente de ce titre, la toute-puissance étant entre les mains des Hollandais. Il existe dans cette île un arbre nommé *Apilaga* ou *le bon arbre*, qui, lorsqu'on en coupe l'écorce, rend une si grande quantité d'eau, qu'il tient, pour ainsi dire, lieu de fontaine.

Gilolo. — Cette île produit beaucoup de riz et sur-tout de palmiers-sagou. On y trouve des tortues d'une grosseur énorme.

Céram. — C'est une grande île qui peut avoir 60 à 80 lieues de longueur sur 20 à 25 de largeur. Elle abonde aussi en palmiers-sagou et en muscadiers. Les Hollandais ont fortifié ces deux îles, et coulent bas tout bâtiment qui essaie de commercer dans ces mers.

Amboine. — Cette île fait partie des Moluques ; considérée sous un rapport général, elle en est la plus importante, parce que, dans le fait, elle les commande. Elle est située dans l'Archipel de Saint-Lazare, entre les 3e et 4e degrés de latitude S., et à 500 lieues à l'E. de Batavia. Amboine a environ 24 lieues de circonférence ; elle est défendue par une garnison Hollandaise, de 7 ou 800 hommes, et par quelques petits forts qui protégent ses plantations de clous de girofle. Tout le monde sait que, lorsque les Portugais furent chassés de cette île, les Hollandais et les Anglais s'en partagèrent le commerce. Jamais on n'oubliera les barbaries des premiers, qui torturèrent, et finirent par massacrer les

Anglais, et qui, par ce moyen, s'attribuèrent exclusivement le commerce d'Amboine et de Banda. La postérité s'en rappellera, comme d'une preuve de l'infamie des Hollandais de ce temps. Cet événement tragique arriva en 1622.

Amblaw. — Cette île dépend du gouvernement d'Amboine. Elle est remplie de montagnes et arrosée de beaucoup de ruisseaux. Elle produit beaucoup de girofle et de noix muscades.

Timor. — Cette île considérable abonde en bois de sandal tant blanc que jaune dont il y a des forêts entières, en poivre, cire, miel, sucre, gingembre, cannelle, &c. Elle est partagée en plusieurs souverainetés; mais les Hollandais y dominent depuis long-temps, et la gardent aussi bien que Célèbes, moins à raison du profit qu'ils en retirent, que par la crainte de voir s'y fixer quelqu'autre nation qui pourroit partager le commerce des Moluques. Ils y ont un fort, appelé le fort *Concordia*.

Anambao ou *Simao.* — Elle est à la pointe occidentale de l'île de Timor. Les peuples qui l'habitent s'occupent de la culture des cocotiers, qui font la principale richesse de leur île.

Banda, ou Iles Muscades. — Elles sont situées entre les 125° et 127° degré de longit. E., et entre les 4° et 5° degré de lat. S. On comprend sous cette dénomination, les îles de *Lantor*, dont la principale ville est Lantor; *Polerong*, *Rosinging*, *Pouloway* et *Gonapi*. Les principaux forts que les Hollandais ayent sur ces îles, sont ceux de la *Vengeance* et de *Nassau*. On ne trouve que dans ces îles la muscade couverte de macis : elles sont entièrement soumises aux Hollandais. Plusieurs de ces îles qui avoisinent Banda et Amboine, pourroient produire la noix muscade et le clou de girofle, parce que, comme le disent les naturalistes, les oiseaux, et sur-tout les colombes et les pigeons, avalent la noix muscade et le clou de girofle en entier et les rendent dans le même état; mais les Hollandais leur font une guerre continuelle dans leurs plantations sauvages. La grande récolte de la noix muscade se fait en juin et août. Cette noix est le fruit d'un arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles ressemblent à celles du pêcher.

Banda. — Cette île, qui n'a que 3 lieues de longueur sur une de largeur, est cependant la plus considérable des cinq qui sont connues sous ce nom. Il y a dans cette île 25 parcs de muscadiers qui donnent, dans les meilleures années, jus-

qu'à 570,000 liv. de noix muscades et 140,000 liv. de macis, appelé communément fleur de muscade. Ces parcs ont la forme d'un carré long, et environ 5 à 6,000 toises de superficie. Le gain exclusif et prodigieux que font les Hollandais sur cette denrée les a engagés à bien fortifier cette île et à y entretenir une garnison nombreuse.

CÉLÈBES ou *MACASSAR.* — Cette île est située sous l'équateur, entre l'île de Bornéo et les Moluques, à 160 lieues de Batavia. Elle a 166 lieues de long et 66 de large. Les brises du Nord et les pluies périodiques rendent habitable cette île naturellement exposée aux grandes chaleurs. Elle produit du poivre et de l'opium, et les naturels sont expérimentés dans la connoissance des poisons, que la nature ne leur a dispensés que d'une main trop libérale. Les Hollandais ont un fort sur cette île; mais l'intérieur du pays est gouverné par trois rois, dont le principal réside à *Macassar*. On dit que ces peuples sont hospitaliers et fidèles, si on ne les aigrit pas. Ils font un commerce considérable avec les Chinois.

Macassar. Dans cette ville, comme dans presque toutes les îles orientales, les habitans vivent dans des maisons bâties sur de grands poteaux. On n'y entre que par le moyen d'une échelle qu'on lève la nuit, pour se garantir des animaux venimeux.

Jompandan est le port le plus grand que l'on trouve dans cette partie du monde.

Bonthaim est au S., dans la baie qui porte son nom. Les Hollandais y ont bâti une forteresse bien munie de canons, pour contenir les naturels du pays. Un gouverneur y réside et commande encore dans une autre place nommée *Bullucouba*, autre établissement des Hollandais, éloigné d'environ vingt milles de Bonthaim. La garnison de ces deux forts y recueille le riz que le peuple de cette île est tenu d'apporter en forme d'impôt.

LA SONDE. = Ces îles sont situées dans l'Océan Indien, entre les 90 d. 40 m. et 117 d. 40 m. de long. E., et entre 6 d. de lat. N. et 8 deg. de lat. S. On comprend sous cette dénomination les îles de *Bornéo*, *Sumatra*, *Java*, *Bally*, *Lamboe*, *Banca*, &c. Les trois premières méritent une description particulière, étant d'une grande importance et fort étendues.

BORNÉO. — Cette île a 266 lieues de long et 233 de large. Elle est coupée par l'équateur. C'est une des plus grandes îles du monde. L'intérieur du pays est marécageux et malsain, et les habitans vivent dans des maisons bâties sur pilo-

tis, au milieu des rivières. Le terroir y produit le riz, le coton, la canne à sucre, le poivre, le camphre (1); les fruits du Tropique, de l'or et d'excellens diamans. Le fameux *ourang-outang*, *pongos* ou *homme sauvage* (dont un fut disséqué à Oxford par le docteur Tysan), est indigène de ce pays. C'est, de tous les êtres irraisonnables, celui qui a le plus de ressemblance avec l'homme. On y voit aussi d'autres animaux d'une espèce originale. On dit que les premiers habitans du pays vivent dans les montagnes, et se servent de flèches empoisonnées; mais les côtes sont gouvernées par des princes Mahométans. Le principal port de cette île est *Benjarmassen;* cette place trafique avec toutes les nations commerçantes. Les Hollandais y ont formé un établissement en 1769, et en tirent du poivre, de l'or, des diamans, des bézoards, &c.

Bornéo, au N., capitale du royaume, est une grande ville bien peuplée, qui a un port commode et assez fréquenté. Les maisons sont bâties sur pilotis.

SUMATRA. — Cette île a Malaca au N., Bornéo à l'E., et Java au S. E. Elle est séparée de cette dernière île par le détroit de la Sonde. Elle est partagée par l'équateur, s'étend à 5 degrés ou environ au N. E., et à 5 au S. E., et a 333 lieues de longueur et 75 de large. Sumatra produit tant d'or et d'argent, que l'on croit que c'est l'Ophir (2) dont parlent les écritures. Mais M. Marsden, dans sa dernière histoire de cette île, pense qu'elle n'étoit pas connue des anciens. Le poivre est la base de son commerce avec les Européens. La compagnie Anglaise des Indes Orientales y a deux établissemens, Bencoulen et le fort Malbourough; c'est-là que les vaisseaux vont prendre leurs cargaisons de poivre. Le roi d'Achem est le chef des princes Mahométans qui possèdent les côtes. L'intérieur du pays est gouverné par des princes païens; les productions y sont à-peu-près les mêmes que celles des îles adjacentes.

---

(1) Le camphre est la gomme d'un arbre extrêmement haut, et dont les branches s'étendent beaucoup. Il y en a de plusieurs sortes. On en trouve une entre les veines du bois, et une autre qui sort par l'écorce rompue. Elle est rouge d'abord, et devient blanche par la chaleur.

(2) Il y a dans l'île une montagne que les Européens appellent *Ophir*. Son sommet s'élève à 14,642 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa hauteur surpasse de 600 pieds celle du Pic-de-Ténériffe.

Il y croît un arbre singulier qu'on appelle l'arbre *triste*. Il fleurit au coucher du soleil, et ses fleurs odoriférantes tombent au commencement du jour. Tous les arbres fruitiers des Indes y viennent très-bien. La partie N., qui est le royaume d'*Achem*, a des pâturages excellens qui nourrissent quantité de buffles et de cabris. Les chevaux y sont en grand nombre et petits. Ce pays a une multitude prodigieuse de sangliers, mais moins grands et moins furieux que les nôtres. Les cerfs et les daims, au contraire, y surpassent ceux d'Europe en grandeur. Le gibier y est commun; à l'exception des lièvres et des chevreuils. On y voit beaucoup d'éléphans sauvages dans les montagnes, des tigres, des rhinocéros, des singes, des couleuvres et de fort gros lézards. Les rivières sont assez poissonneuses, mais remplies de crocodiles. L'abondance des poules et des canards y est extraordinaire.

Les pluies sont fréquentes et quelquefois très-considérables; presque toujours elles sont accompagnées d'éclairs et de tonnerre. Les tremblemens de terre n'y sont pas rares, et l'île renferme plusieurs volcans. Les habitans des côtes sont des Malais, qui y sont venus de la presqu'île de Malaca. Mais l'intérieur est habité par un peuple très-différent, et qui n'avoit autrefois aucune liaison avec les Européens. Son langage et ses mœurs diffèrent beaucoup de ceux des Malais: les derniers ont le caractère et les mœurs des Arabes. Les peuples qui sont situés entre le territoire de la compagnie Anglaise, et celui des Hollandais à Palimban, sur le revers de l'île, écrivent avec un bout de bambou, sur des morceaux d'écorce d'arbre, longs et étroits. Ils commencent au bas, contre l'usage des autres nations, et leur écriture va de gauche à droite. Les habitans de l'intérieur de Sumatra sont un peuple libre; ils vivent dans de petits villages appelés *Doosans*, indépendans les uns des autres, et gouvernés chacun par leur chef. Tous ont des loix, quelquefois écrites, suivant lesquelles ils punissent les coupables, et terminent les différends. Ils ont presque tout, et particulièrement les femmes, de grosses enflures à la gorge, semblables aux goêtres des Alpes. Quelques-unes sont presque aussi grosses que la tête d'un homme; mais elles ont généralement le volume d'un œuf d'autruche. Cette partie de l'île qu'on appelle la *Cassie*, est habitée par un peuple appelé *Battas*: ces hommes diffèrent de tous les autres habitans de Sumatra, par le langage, les mœurs et les habitudes. Ils n'ont point de rois;

ils vivent dans des villages indépendans les uns des autres, mais qui sont presque toujours en guerre. Ils fortifient leurs villages avec de doubles palissades de camphre, de bois pointus, et dont les pointes sont en-dehors : entre ces palissades, ils placent des morceaux de bambous, durcis au feu et pointus : ils les assujettissent avec de la terre glaise; mais un homme les abattroit avec nn coup de pied. Ils tuent et mangent ceux de leurs ennemis qu'ils font prisonniers; et leura chevelures sont suspendues en trophées dans les maisons où couchent les enfans et les hommes qui ne sont pas mariés. Chez eux la polygamie est permise : un homme peut prendre autant de femmes qu'il lui plait; mais rarement le nombre en est-il au-dessus de huit. Toutes les femmes logent sous le même toit que leurs maris, et les maisons ne sont pas divisées en appartemens ; mais chaque femme fait son feu à part. C'est ce pays qui fournit presque toute la casse que l'on apporte en Europe. L'arbre qui la produit a cinquante à soixante pieds de haut ; sa tige a environ deux pieds de diamètre, et sa tête est belle et se développe régulièrement. Un des principaux objets du commerce du royaume d'Achem, est le camphre que l'on y recueille en abondance. On l'envoie au Japon pour y être raffiné. C'est le meilleur qui existe. On y fait aussi un grand commerce de poivre.

Achem. — *Achem*, capitale de ce royaume, est une ville bien peuplée ; les maisons sont bâties sur pilotis. Un voyageur parlant de cette ville en 1771, s'exprime ainsi : « Imaginez-vous une forêt de cocotiers, de bambous, de bananiers, au milieu de laquelle passe une belle rivière toute couverte de bateaux; mettez dans cette forêt un nombre prodigieux de maisons faites avec des cannes, des roseaux et des écorces, et disposées de manière qu'elles forment tantôt des rues, tantôt des quartiers séparés par des prairies. On voit par-tout autant d'hommes que dans nos villes les mieux peuplées. Le port est un grand bassin formé par deux ou trois îles dans une situation admirable. Le mouillage y est excellent, et toute la côte fort saine. Tout son commerce consiste en poivre et en or, que l'on ramasse sur le penchant des montagnes, et qu'on trouve par petits grains dans les ravins où les eaux les entraînent. Les Anglais, les Hollandais, les Danois, les Portugais et les Chinois y font un grand commerce. Ils y apportent du riz qui fait la nourriture ordinaire des habitans, et en rapportent de l'or. Le peuple est Mahométan, ainsi que le roi, qui réside dans

un palais bien bâti et bien fortifié. Les autres villes et places sont *Andragiri*, *Jambi*, *Palimban* et *Andripoura*, capitales de royaumes de même nom, où les Hollandais ont des comptoirs.

Palimban, ville avantageusement située au fond d'un golfe qui en fait un bon port, et où le commerce est très-florissant. Les Hollandais y ont un établissement qui leur est très-avantageux pour le commerce considérable qu'ils y font du poivre et de l'étain qu'on leur livre à un prix très-modique.

Banca. — Cette île vis-à-vis les côtes du royaume d'Achem, n'en est séparée que par un canal de 2 ou 3 lieues de largeur et où l'on trouve d'abondantes mines d'étain fin et une ville commerçante de même nom, où les Hollandais ont un comptoir.

Enganno. — Cette île, à environ 30 lieues de Sumatra, est très-peu connue, parce qu'elle est entièrement entourée de rochers terribles et de brisans. Elle est habitée par des sauvages nuds, grands et bien faits; ils sont ordinairement armés de lances et de massues: ils ont un langage différent de celui des habitans des îles voisines.

JAVA. — Cette île est séparée de celle de Sumatra par le détroit de la Sonde. Elle a environ 225 lieues de longueur sur 40 à 50 de largeur. Le détroit a une lieue et demie de largeur, et est remarquable par le grand flux de mer qui élève extraordinairement les eaux dans les ports environnans. On y recueille du riz, du sucre, du benjoin, du poivre très-estimé, du gingembre, du café et des fruits excellens. On y trouve aussi des mines d'or, d'argent et de cuivre, des rubis, des diamans et de très-belles émeraudes. Entre les singularités de cette île, on remarque certains serpens d'une grosseur et d'une longueur extraordinaires. Les montagnes sont très-hautes et s'élèvent jusqu'aux nues, entr'autres celle qu'on nomme *Pepper*. On trouve dans les forêts des tigres énormes, des rhinocéros et d'autres bêtes sauvages. On voit aussi des crocodiles dans les rivières. Les habitans sont cruels, fiers, robustes et guerriers. Ils sont Mahométans; mais dans l'intérieur du pays on trouve des Gentous qui s'abstiennent de manger de la chair. L'île est partagée en deux royaumes, dont l'un est sous la domination du roi de *Mataram*, et l'autre sous celle du roi de *Bantam*. La côte du N. a beaucoup de bons ports. La plus grande partie de l'île de Java appartient aux Hollandais. Ils y

ont établi une espèce de monarchie commerciale, dont la capitale est

Batavia, ville magnifique et populeuse. Elle est à 6 degrés de latitude S., à l'embouchure de la rivière de *Jacatra*, et son port est un des plus beaux du monde. La ville est bâtie dans le goût de celles de la Hollande, et a environ une lieue et demie de circonférence. Elle a six portes, et elle est entourée de fortifications régulières. On dit que les faubourgs sont dix fois plus peuplés que la ville. Le gouvernement est un mélange de magnificence orientale et de politique européenne. Le chef Hollandais a le titre de gouverneur-général des Indes. Quand il paroît en public, il est accompagné de ses gardes et de ses officiers ; il a un éclat supérieur à celui d'aucun potentat européen, si l'on en excepte quelques circonstances d'éclat. La ville est aussi belle qu'elle est bien fortifiée. Ses beaux canaux, ses ponts, ses avenues, en rendent le séjour très-agréable. On a fait des volumes pour en donner la description, et faire connoître son gouvernement et ses édifices publics. La cidatelle, où le gouverneur a son palais, domine sur la ville et les faubourgs, qui sont peuplés d'hommes de toutes les nations du monde. Le nombre des Chinois qui résident dans cette île est estimé à 100,000 ; mais en 1740, on en massacra 30,000 sans que jamais on ait pu prouver qu'ils eussent commis la moindre offense. Ce massacre étoit trop peu mérité, et trop affreux pour que les Hollandois eux-mêmes ossassent le justifier. Quand le gouverneur fut de retour en Europe, on le renvoya à Batavia pour y être jugé ; mais jamais on n'en a entendu parler depuis. Les Hollandais entretiennent continuellement à Batavia une garnison de 3,000 hommes, et ils en ont environ 17,000 dans l'île, et dans les environs de la ville. La compagnie Hollandaise des Indes Orientales envoie tous les ans à Batavia plus de 20 vaisseaux chargés de marchandises d'Europe propres pour les Indes, et ils en rapportent de l'or, de l'argent, des diamans, des perles, du cuivre, du thé, des porcelaines, des épiceries, des soies, du coton, et quantité d'autres marchandises de toute l'Asie.

Bantam. — *Bantam*, à l'O. de Batavia, place forte, port. C'est une belle ville très-commerçante, capitale de ce royaume. Elle est gouvernée par un roi mahométan, sujet des Hollandais, qui y font le principal commerce, qui consiste en poivre, girofle, bois de sandal, camphre, muscade, &c.

Materam. — *Materam*, capitale de ce royaume sur la

côte méridionale, est une grande ville fortifiée par les montagnes qui l'environnent, très-peuplée et ornée d'un vaste palais, gardé par des femmes armées au nombre de dix mille.

Japara. — *Japara*, sur la côte septentrionale, est une ville riche et puissante, capitale de ce royaume, avec un bon port où abordent les vaisseaux de toutes les nations ; ce qui la rend très-commerçante.

Chéribou. — *Chéribou*, sur la même côte plus à l'O., ville et forteresse, capitale de ce petit royaume, dont le souverain, pour éviter la tyrannie d'un plus puissant voisin, s'est mis sous la protection de la compagnie Hollandaise. Ses habitans passent pour les plus doux et les plus civilisés de l'île.

Balimban, sur la côte orientale et sur le détroit de son nom, qu'on appelle aussi détroit de Bali, est une ville forte et commerçante avec un bon port. Les Hollandais n'en faisoient aucun cas ; mais la guerre s'étant élevée entr'eux et le souverain de Balimban, en 1766, ce petit roi fut vaincu, fait prisonnier et enfermé avec toute sa famille dans la cidatelle de Batavia, où il est mort. Sa famille a été transportée au Cap de Bonne-Espérance.

Bali. — Cette île, à l'E. de Java, a 12 lieues de tour ; on lui donne quelquefois le nom de *petite Java*. Elle a son roi particulier. Elle est très-peuplée, et abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie.

Bali, capitale, belle ville, est une rade commune et un excellent lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux qui vont aux Moluques, à Banda et à Macassar. On y voit quelquefois des Chinois qui viennent échanger leurs sabres et leurs porcelaines contre des toiles de coton.

Andaman et Nicobar. — Ces îles sont à l'entrée du golfe du Bengale. Les bâtimens qui y touchent, y prennent ordinairement des provisions et des rafraîchissemens, qui consistent en fruits du Tropique. Elles sont habitées par un peuple innocent, sans fiel, et idolâtre.

Nicobar. — Ces îles sont à 30 lieues d'Achem. La principale a environ 10 lieues de long sur 4 de large. Comme il n'y croît ni blé, ni riz, ni d'autres sortes de grains, les habitans se nourrissent de fruits, de poissons et d'ignames. Il y a pourtant des poules et des cochons en assez grande quantité, mais ces insulaires n'en mangent point. Les habitans des

îles Nicobar n'ont aucun commerce réglé avec aucune nation; mais quand il y passe des vaisseaux, ils vont à bord avec leurs canots pour vendre leurs marchandises, sans s'informer de quelle nation ils sont; car tous les blancots sont pour eux la même chose. Leurs principales marchandises sont de l'ambre gris, des fruits et des perroquets.

CEYLAN. — Elle n'est point la plus grande des îles; mais la nature l'a rendue la plus riche et la plus belle du monde. Elle est située dans l'Océan Indien, près le cap Comorin, l'extrémité méridionale de la péninsule de l'Inde étant séparée de la côte de Coromandel par un canal étroit. Ceylan a 80 lieues de long sur 60 de large. Les naturels l'appellent, avec quelque apparence de raison, le paradis terrestre. Non-seulement elle produit d'excellens fruits de toute espèce, du poivre long, du coton fin, de l'ivoire, de la soie, du tabac, de l'ébène, du musc, du cristal, du salpêtre, du plomb, du fer, de l'acier, du cuivre; mais encore elle abonde en cannelle; on y trouve de l'or, de l'argent et toutes sortes de pierres précieuses, excepté des diamans. Elle abonde en toute espèce de volailles et de poissons; toutes les parties de l'île sont bien boisées et bien arrosées, et, indépendamment de quelques animaux curieux qu'on ne voit que là, on y trouve en abondance des vaches, des buffles, des chèvres, des cochons, des daims, des chiens et d'autres quadrupèdes. L'éléphant de Ceylan est le plus renommé de toutes les Indes, sur-tout lorsqu'il est tacheté. On y trouve cependant quelques animaux nuisibles, tels que les serpens et les fourmis. La production la plus importante de cette île est la cannelle, qui est de beaucoup préférable à toute celle de l'Asie. Les arbres dont on la tire sont en très-grand nombre: cependant la meilleure est celle qui vient dans les environs de Colombo, le principal établissement des Hollandais, et à Negombo. Le centre du pays est montagneux et couvert de bois. Par ce moyen, les Hollandais sont possesseurs des plaines qui sont riches et superbes, et ils ont, en quelque façon, renfermé le roi dans Candie, sa capitale, qui est sur une montagne, au milieu de l'île. A peine a-t-il communication avec les autres nations, et il ne jouit pas des richesses de ses Etats. Les descendans des anciens habitans s'appellent *Cingales* ou *Chingalais;* ils sont idolâtres, et tiennent en honneur la conservation de leurs anciennes loix et de leurs usages. Ils sont en général sobres et doux, et ils vivent avec les

Maures, les Indiens venus de Malabar, les Portugais et les Hollandais. Les *Bedas* sont une autre caste seule établie dans la partie septentrionale, ne formant qu'une famille sous un même chef. On les dit indépendans, n'ayant ni villes, ni villages, point de culte religieux, errans et vivant comme les Arabes du désert. L'arbre qui porte la cannelle est indigène de cette île, & a deux ou trois écorces. Ces écorces forment la véritable cannelle, et les arbres de moyenne grosseur et de moyen âge produisent la meilleure. Le corps de l'arbre, qui est blanc, lorsqu'il est dépouillé, sert à bâtir, et à d'autres usages. En 1656, les naturels de cette île délicieuse invitèrent les Hollandais à les protéger contre les Portugais. Ces derniers furent chassés, et depuis ce temps les Hollandais en firent toujours le commerce exclusif. En janvier 1782, les Anglais s'emparèrent de *Trinquemale*, port principal de cette île; mais bientôt après les Français le reprirent, et à la paix de 1783, ils le rendirent aux Hollandais. Quelques relations représentent ce port comme le plus beau et le meilleur des Indes, et celui où les flottes les plus nombreuses peuvent trouver un sûr asyle. Les Anglais s'emparèrent des possessions hollandaises dans cette île en 1795, et elles leur furent cédés par les préliminaires de paix signés à Londres, entre la France et l'Angleterre, le 9 vendémiaire an 10, 1er octobre 1801.

Candie. — *Candie*, capitale de ce royaume, au milieu de l'île, est une grande ville assez bien bâtie et située sur une montagne, auprès d'une belle rivière. On la dit bien peuplée et commerçante.

Colombo, sur la côte occidentale, est une belle ville, et l'une des plus fortes des Indes, étant défendue par une citadelle et trois forts. C'est la résidence du gouverneur général de toutes les dépendances des Hollandais dans l'île. On voit dans les environs de vastes plantations de canneliers.

Négombo est une petite ville très-commerçante, avec un bon port. Elle a été bâtie par des Portugais. Ses environs abondent aussi en canneliers.

Ponto-Gale, ou simplement *Gale*, est une ville bien fortifiée avec un port qui est sûr, mais dont la baie est remplie de bancs de sable et d'écueils sous l'eau, ce qui le rend d'un difficile accès.

Jefanapatam, au N., place forte. Le commandant a l'in-

tendance de la pêche des perles que l'on fait près de cette ville et autour de l'île de *Manar*, au N. O. Les plongeurs accoutumés à aller au fond de la mer, ramassent dans des paniers, autour des bancs de sable et de rochers, les huîtres qui renferment les perles. On appele *nacre de perle* le nœud de la coquille où on les trouve : on en fait toutes sortes d'ouvrages. L'avantage des perles, c'est qu'elles reçoivent de la nature le poli et le brillant que les pierres précieuses empruntent de l'art.

Caradiva. — C'est une petite île près celle de Ceylan, qui dépend de Jéfanapatam, et où il se trouve une herbe excellente pour teindre en cramoisi, et dont on fait un grand commerce.

Manar.—C'est une île fort peuplée sur la côte occidentale.

Maldives. — Ces îles sont un amas de petites îles ou rochers à fleur d'eau. Elles sont situées entre l'équateur et le 8e degré de latitude N., près le cap Comorin. Elles sont fréquentées par les Hollandais, qui y font un commerce lucratif avec les naturels. Ce commerce consiste en *cauris*, espèce de petite coquillage qui sert, ou pour mieux dire, qui servoit de monnoie sur les côtes de Guinée et des autres parties de l'Afrique. Le coco des Maldives est très-renommé en médecine. « On fait avec cet arbre, dit un auteur très-bien instruit, des bâtimens de 20 à 30 tonneaux : la carcasse, les mâts, les voiles, les agrès, les ancres, les cables, les provisions et le feu, sont le produit de cette arbre utile ». On y trouve des oranges, des citrons, des grenades, du corail, de l'ambre gris, les plus belles écailles de tortues des Indes. L'air y est malsain, sur-tout pour les étrangers. Ces îles sont très-petites, mais en fort grand nombre; on les fait monter jusqu'à 12,000, mais il y en a beaucoup qui ne sont que des rochers, et par conséquent désertes et stériles. On y trouve quantité d'écrevisses de mer et de pengoins. Il n'y a d'eau douce que dans les îles habitées, non qu'il y ait aucune rivière, mais on y creuse des puits. Les Maldives sont séparées par 12 grands détroits remplis de crocodiles. Elles dépendent d'un roi mahométan qui réside à *Male*, la principale de ces îles, qui n'a qu'une lieue de tour. On ne peut rien dire de positif quant au langage des peuples des îles Orientales. Chaque île a le sien; on peut presque en dire autant de leur religion : car, quoiqu'ils fussent païens dans l'origine, leur culte est un mélange bizarre de mahométisme, de ju-

daïsme, de christianisme, et d'autres religions étrangères.

Kŭriles. — La mer qui sépare du Japon la pointe méridionale de la péninsule de Kamtschatka, renferme plusieurs îles, dont la direction est du N. N. E. au S. S. O. Ces îles, qui sont au nombre de vingt, ou environ, s'appellent *îles Kuriles*. Elles sont toutes montagneuses, et plusieurs d'elles renferment des volcans et des sources chaudes. Quelques-unes de ces îles sont habitées; mais les plus petites sont entièrement désertes. Elles diffèrent beaucoup l'une de l'autre, quant à leur situation et à leur conformation naturelle. Les forêts de celles qui sont le plus au N. sont garnies de larinx et de pins : celles qui sont plus méridionales produisent des cannes à sucre, des bambous, des vignes, &c. On trouve dans quelques-unes des ours et des renards. On voit sur les côtes de toutes ces îles le loutre marin, la baleine, le cheval marin, le veau marin, et d'autres animaux amphibies. Les habitans de quelques-unes des Kuriles ressemblent beaucoup aux Japonais, considérés sous le rapport de leurs personnes et sous celui de leur langage et de leurs mœurs. Quelques-uns ont beaucoup de ressemblance avec les Kamtschadales. Les îles du N. sont soumises à l'empire de Russie; mais celles du S. rendent hommage à l'empereur du Japon. Les Kuriliens ont beaucoup d'humanité et de probité; ils sont honnêtes et hospitaliers: mais le malheur les effraie, et les porte au suicide. Ils ont une vénération particulière pour la vieillesse; ils saluent un vieillard, quel qu'il soit; mais ils ont une affection spéciale pour ceux de leurs familles respectives : leur langue flatte l'oreille, et ils la parlent lentement. Les hommes s'occupent à la chasse, à la pêche des animaux marins, et sur-tout des baleines, et à attraper le gibier: ils construisent leurs canots avec le bois que leurs îles produisent, ou celui que la mer jette sur leurs côtes. Les femmes ont soin de la cuisine, et font les habillemens. Dans les îles les plus septentrionales, elles cousent, et font différentes étoffes avec du fil d'orties. Les habitans des îles du S. sont plus fins et plus civilisés que ceux du N.; ils font une espèce de commerce avec le Japon, et ils y portent de l'huile de baleine, des fourrures et des plumes d'aigles pour garnir leurs flèches. En retour ils importent des ustensiles de métal, des bois vernisés, des poêlons, des sabres, différentes étoffes, des ornemens de luxe, du tabac, toutes sortes de colifichets et de menues denrées.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

CHAPITRE TROISIÈME.

AFRIQUE.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

On représente souvent l'Afrique, cette troisième partie du monde, sous la forme d'une pyramide, dont la base est la partie Septentrionale qui s'étend le long de la Méditerranée, et dont la tête est le Cap de Bonne-Espérance. L'Afrique est une péninsule d'une étendue immense; elle ne tient à l'Asie que par une langue de terre, d'environ 20 lieues de large, qui sépare la mer Rouge de la Méditerranée, et qu'on appelle ordinairement l'Isthme de Suez. Elle a 1,700 lieues dans sa plus grande longueur du N. au S., c'est-à-dire, depuis le cap Bon, dans la Méditerranée, sous le 37e degré de latit. N. jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, à 34 deg. 7 m. de latit. S. Elle a 1,650 lieues de l'E. à l'O. dans sa plus grande largeur, qui est depuis le Cap Verd, sous le 19e deg. 40 m. de long O., jusqu'au cap Gardefan, près le détroit de Babel-Mandel, à 50 deg. de long. E.; son étendue est de 945,134 lieues carrées. Elle est bornée au N. par la Méditerranée, qui la sépare de l'Europe; à l'E. par l'Isthme de Suez, la mer Rouge et la mer des Indes, qui la séparent de l'Asie; au S. par la mer du Sud, et à l'O. par le grand Océan-Atlantique, qui la sépare de l'Amérique. Ce pays immense étant coupé par l'équateur, presque dans son milieu, et la plus grande partie étant sous les Tropiques, dans plusieurs endroits la chaleur est presque insupportable

pour les Européens. Elle y est encore augmentée par la réflexion des rayons du soleil sur de vastes déserts de sables toujours brûlans. Cependant les côtes et le bord des rivières, telles que le Nil, sont en général très-fertiles, et la plus grande partie de ces régions est habitée, quoiqu'elle soit loin d'être aussi populeuse que l'Europe et l'Asie. En Afrique, la diversité de climats est peu sensible ; dans une grande partie de cette région il tombe rarement de la neige dans les plaines; et, en général, on n'en trouve que sur le sommet des plus hautes montagnes. Les naturels de ces contrées brûlantes n'ont aucune idée du froid. On trouve en Afrique des fruits excellens, des drogues très-précieuses et des mines d'or et d'argent, de marbre, de granit, de porphyre, etc. Les bêtes féroces et sauvages y sont en très-grande quantité, comme lions, léopards, panthères, éléphans, rhinocéros, chameaux, dromadaires, tigres, singes, crocodiles, ânes sauvages et autres espèces d'animaux: on y rencontre aussi beaucoup de civettes, de perroquets, d'oiseaux rares et curieux par la beauté de leur plumage et de leur chant, des autruches et des chevaux barbes fort estimés.

Fleuves. — Les plus considérables de l'Afrique sont, 1°. le *Niger*, qui prend sa source, selon M. Mungo-Park, dans une chaîne de montagnes qui s'étend de l'O. à l'E. entre le 10e et le 11e d. de lat. N. et au moins, depuis le 9e d. 20 m. jusqu'au 13e d. 20 m. de long. O. Après un cours de près de 600 lieues de l'O. à l'E., il est vraisemblable que ce fleuve se termine en lacs situés dans le Wangara et dans le Ghana, environ au 17e deg. de latitude N., et entre les 13e et 18e degrés de longit. E., après un chemin de 930 lieues. Il se déborde, se retire périodiquement comme le Nil, et fertilise le pays (1). On y trouve des grains

(1) Suivant les renseignemens que M. Lucas a communiqués à la société d'Afrique, le Niger est si rapide, qu'aucun bâtiment ne peut en remonter le courant, et tel est le défaut d'adresse ou de connoissances commerciales parmi les nations qui peuplent ses bords, qu'on n'y voit ni navires, ni canots naviguer, même avec le courant. Il est vrai que le voyageur a, dans un endroit,

d'or dans plusieurs endroits. 2°. Le *Nil*, qui a sa source en Abissinie, sépare l'Egypte en deux, et après avoir arrosé, dans un cours prodigieux du S. au N., les villes de Gojam, Shancala, Sennar, Dungala, Al-Kennim et le Caire, se perd dans la Méditerranée par plusieurs embouchures, qui forment l'île connue sous le nom de Delta, à cause de la ressemblance de sa forme avec celle de la lettre grecque du même nom. 5°. Le *Sénégal*, qui prend sa source dans les mêmes montagnes que le Niger, est à l'O. du lac Maberia; il coule à l'O., et va tomber dans l'Océan, après un cours de plus de 400 lieues. 4°. La *Gambie*, qui sort des mêmes montagnes, se jette dans l'Océan, après avoir traversé une partie de la haute Guinée d'E. à l'O. 5°. Le *Zaïre* et la *Coanza*, qui arrosent, l'un la partie septentrionale et l'autre la partie méridionale du Congo, et se jettent dans la mer à l'O. 6°. Le *Manica*, ou *la Rivière du Saint-*

---

la facilité de le traverser avec ses marchandises; mais dans cet endroit-là même, quoique le sultan de Cassina ne soumette les bateliers à aucune contribution, l'embarcation qui contient les marchandises n'est autre chose qu'un radeau mal construit, dont les planches sont attachées à la membrure avec des cordes, et dont les coutures sont garnies en dehors et en dedans avec un mastic d'argile grossière, dont on porte toujours une grande provision sur le radeau, à l'effet d'arrêter l'eau qui peut y entrer.

On estime à 23 ou 24 pieds la profondeur de cette rivière, à l'endroit du passage, qui est à plus de 33 lieues au S. de la ville de Cassina ou Cashna, la capitale de l'empire de ce nom.

Sa largeur est telle, que même à l'île de Gongoo, où demeurent les bateliers, à peine entend-on le son de la voix de la plus forte appelant de la rive septentrionale; et à Tombut, où l'on donne au courant le nom de *Gnewa* ou *Noir*, sa largeur est estimée égale à celle de la Tamise, à Westminster. Dans la saison des pluies, ce fleuve se déborde; et non-seulement il couvre les terres voisines, mais encore il balaye les bestiaux et les chaumières des habitans imprévoyans et trop confians.

Le voyageur peut s'étonner, avec raison, que les peuples qui habitent le voisinage du Niger, ne profitent pas de sa navigation; mais sa surprise est bien plus grande, quand il voit que c'est inutilement que la rivière leur offre avec bonté des alimens. Tel est en effet le manque d'adresse, ou la répugnance de ces peuples pour cette espèce de nourriture, que les poissons, dont cette rivière abonde, restent possesseurs paisibles de ses eaux.

Proceedings of the African association, pages 183—189.

Esprit, et la *Zambeze*, ou *Cuama*, qui coulent à l'E., dans le pays des Cafres, et se jettent dans la mer, vis-à-vis l'île de Madagascar.

MONTAGNES. — Les montagnes les plus considérables de l'Afrique sont, 1°. le *mont Atlas*; c'est une chaîne qui s'étend depuis l'Océan Occidental, auquel elle donne le nom d'Océan Atlantique, jusqu'à l'Egypte. Le nom de cette montagne lui vient d'un roi de la Mauritanie, grand astronome, qui avoit coutume d'y monter pour observer les astres. C'est pour cela que les poètes le représentent portant le ciel sur ses épaules. 2°. Celles de *Sierra-leone* (ou les montagnes des lions), qui séparent la Nigritie et la Guinée, et qui s'étendent jusqu'à l'Ethiopie. Les anciens les appeloient les montagnes de Dieu, parce qu'elles étoient sujettes au tonnerre et aux éclairs. Le *Pic de Ténérife*, sur lequel les Hollandais fixèrent leur premier méridien, a environ 1 lieue de hauteur; il a la forme d'un pain de sucre, et est situé sur une île du même nom, près de la côte.

CAPS. — Les caps ou promontoires les plus remarquables de ce pays sont le Cap *Bon* sur la Méditerranée; le *Cap-Verd*, ainsi appelé, parce que la terre y est toujours couverte de verdure et d'arbres toujours verds. C'est le point le plus occidental du continent de l'Afrique. Le *Cap de Bonne-Espérance*, ainsi nommé par les Portugais, lorsqu'ils le doublèrent en 1489, et découvrirent le passage vers l'Asie. C'est l'extrémité méridionale de l'Afrique, dans le pays des Hottentots. Les Anglais en sont maîtres aujourd'hui; c'est le rendez-vous général des bâtimens de toutes les nations qui font le commerce de l'Inde, parce qu'il est à-peu-près à moitié chemin de l'Europe. Il n'y a qu'un détroit en Afrique; on le nomme *Babel-Mandel*, et il joint la mer Rouge à l'Océan Indien.

L'Afrique est très-bien située pour le commerce, parce qu'elle est au centre du globe, et qu'elle est par conséquent beaucoup plus à portée de communiquer avec l'Europe, l'Asie et l'Amérique, qu'aucune autre partie ne l'est de communiquer avec le

reste du globe. Non-seulement le témoignage des Portugais, des Hollandais, des Anglais et des Français qui ont des établissemens sur la côte d'Afrique, prouve que le pays abonde en or : ce fait est encore attesté par les historiens les plus authentiques. L'Afrique a 5,540 lieues de côtes, des rivières immenses et profondes, et cependant, par un malheur qui lui est particulier, n'ayant point de navigation, elle n'en retire aucun avantage; et les peuples innombrables qui l'habitent n'ont aucune notion du commerce, et ne se connoissent pas eux-mêmes. A l'embouchure de ces rivières, il y a d'excellens ports, profonds, sains, calmes, à l'abri de tous les vents, et qu'il seroit possible de rendre parfaitement sûrs, par le moyen de quelques fortifications, et cependant il n'y a point de bâtimens, point de commerce, point de marchands, même dans les endroits qui abondent en marchandises. Enfin, l'Afrique, quoiqu'elle forme un quart du globe, quoiqu'elle renferme des trésors inépuisables, et qu'elle puisse, à l'aide de quelques améliorations, trouver en elle-même une foule de choses délicieuses et utiles, semble être entièrement négligée, non-seulement par les indigènes, qui ne se soucient aucunement de recueillir les dons que la nature leur a prodigués, mais encore par les Européens les plus civilisés lorsqu'ils s'y sont établis, et principalement par les Portugais.

Autrefois l'Afrique renfermoit plusieurs royaumes et Etats, célèbres par leurs arts, leurs richesses, leur puissance et l'immensité de leur commerce. Parmi eux on comptoit sur-tout les royaumes d'Egypte et d'Ethiopie. La riche et puissante Carthage, cette rivale redoutable de Rome, étendoit son commerce sur toutes les parties du monde alors connu. Ses flottes virent plus d'une fois les côtes britanniques, jusqu'au temps malheureux où Juba, roi de Mauritanie, mais tributaire de Carthage, réclama l'appui des Romains. Aidés de ses sujets, ces derniers subjuguèrent Carthage, et, par degrés, tous les royaumes et Etats environnans. Après cette époque désastreuse, les na-

turels, constamment pillés, et par conséquent appauvris par les gouverneurs envoyés de Rome, négligèrent leur commerce; s'ils cultivèrent encore les terres, ce fut uniquement pour s'empêcher de mourir. Lors de la décadence de l'empire Romain, au 5e siècle, le Nord de l'Afrique fut ravagé par les Vandales, qui contribuèrent encore davantage à la destruction des arts et des sciences. Au 7e siècle, pour ajouter encore à tant de calamités, les Sarrasins envahirent toutes les côtes de l'Egypte et de la Barbarie; et aux Sarrasins succédèrent les Turcs. Ces deux peuples suivoient la religion mahométane, dont les sectateurs portèrent par-tout la désolation, et achevèrent la ruine de cette partie du monde jadis si florissante.

Sous le rapport de la religion, les habitans de ce continent peuvent être divisés en trois classes : les Païens, les Mahométans et les Chrétiens. Les premiers sont les plus nombreux; ils possèdent la plus grande partie du pays, depuis le tropique du Cancer jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Ils sont noirs en général. Les Mahométans, qui sont basanés, possèdent l'Egypte, et presque toute la côte septentrionale de l'Afrique, appelée côté de Barbarie. Les peuples de l'Abissinie et de la Haute-Ethiopie passent pour Chrétiens; mais ils conservent les rites du judaïsme et du paganisme. Il y a aussi quelques juifs au nord de l'Afrique; ils y font tout le petit commerce de ce pays.

A peine trouve-t-on deux nations, ou pour mieux dire, deux savans qui s'accordent sur la division de l'Afrique moderne. La raison vient de ce qu'à peine connoît-on un voyageur qui ait pénétré dans l'intérieur du pays. Nous avouons donc notre ignorance sur les limites et même sur les noms de plusieurs des nations qui l'habitent, nations que l'on peut encore ranger au nombre des parties du monde qui ne sont pas encore connues; suivant les notions les plus évidentes, et les conjectures les plus probables, l'Afrique peut être divisée comme dans le tableau suivant.

GRANDE DIVISION.

	États.	Longueur.	Largeur.	Villes capitales.	Distances de Paris.	Différence de temps du méridien de Paris.	Religions.
	Au N.	L.	L.		Lieues.	h. m. s.	
H.-Ethiop. Barbarie.	Maroc.....	167	140	Fez.....	480 S.	34 5 ap.	Mahom.
	Alger.....	160	50	Alger.....	400 S. E.	5 10 av.	Mahom
	Tunis.....	74	57	Tunis.....	433 S. E.	30 0 av.	Mahom.
	Tripoli.....	134	100	Tripoli....	505 S. E.	44 4 av.	Mahom.
	Biledulgérid.	833	117	Gadame...	650 S.	41 10 ap.	Païens.
	Egypte.....	200	84	Le Caire...	800 S. E.	1 56 40 av.	Mahom.
	Nubie.....	314	200	Sennar.....	965 S. E.	2 5 20 av	Mah. et P.
	Abissinie...	300	167	Gondar....	1100 S. E.	2 9 0 av.	Chrétiens.
	Abex.....	180	43	.....	1500 S. E.	2 27 0 av	Chr. et P.
	Sahra.....	1133	220	Tegassa....	730 S.	33 5 ap.	Païens.
	Nigritie....	733	280	Houssa....	1000 S.	47 20 ap.	Païens.
	Guinée.....	600	120	Benin.....	1060 S.	29 5 av.	Païens.

Nota. Les parties du milieu, appelées Basse-Ethiopie, sont très-peu connues des Européens.

	Au S.						
Cafrerie.	Loango.....	137	100	Loango....	1400 S.	35 5 av.	Chr. et P.
	Congo.....	180	140	S.-Salvador.	1450 S.	51 10 av.	Chr. et P.
	Angola.....	120	84	Loanda....	1620 S.	41 5 av.	Chr. et P.
	Benguele...	144	60	Benguela...	1680 S.	41 7 av.	Païens.
	Mateman....	150	80	.....	.....	.....	Païens.
	Cap de B.-Esp.	236	220	Cap de B.-E.	2400.....	1 41 15 av.	Laplnp. P.
	Terra de Nat.	200	117	.....	.....	.....	Païens.
	Monomotapa.	320	220	Monomotap	1815 S.	1 9 av.	Païens.
	Sofala.....	160	100	Sofala.....	1850.....	1 9 av.	Païens.
	Monoemugi..	300	220	Chicova....	1760.....	1 35 av.	Païens.
	Zanguebar...	467	117	Mélinda....	1800 S. E.	2 29 av.	Païens.
	Ajan.....	300	100	Brave.....	1600 S. E.	2 31 av.	Païens.

Les principales îles de l'Afrique sont dans les mers de l'Inde et dans l'Océan Atlantique. Les suivantes appartiennent aux Européens, ou commercent avec eux. C'est là que leurs bâtimens prennent des rafraîchissemens, en revenant de l'Inde ou en y allant.

DIVISION.

ILES.	VILLES.	Nations auxquelles elles appartiennent, ou avec lesquelles elles commercent.
Babel Mandel, à l'entrée de la mer Rouge.	Babel-Mandel...	Toutes les nations.
Iles Comore.....	Anjouan.....	*Idem.*
Madagascar.....	Saint-Augustin..	*Idem.*
Ile-de-France, dans l'Océan Indien.....	Ile-de-France...	La France.
— De la Réunion, *idem.*	La Réunion.....	*Idem.*
Sainte-Hélène, dans l'Océan Atlantique...	Sainte-Hélène...	L'Angleterre.
L'Ascension, *idem*.....	.....	Inhabitée.
Saint-Mathieu, *idem*...	.....	*Idem.*
Saint-Thomas, Annobon, l'île du Prince, de Fernand-Po..... *Id.*	Pavoacan.....	Le Portugal.
Iles du Cap-Verd, *idem.*	Ribeira.....	*Idem.*
Gorée, *idem*.....	Le fort Saint-Michel.....	La France.
Canaries, *idem*.....	Palma, Canarie, Laguna.....	L'Espagne.
Madère, *idem*.....	Fouchal, Sainte-Croix.....	Le Portugal.
Les Açores, ou îles occidentales. (Elles sont à une distance presque égale de l'Europe, l'Afrique et l'Amérique.).... *Id.*	Angra, Saint-Michel.....	*Idem.*

ARTICLE PREMIER.

BARBARIE.

Limites, nom ancien et nouveau.

LA BARBARIE a tiré son nom des Arabes, à qui la langue des Africains paroissoit un jargon inintelligible, lorsqu'ils vinrent s'y établir dans le 7e siècle : car le mot de *barbar* marque, dans la langue arabe, le son que forme une personne qui parle entre ses dents. Cette contrée étoit connue des anciens sous les noms de *Mauritanie*, *Numidie*, *Libye* et Afrique propre. La Barbarie s'étend depuis l'Égypte à l'E., jusqu'au-delà du détroit de Gibraltar à l'O. ; le long de la mer Méditerranée au N., et un peu sur l'Océan au S. O.

Divisions. — La Barbarie se divise en deux parties séparées l'une de l'autre par le mont Atlas. La première, qui est la *Barbarie propre*, est au N., et comprend de l'E. à l'O. quatre pays ; 1°. l'empire de Maroc et de Fez ; 2°. les royaumes ou républiques d'Alger ; 3°. de Tunis ; 4°. de Tripoli et Barca. La seconde partie, qui est au S. de la précédente et du mont Atlas, s'appelle le *Biledulgérid* : elle comprend plusieurs Etats, dont quelques-uns dépendent des royaumes dont nous venons de parler.

ÉTATS DE BARBARIE, OU BARBARIE PROPRE.

LA BARBARIE PROPRE forme une grande association politique, dont chaque membre est indépendant, quant à l'exercice de sa juridiction intérieure. D'ailleurs, il n'y a point entre les mœurs et

les habitudes de ces peuples d'autre différence que celle qui se trouve ordinairement entre les habitans des provinces d'un même royaume.

Air et saisons. — L'air de Maroc est tempéré. On en peut dire autant d'Alger et des autres Etats, excepté dans les mois de juillet et d'août.

Montagnes. — L'Atlas est une chaîne de montagnes fort élevées, et entrecoupées de vallées profondes. Il s'étend de l'E à l'O. de la Barbarie, et est divisée en deux parties. Celle de l'O. est appelée *grand Atlas.* On nomme l'autre le *petit Atlas.* L'élévation de ces montagnes est si grande, que malgré leur situation au S. d'un pays très-chaud, leur sommet est couvert de neige pendant toute l'année. Ces montagnes renferment une quantité de mines de fer. Elles sont remplies de lions, de tigres, de loups et de serpens monstrueux.

Sol, végétaux et animaux terrestres et aquatiques. —Sous l'empire Romain on avoit raison d'appeler ces Etats le jardin du monde, et de regarder comme le degré le plus raffiné du luxe d'y avoir une habitation. C'étoit du produit de leur sol que se formoient ces magasins qui approvisionnoient l'Italie et une grande partie de l'empire Romain, de blé, de vins et d'huile. Quoique les terres n'y soient plus cultivées, malgré l'oppression et la barbarie du gouvernement, elles n'ont pas cessé d'être fertiles. Non-seulement elles donnent les productions utiles dont nous venons de parler, mais encore elles abondent en dattes, figues, raisins, amandes, pommes, poires, cerises, prunes, citrons, limons, oranges, grenades, et surtout en racines et herbes potagères. Les plaines sont couvertes de chanvre et de lin magnifiques; et s'il en faut croire les Européens qui y ont vécu quelque temps, ce pays y produit avec abondance tout ce qui peut ajouter aux plaisirs de la vie. Les gens riches trouvent le moyen de se soustraire à la sobriété prescrite par la loi de Mahomet; ils s'égayent avec des liqueurs et des vins excellens de leur crû. Alger produit du salpêtre et une grande quantité d'excellent

sel. On trouve dans quelques endroits de la Barbarie du plomb et du fer.

On ne rencontre dans ces contrées ni éléphans, ni rhinocéros; mais leurs déserts sont remplis de lions, de tigres, de léopards, d'hiènes, et de serpens monstrueux. Les chevaux de ce pays étoient autrefois très-estimés, et on les comparoit à ceux de l'Arabie. Quoique l'on prétende que cette race soit dégénérée, on en fait venir encore quelquefois de très-beaux en Angleterre. Les bêtes de charge sont les dromadaires, les mules, les ânes et les *kumrahs*, animaux très-utiles, provenant d'un âne et d'une vache.

Mais l'animal qui rend le plus de service dans ce pays, c'est le chameau : c'est à l'aide de ce quadrupède, que les Africains exécutent leurs longs et pénibles voyages à travers le Continent. C'est pour cette raison, dit M. Bruce, qu'ils appellent avec emphase le chameau *le vaisseau du désert*. Il semble avoir été créé pour ce genre de commerce, et doué des qualités nécessaires pour l'emploi qu'il est obligé de remplir. Le chardon le plus sec, l'épine la plus pelée, voilà la nourriture qui convient à cet utile animal; encore, pour épargner le temps, mange-t-il en poursuivant sa route, sans jamais s'arrêter ni occasionner un moment de retard. Comme il est destiné à traverser des déserts immenses où l'on ne trouve point d'eau, et dont la terre n'est pas même humectée par l'eau du ciel, lorsqu'il trouve de l'eau, il a le pouvoir d'en faire un réservoir pour huit jours. La nature a formé en lui des espèces de citernes dans lesquelles il peut renfermer cet énorme volume de fluide : une fois remplies, il en tire à volonté la quantité nécessaire pour se désaltérer; il la fait passer dans son estomac, où elle fait le même effet que si elle sortoit d'une source. Par ce moyen, il poursuit patiemment tout le long du jour son pénible voyage, portant sur son dos un poids prodigieux; il traverse ainsi des contrées où règnent des vents empestés, les pieds appuyés sur des sables mouvans, et qui ne refroidissent jamais.

Les vaches de Barbarie sont petites, et ne donnent point de lait ; les moutons ne portent pas de belles toisons ; mais ils sont très-grands, de même que les chèvres. On y trouve des ours, des porcs-épics, des renards, des singes, des lièvres, des lapins, des furets, des belettes, des taupes, des caméléons, et toute sorte de reptiles. Outre la vermine, dit le docteur Shaw (parlant de ses voyages en Barbarie), nous craignions, au moins dans quelques parties du pays, d'être piqués par le scorpion, la vipère, ou l'araignée venimeuse, qui manquoient rarement d'interrompre notre sommeil, ce repos délicieux, si nécessaire à un voyageur harassé. On trouve dans ce pays des perdrix, des cailles, des aigles, des éperviers, et toute sorte d'oiseaux sauvages. Parmi les plus petits, on remarque le *moineau-capsa :* il est d'une extrême beauté, et la douceur de son chant, surpasse, dit-on, celle de tous les autres oiseaux ; mais cet animal ne peut exister hors de son pays natal. Les baies et les mers de Barbarie abondent en poissons de toute espèce, superbes et délicieux : les anciens les préféroient à ceux de l'Europe.

Population, habitans, mœurs, usages et amusemens. — Le royaume de Maroc étoit sans contredit plus peuplé autrefois qui ne l'est aujourd'hui. On ne peut rien assurer quant à la population du territoire d'Alger. Quelques voyageurs assurent qu'il est habité par un peuple bon et hospitalier, très-différent, dans ses mœurs et ses inclinations, de celui de la métropole.

Les habitans de Tunis font, dans le fait, exception aux autres naturels de Barbarie : leur caractère feroit honneur aux gouvernemens de l'Europe les plus policés. On connoît dans ce pays la distinction des rangs ; les militaires, les marchands et les hommes instruits y jouissent de la considération particulière qui leur est due. Les Tunisiens cultivent l'amitié des Etats européens : dans ces derniers temps, on leur a porté les arts et les manufactures de l'Europe, et on dit qu'à présent ils connoissent parfaitement la fabrication

des différentes étoffes. Les femmes y sont belles; leur teint est très-frais, quoique le soleil rende les hommes basanés. Elles sont propres et élégantes dans leurs habillemens : elles ajoutent à la beauté de leurs yeux par l'usage d'une poudre minérale. En général, les Tunisiens riches sont sobres, économes et propres; leur conduite est officieuse, et un ordre surprenant règne dans toute la ville.

Tripoli étoit autrefois le plus fertile, le plus populeux et le plus riche de tous les Etats de la côte; mais il a beaucoup déchu de son opulence et de sa population, et ses habitans, qui montent à 4 ou 500,000, ont tous les vices des Algériens.

Leurs mœurs ont beaucoup de rapport avec celles des Egyptiens. Les sujets des Etats de Barbarie ne vivant en général que du produit de leurs pirateries, passent pour des marins intrépides, et qui se battent en désespérés, lorsqu'ils rencontrent une prise. Cependant ils sont de beaucoup inférieurs aux Anglais et autres nations européennes, en ce qui regarde la construction et la manœuvre des vaisseaux. Ils sont, si nous en exceptons les Tunisiens, étrangers à tous les arts et à la littérature. La misère et la pauvreté de ceux des habitans de Maroc qui ne sont pas immédiatement au service de l'empereur, sont au-dessus de toute expression. Mais ceux qui habitent l'intérieur sont hospitaliers et doux. On remarque, en général, que plus les habitans de ces Etats sont éloignés du centre du gouvernement, plus leurs mœurs sont pures. Malgré leur indigence, ils ont une certaine vivacité qui leur donne un air de satisfaction : n'ayant rien à perdre, ils vivent en paix parmi eux. On croit que les Maures sont les habitans primitifs de ce pays; mais aujourd'hui ils sont confondus avec les Arabes, et les uns et les autres sont opprimés par une poignée de Turcs insolens, l'écume de Constantinople.

Habillemens. — L'habillement de ces peuples consiste en une chemise de toile, sur laquelle ils mettent un vêtement de soie ou de drap, lié avec une cein-

ture, et par-dessus une robe : leurs pantalons sont de toile. Ils ont les jambes et les bras nus, et des pantouffles aux pieds : les plus riches portent quelquefois des bottines. Jamais ils ne remuent leurs turbans; mais ils ôtent leurs pantouffles lorsqu'ils remplissent des devoirs religieux, et devant leurs souverains. Ils aiment beaucoup les soieries rayées et bigarrées. L'habillement des femmes n'est guère différent de celui des hommes; mais leurs pantalons sont plus longs, et elles ont une espèce de coiffe au lieu de turban. Leurs principaux ameublemens consistent en tapis et en matelas, sur lesquels ils s'asseyent et se couchent. Ils sont, dans leurs repas, d'une malpropreté dégoûtante : il leur est défendu de se servir de vaisselle et d'ustensiles d'or et d'argent : leurs mets sont bouillis ou rôtis par morceaux, et ils les mangent à poignées.

Religion. — Les habitans de ces Etats sont mahométans; mais les sujets de Maroc, en général, suivent les dogmes d'un certain Hamed, chef d'une secte moderne, opposée à l'ancienne doctrine des califes. Tous ses sectateurs aiment beaucoup les idiots, et quelquefois leur protection arrache aux supplices, même les plus grands criminels. Au reste, les Maures (car c'est ainsi que l'on appelle aujourd'hui les habitans de Barbarie en général, parce que les Sarrasins, lors de leur première irruption en Europe, venoient de la Mauritanie) ont adopté la plus mauvaise partie de la religion de Mahomet, et paroissent n'en avoir conservé que les articles qui favorisent leurs vices. Les femmes adultères sont punies de mort; mais quoique les hommes ayent la liberté d'avoir plusieurs femmes et des concubines, ils commettent avec impunité des crimes qui révoltent la nature. Tous les étrangers peuvent y suivre ouvertement leur religion.

Langue. — Les Etats de Barbarie étant en possession de ces pays, connus autrefois sous le nom de Mauritanie et de Numidie, on parle encore l'ancienne langue africaine dans l'intérieur, et elle est même

usitée par quelques habitans de la ville de Maroc. Dans les ports de mer et sur les côtes, on parle une espèce d'arabe bâtard. Les marins ne sont point étrangers à ce mélange de langues mortes et de langues vivantes, telles que l'italien, le français et l'espagnol, si connus dans tous les ports de la Méditerranée, sous le nom de *lingua franca*.

Antiquités, et curiosités naturelles et artificielles. — Cet article est bien digne de l'étude des antiquaires; mais les objets qu'il comprend sont d'un accès très-difficile. Le lecteur ne peut douter que les contrées qui renfermoient Carthage et les chefs-d'œuvre des Phéniciens, des Grecs et des Romains, ne soient couvertes des restes les plus curieux de l'antiquité; mais ils sont éparpillés au milieu d'une population ignorante et barbare. On y trouve encore quelques débris de l'ancienne grandeur de la Mauritanie et de la Numidie, qui attestent la magnificence et la richesse de ces nations populeuses. On y voit encore les ruines de l'ancienne *Julia-Cæsarea* des Romains, dont la splendeur égaloit presque celle de Carthage elle-même. Il y a quelques aqueducs de Carthage, notamment à Manuba, maison de campagne du bey, à quatre milles de Tunis; mais on n'y distingue aucune trace de ses murailles: il en est de même de plusieurs autres villes célèbres de l'antiquité, et principalement d'Utique, fameuse par la retraite et la mort de Caton. Telle est la barbarie des peuples qui habitent ces contrées, que les lieux où existoient ces villes renommées, ne sont même pas connus, quoique les Etats de Barbarie soient jonchés des débris de l'antiquité, d'amphithéâtres, et d'autres édifices publics assez bien conservés. On y trouve, en outre, des monumens sarrazins de la plus haute magnificence. Ils furent élevés sous les califes de Bagdad et les anciens rois du pays, avant qu'il fût subjugué par les Turcs, ou réduit à sa forme actuelle de gouvernement. Les fortifications du pays, tant du côté de la terre que du côté de la mer, consistent principalement dans des murailles. Nous ne connoissons que peu ou point de

curiosités naturelles particulières à ce pays, si on en excepte des mines de sel, qui, dans quelques endroits, tiennent un espace de 12 lieues. Le docteur Shaw dit qu'on y trouve des sources qui sont si chaudes, que dans un quart-d'heure on y fait cuire un gros morceau de mouton, au point de le rendre très-tendre.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes, républiques, provinces, villes, édifices publics et particuliers.

MAROC. = Cet empire comprend une partie considérable de l'*ancienne Mauritanie*. Il est situé entre le 29e et le 36e d. de latitude N., et borné au N. par la Méditerranée; au S. par le royaume de Tafilet; à l'E. par le Sugulmesse et par le royaume ou république d'Alger. Il est formé de la réunion de plusieurs petits royaumes, anciennement bornés à une seule province, continuellement en dispute l'un avec l'autre, jusqu'à ce qu'enfin ils furent soumis et réunis sous un seul souverain, dans la famille des shérifs d'Asun. La partie méridionale de cet empire contient les royaumes de *Suz*, *Tarudan*, *Maroc propre*, *Tafilet* et *Sugulmesse*, et la partie N. de ceux de Fez, Miquenez. Le climat, quoique très-chaud pendant les mois de juin, juillet et août dans les provinces méridionales, est en général fort sain. L'air de ce pays est très-pur, tempéré, particulièrement vers le N. du mont Atlas. Le sol, quoique sablonneux et sec dans quelques endroits, est fertile dans d'autres, et les fruits aussi bien que les pâturages sont excellens; mais le pays n'est pas bien cultivé. Les habitans sont mahométans, ont le teint basané, sont robustes, très-adroits à monter à cheval et à lancer un javelot; mais ils sont grossiers, jaloux, menteurs insignes, hypocrites, superstitieux, trompeurs, et d'un caractère féroce. Il y a deux sortes d'habitans : les Arabes qui demeurent dans des villages ambulans, qu'ils nomment *adouards* composés de 100 tentes, et les *Berebères* ou *Brèbes*, qui sont les anciens habitans qui occupent les villes et bourgs. On y trouve un grand nombre d'esclaves chrétiens et quelques marchands sur la côte, outre une multitude de juifs, qui font la majeure partie du commerce, spécialement par terre, avec les nègres, auxquels ils envoient de grandes caravanes, qui

voyagent à travers de vastes déserts presqu'entièrement dépourvus d'eau. Elles emportent avec elles de bonnes laines, de la soie, du sel, &c., et prennent en retour des esclaves, de l'or et des dents d'élephant. C'est avec ces esclaves que l'empereur recrute sa cavalerie. Ces mêmes Juifs envoient aussi, tous les ans, des caravanes à la Mecque, partie par dévotion, partie pour le commerce. Elles consistent en plusieurs milliers de chameaux, chevaux et mulets. Outre les laines, leurs exportations consistent en cuirs de Maroc, indigo, cochenille, plumes d'autruches; en retour ils prennent des soies, mousselines, des calicos, du café et des drogues. On voit dans les déserts, des lions, des tigres, des léopards, des serpens de toute espèce. Les fruits sont, les dattes, les figues, les amandes, les citrons, les oranges et les grenades; il y a aussi du lin, du chanvre, mais peu de bois. Les forces navales consistent en pirates, qui font çà et là des prises considérables. L'empereur est absolu; sa volonté est la loi: très-souvent il exerce de grandes cruautés. Les taxes ordinaires sont d'un dixième sur tous les biens de ses sujets Mahométans. Les Juifs payent six écus; mais l'empereur enfreint souvent cet usage, et prend tout ce qu'il lui plait. Personne n'a de propriété dans son empire. Il peut mettre 100,000 hommes sur pied, dont la moitié en infanterie et l'autre moitié en cavalerie, mais ils sont mal armés, et connoissent peu l'art de la guerre. Sa marine est composée d'environ 15 frégates, quelques chebecks et 20 à 30 galères à rames.

Maroc, capitale du royaume du même nom, est située dans une belle vallée formée par une chaîne de montagnes au N., et celles du mont Atlas dont elle est distante d'environ 7 lieues, au S. et à l'E. Quoiqu'elle soit une des capitales de l'empire, qui en a trois (*Maroc*, *Mequinez* et *Fez*), elle n'a rien de remarquable que sa grande étendue et son palais royal. Elle est entourée de fortes murailles, dont la circonférence est d'environ trois lieues; elles sont flanquées de tours carrées, et environnées d'un fossé large et profond. Elle renferme un grand nombre d'aqueducs et de mosquées, restes de son ancienne splendeur. Ses rues sont fort étroites, sales, irrégulières, et la plupart des maisons inhabitées et tombant en ruines. Celles qui sont encore passables sont environnées de jardins; mais la majeure partie ne présente aux yeux du voyageur que le spectacle de la misère. Elle contient à peine 25,000 habitans. La polygamie, qui est en usage,

contribue beaucoup à diminuer la population. Les Juifs, qui y sont en grand nombre, occupent une ville séparée et fermée, sous la surveillance d'un officier préposé par l'empereur. Cette ville a deux portes qui sont exactement fermées tous les soirs à neuf heures, après lesquelles personne ne peut entrer ni sortir que le lendemain matin à leur ouverture. Les Juifs ont leur marché, et quand ils entrent dans la ville, dans le marché, ou dans le palais des Maures, on les oblige d'être nu pieds. En 1755, la plus grande partie de cette ville fut renversée par le tremblement de terre, qui, à la même heure, faisoit éprouver le même sort à Lisbonne. Il y périt environ 20,000 personnes. A 8 lieues de Maroc, la terre s'ouvrit et engloutit une peuplade entière d'Arabes avec leurs tentes, leurs bestiaux, &c. Un fort qui étoit leur chef-lieu, et où il y avoit 5,000 personnes, disparut. Il périt encore 6,000 hommes de cavalerie, qui étoient en différens quartiers autour de ce fort, sans qu'il en échappât un seul. Cette ville fabrique de beaux tapis qui ne sont guère inférieurs à ceux de Turquie, de belles nattes faites de petits palmiers, du mauvais papier, de la poudre à canon, et de longs canons de fusil (1).

Fez.— Ce pays est montueux, particulièrement à l'E. et au S. du côté où est le mont Atlas; son air est sain et tempéré, son territoire est peuplé et fertile. Il produit, outre les objets dont nous avons parlé au royaume de Maroc, des raisins, du sucre, du coton, de la poix et du blé en abondance. Les habitans élèvent des chameaux, des moutons et les plus beaux chevaux de Barbarie.

Fez, capitale, est une des plus anciennes, des plus fortes et des plus considérables villes d'Afrique. Elles est composée de trois villes, appelées *Belydu*, le *vieux Fez* et le *nouveau*. Le vieux Fez est l'endroit le plus considérable, et contient près de 80,000 habitans. Les palais sont superbes, et on y compte 500 mosquées, dont 50 sont remarquables par les piliers de marbre et d'autres ornemens dont elles sont décorées : une, entr'autres, est magnifique au-delà de toute expression, et a une demi-lieue de circonférence. Les maisons sont bâties de briques et de pierres enrichies de mosaïques. Celles qui sont en briques sont peintes de couleurs éblouissantes. Chaque maison a sa cour, dans laquelle on voit des bassins carrés de marbre. Les toits sont plats : on

(1) Voyage dans l'empire de Maroc, par Lempriere.

dort dessus dans l'été. Il y a deux colléges pour les étudians, bâtis en marbre et ornés de peintures, dont l'un a cent appartemens, et les côtés ornés de piliers de marbre de différentes couleurs, dont les chapiteaux sont dorés, et l'on voit briller sur le haut l'or, l'azur et le pourpre. On distingue plusieurs hôpitaux, et plus de cent bains publics, dont la plupart sont d'une structure élégante. Tous les négocians sont dans un quartier séparé de la ville, et le change, rempli de toutes sortes de marchandises, est lui-même aussi grand qu'une petite ville. Les jardins sont magnifiques et remplis de toutes sortes de plantes et de fleurs odoriférantes, de sorte que la ville en général est comme un paradis terrestre. Les habitans sont habillés comme les Turcs, et la parure des dames dans l'hiver est très-fastueuse; dans l'été elles ne portent qu'une simple chemise. Cette ville est comme le centre du commerce de l'empire; elle envoie, comme Maroc, des caravanes chargées de productions du pays, qui rapportent en retour des objets dont nous avons déjà parlé à l'article *Maroc*. Comme cette ville, elle fut presqu'entièrement détruite ainsi que plusieurs autres villes de l'empire, par le même tremblement de terre de 1755.

Miquenez, capitale de l'empire, est située dans une plaine délicieuse; elle jouit d'un air pur et serein: c'est pourquoi l'empereur l'a choisie pour y faire sa résidence de préférence à Fez. Tous les gouverneurs et sous-officiers lui apportent les présens et les tributs des différentes provinces. Au milieu de la ville, les Juifs ont un quartier dont les portes sont fermées toute la nuit; il y a un poste pour les protéger contre la populace qui, autrement, les saccageroit. Lorsqu'ils viennent à injurier ou à maltraiter un Maure quel qu'il soit, la mort les attend, de sorte que les enfans peuvent les battre à loisir. Ces infortunés sont obligés de porter des habits et des bas noirs, et de se déchausser quand ils passent devant une mosquée. Près de Miquenez, au N. O., est une grande ville habitée par des nègres, qui est aussi vaste que cette capitale; mais les maisons n'en sont pas si hautes, ni si bien bâties. Les habitans sont noirs, d'un teint olivâtre. L'empereur les recrute pour la garde de sa cour: le palais est situé au S., et est gardé par quelques centaines d'eunuques noirs très-proprement vêtus, et dont les poignards et cimetères sont garnis d'argent. Les maisons de la ville sont assez bien bâties, mais les rues sont excessivement étroites. On y voit à peine quelques fenêtres, si ce n'est quelques

petits trous pratiqués ponr la vue. Les maisons sont éclairées par le derrière, où l'on voit une tour carrée, ouverte par le haut, avec des piliers qui soutiennent la galerie, et dont les balustrades sont en bois peint. Au milieu de la cour est une fontaine. Si la maison appartient à une personne de distinction, les toits sont plats, de sorte que dans beaucoup d'endroits on peut se promener dessus. Les femmes occupent les appartemens élevés, et de dessus les toits, se rendent souvent visite l'nne à l'autre. Lorsqu'elles sortent, elles ont la tête couverte d'un voile ponr se cacher le visage.

Melilla ou *Melille*, au N. E. de Fez. C'est une petite ville sur la mer Méditerranée, avec une forteresse. Elle fut prise par les Espagnols en 1496; mais elle fut rendue aux Maures. Elle est dans la province de Gret. Son nom lui vient de ce qn'elle produit beaucoup de miel.

Ceuta, port sur le détroit de Gibraltar, est une place très-forte qui appartient aux Espagnols. Jean, roi de Portugal, la prit sur les Maures en 1415. Elle sontint un siége contre ces mêmes peuples en 1697. Le roi de Maroc a fait inutilement ses efforts pour la reprendre.

Pignon-de-Velez, entre les deux villes précédentes, est une forteresse qui appartieut encore aux Espagnols.

Tanger. Les Anglais, à qui cette place appartenoit depuis 1662, l'ont ruinée, et les Maures s'en sont emparés. Les Portugais l'enlevèrent aux Maures en 1471, et la donnèrent en dot à Catherine de Portugal, qui épousa Charles II, roi d'Angleterre. C'est l'ancienne *Tingis*, qui donnoit le nom à une partie de la Mauritanie, qu'on appeloit *Tingitane*. On voit sur la rivière de Tanger les ruines d'un vieux pont, qu'on suppose avoir été construit par les Romains.

Tetuan, an S. E. de *Tanger*, ancienne ville située dans une belle plaine fertile, et environnée de vergers. Elle est commandée par une citadelle antique. On y voit un palais où les hommes ont rassemblé tous les agrémens qn'ils sont capables de donner à leurs édifices. Cette ville est fort commerçante, et les Juifs qui y sont établis, au nombre d'environ 5,000, servent de courtiers entre les Maures et les Chrétiens. Les Anglais tirent de Tetnan leurs provisions pour Gibraltar, qui est vis-à-vis, sur la côte d'Espagne. On peut regarder cette ville comme la plus commerçante de l'empire après Fez. Les négocians y sont riches, honnêtes et font un meilleur accueil aux étrangers que ceux des au-

officiers civils, qui font les mêmes fonctions que nos juges de paix. Quoique l'empereur de Maroc ne soit pas dans la dépendance immédiate de la Porte, encore reconnoît-il le Grand Seigneur pour son chef, et a-t-il pour lui, de loin, la soumission, la fidélité qui est due au premier représentant de Mahomet. Ce que nous avons dit de Maroc est applicable à Fez, ces deux royaumes étant aujourd'hui sous les loix du même empereur.

Quoique les royaumes de Tunis et de Tripoli aient chacun un pacha Turc, ou deux, qui gouvernent au nom du Grand Seigneur, ses barbares sujets ont très-peu de considération pour son autorité. On ne peut même pas dire qu'ils soient nommés par la Porte. Quand le chef du gouvernement meurt, ce qui arrive ordinairement par le meurtre, chaque soldat donne sa voix pour choisir le dey qui doit lui succéder, et quoique l'élection soit souvent accompagnée d'effusion de sang, à peine est-il nommé, qu'on s'empresse de le reconnoître et de lui obéir. Il est vrai qu'il doit être confirmé par la Porte; mais comme ce gouvernement connoît le caractère des peuples de la Barbarie, rarement il refuse son approbation. Le dey a un pouvoir despotique. Son revenu annuel monte à environ 5,600,000 liv.; il lève cette somme, sans trop opprimer ses sujets, qui tiennent beaucoup à leurs propriétés. Ces deys payent tous les ans un léger tribut à la Porte. Lorsque le Grand Seigneur est en guerre avec quelque puissance chrétienne, il requiert leur assistance, de même que celle du roi de Maroc; mais ils lui obéissent s'ils le jugent à propos. Les officiers civils et militaires sont subordonnés aux beys, et dans toutes les affaires importantes, le dey doit prendre l'avis d'un conseil commun, composé de trente pachas. Ces pachas manquent rarement de former, parmi la soldatesque, un parti contre le dey régnant, qu'ils assassinent assez souvent, même en plein conseil : le plus fort candidat prend alors sa place. Quelquefois il est déposé; quelquefois aussi, mais bien rarement, il résigne son autorité, pour

sauver sa tête : et plus rarement, il meurt sur le trône de mort naturelle. L'autorité du dey est illimitée ; mais une expédition malheureuse, ou une conduite trop pacifique, manquent rarement de terminer sa vie et son administration.

Revenus. — Nous avons déjà parlé des revenus de Tunis ; mais on dit que ceux d'Alger sont aujourd'hui moins considérables. Dans ces revenus, on comprend les prises faites sur les chrétiens, une petite capitation, et les droits payés par les Anglais, les Français, et les autres nations auxquelles il est permis de commercer avec ces Etats. Quant au roi de Maroc, nous ne pouvons donner une idée exacte de ses revenus, parce qu'on ne peut pas dire qu'aucun de ses sujets ait des propriétés. S'il en faut juger par sa manière de vivre, par ses alentours et son apparence, il ne paroît pas qu'il soit fort riche. Les rançons des chrétiens forment son casuel. Quelquefois il prend un intérêt dans les armemens des autres Etats, et il partage dans leurs prises. Il lève le dixième des revenus de ses sujets mahométans, et chaque juif marchand est tenu de lui donner 50 francs par an. Il retire des profits considérables des caravanes qui vont en Nigritie et ailleurs, et sur-tout du commerce d'esclaves qui se fait dans le Sud. On croit que la totalité de ses revenus ordinaires, en argent, n'excède pas 3,960,000 l. par an. Tous les ans, on envoie dans chaque province un détachement de l'armée de ses Etats, pour lever le tribut imposé sur les Maures et les Arabes, et quelquefois les prises faites en mer égalent les impositions levées sur les habitans.

Forces militaires de terre et de mer. — Il paroît, suivant les meilleurs renseignemens, que le roi de Maroc peut mettre 100,000 hommes sur pied ; il en entretient ordinairement 56,000. Mais la principale force de son armée consiste dans la cavalerie montée par ses nègres esclaves. Ces malheureux sont amenés très-jeunes à Maroc ; ils ne connoissent d'autre condition que l'esclavage, d'autre maître que le roi, et ils sont les plus fermes soutiens de sa tyrannie. Vers

l'année 1727, toute la force maritime de Maroc se réduisoit à trois petits bâtimens, armés à Salé ; ils étoient pleins de monde, et quelquefois ils amenoient des prises. Les Algériens ont environ 6,500 hommes d'infanterie, composée de Turcs, et de *Cologlies*, qui sont les enfans des soldats. Une partie servoit de garnison à bord de leurs bâtimens : près de 1,000 formoient la garnison des villes, et le reste étoit employé à fomenter des troubles parmi les princes Arabes environnans. En outre, le dey peut mettre en campagne 2,000 hommes de cavalerie Maures ; mais on ne s'y fie pas, parce qu'ils sont les ennemis des Turcs. Ces troupes sont très-bien disciplinées, et les deys des autres Etats de Barbarie ont une armée proportionnée à leurs moyens. Ils refusèrent, il y a quelques années, d'envoyer aucun tribut au Grand Seigneur, qui paroît, d'ailleurs, se contenter de l'ombre d'obéissance qu'ils ont pour lui.

Les Carthaginois, qui étoient placés sur le même sol que ces barbares habitent aujourd'hui, avoient, dans les temps de leur grandeur, des flottes plus considérables et un commerce plus étendu qu'aucune autre nation de la terre. Cependant, qui croiroit que les habitans qui leur ont succédé, ont à peine un bâtiment marchand qui leur appartienne : toute leur marine se réduit aux pirates armés par Salé, Alger, Tunis et Tripoli. Ces bâtimens, quoiqu'augmentés depuis la dernière attaque des Espagnols, sont petits et en très-petit nombre. Il y a quelques années, ils consistoient en six vaisseaux de 36 à 50 canons. Le vaisseau amiral appartient au gouvernement ; les capitaines des autres bâtimens sont nommés par les armateurs respectifs, mais soumis à des loix militaires. Avec une marine aussi méprisable, non-seulement ces infidèles harcèlent les nations commerçantes de l'Europe, mais encore ils les obligent à leur payer une espèce de tribut sous la forme de présent.

Histoire.— Il n'y a peut-être pas dans l'histoire de problème plus difficile à résoudre, que la décadence de la splendeur, de la puissance et de la gloire des

Etats de Barbarie, qui, lorsque Rome étoit la maîtresse du monde, formoient le plus bel ornement de l'empire Romain. Après avoir été alternativement possédés par les Vandales et les empereurs Grecs, ces Etats furent, au 7e siècle, conquis par les califes ou Sarrasins de Bagdad, qui ensuite se rendirent maîtres de presque toute l'Espagne. Leurs descendans en furent entièrement chassés vers l'année 1492, et allèrent rejoindre leurs amis et leurs compatriotes établis sur la côte de Barbarie. De-là vint naturellement une guerre perpétuelle entre ces peuples et les Espagnols. Ces derniers les poursuivirent si vivement, qu'ils implorèrent l'assistance des deux fameux frères Barberousse, amiraux de la flotte Turque. Ils secouèrent le joug des Espagnols, et en imposèrent un, non moins difficile à supporter, aux habitans de tous ces Etats, excepté à Maroc, qui leur appartenoit. L'empereur Charles-Quint essaya, mais en vain, de réduire Alger et Tunis : et enfin, comme nous l'avons observé plus haut, les habitans de ces contrées ont, à leur tour, secoué le joug des Turcs.

Les empereurs, ou rois de Maroc, sont les successeurs des souverains de ce pays connus sous le nom de shérifs, et dont l'autorité avoit beaucoup de rapport avec celle des califes des Sarrasins. Ce n'a été, en général, qu'une suite de tyrans sanguinaires, quoique l'on puisse compter parmi eux quelques princes courageux, particulièrement Muley-Moluc, qui défit et tua Dom Sébastien, roi de Portugal. Depuis ce temps, ils ont été presque toujours en guerre avec les rois d'Espagne et les autres princes chrétiens. On a vu quelquefois les rois les plus puissans de l'Europe rechercher leur amitié par des présens.

L'empire de Maroc a été considérablement troublé par des commotions intérieures. Il s'est livré, entre l'empereur et son frère Ben-Asser, une bataille dans laquelle ce dernier a été battu et tué. Dans ces derniers temps, les Espagnols ont donné des secours à un autre frère, pour marcher contre l'empereur, et cette division a été fatale au dernier.

ARTICLE II.

ÉGYPTE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 200 l. { Entre } 24° d. et 32. m de lat. N.
Larg. 84 { les } 27° d. et 32° d. de long. E.
Contenant 15,634 lieues carrées.

Limites.

L'ÉGYPTE est bornée au N. par la Méditerranée; à l'E. par la mer Rouge; au S. par la Nubie et la Haute-Ethiopie, et à l'O. par le désert de Barca, et les parties inconnues de l'Afrique.

DIVISIONS.	SUBDIVISIONS.	VILLES PRINCIPALES.
La Division septentrionale contient.....	La Basse-Egypte, ou le Bahri.....	Alexandrie. Rosette. Damiette.
	La Moyenne-Egypte, ou le Vostani.	Le GRAND-CAIRE, à 29 d. 7 m. de long. E. et 30 d. 5 m. de lat. N.
La Division méridionale contient.....	La Haute-Egypte, ou le Saïd.....	Saïde, ou Thèbes. Cosseïr.

Fleuves et lacs. — Nous avons décrit le cours du *Nil* à l'article de la description générale de l'Afrique. Les principaux lacs sont ceux de *Sebaga* à l'O., de *Berelous* au N., de *Menzalé* à l'E., qui a 25 lieues

de long. Le lac *Mœris* au S., appelé aujourd'hui *Birket-el-Keroun*, peut avoir 7 à 8 lieues de long sur 2 à 3 de largeur, et 30 de circuit, et ne paroît point avoir été fait de main d'homme. Il communiquoit par un canal de plus de quatre lieues de longueur avec le Nil. Quand le débordement étoit trop grand, les eaux étoient reçues dans ce lac, que des écluses ouvroient et fermoient à volonté. Quand l'inondation n'étoit pas assez grande, on tiroit du lac, par des coupures, l'eau nécessaire pour arroser les terres.

Air. — M. Volney a observé que, durant huit mois de l'année, depuis mars jusqu'en novembre, la chaleur est presque insupportable pour les Européens. « Pendant toute cette saison, l'air est en» flammé, le ciel étincelant, et quiconque n'est pas » accoutumé à cette chaleur, y succombe ». Les autres mois sont plus tempérés. Les vents du sud, qui quelquefois se font sentir en Egypte, sont appelés, par les naturels, *vents empoisonnés*, ou les *vents brûlants du désert*. Ils sont d'une chaleur et d'une sécheresse si grande, qu'aucun corps animé ne peut résister à leur influence. Ils soufflent ordinairement trois jours, et les rues sont désertes alors; malheur au voyageur qu'ils surprennent éloigné d'un abri. Lorsque ces vents durent plus de trois jours, ils sont insupportables. Très-souvent les habitans sont presque aveuglés par les sables mouvans. Le remède à ces maux est l'accroissement et le débordement du Nil. On a remarqué que le nombre des aveugles et de ceux qui ont la vue attaquée est considérable en Egypte. On a assigné différentes causes à ces maladies; mais l'opinion la plus plausible est celle qui attribue ces fréquentes ophtalmies à l'âcreté d'une poussière subtile qui s'élève du terrein fertile de l'Egypte, lorsqu'aucune espèce d'humidité ne lie les parties qui le composent. Extrêmement fine et légère, elle vole non-seulement dans les rues, mais elle s'introduit dans les maisons, et pénètre jusque dans les réduits fermés avec le plus d'art; et il est impossible que les yeux ne soient pas affectés jusqu'à un

certain point par la qualité irritante que lui donne le sol nitreux dont elle se détache. Une autre cause non moins puissante de ces maladies, est l'imprudence avec laquelle on s'expose à l'air de la nuit et à la rosée. Il faut y ajouter les vapeurs du Nil et la réflexion des rayons du soleil que ne voile jamais aucun nuage, et qui tombent verticalement sur la vaste étendue des plaines de sable où l'œil ne rencontre aucun ombrage où il puisse se reposer.

Sol et productions. — Quiconque a les moindres notions de géographie, sait que la grande fertilité de l'Egypte n'est pas l'effet de la pluie, qui n'y tombe pas en abondance, mais l'effet du débordement annuel du Nil. Il commence à monter lorsque le soleil frappe verticalement sur l'Ethiopie, et les pluies annuelles tombent depuis la fin de mai jusqu'en septembre, et quelquefois octobre. Lorsque le débordement est à sa plus grande hauteur, on ne voit dans la plaine de la Basse-Egypte, que la tête des forêts et la cime des arbres fruitiers ; les villes et villages étant bâtis sur des éminences naturelles ou artificielles. Lorsque la rivière est à la hauteur convenable, les habitans célèbrent une espèce de jubilé, avec toute sorte de fêtes. Le pacha Turc et les grands font couper la chaussée qui retient les eaux. Cependant le capitaine Norden, qui a assisté à une de ces fêtes, assure qu'elles ne sont pas bien magnifiques. La chaussée coupée, l'eau entre dans ce qu'on appelle le châlis ou grand canal, qui traverse le Caire, et d'où l'eau est distribuée par petits canaux destinés à arroser les prairies et les jardins. Après cette opération, et lorsque les eaux commencent à se retirer, la fertilité du sol est telle, que le travail du cultivateur se réduit presqu'à rien. Il sème son froment et son orge en octobre et mai ; en novembre, il fait sortir son bétail des pâturages, et dans six semaines, rien ne peut être comparé au paysage charmant que présente la surface entière du pays : c'est du blé qui s'élève ; ce sont des végétaux et de la verdure de toute espèce. Les oranges, les limons et les fruits par-

fument l'air. On entretient la culture des légumes, des melons, des cannes à sucre, et des autres végétaux qui demandent de l'humidité, par le moyen de l'eau des citernes et des réservoirs, distribués par de petits canaux réguliers. Le sol produit en abondance des dattes, des raisins, des figues et des palmiers, dont on extrait du vin. Les ognons d'Egypte sont extrêmement doux ; ils le sont même plus que ceux d'Espagne, mais ils sont moins gros. Ils sont d'une blancheur diaphane, et leurs pellicules d'une texture bien moins serrée, et plus unies que celles de toute autre espèce. Ces ognons se détériorent quand on les transplante ; ce qui prouve que leur qualité dépend beaucoup du sol et du climat. Les habitans de l'Egypte, de quelque classe qu'ils soient, en mangent beaucoup. On a coutume de les faire cuire mêlés avec de la viande. On sait combien ils furent regrettés des Israélites, et l'on ne doit pas en être étonné. Mars et avril sont les mois de la moisson, et on fait trois recoltes ; une de laitues et de concombres (cette dernière production étant la principale nourriture des habitans) ; une de blé, et la troisième de melons. Les pâturages sont aussi très-fertiles : la plus grande partie des quadrupèdes de ce pays fait deux petits à la fois, et les brebis donnent quatre agneaux par an.

On trouve en Egypte, et sur-tout dans la Haute, des carrières de marbre très-abondantes ; le granit rouge et le porphyre rouge et verd y sont également communs ; la magnificence et la quantité de ces précieux minéraux font l'étonnement du voyageur.

Animaux. — L'Egypte abonde en bêtes à cornes. On assure que les habitans emploient chaque jour 200,000 bœufs, pour monter l'eau nécessaire à leurs terres. On y trouve une belle espèce d'ânes, qui servent de monture aux chrétiens ; les mahométans ne leur permettant pas de monter aucun autre animal. Les chevaux égyptiens sont très-beaux ; ils ne trottent jamais, mais ils marchent bien, galoppent très-vîte, tournent court, s'arrêtent en un moment, et sont extrêmement maniables. On trouve

communément, dans la Haute-Egypte, des hyppopotames, animaux amphibies qui ont le derrière d'un bœuf, et dont la tête ressemble à celle d'un cheval. On y trouve aussi des tigres, des hyènes, des chameaux, des gazelles, des singes qui ont la tête d'un chien, et une espèce de rat appelé *ichneumon*. Le caméléon, petit animal qui a quelque ressemblance avec le lézard, et qui change de couleur suivant la réflexion des rayons du soleil et la situation où il est par rapport à ceux qui le regardent, se trouve en Egypte comme dans d'autres pays. On croyoit autrefois que le crocodile appartenoit exclusivement à l'Egypte; mais il n'y a pas une très-grande différence entre lui et l'*alligator*, le caïman de l'Inde et de l'Amérique; ces deux espèces sont amphibies. Ces animaux ont la forme d'un lézard, et parviennent jusqu'à 20 pieds de long. Ils ont quatre jambes courtes, et de grandes pattes armées de griffes: leurs dos sont couverts d'une espèce d'écaille impénétrable, qui leur sert d'armure. Le crocodile attend sa proie dans l'herbe et d'autres endroits couverts, sur le bord des rivières; et comme il ressemble beaucoup au tronc d'un vieil arbre, quelquefois il saisit avec ses pattes de devant le voyageur imprudent, et il le terrasse avec sa queue.

Ce pays produit aussi un grand nombre d'aigles, d'éperviers, de pélicans et de poules d'eau de toute espèce. L'ibis, un animal qui, selon M. Norden, a quelque ressemblance avec le canard, étoit déifié par les anciens Egyptiens, parce qu'il détruisoit les serpens et les insectes venimeux. Il croyoit que cet animal ne se trouvoit qu'en Egypte; mais on assure en avoir dernièrement découvert dans d'autres parties de l'Afrique. Les autruches sont très-communes en Egypte; elles y sont si fortes, que les Arabes montent quelquefois sur leur dos.

La céraste, ou vipère cornue, habite la plus grande partie du continent oriental, sur-tout les déserts sablonneux qui en font partie. Elle est très-commune en Syrie, dans les trois Arabies, et dans

l'Afrique. On croit que c'est l'aspic avec lequel Cléopâtre se donna la mort. Alexandrie, abondamment pourvue d'eau, avoit sans doute alors des fruits de toute espèce dans ses jardins. Les paniers de figues doivent être venus de ce pays : de-là vient aussi l'aspic, ou céraste, qui s'y étoit glissé des déserts environnans, où l'on en trouve toujours une grande quantité.

Population, mœurs, usages et amusemens. — Comme la population de l'Egypte est presqu'entièrement resserrée sur les bords du Nil, et que le reste du pays est habité par des Arabes et autres nations, nous ne pouvons guère en parler avec précision. Cependant il paroît certain que l'Egypte n'est pas à présent, à beaucoup près, aussi peuplée qu'elle l'étoit autrefois. Sa dépopulation est attribuée en partie à l'esclavage auquel les Turcs ont soumis ses habitans. Ils sont pourtant encore aujourd'hui très-nombreux ; mais on en a imposé, lorsqu'on a dit que la population du Caire s'élevoit à 2 millions d'individus : celle de l'Egypte entière monte tout au plus à ce nombre.

Les descendans des anciens Egyptiens, sont sales, de mauvaise mine, et plongés dans l'indolence. On les distingue sous le nom de Cophtes. Leur teint est plutôt brûlé par le soleil que naturellement basané ou noir. Leurs ancêtres étoient autrefois chrétiens, et en général ils se donnent encore pour tels; mais le mahométisme est la religion la plus commune parmi les naturels. Ceux qui habitent les villages et les montagnes à quelque distance du Nil, sont des Arabes ou leurs descendans. Ils sont très-basanés, et les meilleurs auteurs s'accordent à dire que, semblables aux anciens patriarches, ils se bornent à la garde de leurs troupeaux, plusieurs d'entr'eux n'ayant même pas une demeure fixe. Les Turcs qui résident en Egypte conservent toute l'insolence de l'orgueil ottoman et l'habit turc, pour se distinguer des Arabes et des Cophtes, dont la mise est très-unie, et dont tout le luxe consiste en un ha-

billement de dessus de toile blanche, et en des pantalons de toile. Mais leur costume ordinaire est de toile bleue, et ils mettent par-dessus ou par-dessous un long habit de drap. Les chrétiens et les Arabes des plus basses conditions se contentent d'une enveloppe de toile ou de laine, qu'ils attachent autour de leur corps. Les juifs portent des pantoufles de peau bleue ; les autres indigènes du pays les portent rouges, et les chrétiens étrangers en ont de jaunes. L'habillement des femmes est de mauvais goût et leur sied mal ; mais lorsqu'elles en ont le moyen, elles portent des étoffes de soie. Celles qui ne sont pas exposées au soleil, ont les traits beaux et le teint délicat. Elles ne sont pas admises dans la société des hommes, pas même à table. Quand un homme riche veut dîner avec une de ses femmes, il l'en avertit auparavant ; elle prépare les mets les plus délicieux, et reçoit son maître avec la plus grande attention, et un respect étonnant. Les femmes de la dernière classe restent ordinairement debout ou assises dans un coin de la chambre, pendant que leur époux dîne ; elles lui donnent de l'eau pour se laver, et le servent à table. Les Cophtes sont en général de grands calculateurs ; plusieurs vivent en apprenant à lire et à écrire aux autres naturels. Leurs exercices et leurs amusemens ressemblent beaucoup à ceux des habitans de la Perse et des autres parties de l'Asie. Toute l'Egypte est couverte des jongleurs, de diseurs de bonne aventure, de charlatans et d'escamoteurs ambulans.

Les femmes ne se livrent pas seulement à l'éducation des enfans, tous les soins du ménage leur appartiennent aussi. Dans leurs momens de loisirs, elles s'occupent au milieu de leurs esclaves à broder et à tourner le fuseau. La joie n'est pas bannie de l'intérieur du harem. Les *almès* viennent quelquefois égayer la scène par leurs danses et leurs accens touchans. Ce sont des femmes qui forment une société célèbre dans le pays. Pour en être membre, il faut avoir une belle voix, bien posséder sa langue, con-

noître les règles de la poésie, et pouvoir sur-le-champ faire des impromptus. Les jours de bains sont des jours de fêtes chez les Egyptiennes. Elles se parent magnifiquement, et développent tout l'art de la coquetterie la plus raffinée. C'est au bain que l'on négocie la plupart des mariages. Lorsqu'un mari veut se séparer de sa femme, chez les Egyptiens comme chez les Mahométans, il fait venir le juge, et déclare en sa présence qu'il la répudie. Après cette formalité, il a 4 mois de délai, pendant lesquels la reconciliation peut avoir lieu: passé ce terme, la femme devient libre.

Les mamlouks, qui, avant la conquête des Français, possédoient toute l'autorité en Egypte, avoient pris des mesures pour s'en assurer la tranquille possession. Les moyens les plus sûrs qu'ils employèrent, furent d'avilir les Arabes et les janissaires, qui jouissoient d'une grande considération dans le pays. Ces deux corps, autrefois la terreur du pacha, ne sont plus que des simulacres. Les mamlouks formoient seuls toute la force militaire de l'Egypte. Quelques centaines d'entr'eux étoient répandues dans les pays et dans les villages pour y maintenir leur autorité et recevoir les tributs : il n'est pas probable, comme quelques-uns le prétendent, que leur nombre ne montât qu'à 10,000. Tous sont cavaliers, l'infanterie n'étant point estimée chez les Turcs. Les mamlouks sont excellens cavaliers ; ils ont un art particulier à lancer le cheval à bride abattue, puis à l'arrêter subitement au plus fort de la course. Ils ont mieux raisonné le choix de leurs armes que le harnois de leurs chevaux, qui sont très-pesans. Ils portent une carabine anglaise d'environ 30 pouces de long, et d'un tel calibre, qu'elle peut lancer à la fois dix ou douze balles, dont l'effet, même sans adresse, est très-meurtrier. Chaque homme porte en outre à sa ceinture deux grands pistolets qui tiennent à son habit par un cordon de soie. A l'arçon de la selle pend une masse-d'armes qui sert pour assommer. Sur leur cuisse gauche est suspendu par une bandoulière un

sabre courbe, d'une espèce inconnue en Europe. La lame n'a pas plus de deux pieds en droite ligne; mais mesurée dans la courbe, elle a deux pieds et demi: cette arme est très-dangereuse.

Toute l'éducation des mamlouks et l'occupation de leur vie, consistent dans l'art de se servir de ces armes. Ils s'y exercent tous les jours; courant à toute bride, ils sortent promptement la carabine de la baudoulière; ils s'exercent à viser juste et à jeter cette carabine sous la cuisse pour prendre un pistolet qu'ils tirent et rejettent par-dessus l'épaule. Ils saisissent le second pistolet, et font la même manœuvre. Les mamlouks s'occupent aussi à bien manier le sabre, et sur-tout à donner du revers, qui part de bas en haut et qui est très-difficile à parer. Ils excellent dans cet exercice: ils tirent aussi de l'arc, quoiqu'il soit exclus des combats. Les mamlouks ignorent absolument notre art militaire. Ils n'ont ni uniforme, ni discipline. Ils se réunissent par attroupement et marchent en cohue. Leur combat est un duel, et ils font la guerre en brigands. C'est un fait remarquable que, quoique les mamlouks soient établis en Egypte depuis 550 ans, aucun n'a laissé de race subsistante. Il n'existe pas de leur famille à la seconde génération. Leurs enfans périssent à l'une ou à l'autre. La même chose arrive aux Turcs: et l'on a observé que, pour assurer la durée de leurs familles, il faut qu'ils épousent des Egyptiennes, ce que les mamlouks ont toujours dédaigné. Ils prennent constamment leurs femmes dans leur propre pays, c'est-à-dire, la Circassie, la Géorgie et la Mingrélie. Leur costume est riche et magnifique. Ils avoient seuls en Egypte le droit de monter à cheval.

Religion.—Il n'est pas inutile d'ajouter à ce que nous avons déjà dit de la religion des habitans de l'Egypte, que les mahométans sont enthousiastes; ils ont leur *Santos* ou disciples du prophète qui aspirent à un degré supérieur de sainteté; ils entrent sans façon dans les meilleures maisons, et il seroit dangereux de les en faire sortir. Les Turcs qui habitent l'Egypte

songent très-peu aux affaires religieuses. Il seroit difficile de dire quelle espèce de christianisme professent les Cophtes chrétiens, qui y sont nombreux. Ils se disent de l'église grecque, et ennemis de celle de Rome. Ils sont en matière civile et religieuse, sous la juridiction du patriarche d'Alexandrie, qui, à force d'argent, obtient ordinairement la protection de la cour Ottomane.

Langue. — La langue Cophte est la plus ancienne de l'Egypte. Vers le temps d'Alexandre-le-Grand, on y introduisit la langue grecque, et les Arabes la leur, sous les premiers califes, lorsqu'ils chassèrent les Grecs de l'Egypte. Cette dernière est encore la langue courante; mais on continue à y parler le cophte ou grec moderne.

Sciences et Savans. — Quoiqu'il soit incontestable que les Grecs puisèrent toutes leurs connoissances chez les anciens Egyptiens, à peine en trouve-t-on quelques vestiges aujourd'hui. Ce malheur doit être attribué à la superstition et à l'ignorance des mahométans qui gouvernent ce pays. Mais c'est ici le moment de faire une observation générale. Les Califes ou Sarrasins, qui subjuguèrent l'Egypte, peuvent être divisés en trois classes. Il entroit dans les principes politiques et religieux des premiers, qui étoient les successeurs immédiats de Mahomet, de faire la guerre à toute espèce de production littéraire, excepté à l'Alcoran. De-là vient que lorsqu'ils s'emparèrent d'Alexandrie, où étoit la plus magnifique bibliothèque que l'on ait jamais vue, ils se servirent, pendant plusieurs mois, des manuscrits précieux qu'elle renfermoit, pour faire leur cuisine, et chauffer leurs bains. Les autres bibliothèques de l'Egypte eurent le même sort. Les Califes de la seconde race eurent du goût et des connoissances; mais ils suivirent un système tout particulier. Ils achetèrent des manuscrits qui avoient échappé à l'incendie général; mais ils se bornèrent à ceux qui avoient rapport à l'astronomie, à la médecine et à quelques parties de la philosophie-pratique, n'ayant point de

goût pour les arts qui avoient honoré la Grèce, tels que l'architecture, la peinture, la sculpture et la poésie : le savoir resta confiné dans leurs palais et les colléges, sans qu'il fût possible qu'il se répandît de nouveau sur l'Égypte. Les derniers Califes, surtout ceux qui s'appeloient les Califes de l'Egypte, ne parurent que pour la honte de l'espèce humaine; après eux les Turcs ont rivé les chaînes de l'ignorance barbare qu'ils avoient commandée.

Toutes les connoissances des Egyptiens modernes se réduisent donc à quelques calculs arithmétiques, au jargon de l'astrologie, à de très-petites notions de la médecine, à la connoissance imparfaite de la religion arabe ou mahométane.

Curiosités et antiquités. — Sous ce rapport, l'Egypte est peut-être plus riche qu'aucune autre partie du globe. On a souvent fait la description de ses pyramides. Leur antiquité se perd dans la nuit des temps, et leur premier usage est encore inconnu. La base de la plus grande couvre 11 acres de terre; mesurée perpendiculairement, elle a 480 pieds de haut, mais si l'on suit son obliquité, elle en a 650. Elle renferme une salle de 32 pieds de long sur environ 16 de large : on y voit un tombeau en marbre, mais qui est vide et sans couverture. On croit qu'il étoit destiné au fondateur. En un mot, les pyramides de l'Egypte sont les morceaux d'architecture les plus sublimes, et en apparence les plus inutiles, que jamais la main de l'homme ait élevés.

Les fosses des momies, ainsi appelées, parce qu'elles renferment les momies ou corps embaumés des anciens Egyptiens, sont des caveaux souterrains, d'une étendue prodigieuse : mais l'art de préparer les momies est perdu. On dit que quelques-uns des corps ainsi embaumés sont conservés parfaitement, quoique ensevelis depuis 3000 ans. Le labyrinthe de la Haute-Egypte est un monument encore plus surprenant que les pyramides. Il est en partie sous terre, et taillé dans un roc de marbre : il renferme 12 palais et 1000 maisons, dont les sinuosités lui

donnent son nom. Le lac Mœris fut creusé par ordre d'un roi égyptien, pour remédier aux débordemens irréguliers du Nil, et communiquer avec ce fleuve, par des canaux et des fossés qui existent encore, et qui sont des preuves de l'utilité et de la grandeur de l'entreprise. On trouve en Egypte une quantité de grottes et des souterrains, ordinairement artificiels. Tout le pays qui environne le Grand-Caire offre le spectacle continuel d'antiquités, dont les plus anciennes sont les plus imposantes, et dont les plus modernes sont les plus belles. On y admire l'aiguille de Cléopâtre et ses sculptures. La colonne de Pompée est un morceau superbe et régulier, de l'ordre corinthien. Son fût est d'une seule pierre de 62 pieds de hauteur, c'est-à-dire, de dix fois le diamètre de la colonne. Cette colonne a, en tout, 88 pieds 6 pouces, y compris le chapiteau et le piédestal. Le monument qu'on nomme le *Sphinx*, consiste en la tête et partie du buste d'une femme, taillés dans le roc. Il est près d'une des pyramides, et a environ 28 pieds de haut.

Le papyrus est une des curiosités naturelles de l'Egypte. Les anciens s'en servoient pour écrire; mais on a perdu la manière de le préparer. Sa moelle est très-nourrissante. On a en Egypte l'usage de faire éclore les poulets dans des fours, dont la construction est très-remarquable. Voyez pour plus grands détails la *topographie* qui suit.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, et édifices publics.

Basse-Égypte ou *Delta.* — On l'appelle encore le *Bahri*; elle contient les provinces de *Bahiré*, *Garbié* et *Sharthié*.

Alexandrie, située sur la côte du Levant, étoit autrefois le centre des richesses du monde par la navigation de la mer Rouge, elle fournissoit à l'Europe et à une grande partie de l'Asie, les richesses de l'Inde. Elle doit son nom à son fondateur, Alexandre-le-Grand. Elle est à environ 14 lieues O. du Nil, et à 40 lieues N. O. du Caire. Elle s'éleva sur les ruines de Tyr et de Carthage, et elle est célèbre

par le phare élevé vis-à-vis l'île de Pharos, pour servir de guide aux navigateurs, établissement qui a été regardé, avec raison, comme une des merveilles du monde. Les ruines de cette ville, sur-tout les citernes et les aqueducs, prouvent que toutes les autres parties de la ville étoient magnifiques. On s'est servi d'une grande partie des matériaux de l'ancienne ville pour bâtir la nouvelle Alexandrie, qui n'est aujourd'hui qu'un port très-ordinaire, connu sous le nom de Scanderick. Malgré la pauvreté, l'ignorance et la paresse des habitans, les mosquées, bals, bains, et les édifices de cette espèce, érigés sur ces débris, conservent une apparence inexprimable de majesté. Quelques auteurs prétendent que la vieille Alexandrie fut bâtie sur les débris de l'ancienne Memphis.

On appeloit autrefois ports d'Afrique et d'Asie, le vieux et le nouveau port d'Alexandrie : le premier est réservé pour les Turcs; les Européens fréquentent le second. Ils diffèrent l'un de l'autre, en ce que le vieux est plus net et plus profond que le nouveau, où les vaisseaux ne sont pas en sûreté. L'entrée du nouveau port est défendue par deux châteaux d'une mauvaise construction turque, et qui n'ont rien de curieux que leur situation. Ils ont remplacé des monumens célèbres dans l'histoire; on y voit encore des restes de leur ancienne splendeur, particulièrement la colonne de Pompée, de granit rouge, de 88 pieds 6 pouces de haut, et parfaitement bien polie, et deux obélisques couverts d'hiéroglyphes, qu'on nomme *Aiguilles de Cléopâtre*. Le château, appelé *Farillon*, élevé sur les ruines de l'ancien Phare, occupe tellement cette île, que s'il existe quelques restes d'une de ces sept merveilles du monde que Ptolomée avoit fait élever, ils demeurent entièrement cachés pour les curieux. Chacune des deux îles qui forment les deux ports, est attachée à la terre-ferme par un môle. Celui de Pharos est très-long, et a près d'une lieue d'étendue; il est construit partie en brique, partie en pierre de taille, et voûté dans toute sa longueur. Ses cintres sont faits à la gothique, et l'eau peut passer par-dessous. A l'entrée du port, il y a des rochers au-dessus et au-dessous de l'eau; il faut les éviter soigneusement : on prend ordinairement des pilotes Turcs pour se diriger. Les murailles qui entourent à présent Alexandrie ont été bâties par les Sarrasins; elles ont en quelques endroits plus de quarante pieds de haut, et généralement au moins 20; elles sont épaisses et flanquées de

grandes tours carrées, qui tombent en ruines. Le seul reste de l'ancienne ville qui soit digne de remarque, est une colonnade qu'on voit près la porte de Rosette. Cette colonnade, à moitié détruite, s'appelle l'amphithéâtre du S. E., parce qu'elle est placée dans un lieu élevé, d'où l'on voit aisément la ville et le port. Le site d'Alexandrie est très-bas ; ses maisons sont pour la plupart en maçonnerie, à deux étages, avec des toits en terrasses. Les portes de la ville sont de marbre granit. Sa population est composée de Mahométans de diverses nations, d'un grand nombre de chrétiens grecs, d'Arméniens et de quelques juifs. Tout ce que l'Europe envoie en Egypte et tout ce qu'elle en tire passe par Alexandrie. Le café, le riz, les cuirs non tannés, le safran et le séné, la gomme arabique et le sel ammoniac, sont les principaux articles que les négocians européens y prennent en retour. On y fabrique des lampes et des fioles de verre verd et de verre blanc. Alexandrie est la patrie d'Euclide, d'Origène le philosophe, et de Dydime, savant illustre. Elle fut prise par les Français, en juillet 1798 (messidor an VI). Ils l'ont considérablement fortifiée depuis, après un combat où ils restèrent vainqueurs.

Abou-kir, à quatre heures de chemin d'Alexandrie, est un village qui ne contient qu'un très-petit nombre d'habitans. Tout auprès est un petit port, formé par une langue de terre, au bout de laquelle est une forteresse. Il ne se fait aucun commerce dans ce port, et il n'y entre d'autres vaisseaux que ceux qui veulent éviter le mauvais temps. Il est devenu célèbre par le combat naval qui s'y donna en 1798, entre les Français commandés par l'amiral Brueys, et les Anglais sous les ordres de l'amiral Nelson ; et par la victoire remportée, près d'un an après, sur les Anglo-Turcs, par le général Bonaparte.

Rosette ou *Raschid*, est à 8 lieues au N. O. d'Alexandrie, et recommandable par sa belle situation et ses vues délicieuses, qui commandent le beau pays ou l'île du *Delta*, formée par le Nil, près de son embouchure. Les eaux de ce fleuve, dit M. de Volney, sont resserrées dans deux rives à pic, qui ressemblent assez bien à la Seine entre Auteuil et Passy. Elle s'étend sur la rive occidentale du Nil, et a près d'une lieue de long sur un quart de large. Les rues n'ont rien de remarquable ; mais toutes les maisons bâties en terrasses, bien percées et bien entretenues, ont un air d'élégance qui flatte agréablement ; les jalousies et les

tentes qu'on dresse, tempèrent les rayons du soleil. Les seuls édifices qu'on y voit sont les mosquées, accompagnées de hauts minarets, construits avec beaucoup de hardiesse et de légéreté : leur vue produit un effet pittoresque, dans une ville où tous les toits sont plats. Le Nil est toujours couvert de bâtimens qui montent et descendent à la rame et à la voile. Le Delta, cet immense jardin, ne se lasse jamais de produire des moissons, des fruits et des légumes; les concombres y viennent très-bien; la figue, l'orange, la banane, y sont d'un goût exquis, ainsi que les raves et les ognons. Le commerce fait la richesse des habitans de Rosette. Le transport des marchandises étrangères au Caire et des productions de l'Egypte dans le port d'Alexandrie, occupe un grand nombre de bâtimens et d'hommes. La campagne des environs de Rosette offre une plaine immense, sans montagnes, sans collines, composée de canaux innombrables, et couverte de moissons : on y voit répandus des sycomores, des dattiers, des cassiers, qui fournissent la casse dont la propriété est si connue en médecine; des orangers et des citronniers.

Foué, ville située sur la rive orientale du *Nil*, étoit autrefois plus commerçante que Rosette; mais son commerce et sa population ont diminué à mesure que le commerce de Rosette a augmenté. Elle est bâtie sur un des plus agréables sites qu'offrent les bords du Nil.

Deirout est la plus grande ville qui soit sur la rive occidentale de ce fleuve. Elle est très-commerçante.

Demenhour, situé sur le canal qui porte l'eau à Alexandrie, est une ville qui renferme une population assez considérable. Le Grand-Seigneur y entretenoit une garnison de Janissaires.

Teranè, ville située à gauche de l'embouchure la plus occidentale du Nil, à très-peu de distance de ses bords. La plupart de ses maisons sont bâties de briques cuites au soleil; il y en a aussi quelques-unes en pierres. C'est l'entrepôt de tout le natron qui se recueille dans le pays.

Damiette. La ville moderne de ce nom est à 30 lieues de Rosette; il ne faut pas la confondre avec l'ancienne, célèbre dans l'histoire de S. Louis ou Louis IX. Plusieurs géographes sont tombés dans cette erreur. Celle-ci étoit située à l'embouchure de la branche orientale du Nil. Les Arabes, fatigués de garder une place qui leur occasionnoit des guerres de la part des nations belliqueuses de l'Europe, la dé-

truisirent, et rebâtirent l'autre plus avant dans les terres, du même côté du Nil. Cette ville, plus grande que l'ancienne, et aussi agréable, forme une demi-lune sur la rive du fleuve, à deux lieues et demie de son embouchure. On porte sa population à 80,000 ames, ce qui est un peu exagéré. Elle a plusieurs places. Les bazards sont remplis de marchands qui trafiquent d'étoffes de l'Inde et des soies du Mont-Liban. Les maisons, sur-tout celles qui bordent le fleuve, sont élevées; la plupart ont de jolis salons construits sur le haut des terrasses, d'où l'on voit, d'un côté, la mer qui borne l'horizon, de l'autre, le grand lac Menzalé long d'environ 25 lieues, couvert de petits navires qu'on emploie à la pêche, ou à passer dans les îles dont il est parsemé, et au milieu, le Nil, qui traverse de riches campagnes. On voit dans la ville plusieurs grandes mosquées. Un nombre considérable de barques et de petits navires remplissent sans cesse le port, ou plutôt la rade de Damiette, qui fait un commerce assez étendu avec la Syrie, Chypre et Marseille.

L'exportation du riz des environs de Damiette, connu sous le nom de *Sultani*, est défendue; celle du *Mezellaoni*, autre espèce de riz qui croît également dans les plaines d'alentour, et qui est la plus belle du monde, se monte à plus de 6,000,000 par an. Le lin du pays, long, doux, soyeux, feroit de belles toiles, si l'on savoit bien le filer; celles que l'on blanchit à la rosée servent pour la table. On teint les autres en bleu pour habiller le peuple. Les objets de commerce de Damiette, outre les toiles, sont, le sel ammoniac et le blé, dont l'exportation est défendue; mais on enfreint la loi. La langue de terre où cette ville est située, se trouve resserrée, d'un côté par le fleuve, et de l'autre par l'extrémité O. du lac Menzalé, elle n'a que depuis une lieue jusqu'à 3 de l'E. à l'O. Les ruisseaux dont elle est entrecoupée de tous côtés, la rendent la partie la plus fertile de l'Egypte. Le sol y donne, année commune, 80 boisseaux de riz pour un; les autres productions y croissent dans la même proportion. On n'y connoît ni la chaleur dévorante naturelle au pays, ni le froid excessif. Elle est entourée de villages qui possèdent, la plupart, des manufactures où l'on fabrique les plus belles toiles du pays; on y fait sur-tout des serviettes recherchées, aux extrémités desquelles pendent des franges de soie.

Mansura, ville considérable sur la branche orientale du *Nil*, connue par la défaite de S. Louis, qui y fut fait pri-

sonnier. Son nom signifie *champ de la victoire.* Placée entre le Caire et Damiette, cette situation est pour elle d'un grand avantage, parce que c'est le point d'arrivée et de départ des voyageurs, qui vont à l'une ou l'autre de ces deux villes, ou qui en reviennent. Elle a plusieurs belles mosquées et est très-commerçante.

Sisté et *Miet-Ghrammer*, villes à peu-près à moitié chemin entre le Caire et Damiette, sont très-peuplées, sur-tout de Mahométans; on n'y voit presque point de Cophtes. Elles sont situées sur les deux rives opposées du *Nil*, dont le canal en cet endroit, est très-profond, mais très-resserré.

Moyenne Egypte, ou Vostani. — Elle répond précisément à la partie que les anciens nommoient *Heptanome*, à cause des 7 gouvernemens qu'elle renfermoit. Elle se divise aujourd'hui en 6 districts.

Le *Grand-Caire*, aujourd'hui la capitale de toute l'Egypte. Il est à l'E. du Nil, et à quelque distance de ses bords. Cependant le faubourg Mirs-el-Attiké et celui de Bonlac forment deux points de contact avec ce fleuve majestueux. C'est une ville grande et populeuse: mais un air pestilentiel et des rues étroites en rendent le séjour désagréable. Il est vrai que l'étrécissement des rues paroît nécessaire à un habitant du Caire, contre les ardeurs d'un soleil vertical. Une toile légère, qu'on étend d'un rang de maisons à l'autre, le flatte bien plus qu'une magnifique perspective d'architecture. On divise la ville en vieille et en nouvelle.

Elle est défendue par un vieux château, dont les fortifications ont une lieue de circonférence. On assure que ce château a été bâti par Saladin. A l'extrémité occidentale sont les restes de magnifiques appartemens, dont quelques-uns sont couverts de dômes, et ornés de peintures mosaïques: mais aujourd'hui ils ne servent qu'à faire les broderies, et à apprêter les tapisseries et les étoffes que l'on envoie tous les ans à la Mecque. Le puits que l'on appelle le puits de *Joseph* est un ouvrage précieux: il a près de 280 pieds de profondeur. La mémoire de ce patriarche est encore honorée en Egypte, où l'on fait voir les greniers, et plusieurs autres travaux d'utilité publique qui portent son nom. Ce sont sans doute des restes de la plus haute antiquité; mais il seroit bien difficile de décider s'il en fut le fondateur. On montre encore un de ces greniers au vieux Caire; mais le capitaine Norden croit qu'il est l'ouvrage des Sarrasins: ce capitaine ne nous donne d'ailleurs aucune

idée des édifices de cette ville. Pendant la semaine sainte, les chrétiens du Caire, par une pieuse fourberie, prétendent que les corps des morts sortent de leurs tombeaux, et qu'ils y rentrent paisiblement. Les rues du Caire sont couvertes de jongleurs et de diseurs de bonne aventure dont nous avons parlé plus haut. Un de leurs spectacles favoris est celui des chameaux dansans. Lorsqu'ils sont jeunes, ils les mettent sur une grande surface échauffée. La chaleur excessive fait cabrioler ces pauvres animaux : pendant ce temps on les étourdit du bruit des tambours, ce qui fait que le son de cet instrument les fait danser toute leur vie.

Le château du Caire, placé sur un rocher escarpé, et environné de murs très-épais soutenus de grosses tours, étoit très-fort avant l'invention de la poudre. L'intérieur du château renferme les palais des sultans d'Egypte, presqu'ensevelis sous leurs ruines. On compte au Caire plus de 300 mosquées. Sa population, qui s'élève à plus de 200,000 ames, est composée d'Arabes, qui forment le corps du peuple ; de Chrétiens, de Cophtes et de Mamlouks; on y trouve aussi des Grecs, des Syriens, des Arméniens et des Maugrébins de Tripoli, de Tunis, de Maroc, quelques Turcs, et enfin des Juifs qui y sont en assez grand nombre. La ville est d'une étendue immense, et a plus de 3 lieues de tour. Elle fait un grand commerce. Elle reçoit de l'Yémen, du café, des parfums, des pierres précieuses et des drogues médicinales. Surate et quelques autres parties de l'Inde lui fournissent des mousselines, plusieurs autres étoffes de coton et des épiceries. Le royaume de Cachemire lui envoie une partie de ses superbes châles. Le Caire peut être considéré comme le centre du commerce de l'Afrique orientale. On y voit fréquemment arriver des caravanes qui viennent de Sennaar, du Dar-Four et du Fezzan, qui conduisent des esclaves, et portent de la poudre d'or, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruches, des gommes et des drogues médicinales. Il se rend aussi au Caire, à des époques incertaines, une caravane qui vient de Maroc, et qui emploie 5,000 chameaux pour porter ses marchandises. Ses principaux objets d'exportation sont les grains, les esclaves, une grande quantité de café et de marchandises des Indes. On y fabrique du sel ammoniac, des lampes de verre, du salpêtre, de la poudre à canon, et l'on y prépare des cuirs jaunes et rouges pour la consommation intérieure. Il y a en outre une grande manufacture de toiles, où l'on n'emploie que de beau lin

d'Egypte. *Boulac* et *Mirs-el-Ahiké* sont deux ports voisins de la ville, et qui peuvent être regardés le premier comme le port de la Basse-Egypte, et l'autre comme celui de la haute. L'un et l'autre sont considérés comme les faubourgs du Caire; mais Boulac est devenu peu à peu une ville grande et irrégulière. L'œil accoutumé aux villes d'Europe, à leurs larges rues et à leur régularité, parcourt d'abord avec peine la capitale d'Egypte. Cependant cette ville est appelée par les gens du pays, *Misr* sans pareille, *Misr*, mère du monde. Le Caire fut pris par les Français en 1798 (an 6), et repris par les mêmes, après que les Anglais eurent rompu la convention d'El-Arych.

Sur la rive gauche du Nil, au S. du Caire, et à deux heures de marche de cette ville, est le lieu où étoit située l'ancienne Memphis. C'est une plaine agréable, où l'on cultive du blé et où l'on rencontre un grand nombre de dattiers. Il y a plusieurs monceaux de décombres, parmi lesquels on trouve quelques fragmens de sculpture. Ce lieu étoit jadis entouré d'un canal dont on apperçoit encore les vestiges, et la situation en étoit à tous égards préférable à celle du Caire.

Plus près encore du Caire, à l'O., sont les ruines d'une ancienne ville qu'on prétend être celle qui fut bâtie par les Perses, lors de la conquête de l'Egypte par Cambyse, et qu'ils appelèrent Babylone, du nom de la capitale de leur empire. Ce n'est plus maintenant qu'un amas de décombres qui attestent l'existence d'une grande ville et que l'on découvre du château de la ville du Caire, où l'on jouit d'une vue magnifique qui s'étend sur la ville et ses environs.

Parmi les diverses capitales qu'il y a eues en Egypte, Thèbes ou Diospolis (ville de Jupiter) semble avoir été la plus ancienne. Memphis, quoique d'une haute antiquité, ne fut bâtie qu'après Thèbes. Cambyse ayant conquis l'Egypte, y fit bâtir celle de Babylone, qui éclipsa Memphis. Alexandrie prit ensuite le premier rang, et le conserva jusqu'au moment où les Califes fondèrent la ville du Caire, dans laquelle ils transportèrent le siége de l'empire d'Egypte lorsqu'ils en eurent fait la conquête.

Matarea, à 2 lieues E. du Caire, est un bourg où croît le baume, connu sous le nom de baume de Judée. On prétend que c'est le seul endroit où il soit cultivé aujourd'hui.

Tamièh, petite ville traversée par un des canaux qui partent du Nil pour arroser la campagne. Aussi celle des environs de Tamièh est-elle en plaine culture; ce qui fait un

contraste frappant avec le désert où l'on passe avant d'y arriver.

Fioum, au S. E. du lac de Birket-el-Keroun, appelé autrefois lac Mœris, et qui a communication avec le Nil par un canal. C'est une ville assez considérable et fort peuplée, dont le terroir est le plus fertile de l'Egypte en toute sorte de fruits et de grains. Elle est située sur le canal, et environnée de champs cultivés et sur-tout de jardins, où l'on recueille cette immense quantité de roses dont on tire l'eau qui a rendu ce lieu célèbre. On voit à Fioum plusieurs mosquées et des *okals* ou magasins publics. Il y a quelques Cophtes, mais les habitans sont la plupart Mahométans. Une partie des maisons est construite en pierres et le reste en briques cuites au soleil, et il y en a peu où l'on ne trouve quelques débris d'antiquités.

Suez, port à l'extrémité de la mer Rouge, au S. E. du Caire. Nous en avons parlé à l'article *Arabie*.

Haute-Égypte, ou Saïd. — Elle répond à l'ancienne Thébaïde, s'étend depuis le district de Mouflot, qui est le dernier du Vostani, jusqu'à la grande cataracte au-dessus d'Assuan ou Syenne. Elle se divise en 3 départemens.

Girgé, capitale et résidence d'un sangiac, grande ville fort peuplée. Son principal commerce consiste en blé, fèves, lentilles, toiles et laines.

Siout, ville grande, très-peuplée, et une des plus considérables de la Haute-Egypte. Elle est très-heureusement située, et l'on a profité de cette situation pour conduire les eaux du Nil autour de la ville. Les eaux passent dans un canal très-anciennement creusé; et, après avoir baigné le pied des montagnes qui sont près d'Assiout, elles retombent dans le fleuve au-dessous de quelques villages voisins. Les montagnes sont remplies de cavernes qui, probablement, ont d'abord été la sépulture des anciens habitans de l'Égypte, et ont ensuite servi de retraite aux Chrétiens. On y voit plusieurs inscriptions, hiéroglyphiques, plusieurs mosquées, c'est le siége d'un évêque Cophte. On y découvre les ruines d'un ancien amphithéâtre, et quelques tombeaux des Romains. Elle est environnée de jardins délicieux, et de beaux palmiers, qui produisent les meilleures dattes de l'Egypte. C'est-là que se rendent les caravanes pour aller en Nubie.

Akmin, sur le bord oriental du fleuve, étoit autrefois un lieu considérable, appelé *Chemnis*, ou *Panopolis;* ce n'est plus qu'une petite ville, ou plutôt un village agréable. Il

reste à Akmin quelques fragmens de colonnes, et dans les montagnes voisines on voit des cavernes semblables à celles de Siout. On a récemment tiré de la principale chambre une momie, et l'on y apperçoit encore quelques restes de linge et d'ossemens. La campagne autour d'Akmin est remplie de sycomores, qui portent des petites figues jaunes, adhérentes au tronc de l'arbre. Il y a aussi beaucoup de jardins où croissent des dattiers et divers autres arbres.

Kaw, autrefois appelé *Gaw-el-Scherki*, étoit l'Antéopolis des anciens. L'on y voit les restes d'un temple, consistant en plusieurs colonnes de grandes pierres, couvertes de figures emblématiques, mêlées d'hiéroglyphes. Quelques-unes de ces pierres ont 18 à 20 pieds de long.

Cosseïr, ville et port très-commerçant sur la mer Rouge. Il s'y fait un grand commerce de café. Autrefois toute la Haute-Égypte tiroit le café de Suez et du Caire; mais les beys y ont mis des impôts si considérables, que les habitans du Saïd vont le chercher à Cosseïr, où ils l'ont d'une meilleure qualité et à meilleur marché que celui qui vient par Suez. Le poivre et les épiceries y arrivent aussi sans payer de droits, et il s'en fait aussi un grand trafic.

Dendera est la Tentyris des anciens. On y voit un temple fort bien conservé, et qui est un des monumens les plus parfaits de l'architecture égyptienne. Il est de forme oblongue, et a 250 pieds de long, sur 150 de large. En montant quelques marches pratiquées dans le milieu du mur, on entre dans une galerie obscure qui règne tout autour de l'édifice. L'intérieur du temple et de la galerie est couvert d'hiéroglyphes peints qui conservent encore leur fraîcheur première.

Kéné ou *Kous*, anciennement *Cophtos*, au S. E. de Girgé, est une ville dont les habitans font un assez grand commerce. A quelques lieues au S. de cette ville, sont les ruines magnifiques et colossales de l'ancienne Thèbes, la première capitale de l'Égypte, la ville de Jupiter, la ville aux cent portes, et qui remplissent d'admiration tous les voyageurs. Ces ruines éparses sur les deux rives du Nil, occupent un espace d'environ trois lieues à l'E. et à l'O. du fleuve. Elles vont jusqu'aux montagnes, c'est-à-dire, qu'elles remplissent les deux côtés de la vallée qui ont ensemble deux lieues et demie de large. Le Nil a dans cet endroit, une largeur de trois cents pas. Par conséquent la circonférence de l'antique Thèbes, est d'environ neuf lieues.

Les plus considérables de ces ruines sont à l'E. du Nil, et consistent en plusieurs temples, dont un forme un carré long d'une vaste étendue, ayant à chaque extrémité une double colonnade; ses énormes colonnes et ses murs sont couverts d'hiéroglyphes qui ont dû coûter un immense travail.

Un autre temple, presqu'aussi vaste et aussi colossal, se fait remarquer dans le lieu appelé Abouhadjadi.

A l'O. du Nil, on voit encore beaucoup de ruines, et des avenues le long desquelles, de distance en distance et de chaque côté, sont des sphinxs colossaux, et au bout les restes d'un grand temple parmi lesquels on distingue deux statues énormes représentant, l'une un homme et l'autre une femme.

Le magnifique édifice qu'on appelle le palais de Memnon, est sur la même rive. Quelques colonnes de cet édifice, ont 40 pieds de haut et 9 pieds de diamètre, et sont d'une seule pierre. Elles sont toutes, ainsi que les murailles, chargées d'hiéroglyphes.

Des monumens non moins curieux, sont les fameuses cavernes regardées comme les tombeaux des rois d'Egypte.

Elles ont été toutes creusées dans le roc vif, et probablement d'après un plan général, quoiqu'elles diffèrent par les détails. Il y a d'abord une entrée étroite et assez longue; ensuite, une chambre, puis un autre passage qui conduit dans la chambre qui servoit de sépulture, et au milieu de laquelle on voit un sarcophage de granit rouge.

Dans les côtés du second passage, sont de petites chambres où sont des peintures représentant des mystères; et ces peintures ainsi que celles des hiéroglyphes qui couvrent les parois des chambres, sont encore très-fraîches, et très-bien conservées.

On y distingue sur-tout deux joueurs de harpe et plusieurs autres figures qui ont cela de particulier, que leurs traits et leur teint sont parfaitement semblables à ceux des Egyptiens de nos jours.

Le lieu où gissent ces ruines magnifiques porte aujourd'hui le nom de *Luxor*. D'autres auteurs écrivent *Aksor*. Ces deux noms sont des corruptions du mot *El-Kussour*, nom que les Arabes donnent aux ruines.

Esna, encore plus au S., est une jolie ville. Les habitans sont riches en bestiaux, en blé et en argent, et font un grand commerce dans la Nubie. On y voit de fort beaux bâtimens et des tombeaux magnifiques, avec des inscriptions égyptiennes et latines.

Souène ou *Assuan*, autrefois Syène. Cette ville est presque sous le tropique du cancer. Juvénal y fut exilé, et y mourut. A l'E. de cette ville étoient des carrières de ce beau marbre que nous appelons *granit*, et que les anciens Egyptiens employoient pour leurs obélisques.

Ibrim, près des grandes cataractes du Nil. C'est la dernière place de l'Egypte, ou plutôt elle appartient à cette partie de la Nubie qui y a été réunie.

Manufactures et commerce. — Les Egyptiens exportent une grande quantité de chanvre brut et préparé, du fil, du coton, et du cuir de toute espèce, des toiles peintes, de la cire jaune, du sel ammoniac, du safran, du sucre, du séné et de la casse. Ils font avec les Arabes le commerce du café, des drogues, des épiceries, des toiles peintes, et d'autres marchandises, qu'ils débarquent à Suez, d'où ils les envoient en Europe. Le natron, espèce de sel noir & grisâtre qu'on emploie au blanchissage des toiles, et qui se tire des lacs, doit être mis au nombre des articles d'exportation les plus intéressans des Egyptiens; Venise, Livourne et Marseille en tiroient une grande quantité avant la guerre actuelle. Plusieurs Etats Européens ont des consuls en Egypte; mais ce sont des Juifs qui ont la direction des douanes du gouvernement Turc. Il arrive tous les ans un grand nombre de bâtimens anglais à Alexandrie : quelques-uns sont chargés pour le compte des propriétaires ; mais la plus grande partie est louée pour le cabotage à des commerçans Juifs, Arméniens et Mahométans.

Constitution et gouvernement. — Le gouvernement de l'Egypte étoit tout à-la-fois monarchique et républicain. Les pachas en formoient la partie monarchique, et les mamlouks, ou sangiacs, la partie républicaine. Le pacha étoit le vice-roi du Grand-Seigneur, et nommé par lui. La partie républicaine, ou pour mieux dire, aristocratique, du gouvernement de l'Egypte, consistoit dans un divan composé de vingt-quatre sangiacs, beys ou seigneurs. Le chef s'appeloit le *sheik-biellet* ; il étoit nommé par le di-

van, et confirmé par le pacha. Chaque sangiac faisoit ce qu'il lui plaisoit sur son territoire, et exerçoit le pouvoir souverain. La majeure partie résidoit au Caire. Si le pacha du Grand-Seigneur n'agissoit pas dans le sens du divan, ou empiétoit sur les priviléges des sangiacs, ils ne le laissoient pas continuer ses fonctions. Leurs priviléges étoient garantis authentiquement par un acte daté de 1517, époque de la conquête de l'Egypte sur les mamlouks par le sultan Selim.

Revenus. — Ils étoient très-peu considérables, si on les compare aux richesses naturelles du pays, et au despotisme du gouvernement. On assure qu'ils s'élevoient à 24 millions, et que les deux tiers de cette somme se dépensoient dans le pays.

Forces militaires. — Les auteurs ne sont point d'accord sur cet article. M. Norden nous assure que la force militaire étoit composée de deux corps principaux, celui des janissaires et celui des assafs; le premier montant à huit ou dix mille hommes, et le dernier à trois ou quatre mille. Les autres troupes étoient en très-petit nombre. Au reste, il ne paroît pas que le pacha se hasardât à employer ces troupes contre les princes Egyptiens et Arabes dont nous venons de parler, et qui ont des armées séparées; de sorte que, dans le fait, leur dépendance de la Porte n'étoit guère que nominale, et consistoit tout au plus en quelques services féodaux (1).

Histoire. — On s'accorde généralement à dire que les princes issus de Pharaon montèrent successivement sur le trône d'Egypte, jusqu'au temps où Cambyse II, roi de Perse, fit la conquête du pays, 520 ans avant la naissance de J. C. C'est sous le règne de ces princes que furent élevés ces édifices imposans, ces pyramides majestueuses que l'on ne peut voir sans étonnement. L'Egypte continua de former une

(1) Cette description est en partie extraite des Voyages de Volney, de Sonnini et de Browne, etc.

partie de l'Empire Persan, jusqu'à l'époque où Darius fut vaincu par Alexandre-le-Grand. Elle fut alors soumise à ce prince, qui bientôt après bâtit la fameuse ville d'Alexandrie. Alexandre étant mort à la fleur de son âge, ses généraux partagèrent ses conquêtes. La province d'Égypte devint le partage de Ptolémée, que quelques-uns ont supposé le demi-frère d'Alexandre, et ce pays devint encore une fois un royaume indépendant, environ 300 ans avant J. C. Ses successeurs, qui quelquefois étendirent leur domination jusques sur une grande partie de la Syrie, conservèrent toujours après le nom de Ptolémée: ils continuèrent de gouverner l'Egypte pendant 2 ou 300 ans. Alors la fameuse Cléopâtre, femme et mère de Ptolémée Dionysius, le dernier de ces rois, monta sur le trône. Après la mort de cette reine, qui avoit été successivement la maîtresse de Jules César et de Marc-Antoine, l'Egypte devint une province romaine. Elle resta 700 ans sous la domination de Rome, jusqu'au temps où Omar, le second calife des successeurs de Mahomet, en chassa les Romains. Ce fut Ptolémée-Philadelphe, fils du premier Ptolémée, qui établit cette bibliothèque célèbre qui renfermoit, dit-on, 700,000 volumes. Le même prince fit faire en grec cette traduction de l'ancien testament que l'on appelle la version des septante. Vers le temps des Croisades, entre 1150 et 1190, l'Egypte étoit gouvernée par Noradin, père du célèbre Saladin, qui fit tant de mal aux aventuriers chrétiens, et qui reprit sur eux la ville de Jérusalem. Il institua le corps militaire des mamlouks, qui, vers l'année 1242, élevèrent un de leurs officiers au trône, et qui après choisirent toujours leurs souverains, mais hors de leur corps. Sous ces usurpateurs célèbres, l'Egypte se montra avec quelqu'éclat sur le théâtre du monde; elle balança long-temps la puissance des Turcs, jusqu'à ce qu'enfin Selim, après avoir remporté plusieurs victoires sanglantes sur les mamlouks, réduisit l'Egypte à son premier état d'asservissement.

Pendant que Selim établissoit le gouvernement de l'Egypte, un grand nombre d'anciens habitans se réfugièrent dans les campagnes et les déserts, sous les ordres d'un nommé Zinganeus. De-là ils venoient attaquer les villes et les villages qui bordent le Nil, et pilloient tout ce qui se rencontroit; Selim et ses officiers jugeant qu'il seroit très-difficile d'anéantir ces maraudeurs, leur donna la liberté de quitter le pays: ce qu'ils firent en grand nombre, et leur postérité est connue dans toute l'Europe et l'Asie, sous le nom de Bohémiens.

Aly-Bey, dont le père étoit un prêtre de l'église grecque, essaya, il y a quelques années, d'enlever à la Porte-Ottomane son autorité sur l'Egypte. Aly se fit mahométan, et comme il avoit des talens et beaucoup d'adresse, il s'acquit une grande popularité. Ayant été injustement accusé auprès du Grand-Seigneur, ce dernier lui envoya le cordon. Il fut prévenu de ce dessein, fit périr ces messagers de mort, et parut bientôt après, à la tête d'une armée. La Porte étant alors engagée dans une guerre malheureuse avec la Russie, il profita de sa détresse pour monter sur le trône des anciens sultans d'Egypte. Non content de la possession de ce royaume, il annonça ses prétentions sur la Syrie, la Palestine, et cette partie de l'Arabie qui avoit appartenu aux anciens sultans. Il se mit à la tête de ses troupes pour appuyer ses prétentions, et il subjugua quelques-unes des provinces de l'Arabie et de la Syrie qui avoisinent l'Egypte. Pendant le temps qu'il accomplissoit ces grandes entreprises, il songea sérieusement à établir une forme régulière de gouvernement, et à amener le bon ordre dans ce pays qui avoit été long-temps le foyer de l'anarchie et de la confusion. Il porta aussi ses regards sur le commerce : pour le rendre florissant, il donna de grands encouragemens aux commerçans chrétiens, et les affranchit de quelques sujétions humiliantes auxquelles ils étoient asservis dans ce pays barbare. Il écrivit à la république de Venise, l'assura d'une amitié parfaite, et de toute

espèce de protection et sûreté pour les négocians de cette république. On dit qu'il avoit le projet de se rendre maître de la mer Rouge, d'ouvrir le port de Suez à toutes les nations, et principalement aux Européens, et de rendre l'Egypte encore une fois le centre du commerce. La conduite et les desseins d'Aly-Bey dénotoient un génie hardi et profond, et non point un barbare, et il avoit les grands talens qui fondent les empires; mais il ne fut pas toujours heureux. La fortune le favorisa néanmoins pendant quelque temps: il prit le nom et les états des anciens sultans de l'Egypte. Sheik-Daher, et quelques autres princes Arabes épousèrent chaudement ses intérêts, et l'aidèrent courageusement dans ses conquêtes. Il réussit de même dans presque toutes ses entreprises contre les gouverneurs et les pachas de l'Asie qui l'environnoient, et les défit à plusieurs reprises; mais la conduite pleine de bassesse et d'ingratitude de son beau-frère, Mahomet-Bey-Abadahap, lui fit perdre le royaume d'Egypte: ses troupes furent entièrement défaites le 7 mars 1775, et il fut blessé et fait prisonnier. Il mourut de ses blessures, et fut enterré au Grand-Caire avec toutes sortes d'honneurs. Abadahap gouverna ensuite l'Egypte: il entra dans la Palestine, pour soumettre Sheik-Daher. Il prit plusieurs villes, et en traita les habitans avec beaucoup de cruauté; mais un matin on le trouva mort dans son lit à Acre: on crut qu'il avoit été étranglé. Sheik-Daher accepta l'amnistie que la Porte lui avoit offerte: plein de confiance en cette promesse, il se rendit aux instances du capitan-pacha, et fut dîner à bord de son bâtiment. Le capitan lui montra ses ordres; et le brave Daher, cet allié d'Aly-Bey, eut la tête tranchée à l'âge de 85 ans.

Depuis ce temps, l'Egypte a été déchirée par une guerre civile entre les partisans d'Aly et les autres beys ou princes qui se sont élevés sur ses ruines. Les principaux furent Mourad et Ibrahim, qui, après avoir réussi à expulser leurs ennemis, recommencèrent la guerre entre eux. Alternativement chassés du

Caire, ils s'étoient enfin réunis par un concordat en mars 1785. C'étoit entre ces deux beys que l'autorité de l'Egypte étoit partagée. Mourad-Bey étoit à la tête du militaire, Ibrahim-Bey dirigeoit la partie administrative.

La Porte avoit encore un pacha en Egypte; mais ce pacha, renfermé et gardé dans le château du Caire, étoit plutôt le prisonnier des Mamlouks que le représentant du Sultan.

Ce fut au mois de messidor de l'an 6 (juillet 1798), que l'Egypte changea tout-à-coup de face, par l'arrivée des Français, sous les ordres du général Bonaparte. Après avoir fait de l'eau à Malte, et établi un gouvernement provisoire dans cette île, dont il s'étoit emparé en passant, ce général continua sa route vers l'Egypte avec un vent favorable, et le 12 messidor la flotte étoit devant Alexandrie. Trois mille trois cents hommes qui avoient débarqué les premiers, malgré l'agitation de la mer et le danger de la côte, se mirent en marche à deux heures et demie du matin pour se porter sur Alexandrie. Cette petite armée se forma en trois colonnes, commandées par les généraux Menou, Bon et Kléber; le général en chef, lui-même, marche à pied avec l'avant-garde, accompagné de son état-major. Il se disposoit à sommer la ville, mais il est prévenu par des hurlemens affreux et plusieurs coups de canon. Il donne alors l'ordre d'attaque; généraux et soldats escaladent les murailles, et les Français pénètrent en foule dans la ville. Mais bientôt, les habitans assurés que les Français n'en veulent qu'aux mamlouks, se décident à capituler. Les imans, les sheiks et les shérifs viennent recevoir du général, la promesse que leurs propriétés, leur liberté et leur religion seront respectées, et l'armée prend possession de la ville et des deux forts. Cette première victoire coûta 15 hommes aux Français; 60 furent blessés. Ils eurent à regretter en particulier le chef de brigade Massé, qui perdit la vie dans cette journée mémorable, où ils s'assurèrent de la principale clef de l'Egypte.

Le reste de l'armée avoit débarqué au port de Marabou, où l'on avoit aussi mis à terre les chevaux, les munitions, les bagages et l'artillerie. La flotte, commandée par l'amiral Brueix, se rendit à Abou-kir, d'où la communication étoit également facile avec Rosette et Alexandrie. Il étoit important de profiter de la terreur qu'avoit répandue la prise de cette dernière ville. Déjà Desaix traversoit le désert avec sa division, sur le chemin du Caire. Les 18 et 19 messidor, l'armée, suivant la même route, se mit en marche avec l'artillerie et un petit corps de cavalerie. Elle fut sans cesse harcelée par les Arabes, et eut beaucoup à souffrir de la soif. Elle séjourna à Demenhour et à Rahmanié, et fut jointe dans ce dernier endroit par le général Menou qui venoit de s'emparer de Rosette, et par la flotille destinée à remonter le Nil et à protéger sa gauche. La même nuit, on partit pour *Miniet-Salamé*, et le 25 on découvrit les Mamlouks, rangés en bataille en avant du village de Chebreisse, et au nombre d'environ 4,000. L'armée se forma en carré sur 6 hommes de hauteur, les équipages et la cavalerie au centre, et l'artillerie aux angles. Les Mamlouks attaquèrent sans ordre, et furent bientôt mis en déroute par l'artillerie. Quelques-uns de leurs pelotons, plus braves que les autres, fondirent, le sabre à la main, sur les pelotons de flanqueurs, mais furent presque tous tués par la mousquetterie et la baïonnette. La prise du village de Chebreisse suivit de près cette victoire. Les Français ne perdirent que 70 hommes, tandis que la perte de l'ennemi fut de 600 hommes, tant tués que blessés. Les jours suivans, l'armée passa à Chabour, à Alcan, à Abounichabé, à Wardan, et le premier thermidor arriva à Ommedinar. Bonaparte apprit que Mourad-Bey, à la tête de 6,000 Mamlouks, étoit retranché au village d'Embabé, à la hauteur du Caire, et vis-à-vis de Boulac. Dans l'après-midi du 2, on apperçut les Mamlouks, et quoiqu'épuisée de fatigue, l'armée se disposa à combattre. Les divisions, après avoir repoussé les premières attaques

mis à combattre que Mourad-Bey ; Desaix reçut l'ordre de le poursuivre dans la Haute-Egypte.

Tandis que la division de ce général obtenoit chaque jour de nouveaux succès contre Mourad, Bonaparte tâchoit de rassurer la Porte sur les intentions de la république Française ; il s'occupoit à perfectionner la partie administrative et la partie financière du nouveau gouvernement ; il établissoit au Caire un institut, une bibliothèque, un laboratoire de chimie, et divers ateliers ; et il employoit à différens voyages intéressans et utiles, les savans qui l'avoient suivi. Un fâcheux événement vint le détourner de ces importans travaux. Ce fut le 30 vendémiaire an 7, à la pointe du jour, qu'éclata au Caire une révolte dont le général Dupuy, commandant de la place, et plusieurs autres militaires furent les premières victimes. Aussi-tôt la générale battit ; les Français secondés par l'artillerie de la citadelle, marchèrent contre les rébelles avec plusieurs pièces de canon : on les poursuivit dans les rues, on les assiégea dans les mosquées, par-tout on en fit un carnage terrible ; leur principal quartier et la grande mosquée furent incendiés ; mais le général en chef, imploré par les sheiks ou cheiks et les principaux de la ville, accorda un pardon général, et le 2 brumaire tout étoit rentré dans l'ordre.

Le 17, le général Bon marcha vers Suez avec 1,500 hommes. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour mettre le Caire à l'abri d'une seconde révolte et de toute attaque extérieure, Bonaparte partit lui-même le 4 nivôse, avec une portion de son état major, un corps de cavalerie, et les citoyens Monge, Berthollet, Costart et Bourienne, membres de l'Institut. Il arriva le 6 à Suez, et sans cesse occupé de ce qu'attendoient de lui les sciences, le commerce et les arts, il fit aux environs plusieurs excursions scientifiques, diminua les droits de la douane, et donna ses ordres pour la défense de l'Isthme.

Depuis long-temps il avoit à se plaindre du pacha de Syrie, qui avoit donné asyle à Ibrahim et à ses

Mamlouks, après le combat de Salchieh; ce barbare pacha, à qui ses cruautés ont fait donner le nom de Djezzar (le boucher), se déclara enfin d'une manière non équivoque par la prise du fort d'El-Arych, sur les frontières de l'Egypte. D'un autre côté, on avoit perdu tout espoir de se maintenir en bonne intelligence avec la Porte, qui venoit de déclarer la guerre à la France. Dès ce moment, Bonaparte ne s'occupa plus que de son expédition en Syrie.

Dans cette vue il revint au Caire, pour y réunir l'armée qui devoit le suivre. Il la composa des divisions des généraux Kléber, Regnier, Lasne, Bon et Murat. Le général Danmartin eut le commandement de l'Artillerie, et le général Caffarelli celui du Génie. Ces différens corps, ayant chacun quelques pièces de campagne, formoient une armée de 10,000 hommes. Le contre-amiral Pérée reçut l'ordre d'embarquer à Alexandrie l'artillerie de siége qu'il étoit impossible de transporter par le désert, et d'aller croiser avec plusieurs frégates devant Jafa. Enfin Bonaparte, après avoir nommé aux commandemens des places de Damiette, Alexandrie et le Caire et des différens provinces, partit pour El-Arych, déjà bloqué, lorsqu'il y arriva, par le général Regnier. La division de ce général, dans la nuit du 26 au 27 pluviôse, avoit remporté une victoire complète sur un corps nombreux de mamlouks, qui escortoit un convoi destiné pour le fort, et avoit fait un butin immense. Les autres généraux qui avoient suivi différentes routes, arrivèrent presqu'en même temps, et le 30 l'armée se posta devant El-Arych, dont la garnison, composé d'Amantes, de Maugrabins et d'autres barbares indisciplinés, s'élevoit à 1,500 hommes. Après deux jours de siége, le fort se rendit, et les Français y trouvèrent 250 chevaux, deux pièces d'artillerie démontées, et des vivres pour plusieurs jours. Les drapeaux ennemis et les mamlouks prisonniers furent envoyés au Caire.

Les jours suivans l'armée, dont plusieurs divisions

s'étoient égarées dans le désert, se réunit au Sauton, et le 6 ventôse se porta sur Kan-Jounes. A une lieue en avant de ce village se trouve le puits de Reffat, qui fournit de l'eau en abondance, et cette rencontre ne fut pas une médiocre jouissance pour les Français qui venoient de traverser 60 lieues du désert le plus aride et avoient enduré les tourmens d'une soif brûlante. Le 7, on partit de Kan-Jonnes pour marcher sur Gaza; et après quelques escarmouches, on campa sur les hauteurs qui dominent cette ville. Les Français y furent reçus en amis par les habitans, et trouvèrent une immense quantité de munitions, de bagages et de vivres. Le 10 ils se remettent en route pour Jaffa, où l'ennemi rassembloit ses forces; ils passent le 11 à Esdodec, le 12 à Ramlah, et le 13 l'avant-garde arrive devant Jafa. Cette place, assez bien fortifiée, étoit défendue par une garnison de 4,000 hommes. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 14 au 15; l'ennemi fit deux sorties, pour troubler les travaux des assiégeans, mais fut repoussé avec perte. Le 16, à 4 heures, la brèche est jugée praticable et l'assaut ordonné. Tandis qu'on gravit d'un côté sous le feu des batteries, une division pénètre d'un autre côté dans la ville, et s'empare du port. La garnison refusant de se rendre, est passée au fil de l'épée, à l'exception de 300 Egyptiens qui mettent bas les armes. L'armée française perdit 30 des siens, entr'autres le chef de brigade le Jeune, tué sur la brèche, et eut 200 blessés. On trouva dans la ville et les forts une quantité considérable d'artillerie et dans le port environ 15 petits bâtimens de commerce. L'armée s'approchoit ainsi de S. Jean d'Acre; avant d'y arriver elle battit encore Abdalla, pacha, sur les hauteurs de Koursoum, et lui tua 400 hommes; enfin le 28, à la pointe du jour, elle passa la rivière d'Acre sur un pont construit pendant la nuit, et forca l'ennemi à se renfermer dans la place.

Environnée d'une muraille flanquée de bonnes tours, et entourée d'un fossé avec escarpe et contrescarpe, cette ville étoit défendue par une garnison

nombreuse. Le commodore Sidney Smith s'y étoit enfermé avec un renfort de troupes de sa nation; les batteries étoient servies par des canonniers anglais; enfin plusieurs émigrés français, et sur-tout l'ingénieur Phelipeaux, devoient seconder puissamment la résistance opiniâtre à laquelle se disposoient les assiégés. La tranchée fut ouverte le 30 germinal, et l'attaque commença avec de l'artillerie de campagne seulement, le contre-amiral Pérée, qui avoit été chargé d'amener d'Alexandrie l'artillerie de siége, n'ayant débarqué à Jafa qu'un mois après.

Il y avoit à peine quinze jours que l'armée française étoit occupée devant Acre, lorsqu'on apprit que Djezzar avoit fait soulever et armer les habitans de Sour, l'ancienne Tyr. Le général Vial y fut envoyé aussi-tôt, et n'eut qu'à paroître pour s'emparer de Sour qui ne fit aucune résistance, et dissiper toute inquiétude de ce côté. Quelque temps après des chrétiens de Damas donnèrent avis au général Bonaparte qu'un rassemblement considérable de mamlouks, de janissaires de Damas, de Diletti, d'Alepins, de Maugrabins, se disposoit à passer le Jourdain et à attaquer l'armée de siége, réunis aux Arabes et aux Naplousins, tandis que Djezzar feroit une sortie, soutenue par le feu des vaisseaux anglais. Déjà quelques corps de troupes avoient passé le fleuve, et des partis se montroient dans les environs du village de Loubi. Le général de brigade Junot, qui avoit été envoyé à Nazareth, s'avança pour le reconnoître avec 350 hommes et 160 chevaux. Non loin de Kaft Kana, il se trouve dans une plaine, entouré et assailli par environ 3,000 hommes. Cet intrépide chef fait une retraite de deux lieues sans se laisser entamer, tue ou blesse 5 à 600 hommes à l'ennemi, lui prend cinq drapeaux, et retourne à Nazareth, n'ayant perdu qu'une soixantaine des siens, tués ou blessés.

A cette nouvelle, Bonaparte ordonne au général Kléber de joindre le général Junot avec le reste de l'avant-garde. Le 22 germinal, près de Sedjarra, il se trouva enveloppé par 4,000 chevaux et 600 hom-

mes d'infanterie ; il les prévient par une attaque impétueuse, et les force de se retirer sur Tabarié, Giz-el-Mecanié et le Baïsard. Ce dernier endroit fut le rendez-vous général des ennemis qui, le 25 germinal, se rendirent dans la plaine de Fouli, autrefois d'Esdrelon, et après avoir opéré leur jonction avec les Samaritains et les Naplousins, se trouvèrent au nombre de 15 à 18,000 hommes.

Le général en chef, ne voulant point attendre cette multitude d'ennemis devant Acre, et persuadé qu'une bataille générale et décisive étoit le seul moyen de s'en débarrasser, envoya le 24 le général Murat avec 1,000 hommes d'infanterie et un régiment de cavalerie pour débloquer Saffet, et se réunir ensuite au général Kléber. Le général en chef lui-même, laissant devant Acre les divisions Regnier et Lasnes, partit le 26 avec le reste de la cavalerie, la division Bon et 8 pièces d'artillerie. Le 27, à 9 heures du matin, du haut des hauteurs de Safarié, il découvre Fouli et le mont Thabor ; il apperçoit à environ 3 lieues de distance le général Kléber aux prises avec 25,000 hommes de cavalerie, qui attaquoient 2,000 Français. A près de deux lieues en arrière du champ de bataille, au pied des montagnes de Naplouse, étoit le camp des mamlouks. Bonaparte fait alors ses dispositions, forme deux carrés d'infanterie et un de cavalerie, et par un coup de canon de douze avertit Kléber de son arrivée. A ce signal, Kléber, qui jusqu'alors n'avoit fait que se défendre, prend l'offensive, enlève à la baïonnette le village de Fouli, taille en pièce tout ce qu'il rencontre, et s'avance au pas de charge sur la cavalerie. Le général Rampon, par l'ordre du général en chef, attaque en même temps cette cavalerie en flanc et à dos, à la tête de la 32ᵉ demi-brigade ; le général Vial, avec la 18ᵉ, la pousse du côté du Jourdain, les guides à cheval lui coupent la retraite sur Jenny, où étoient ses magasins : enfin elle se retire en désordre, cherche un refuge derrière le mont Thabor, et repasse le Jourdain pendant la nuit. D'un autre côté l'adjudant-général Leturcq,

avec une colonne de cavalerie surprend le camp des mamlouks, en tue un grand nombre, leur fait 250 prisonniers, s'empare de 400 chameaux et de toutes les provisions. Enfin les Turcs sont chassés de Saffet et du pont de Djacoul par le général Murat, qui, le lendemain 28, se porte à Tabarié et s'empare de magasins immenses de munitions de guerre et de bouche; 25,000 hommes de cavalerie et 1,000 d'infanterie défaits par 4,000 Français; 5,000 ennemis tués, leur camp et leurs magasins enlevés: tel fut le résultat de la bataille du mont Thabor.

Le général en chef ramena au camp devant Acre la plus grande partie des troupes qu'il en avoit tirées, et le siége se continua avec une nouvelle vigueur. Les bornes de ce court abrégé ne comportent pas des détails militaires aussi multipliés et aussi compliqués que ceux de ce siége mémorable. Qu'il suffise de dire que cette entreprise exigeoit toutes les ressources de l'art, tous les efforts du courage, et que les Français déployèrent les unes et les autres de la manière la plus brillante. Dans 7 ou 8 sorties générales, sans parler des sorties partielles, les assiégés furent complétement battus, et laissèrent à chaque fois un grand nombre des leurs sur la place. Sept ou huit assauts meurtriers furent tentés par les assiégeans, dont le courage inébranlable s'irritoit par les obstacles. Chefs et soldats firent des prodiges de valeur. Plusieurs officiers distingués y perdirent la vie, tels que les généraux Caffarelli, Rampand, Boyer, Mailly, Bon, le chef de bataillon Say, l'adjudant-général Foules; plusieurs autres furent grièvement blessés.

Cependant, malgré tant d'efforts et de sacrifices, Acre ne paroissoit pas encore disposé à céder, et tout rappeloit Bonaparte en Egypte. Plusieurs insurrections s'étoient manifestées dans les provinces de Benisonef, Charkié et Bahiré; elles avoient été heureusement étouffées par l'activité et la valeur des troupes françaises et de leurs généraux; mais on en craignoit de nouvelles qui pouvoient devenir plus

dangereuses; la saison des débarquemens en Egypte approchoit, et pouvoit y amener les Anglais; la peste étoit en Syrie et dans Acre; déjà 700 Français en étoient morts; le siége pouvoit être encore long et meurtrier; en un mot, avec 10,000 hommes le général Bonaparte avoit nourri pendant 3 mois la guerre en Syrie, détruit la plus formidable des armées qui menaçoient l'Egypte, pris aux ennemis un de leurs généraux, leurs chameaux, leurs équipages et leurs outres; tué ou fait prisonniers 7,000 hommes, pris 40 pièces de canon, plus de 100 drapeaux, forcé Gaza, Jafa et Caïffa; le principal but de l'expédition étoit donc rempli. En conséquence, le 28 floréal, une proclamation du général en chef expliqua ces motifs à l'armée; et le 1er prairial, à 9 heures du soir, la générale battit et le siége fut levé, après 60 jours de tranchée ouverte.

Les Français avoient perdu en Syrie, outre les 700 hommes morts de la peste, 500 tués dans les combats: sur 1,800 blessés, 90 seulement avoient été amputés; presque tous les autres devoient bientôt rentrer dans les rangs. L'armée, en s'éloignant de S.-Jean d'Acre, tira une vengeance exemplaire de plusieurs villages, dont les habitans avoient, pendant le siége, pillé les convois, égorgé les escortes et commis toutes sortes d'excès; ces villages et les maisons des environs furent la proie des flammes; on fit sauter les fortifications de Jafa et le fort de Gaza; enfin le 26 prairial, l'armée, à l'exception de la division du général Kléber, qui s'étoit embarquée pour Damiette, rentra au Caire, dont les grands, le peuple et la garnison étoient venus au-devant d'elle.

Tandis que Bonaparte dispersoit ou détruisoit en Syrie tout ce qui osoit l'attaquer, Desaix marchoit dans la Haute-Egypte de victoire en victoire. On se rappelle que ce général, un mois après la prise du Caire, reçut l'ordre de poursuivre Mourad-Bey qui s'étoit réfugié dans cette partie de l'Egypte avec les débris échappés à la bataille des Pyramides. Sa division, escortée par quelques bâtimens de guerre qui

suivoient sur le Nil les mouvemens de l'armée, se réunit à Al-Fieli, le 12 fructidor an 6. Les ennemis s'étoient enfuis par-tout à son approche, et presque sans rendre de combat lui avoient abandonné un grand nombre de villages, douze djermes chargées de munitions et la ville de Siout. Ce ne fut qu'à Sédiman que Mourad se décida enfin à l'attendre et à lui livrer bataille, à la tête de 3,000 mamlouks et de 8 à 10,000 Arabes, c'est-à-dire avec des forces six fois plus considérables que celles des Français. Le 16 vendémiaire, au point du jour, Desaix forme sa division en carré avec des pelotons de flancs, et s'avance à la rencontre de Mourad qu'il joint à huit heures. L'ennemi attaque d'abord toutes les faces de la division avec impétuosité, mais est repoussé par l'artillerie et la mousqueterie; les mamlouks surtout se battent en désespérés et font replier un peloton de chasseurs de flanc; alors Mourad fait entourer les Français par sa nombreuse cavalerie; ceux-ci, décidés à vaincre ou à périr jusqu'au dernier, se précipitent sur les hauteurs où étoient placées les batteries ennemies, les enlèvent à la baïonnette et commencent une vive canonnade; ce mouvement décide de la victoire; l'ennemi s'enfuit de toutes parts et se retire dans le Faïoum, laissant sur le champ de bataille trois beys, beaucoup de kiachefs, de mamlouks et d'Arabes, et abandonne une partie de ses bagages. Cette journée coûta aux Français 340 hommes, dont 150 blessés. Mourad ne fut pas plus heureux le 18 frimaire dans son entreprise contre Faïoum. Une garnison de 350 hommes, commandés par le général Robin et le chef de bataillon Expert, met en fuite 3,000 Arabes, 1,000 mamlouks et une multitude prodigieuse de fellahs armés, et leur tue 200 hommes. Desaix reçut à cette époque un renfort de 1,000 chevaux et de trois pièces d'artillerie, commandé par le général Davoust. La cavalerie sur-tout étoit de la plus grande nécessité pour suivre Mourad-Bey, qui, à la faveur de la sienne, restoit toujours maître des provinces de la Haute-Egypte. Le 26 frimaire la

division se met en mouvement, passe par Flechen, Zaletesain, Bermin, Zagny, Taha et Miniet, où l'ennemi en fuyant avoit laissé une partie de son artillerie. Malgré la rapidité de sa marche, Desaix ne put atteindre Mourad-Bey, qui se retira dans le Haut-Saïd. La division arriva le 4 nivôse à Siout et le 9 à Girgé : là elle fut obligée d'attendre vingt jours les approvisionnemens et les munitions que portoit la flottille retardée par des vents contraires. Mourad-Bey profitant de ce moment de relâche, écrivit aux chefs des pays de Djedda et d'Yambo de venir se rejoindre à lui ; et déjà il avoit reçu des renforts de Nubie. Il étoit aussi parvenu à soulever les pays entre Girgé et Siout. Le 14 nivôse, le général Davoust partit à la tête de la cavalerie et défit ces insurgés près le village de Souâgni ; cette affaire leur coûta 800 hommes, ils en perdirent 1,000 autres à Taha. Cependant les Arabes d'Yambo et de Djedda, qui avoient passé la mer Rouge, plusieurs beys, un grand nombre de mamlouks, des Nubiens, des Maugrabins s'étoient réunis à Mourad-Bey ; tous les habitans de l'Egypte supérieure, depuis les cataractes jusqu'à Girgé, étoient prêts à marcher, et Mourad se voyoit encore à la tête de forces considérables avec lesquelles il espéroit venger ses premières défaites. Les Français lui firent voir qu'il se trompoit. A Samanhout, à Kené, à Aboumana, les Arabes d'Yambo eurent lieu de se repentir de leur alliance avec Mourad, et laissèrent, dans ces différentes rencontres, un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Les combats de Souhama, de Cophtos, de Bénou, de Bardis, de Girgé, de Géhemi, de Bénéadi, où se trouvèrent pour la première fois les Dar-Fourains, et le combat de Sienne, qui se donna le 27 floréal an 7, furent également funestes à Mourad-Bey. Les Français donnèrent dans toutes ces occasions des marques d'un courage à toute épreuve ; et leurs chefs, entr'autres, les généraux Davoust, Belliard, Friant, etc., déployèrent les talens les plus distingués. Le résultat de toutes ces victoires fut de reléguer pour la

troisième fois les ennemis au-dessus des cataractes, où les attendoit la plus affreuse misère. Enfin, le 10 prairial, les Français entrèrent dans Cosséïr, quinze jours avant le retour de Bonaparte au Caire.

Ces derniers événemens se passoient à l'époque où l'armée française revint de Syrie. Bonaparte s'occupa sans délai de la mettre en état de commencer de nouvelles opérations, persuadé que l'Angleterre et la Porte, dont le plan d'attaque combinée n'avoit été détruit qu'en partie, ne le laisseroient pas longtemps tranquille. Les avis du général Desaix ne tardèrent pas à prouver la sagesse de ces mesures. Les mouvemens concertés d'une partie des mamlouks de la Haute Egypte, d'Ibrahim-Bey, qui étoit revenu à Gaza, de Mourad-Bey, et des Arabes du lac Natron, tout annonçoit que le dessein des ennemis étoit de protéger une descente à Abou-kir ou la tour des Arabes. Le 22 messidor, le général Lagrange, avec sa colonne mobile, arriva à Sébabiar, surprit les mamlouks dans leur camp, les mit en fuite, et s'empara de tous leurs bagages, de 700 chameaux et de 50 chevaux. Osman-Bey, plusieurs Kiachefs et quelques mamlouks, furent tués dans cette rencontre. D'un autre côté, la colonne mobile du général Murat s'avance vers le lac Natron, oblige Mourad-Bey de rétrograder, et le 26 messidor, va joindre aux pyramides de Giseh le général en chef qui y avoit amené un corps de troupes considérable et 2 pièces de canon. Ce fut là que Bonaparte apprit qu'une flotte turque de cent voiles avoit mouillé à Abou-kir. Aussi-tôt il ordonne aux généraux Lasnes, Rampon, et Murat de se rendre avec leurs troupes à Rahmanié: le parc d'artillerie prend la même route; toutes les dispositions sont faites pour s'opposer à la marche des ennemis qui pourroient venir de l'intérieur du pays, protéger le débarquement. Le général en chef arrive le 1er therm. à Rahmanié, où l'armée se réunit les 2 et 3. Le 24 messidor les Turcs avoient débarqué à Abou-kir 3,000 hommes et de l'artillerie; le 27, ils s'étoient emparés de vive force de la redoute et du

fort, qui s'étoit rendu après la mort du commandant.

L'ennemi se retranchoit dans la presqu'île, en attendant Mourad-Bey, et ses mamlouks, organisoit les Arabes et faisoit des préparatifs qui sembloient menacer Alexandrie ou Rosette. Dans cette incertitude Bonaparte prit position au village de Birket, à l'un des angles du lac Madié, d'où l'on peut également se porter sur l'Eter, Rosette, Alexandrie et Abou-kir, et couper à l'ennemi toute communication avec le pays. L'armée y arriva le 5 thermidor. Pendant la nuit une division se porte à Kafs-Fiun, et l'autre à Beddah, et le quartier général se rendit à Alexandrie. Le 6, on apprit que Mustapha-pacha, général de l'armée turque, avoit débarqué avec environ 15,000 hommes, une nombreuse artillerie et quelques chevaux, et s'occupoit à se retrancher. Le même jour Bonaparte prit position au Puits entre Alexandrie et Abou-kir. Les divisions Lasnes et Rampon, la cavalerie du général Murat, y arrivèrent dans la nuit du 6 au 7, ainsi que 400 hommes de cavalerie, venant de la Haute-Egypte. Le 7, l'armée se mit en mouvement. Le général Murat commandoit l'avant-garde; la division Lasnes formoit l'aile droite et la division Lanusse l'aile gauche. La réserve étoit composée de la division Kléber. Les Turcs étoient postés tant en avant qu'en arrière d'Abou-kir, et l'escadre étoit mouillée à une demi-lieue dans la rade. Après deux heures de marche, l'avant-garde des Français se trouva en présence de l'ennemi, et le général en chef fit ses dispositions pour attaquer. Au premier effort, l'ennemi abandonne ses retranchemens et se retire sur le village qui est bientôt emporté. Les Turcs fuient jusqu'à la redoute qui est le centre de leur seconde position; ils sont encore forcés dans ce poste malgré les efforts qu'ils font pour s'y maintenir; leur armée entière est en pleine déroute et poursuivie par la cavalerie française; 10,000 hommes se précipitent dans la mer; tous s'y noient ou sont fusillés et mitraillés avant

d'avoir gagné leurs vaisseaux qui étoient à 2 lieues dans la rade d'Abou-kir ; 2,000 restent sur le champ de bataille ; toute l'artillerie, tous les bagages restent au pouvoir des Français ; et Mustapha-Pacha lui-même est fait prisonnier avec 200 Turcs. Cette glorieuse journée ne coûta aux Français que 150 hommes et 750 blessés. Plusieurs généraux et autres officiers sont du nombre des derniers; parmi les officiers qui y perdirent la vie se trouvèrent le chef de brigade Duvivier, l'adjudant général Leturcq, qui s'élança seul dans les retranchemens des ennemis ; le chef de brigade du génie, Crétin, et Guibert, aide-de-camp du général en chef. Huit jours après, le 15 thermidor, le château, privé de toute communication avec l'escadre, manquant de vivres et d'eau, prit le parti de capituler, après un bombardement qui en fit un monceau de pierres : le fils du pacha y fut fait prisonnier avec 2,000 hommes. Cette expédition, où la Porte perdit 18,000 hommes et une artillerie considérable, fut le dernier exploit de Bonaparte en Egypte, qui ne tarda pas à s'embarquer pour revenir en France, laissant au général Kléber le commandement en chef de l'armée. Ce général justifia pleinement, sous tous les rapports, la confiance dont Bonaparte l'avoit honoré. Mais, soit qu'il doutât que les Français pussent conserver l'Egypte, privés de toute espèce de secours de la part de la métropole, soit qu'il eût des ordres positifs à cet égard, il conclut à El-Arych avec la Porte et le ministre anglais, une convention, d'après laquelle l'armée devoit évacuer l'Egypte, et s'en revenir en France sur la flotte anglaise. Déjà elle étoit rassemblée aux environs du Caire, après avoir cédé aux ennemis la plupart des places qu'elle occupoit, lorsque les Anglais se refusèrent à l'exécution de la convention, et prétendirent ne recevoir cette brave armée à bord de leurs bâtimens que comme prisonnière de guerre. Obligés alors ou d'être les dupes de leurs perfides ennemis, ou de conquérir une seconde fois l'Egypte, les Français n'eurent recours qu'à leur courage ; Kléber déploya

dans cette circonstance les talens militaires dont il avoit donné depuis long-temps de si glorieuses preuves, et rentra bientôt en possession des postes qu'il n'avoit abandonnés que sur la foi des traités. Ce général s'occupoit de nouvelles négociations, lorsqu'il fut lâchement assassiné par un janissaire; perte justement déplorée par l'armée d'Egypte et par la France entière. Le général Menou lui succéda provisoirement dans le commandement de l'armée, et commença l'exercice de son autorité par la rupture des négociations entamées par son prédécesseur. Il s'étoit toujours montré dans le conseil, opposé d'opinion au général Kléber relativement à l'évacuation de l'Egypte, et il parut décidé à se maintenir dans cette conquête jusqu'à la dernière extrémité, et à en faire, s'il eut été possible, une colonie qui pût devenir par la suite extrêmement intéressante pour la république, sous le point de vue du commerce des Grandes-Indes, l'isthme de Suez pouvant être encore un jour l'entrepôt de ce commerce, comme il l'étoit autrefois. Bonaparte, devenu premier consul de la république, confirma depuis le général Menou dans le grade de commandant de l'armée française d'Orient. Les Anglais voulant enlever cette possession à la France, envoyèrent une flotte avec quinze mille hommes de troupes, commandée par Sir Ralph Abercrombie, qui débarqua en Egypte malgré les efforts des Français, et remporta plusieurs avantages. Il livra aux Français, le 21 avril 1801, une bataille sanglante où il fut mortellement blessé, ainsi que quelques généraux français. Cette affaire ne fut pas décisive. Le 8 messidor an 9, fut signée par les généraux Belliard et Hutchinson, une convention pour l'évacuation du Caire et de la moyenne Egypte par les Français. Par les préliminaires de paix signés à Londres, le 9 vendémiaire an 10, 1er octobre 1801, et ratifiés entre la France et l'Angleterre, l'Egypte est rendue à la Turquie.

ARTICLE III.

NUBIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 314 l. { Entre } 12° et 24° d. de lat. N.
Larg. 200 { les } 25° et 37° d. de long. E.
Contenant 29,334 lieues carrées.

Limites.

La Nubie est un grand royaume borné au N. par l'Egypte; à l'E. en partie par la mer Rouge et en partie par la côte d'Abex ou Abech; à l'O. par le royaume de Bornou, et au S. par l'Abissinie.

Sol, productions, mœurs et usages. — Le Nil la traverse, et les bords du fleuve et des autres rivières dont elle est arrosée en sont fertiles; mais en d'autres endroits le pays est aride, sablonneux et dépourvu d'eau. Le commerce ne s'y fait pas en argent, mais par échange. Les habitans tirent leur nourriture et leur boisson d'une petite graine ronde appelée *doca* ou *seff*, qui a un très-mauvais goût. Leurs maisons sont faites de boue et couvertes en roseaux. Les gens distingués portent une veste sans manches, et ils vont la tête, les jambes et les pieds nus. Le peuple se couvre d'un morceau d'étoffe de laine, et les enfans sont entièrement nus. Ils sont grossiers, débauchés, et professent le mahométisme. Les productions du pays sont de l'or, des dents d'éléphant, des civettes, du bois de sandal, et on tire de ce pays un grand nombre d'esclaves pour l'Egypte : les cannes à sucre y viennent en abondance. L'air y est très-chaud. Les chevaux et les bêtes féroces y sont très-communs. Les Nubiens sont courageux, subtils et aiment le

commerce. Ils trafiquent principalement avec les Egyptiens : ils s'adonnent aussi à l'agriculture. D'après les masures d'un grand nombre d'églises, d'images ou statues de Jésus-Christ, de la vierge et de plusieurs saints, qu'on a trouvées, il paroît que la religion chrétienne a été autrefois établie dans ce pays. La Nubie est aujourd'hui sous la domination du roi de Fungi, qui a conquis le royaume de Sennar au S., lequel avoit un roi particulier, tributaire de l'empereur des Abissins. Le roi de Dungala, au N. O., relève de ce prince.

TOPOGRAPHIE.

SENNAR. — *SENNAR*, Capitale de ce royaume et de la Nubie, est une très-grande ville, d'une lieue et demie de tour, très-peuplée, contenant près de 100,000 habitans. Les maisons ne sont que d'un étage, avec des toits plats, et très-mal bâties. Les faubourgs n'ont que des cabanes couvertes de joncs. Le palais du roi est environné de hautes murailles de briques cuites au soleil, et n'est qu'un amas confus de bâtimens. Les chaleurs sont si insupportables, que dans le jour on peut à peine y respirer. Elles durent jusqu'à la fin d'avril, où la saison pluvieuse commence et dure 3 mois, pendant lequel temps l'air est très-malsain. Les productions du pays sont des dents d'éléphant, des tamarins, des civettes, du tabac et de la poudre d'or. Il y a un marché chaque jour de la semaine, où l'on vend toute sorte de provisions et de denrées. Près du palais du roi il s'en tient un autre où l'on vend les esclaves : les femmes se mettent d'un côté, et les hommes de l'autre. Les marchands Egyptiens en achètent un grand nombre chaque année. Le mahométisme est la religion du pays; le peuple est grossier, superstitieux et rusé. Les femmes ont de légers habillemens de soie. Celles de distinction portent des anneaux de divers métaux à leur chevelure, à leurs bras, à leurs jambes, à leurs oreilles et à leurs doigts ; elles vont les jambes nues, et n'ont que de simples sandales à leurs pieds. Les femmes d'un rang inférieur et les jeunes filles s'enveloppent le milieu du corps jusqu'aux genoux d'un morceau d'étoffe. Les hommes vont presque nus. Les marchandises recherchées à Sennar sont des épices, du papier, du fer, de la poterie, des colliers de verre, de la gomme noire avec laquelle ils se teignent les sourcils.

Dungala. — *Dungala*, sur le *Nil*, est la capitale de ce royaume. Les rues sont à moitié désertes. Le roi réside dans un palais très-vaste et fort beau : la ville est assez commerçante.

Cote d'Abex. — Elle s'étend sur le bord occidental de la mer Rouge, elle est à l'E. de la Nubie. Elle a 180 lieues de long, et 43 de large. *Suakem* est une assez grande ville sur la mer Rouge, avec un bon port. Elle est assez commerçante. On pêche quantité de perles sur les côtes d'une petite île du même nom, qui en est près, vers le S. E.

DAR-FOUR.

Situation, limites, air, sol et productions.

Ce royaume est situé entre les 11e et 15e deg. 45 m. de lat. septentrionale, et entre les 23e d. 45 m. et les 27e d. 5 m. de long. à l'E. du méridien de Paris. Il est borné à l'E. par le Kordefan qui le sépare de Sennar; les autres contrées qui lui sont limitrophes sont à peine connues de nom. On n'y trouve ni lacs, ni rivières, ni marais, et dans les temps de sécheresse, il n'y a d'autre eau que celle des puits, que les habitans creusent pour leur utilité. Mais durant la saison des pluies, on voit des torrens plus ou moins grands entrecouper ce pays dans toutes les directions. Avec le vent du sud, règnent les plus grandes chaleurs, et avec celui du sud-est tombent les plus fortes pluies. Le vent du nord et celui du nord-ouest rafraîchissent beaucoup l'air, mais ne durent pas long-temps. Les vents chauds qui chargent l'air d'une poussière épaisse, sont ceux qui soufflent du sud. On y recueille du blé, du maïs, du riz, du chanvre, du millet, plusieurs sortes de légumes et de melons. Il y a dans le Dar-Four plusieurs espèces d'arbres, tels que le platane, le tamarin, le sycomore, et d'autres particuliers au pays; mais à l'exception du tamarin,

il n'en est point dont le fruit mérite d'être cueillis. On y voit quelques dattiers, qui tous ne produisent qu'un fruit petit, sec et sans saveur. Les quadrupèdes sont des chevaux, mais en petit nombre, des moutons et des chèvres, des ânes, des bœufs, des chameaux, des chiens et quelques chats; les principaux animaux sauvages sont le lion, le léopard, l'hyène, le loup, le jackal, le buffle, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe, etc. La gazelle et l'autruche sont très-communes dans le Dar-Four, ainsi que les civettes. Le dotterel oriental, la peintade, la caille égyptienne, le vautour à tête blanche, le perroquet verd, le pigeon, la perdrix rouge et la tourterelle, s'y rencontrent en très-grande quantité. Il y a quelques espèces de couleuvres, des termites, ou fourmis blanches excessivement destructives; des sauterelles, des scarabées, des lézards, des ichneumons beaucoup de caméléons et des maringouins, qui sont très-incommodes dans la saison des pluies. Le fer se trouve en abondance dans le Dar-Four; il possède aussi un peu d'or, de l'albâtre et du marbre de plusieurs sortes. Les rochers y sont en grande partie de granit gris; mais il n'y a que très-peu de pierre propre à bâtir, ou dont on puisse faire de la chaux. L'architecture du Dar-Four est réduite à la simple utilité. Le Fourain n'a besoin que d'un toit léger pour se mettre à l'abri du soleil et de la pluie, et il ne craint pas d'être écrasé par l'édifice qu'il élève pour sa sûreté. Dans toutes les parties du Dar-Four où l'on peut trouver de l'argile, on en construit les murs des maisons, et les gens de la première classe les couvrent d'une couche de plâtre, qu'ils peignent en blanc, en rouge et en noir. Outre un petit mur d'argile qui entoure communément les maisons, se trouve encore au-delà une clôture faite avec des branches d'acacia sec et d'autres bois épineux pour empêcher les esclaves et le bétail de sortir.

Gouvernement. — Le gouvernement d'un seul qui paroît sinon expressément recommandé, au moins indiqué tacitement par les loix de Mahomet, est établi dans le Dar-Four, ainsi que dans les autres contrées

qui professent la religion musulmane. Le monarque n'ayant point de conseil pour régler ou restreindre l'exercice de son autorité, est entièrement despote. Sa seule crainte est de s'aliéner l'armée, qui peut à tout moment lui opposer un concurrent aussi audacieux, et aussi peu scrupuleux que lui. A sa mort l'aîné de ses fils doit hériter du trône, ou son frère s'il n'a point d'enfans mâles ; mais cette loi est souvent enfreinte sous différens prétextes, et la guerre décide des droits des divers prétendans. Les provinces sont gouvernées par des officiers nommés meleks et qui jouissent d'une autorité non moins arbitraire que celle du sultan. Abd-el-Rachman, actuellement régnant, monta sur le trône l'an de l'hégire 1202 (1787). Il est le troisième des fils du sultan Bokar. L'aîné étant mort après un assez long règne, son frère puîné, prétendant, quoiqu'à tort, qu'aucun de ses neveux n'étoit assez âgé pour gouverner, s'empara du trône, et se signala par sa violence et sa rapacité. Peu de temps après son élévation, une foule de mécontens se réunit aux habitans du Kordofan, qui étoient en guerre contre le Dar-Four. Abd-el-Rachman se mit à leur tête, marcha contre son frère, et lui ôta dans une bataille la couronne et la vie. Ce prince, excessivement dissimulé comme tous ses compatriotes, crut devoir, pendant quelque temps, affecter une grande modération, et se couvrir même d'un voile de sainteté ; mais dès qu'il a vu qu'il n'avoit plus de concurrens à redouter, et que son autorité étoit affermie, il n'a plus mis de bornes à sa tyrannie et à son avarice. Il montra cependant quelqu'attention pour l'agriculture. Au commencement de la saison des pluies, qui est celle des semailles, le roi accompagné de ses meleks et de toute sa maison, se rend dans un champ où les cultivateurs sont occupés de leurs travaux, et il creuse de sa main plusieurs trous où il sème du grain. Mais ce n'est de la part d'Abd-el-Rachman, qu'une habitude machinale de suivre les anciennes coutumes, et non le desir de faire le bien : cependant sa conduite à cet égard est assez

louable, tandis que celle qu'il tient à beaucoup d'autres ne l'est nullement. Après ceux qui sont à la tête du gouvernement, sont les faquirs, ou prêtres, la plupart très-ignorans, excepté sur les préceptes du Coran.

Mœurs et usages. — Les Fourains sont malpropres, et quoiqu'ils observent les formalités superstitieuses qui accompagnent les prières mahométanes, ils ne se lavent le corps que rarement. Ils s'épilent; mais au lieu de savon pour se nettoyer, ils emploient une espèce de pâte mêlée de beurre, dont ils se frottent jusqu'à ce que leur peau soit bien sèche. Non-seulement cette pâte fait paroître la peau plus fine, mais elle guérit les éruptions accidentelles, et prévient l'effet d'une transpiration continuelle: ce qui est très-important, parce qu'il n'y a point de bains dans le pays. Les esclaves femelles sont très-adroites à appliquer cette pâte; et cette opération est un des raffinemens de la sensualité africaine. Les Fourains sont plus gais que les Egyptiens, et aiment beaucoup à boire et à danser. Mais le vol, le mensonge, la fraude dans les marchés et tous les vices qui ont rapport à ceux-là, sont excessivement communs dans le Dar-Four. La polygamie y est tolérée, comme chez tous les peuples musulmans. Le sultan Abd-el-Rachman a plus de 100 épouses libres, et plusieurs meleks en ont de 20 à 30. Les Fourains recherchent beaucoup les femmes, et font très-peu de cas de la réserve et de la décence; on voit souvent le père et la fille, le fils et la mère se livrer presqu'à la vue du public à un penchant incestueux. Rien n'est plus cruel pour un Egyptien que de voir sa femme parler publiquement à un autre homme. Il en est qui pour cela seul ont donné la mort à leurs femmes. Les Fourains pensent et agissent autrement. Les maris ne sont nullement jaloux, et pourvu que leur complaisance leur devienne avantageuse, ils cèdent volontiers leur place aux étrangers. D'ailleurs, la situation des femmes du Dar-Four et la manière dont elles sont traitées, ne ressemblent nullement à ce qu'on voit en Europe. Elles ne boivent ni ne mangent jamais avec

les hommes ; et ce sont elles qui exercent quelques-uns des travaux domestiques les plus pénibles. On voit souvent un homme qui voyage, monté commodément sur un âne, tandis que sa femme le suit à pied, chargée des provisions et du bagage : cela n'empêche pas que la femme ne jouisse d'une assez grande autorité dans la maison. Les Fourains ont les traits différens de ceux des nègres de la côte de Guinée. Leurs cheveux sont ordinairement courts et laineux ; mais il y en a qui les ont de la longueur de 8 à 10 pouces ; ce qui est regardé comme une beauté. Ils ont en général la peau très-noire. Outre l'ancienne langue du pays, qui se parle ordinairement dans la plupart des villes et à la cour, l'arabe y est assez usité, et les procès sont plaidés dans les deux langues, en présence du monarque.

Commerce. — Le Dar-Four envoie en Egypte des esclaves, des chameaux, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des dents d'hippopotame, des plumes d'autruche, de la gomme, du piment, des sacs de cuir, beaucoup de perroquets, des singes, des peintades et un peu de cuivre blanc ; il reçoit en retour des Egyptiens des grains d'ambre et autres, de l'étain en petites barres, des anneaux d'argent et de cuivre pour le poignet et le bas de la jambe ; des tapis, des toiles de coton, des lames de sabre, tirées d'Allemagne, de petits miroirs, des armes à feu, du café, des bonnets rouges de Barbarie, des soieries de Chio, d'Alep et de Damas, des souliers de maroquin rouge, beaucoup de papier à écrire, du savon, des mousselines et toiles de coton des Indes, etc.

Le sultan fait lui-même le commerce. L'une des branches les plus considérables de ses revenus est le tribut des Arabes qui font paître leurs troupeaux dans ses Etats. Il perçoit un droit sur toutes les marchandises qui entrent dans le Dar-Four ; toutes les confiscations sont à son profit, et quiconque plaide lui doit un présent.

Population. — Il seroit difficile d'évaluer le nombre des habitans d'un pays aussi peu civilisé que le Dar-

Four. Dans la dernière guerre que le sultan fit à celui qui s'étoit emparé de la souveraineté de Kordofan, l'armée Fouraine fut portée à 3,000 hommes, et d'après plusieurs considérations, il ne paroît pas que la totalité de la population s'élève beaucoup au-delà de 200,000 ames. Le nombre des villages, composé de maisons éparses, est considérable; mais les plus grands ne contiennent que quelques centaines d'habitans, et dans tout le royaume il n'y a que 8 à 10 villes bien peuplées, c'est-à-dire ayant de 5 à 6 mille habitans.

TOPOGRAPHIE.

Cobbé. Cette ville est située au 14e deg. 11 min. de lat. N., et au 25e deg. 53 min. de long. E. Elle a près d'une lieue de longueur, mais est très-étroite. Les maisons sont chacune dans une vaste enceinte de palissades, et les enceintes sont séparées par un grand espace de terrein en friche. La ville est remplie d'arbres de toute espèce; dans la saison des pluies, elle est entourée d'un torrent. Les habitans tirent l'eau qu'ils boivent des puits peu profonds, qu'ils ont dans la plupart de leurs enclos, et dont les meilleurs sont les plus voisins du torrent: l'eau en général en est trouble, d'un goût désagréable et quelquefois rare. Presque tous les habitans de Cobbé sont des marchands qui font le commerce d'Egypte, d'où quelques-uns sont originaires. Au S. E. de la ville est un marché où l'on vend toutes sortes de provisions et quelquefois des esclaves. Il y a trois ou quatre écoles où les enfans apprennent à lire et à écrire, et deux mosquées, dont une nouvellement bâtie (1).

(1) Extrait du Voyage de Browne.

ARTICLE IV.

ABISSINIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 300 l. { Entre } 6° et 20° d. de lat. N.
Larg. 267 { les } 23 d. 40 m. et 41 d. 40 m. de long. E.
Contenant 42,000 lieues carrées.

Limites.

L'Abissinie est bornée au N. par la Nubie; à l'E. en partie par la mer Rouge et en partie par le royaume de Dancali; à l'O. par le royaume de Gojam; et au S. par le royaume de Gingiro et Alaba.

M. Bruce, qui nous fournit cet article, assure qu'elle renferme les provinces suivantes, savoir:

1°. Masuah; 2°. Tigré; 3°. Samen; 4°. Begember; 5°. Amhara; 6°. Walaka; 7°. Gojam; 8°. Damot; 9°. Maisha; 10°. Dembea; 11°. Kuara; 12°. Nara.

Air et température.— La saison y est pluvieuse pendant six mois de l'année, depuis avril jusqu'en septembre. A ces pluies succèdent, sans intervalle, un ciel sans nuage et un soleil vertical; et des nuits froides remplacent aussi immédiatement ces jours brûlans. Malgré la chaleur des jours, la terre est continuellement froide, au point de causer des sensations désagréables à la plante des pieds. Cette froidure de la terre est en partie l'effet des six mois de pluie pendant lesquels le soleil reste caché, et en partie, celui de l'égalité continuelle des jours et des nuits.

Quadrupèdes.— Il n'y a peut-être pas de pays au monde qui produise une aussi grande quantité de quadrupèdes, doux ou féroces, que l'Abissinie. Parmi les animaux apprivoisés on remarque une

quantité considérable de vaches de toute espèce et de différente taille, dont quelques-unes ont des cornes de diverse longueur, et d'autres n'en ont pas du tout, et qui diffèrent encore par la couleur et la longueur de leurs poils.

Parmi les animaux sauvages, on trouve un nombre prodigieux de gazelles, ou espèce d'antelopes; le bohur, le sassa, le feeho, le madequa, et une infinité d'autres; mais parmi ces animaux, le plus multiplié est l'hyène. Il y en a peu de l'espèce du chien et du renard. Celui qu'on appelle *jackal* est le plus nombreux. Il ressemble précisément aux animaux de ce nom que l'on trouve en Barbarie et en Syrie, que l'on entend chasser par troupes, et qui aboient le soir et le matin. On trouve souvent dans les marais et dans les forêts qui bordent les rivières, des sangliers semblables à ceux de Barbarie et d'Europe; mais ils sont plus petits, et leur chair plus délicate.

L'éléphant, le rhinocéros, la giraffe et le caméléopard habitent la partie basse du pays chaud. Le lion, le léopard, la saadh (la panthère), ne se trouvent pas dans le haut pays, qui est cultivé. L'hippopotame et le crocodile abondent dans toutes les rivières, non-seulement de l'Abissinie, mais encore de la Nubie et de l'Egypte. On trouve dans le bas-pays, vers les frontières d'Atbara, plusieurs animaux de l'espèce de l'âne; mais les zèbres habitent les pays de Fazuclo et Nara.

Le plus féroce de tous ces quadrupèdes est l'hyène. C'étoit, dit notre auteur, un fléau pour tous les quartiers de l'Abissinie; il y en avoit dans la ville et dans la campagne, et je crois que leur nombre surpassoit celui des montons. La ville de Gondar en étoit remplie, depuis le soir jusqu'à la pointe du jour; ils y venoient se disputer les restes des cadavres massacrés, que ces peuples cruels ne se donnoient pas la peine d'enterrer.

Oiseaux.— En Abissinie, le nombre des oiseaux surpasse de beaucoup celui des autres animaux. Le haut et le bas pays en sont souvent couverts. Ceux de la pre-

mière espèce sont les oiseaux carnivores. Tout le pays est ravagé par plusieurs sortes d'aigles et d'éperviers, et par un nombre encore plus grand d'oiseaux de l'espèce du vautour. Au retour du soleil, après les pluies du tropique, on voit arriver régulièrement en Ethiopie cette espèce de milan appelé *haddaya*, et qui est si commun en Egypte. Le *nissar*, ou aigle d'or, est non-seulement le plus grand des aigles; mais sûrement un des plus grands des oiseaux. Il a 8 pieds 4 pouces d'une aile à l'autre. Les auteurs qui ont écrit l'histoire de l'Abissinie ont donné des descriptions particulières de l'aigle noir ou rachamah, de l'erkoom, du moroc, du sheregrig et du waalia. Nous renvoyons à ces ouvrages célèbres les personnes qui desirent connoître particulièrement ces différens oiseaux.

Les poules d'eau ne sont pas communes en Abissinie, sur-tout celles qui ont les pattes rayées. On y voit une variété prodigieuse de cygognes dans le mois de mai, lorsque les pluies commencent. Il y a des bécassines dans toutes les fondrières profondes et herbeuses, et on y trouve différentes espèces d'hirondelles connues en Europe. Celles qui y sont communes passent en Abissinie à l'époque où elles s'éloignent de l'Europe. Il y a quelques hiboux; mais ils sont d'une grandeur prodigieuse et d'une très-grande beauté. Il n'y a point d'oies domestiques ou sauvages, excepté celles qu'on appelle ordinairement oies d'or, oies du Nil, ou oies du Cap, et qui sont communes dans tout le midi de l'Afrique. Elles font leurs nids sur des arbres, et s'y tiennent ordinairement, quand elles ne sont pas dans l'eau.

Insectes. — Nous allons parler du plus remarquable des insectes de l'Abissinie, c'est le *tsaltsalya*, ou mouche. Cet insecte prouve d'une manière frappante, qu'on se trompe souvent en jugeant sur l'apparence. Si nous considérons seulement sa petitesse, sa foiblesse, son manque de variété, ou de beauté, cet animal est sans doute le plus méprisable, le plus insignifiant des ouvrages du créateur. Mais repor-

tons-nous à son histoire, aux détails de sa puissance, et nous serons obligés de reconnoître l'extrême injustice que nous lui faisons, en refusant de l'examiner. Nous serons forcés d'avouer, avec la plus grande surprise, que ces animaux monstrueux, les éléphans, les rhinocéros, les lions et les tigres qui habitent les mêmes forêts, lui sont de beaucoup inférieurs, et que la vue, le bruit de ce petit insecte, lors même qu'on ne le voit pas, répand parmi les hommes et les animaux, plus de frayeur, de mouvement, de désordre, que les hordes réunies de ces animaux monstrueux, leur nombre fût-il dix fois plus grand qu'il ne l'est réellement.

Aucun naturaliste n'a donné la description de cet insecte. Il est un peu plus grand qu'une abeille ; mais plus effilé. Lorsqu'il paroît, ou que son bourdonnement se fait entendre, les bestiaux quittent leurs pâturages, et courent égarés dans les campagnes, jusqu'à ce qu'ils meurent de fatigue, de frayeur et de faim. Le seul remède est de s'éloigner de toute terre végétale, de gagner les sables stériles d'Atbara, et d'y rester tant que les pluies continuent, cet ennemi cruel disparoissant à l'approche du soleil. Quoique le chameau soit d'une taille et d'une force prodigieuse, et que son corps soit couvert d'une peau épaisse, et garanti par de grandes masses de chair, il ne peut résister aux piqûres violentes que cette mouche lui fait avec sa trompe pointue, il faut qu'il s'empresse de chercher un refuge parmi les sables d'Atbara : autrement, une fois piqué, tout son corps, sa tête, ses jambes, se couvrent de larges bosses qui enflent, percent, tombent en pourriture, et causent infailliblement la mort de l'animal.

Productions végétales. — Selon le témoignage des voyageurs, l'Abissinie produit du blé froment, de l'orge, du blé sarrasin, du millet, de l'avoine en abondance. Le climat y favorise la production du riz, et les bas-fonds du pays sont si abondans en cette denrée, qu'ils suffiroient pour en fournir à une grande partie de l'Afrique. L'Abissinie produit encore beau-

coup de fruits, comme limons, citrons, oranges, et figues. Les forêts même sont remplies de ces sortes de productions, dont les fleurs répandent une odeur fort agréable.

Les cannes à sucre y croissent avec facilité; mais les habitans ignorent l'art d'en extraire le suc. On y recueille beaucoup de coton et de très-beau lin; un grand nombre de plantes médicinales, telles que le séné, l'aloès, la myrrhe, la casse, le tamarin, et une si grande quantité de miel et de cire, qu'on ne se sert point de chandelles de suif.

Il paroît que le *papyrus*, plante très-connue en Egypte, y a été apporté il y a long-temps, de l'Ethiopie. Cette plante se trouve aussi en Abissinie, ainsi que le *balessar*, le *baume* ou *balsamine*. Dès les premiers âges du monde, les peuples de l'Orient estimoient beaucoup cette plante. Nous apprenons par l'Ecriture, la plus ancienne histoire qui existe, que les Ismaélites, ou conducteurs et marchands Arabes, qui apportent en Egypte les productions de l'Inde, avoient du baume dans leurs cargaisons. L'*ensete* est une plante herbeuse, qui croît et vient parfaitement à Gondar; mais cette plante est plus commune dans cette partie de Maisha et de Goutto, qui est à l'O. du Nil : il y en a des plantations considérables, et c'est presque la seule nourriture des Galles qui habitent cette province. Cette plante est une nourriture délicieuse, lorsqu'elle est tendre, bien bouillie, comme le turneps, et qu'on la mange avec du lait ou du beurre; elle est tout-à-la-fois saine, nourrissante, et de digestion facile. Le *teff* est une espèce de grain que l'on sème ordinairement dans toute l'Abissinie, et qui paroît venir également bien dans toute sorte de terreins : c'est avec le teff que l'on fait le pain qui se mange dans tout le pays. Les Abissins ont une grande quantité de froment; ils en ont même d'une excellente qualité : aussi, font-ils du pain blanc aussi agréable que dans aucune partie du monde, tant par la couleur que par le goût; mais il n'y a que les personnes du plus haut rang qui en man-

gent. L'acacia est très-commun en Abissinie, ainsi que différentes productions curieuses du règne végétal. Notre auteur a donné la description d'une grande partie de ces végétaux; et il en a fait faire de bonnes gravures, qui ne peuvent manquer d'intéresser et d'instruire le botaniste curieux.

Rivières et lacs. — Les principales rivières sont, l'*Abawi*, le *Tacuse*, le *Moreb* et le *Hawash*. Le lac de *Tzana*, sans parler de ceux de *Gooderoo* et de *Court-Ohha*, est la plus grande étendue d'eau que l'on connoisse dans ce pays. Cependant, on a exagéré de beaucoup son étendue; il a 12 lieues dans sa plus grande largeur, et 16 en longueur. Le Nil en traverse l'extrémité, et son courant est toujours visible. Dans les mois de sécheresse, depuis octobre jusqu'en mars, le lac perd beaucoup de son étendue; mais après ce temps, toutes les rivières qui l'entourent s'élèvent et s'y perdent comme des rayons qui aboutissent à un centre commun. Alors, le lac grossit; il s'étend dans les plaines voisines, et sa surface finit par être beaucoup plus considérable.

Il y a environ onze îles habitées dans ce lac; autrefois ces îles servoient de prisons pour les grands: quelquefois ils s'y retiroient volontairement, lorsqu'ils étoient dégoûtés des affaires publiques, ou que de grands malheurs les accabloient: quelquefois aussi c'étoit là que l'on déposoit des effets précieux pendant des temps de dissensions.

Cataractes du Nil.—Nous nous bornerons à donner à nos lecteurs quelques détails sur la grande cataracte d'*Alata*, l'objet le plus magnifique que M. Bruce ait jamais vu. On a souvent exagéré son élévation; les missionnaires ont dit que sa chute a environ 16 aunes, ou 50 pieds. Il est, dans le fait, très-difficile de la mesurer; mais après avoir posé de longs bâtons et des perches de diverses longueurs, à différentes éminences du rocher, depuis le niveau de l'eau, M. Bruce croit pouvoir avancer qu'elle approche plus de 40 pieds que de toute autre mesure. La rivière avoit été prodigieusement grossie par la pluie, et elle for-

moit en tombant, une nappe d'eau non-interrompue, de plus d'un quart de lieue d'étendue : la rapidité de l'eau, et le bruit qu'elle faisoit étoient vraiment terribles : il en fut étourdi, et pendant quelque temps, il eut des vertiges. Un brouillard épais entouroit la cascade, et suspendu sur le torrent, il en marquoit le cours, quoiqu'on ne pût distinguer l'eau. La riviere quoique grossie par la pluie, conservoit sa limpidité naturelle, et, autant qu'on pouvoit le distinguer, elle tomboit dans un bassin profond qui se trouvoit creusé dans le roc, et de là elle retomboit en vingt barres différentes au pied du précipice : le torrent, en se précipitant, paroissoit en partie retourner avec fureur sur le rocher; l'autre partie suivoit son cours avec rapidité : ses vagues, en se rapprochant, s'agitoient avec violence et s'élevoient en bouillonnant.

Jérôme Lobo prétend qu'il s'est assis sous l'arc formé par la force projectile de l'eau qui s'élance vers le précipice ; il dit, qu'assis tranquillement au pied du rocher, et regardant à travers l'eau qui se précipitoit en barre recourbée, il vit plusieurs arcs-en-ciel d'une beauté inconcevable dans ce prisme extraordinaire. M. Bruce n'hésite pas à affirmer que cette assertion est de toute fausseté. Au pied du rocher est un bassin profond, rempli d'eau sans cesse agitée ; en supposant (ce qui n'est pas) qu'il y eût un siége quelconque au milieu de ce bassin, il est absolument impossible qu'un homme, quelque fort qu'il soit, y parvienne. M. Bruce étoit jeune et vigoureux ; c'étoit un nageur hardi, exercé, infatigable, et cependant il étoit parfaitement sûr qu'il ne seroit pas parvenu en cet endroit, en traversant la partie du bassin la moins agitée. Supposons encore le moine placé sur son siége imaginaire, sous le ceintre de cet arc immense que l'eau décrit en tombant; il faut qu'il ait eu un courage plus qu'humain, un courage qu'on n'acquiert point dans la vie monastique, pour s'amuser à philosopher sur l'optique, dans un endroit où ses yeux éblouis devoient voir tout ce qui l'entou-

roit en mouvement; où le torrent, imitant le bruit du tonnerre le plus épouvantable, paroît vouloir ébranler le roc jusques dans ses fondemens; où les nerfs semblent prêts à se déchirer, et où l'on doit être privé de tous ses sens, excepté de celui de l'ouïe. C'étoit une vue magnifique, que des siècles entiers n'effaceroient pas de la mémoire de M. Bruce: elle le frappa d'une sorte de stupeur; il oublia et le lieu où il étoit et tout autre objet terrestre. Cette cataracte est un des plus magnifiques, un des plus sublimes ouvrages du créateur.

Sources du Nil. — Les Agows de Damot rendent des honneurs divins au Nil : ils adorent ce fleuve, et des milliers de troupeaux ont été et sont encore offerts à l'esprit qu'ils croient habiter à ces sources. On ne voit pas les sources du Nil, du village de Geesh, quoiqu'il n'en soit éloigné que de 300 toises. Au milieu d'un marais, presqu'au pied de la montagne de Geesli, on découvre une éminence de forme circulaire, qui a environ 3 pieds au-dessus de la surface du marais : son diamètre n'a que 12 pieds. Ce monticule est entouré d'un ruisseau très-petit, qui reçoit l'eau, et qui la vide à l'orient. Il est solidement construit avec de la terre couverte de gazon que l'on apporte des bords du marais, et on l'entretient avec le plus grand soin. Voilà l'autel sur lequel les Agows font toutes leurs cérémonies religieuses. Au milieu de cet autel est un trou qui paroît fait, ou du moins agrandi par la main des hommes. On en retire soigneusement le gazon ou autres plantes aquatiques, et l'eau qu'il renferme est parfaitement pure et limpide; mais on ne distingue, sur la surface, ni bouillonnement ni agitation. Cette embouchure, ou ouverture de la source, a, dans quelques endroits, 2 pieds 10 pouces de diamètre, et l'eau est à environ 2 pouces au-dessous du bord. La source a près de 6 pieds 3 pouces de profondeur.

A 10 pieds de cette première source, un peu au S. O., est la fontaine sacrée, qui a environ 11 pouces de diamètre : mais elle a 8 pieds 3 pouces de pro-

fondeur ; et à près de 20 pieds de la première source, est la troisième, dont l'embouchure a un peu plus de 2 pieds de largeur, et 5 pieds 8 pouces de profondeur. Avec un quart de cercle en cuivre, d'un rayon de 3 pieds, M. Bruce trouva que sa latitude N. est à 10 d. 59 m., et que la latitude de la principale source du Nil, que les Jésuites ont supposée à tout hasard à 12 degrés N., est exactement à 10 d. 59 m. 25 s. en nombres ronds. M. Bruce assure que sa longitude E. est 34 d. 35 m. 30 s.

Causes des inondations du Nil. — Le soleil restant pendant quelques jours, presque fixé sur le tropique du capricorne, l'air s'y raréfie, au point que les vents, plus pesans, chargés de particules aqueuses, se précipitent dans ces régions de la mer Atlantique à l'O., et de l'Océan Indien à l'E. Après avoir concentré, comme dans un foyer, cette quantité prodigieuse de vapeurs, le soleil les met en agitation, et les traînant à sa suite dans sa marche rapide vers le Nord, tous les deux ans le 7 janvier, il paroît avoir étendu son pouvoir jusques sur l'atmosphère de Gondar : c'est alors qu'il s'y montre sous un ciel blanc, pommelé et couvert de nuages clairs. Le soleil est à cette époque, à 34 degrés du zénith, et, pendant les mois précédens, le ciel n'a été obscurci par aucune tache nébuleuse. Le soleil, s'avançant vers la ligne avec une rapidité toujours croissante, et décrivant des lignes spirales plus grandes, porte quelques gouttes de pluie à Gondar, le premier mars : il est alors à 5 degrés du zénith : les gouttes sont absorbées avec avidité par le terrein desséché, et le soleil paroît être alors au plus haut degré de cette influence qui amène la pluie : elle ne tombe alors qu'en grosses gouttes, et ne dure que quelques instans ; mais la saison commence à être décidément pluvieuse à son arrivée au zénith de chaque endroit, et ces pluies continuent et augmentent après qu'il l'a passé dans sa marche vers le Nord.

En avril, toutes les rivières du pays d'Amhara, de Begember et de Lasta, d'abord changées de cou-

leur, commencent à grossir et à se jeter dans le Nil, dans les parties de son cours qui les avoisinent davantage : alors le fleuve, par la hauteur de sa pente, se fait un passage à travers le lac stagnant, sans mêler ses eaux avec les siennes. Au commencement de mai, des centaines de ruisseaux descendent de Gojam, Damot, Maisha et Dembea, et se jettent dans le lac Tzana, diminué par l'excessive évaporation de la saison précédente : alors ce lac commence à se remplir insensiblement, et fournit une grande quantité d'eau au Nil, au-dessus de la cataracte d'Alata. Au commencement de juin, le soleil ayant traversé toute l'Abissinie, les rivières se trouvent toutes grossies, et c'est le temps des grosses pluies périodiques de ce pays ; le soleil est alors, pendant quelques jours, pour ainsi dire, fixé sur le tropique du cancer.

Dès que le soleil a passé la ligne, la saison pluvieuse commence au S., à mesure qu'il approche du zénith de chaque endroit; mais la situation et les besoins du pays n'étant plus les mêmes, l'inondation n'est pas produite par les mêmes moyens. Une haute chaîne de montagnes, qui commence au-delà du 6e degré S., traverse le milieu du continent jusques sous le Cap de Bonne-Espérance, et coupe la partie méridionale de la péninsule, presque de la même manière que le Nil sépare la partie septentrionale. Un vent violent du S., arrêtant le cours des vapeurs condensées, les force à se briser contre le sommet glacé de cette chaîne de montagnes, et elles forment des rivières qui, suivant la pente du terrein, prennent leur cours à l'E. ou à l'O. Si c'est vers l'O., elles se précipitent des montagnes dans la mer Atlantique; si leur cours est à l'E., elles tombent dans l'océan Indien.

TOPOGRAPHIE.

Gondar, capitale de l'Abissinie, est située sur une montagne très-élevée : la ville est bâtie sur le sommet, qui est presque uni. Les maisons sont faites entièrement avec de

l'argile, et la couverture est en chaume et en forme de cône. C'est la construction qu'elles ont toujours dans les pays sujets aux pluies du tropique. A l'extrémité occidentale de la ville, est la maison du roi, qui étoit autrefois un édifice considérable; il étoit carré et flanqué de tours aussi carrées; il avoit quatre étages; et du point le plus élevé, on avoit la vue magnifique de tout le pays situé au sud du lac Tzana. Une grande partie de cet édifice a été brûlée en différens temps, et est maintenant en ruines; mais il y a encore de grands appartemens dans les deux étages inférieurs, et la salle d'audience a plus de 120 pieds de long.

Le palais et tous les bâtimens contigus sont entourés d'une muraille de pierre dure, qui a 30 pieds de haut; il y a des créneaux sur la muraille extérieure, et entre l'intérieure et l'extérieure un parapet couvert, par lequel on peut traverser et regarder dans la rue. Il paroît qu'il n'y a jamais eu d'embrasures pour le canon, et les quatre côtés de la muraille ont plus d'une demi-lieue de longueur. Après avoir, pendant trois ans, observé très-fréquemment le soleil et les étoiles le jour et la nuit, avec un quart de cercle d'un rayon de trois pieds et deux excellens télescopes, et les petites différences des observations partagées, M. Bruce fixe la latitude de Gondar à 12 deg. 34 m. 30 sec. N., et d'après plusieurs observations faites sur les satellites de Jupiter, et notamment sur le premier, pendant leurs immersions et émersions, dans le même espace de temps, sa longit. E. est de 35 deg. 13 min.

Dixan est la première ville de l'Abissinie, du côté de Taranta. Elle est bâtie sur le sommet d'une montagne, qui a parfaitement la forme d'un pain de sucre. Une vallée profonde l'entoure de tous côtés comme une tranchée, et la route tourne spiralement sur la montagne et vient aboutir parmi les maisons. Il en est de Dixan comme de la plupart des places frontières: c'est là que se rendent les mauvais sujets des deux pays contigus. Cette ville, très-peuplée, est habitée par des maures et des chrétiens. Le seul commerce qu'ils y font est de vendre des enfans. Les chrétiens conduisent à Dixan, comme dans un dépôt sûr, ceux qu'ils ont volés dans l'Abissinie: là on les livre aux maures, qui les conduisent à un certain marché, à Masuah, d'où on les envoie dans l'Arabie ou dans l'Inde. Les prêtres de la province de Tigré, surtout ceux qui sont près du rocher de Damo, se mêlent ouvertement de ce commerce infâme. Dixan est à 14 degrés,

57 min. 55 sec. de latit. N., et à 37 degrés 47 min. 30 secondes de long. E.

Axum. On croit que cette ville a été autrefois la capitale de l'Abissinie, et ses ruines sont aujourd'hui très-considérables; mais, comme les villes des anciens temps, elle n'est composée que d'édifices publics. Dans une place, qui semble avoir été le centre de la ville, il y a 40 obélisques, dont aucun n'a d'hiéroglyphes; ils sont tous d'un morceau de granit, et sur le sommet de celui qui est debout, il y a une coupe très-bien taillée, dans le goût des Grecs. Axum est arrosée par un petit ruisseau, qui, prenant sa source dans une fontaine, coule toute l'année dans une vallée étroite où sont les rangées d'obélisques. Ce ruisseau tombe dans un bassin magnifique de 150 pieds carrés, et l'eau sert à arroser à volonté les jardins environnans, où il y a peu de fruits, excepté des grenades, qui encore ne sont pas bien bonnes. La latitude de cette ville est à 14 degrés 6 min. 36 sec. N.

Masuah. Les maisons de cette ville, placée sur une île qui porte le même nom, sur la côte de l'Abissinie que baigne la mer Rouge, sont en général bâties avec des pieux et du gazon, comme dans les villes de l'Arabie; mais il y en a, en outre, environ vingt construites en pierres, et six ou huit ont deux étages. Lat. N. 15 deg. 35 min. 5 sec. Long. E. 37 deg. 16 min. 30 sec.

Commerce. — Quelque peu étendue que soit l'île de Masuah, malgré l'oppression et l'injustice de son gouvernement, il s'y fait un commerce considérable; mais le trafic s'y ressent de la malpropreté des habitans, et le commerce n'embrasse que les articles qui exigent peu de capitaux. La main rapace de l'autorité se mêle de toutes les transactions, et par conséquent la propriété est trop peu garantie, pour que l'on se hasarde à l'employer à des marchandises de prix.

Les Agows fournissent à Gondar, et à tous les pays environnans, les objets nécessaires à l'existence, tels que les bestiaux, le miel, le beurre, le froment, les cuirs, la cire et quantité d'articles de ce genre. Ces Agows habitent une province où se trouvent les sources du Nil, et qui n'a pas 20 lieues de longueur, ni la moitié de cette largeur. Ces Agows viennent

habituellement à la file, 1,000 ou 1,500 à-la-fois, chargés de ces approvisionnemens pour la capitale.

On doit naturellement être surpris que dans un trajet aussi long que celui de 35 lieues, et dans un tel climat, le beurre ne se liquéfie pas, et par conséquent ne tombe pas dans un état de fusion, bien voisin de la corruption. Cet accident est prévenu par la racine d'une herbe appelée *moc-moco*, dont la couleur est jaune, et qui a à-peu-près la forme d'une carotte : les Agows la pilent et la mêlent avec leur beurre ; et une petite quantité de cette racine le conserve frais pendant très-long-temps.

Religion. — M. Bruce nous apprend que, suivant les annales de l'Abissinie, tout ce pays étoit, du temps de Salomon, converti au Judaïsme, et que le gouvernement de l'église et de l'Etat suivoit les usages établis alors à Jérusalem.

Quelques auteurs ecclésiastiques voudroient, plutôt par attachement à des systèmes particuliers que par conviction, nous persuader que du temps des premiers apôtres, les habitans de l'Abissinie embrassèrent le christianisme; mais il paroît que leur conversion fut l'effet des travaux de Frumence, l'apôtre des Abissins, et nous trouvons qu'elle s'opéra en l'année de Jésus-Christ 333.

Frumence, leur premier évêque, ayant reçu les ordres vers l'an 333, et ayant été instruit dans la religion des Grecs de l'église d'Alexandrie, par Saint Athanase, alors évêque de Saint-Marc, il s'ensuit que la véritable religion que les Abyssins reçurent, en se convertissant au christianisme, est celle de l'église Grecque. Ils communient sous les deux espèces, avec un pain sans levain, et du raisin pilé avec son écorce : c'est une espèce de marmelade, que l'on donne dans une cuiller plate. Ils se font aussi circoncire.

Histoire. — L'histoire d'un peuple aussi peu civilisé et aussi barbare que les Abissins, ne pouvant offrir qu'un intérêt fort médiocre à la curiosité du

lecteur, nous renverrons ceux qui desireroient des détails sur ce sujet, au voyage même de M. Bruce.

ARTICLE V.

FAISAN, BORNOU ET CASHNA.

On a souvent regretté que les Européens ne connussent que très-peu, ou point du tout, l'intérieur de l'Afrique : aussi, nous trouvons-nous heureux de voir que quelques hommes riches et instruits se soient réunis en société, dans le dessein de visiter ces contrées. Cette société se forma en Angleterre, le 9 juin 1788, et le même jour un comité composé de quelques-uns de ses membres, savoir, *lord Rawdon*, *l'évêque de Llandaff*, *sir Joseph Banks*, *M. Beaufroy et M. Stuart*, fut chargé de la direction des fonds, du soin de la correspondance, et du choix des personnes auxquelles on confieroit cette mission géographique. Persuadé de l'importance de l'objet que la société avoit en vue, le comité ne perdit point de temps pour exécuter le plan qu'elle avoit formé. On lui recommanda deux personnes ; elles parurent avoir tous les talens nécessaires pour faire les recherches projetées, et le choix tomba sur elles. L'une de ces personnes étoit M. *Ledyard*, et l'autre M. *Lucas* ; mais un événement malheureux priva bientôt la société du premier de ces deux savans voyageurs.

« Sans doute, dit un respectable journaliste littéraire (1), on devoit espérer de grands renseignemens de ces deux missionnaires géographes ; et quoique les intentions de la société ne soient pas entièrement remplies, les éclaircissemens qu'elle a reçus sont de nature, sinon à satisfaire pleinement, du moins à exciter la curiosité des géographes.

(1) *Monthly review, new series*, vol. 2, page 63.

» M. Ledyard entreprit, suivant son desir, la tâche périlleuse et difficile de traverser de l'Est à l'Ouest, dans la latitude attribuée au Niger, les parties les plus étendues du continent de l'Afrique. Il quitta Londres pour exécuter cette entreprise hardie, le 30 juin 1788, et le 19 août il arriva au Caire.

» De là, il fit parvenir à ses commettans des renseignemens qui annonçoient qu'il avoit voyagé en observateur qui sait réfléchir et comparer. Telles étoient les informations qu'il s'y procura des marchands d'esclaves, voyageurs, et de quelques autres personnes, sur l'intérieur de l'Afrique, qu'il étoit impatient d'y pénétrer. Il écrivit au comité que sa première dépêche seroit datée de Sennar, à 200 lieues au S. du Caire. Mais sa mort, attribuée à différentes causes, l'arrêta au commencement de ses recherches, et fit perdre les espérances qu'avoit données son voyage projeté.

» M. Ledyard avoit un esprit propre aux découvertes ; la nature l'avoit formé pour réussir dans les entreprises hardies et périlleuses: aussi sa perte doit-elle être regardée comme un malheur.

» Ainsi trompés dans les espérances que nous avoient données les talens du malheureux Ledyard, et justement affligés de sa perte, nous nous reportons aux renseignemens publiés par M. Lucas, qui forment la plus grande partie du volume publié par la société. Il s'embarqua pour Tripoli le 1 octobre 1788, avec des instructions pour se rendre à travers les déserts de Sahra, dans le royaume de Faisan, à l'effet d'y recueillir et de transmettre, par la voie de Tripoli, tous les renseignemens que le peuple du Faisan, ou les marchands qui fréquentent ce pays, pourroient lui donner sur l'intérieur du continent : il devoit retourner par Gambie, ou la côte de Guinée.

» Les instructions pour les grandes entreprises sont plus aisément données qu'exécutées. C'est ce qu'éprouva M. Lucas. Il partit, il est vrai, pour le royaume de Faisan, monté sur une superbe mule que

lui avoit donné le bey, fils aîné du pacha, et accompagné de chérifs, bien résolu sans doute de pénétrer de Tripoli jusqu'à Gambie; mais son voyage, qui commença le 1 février 1789, se termina à Mesurata le 7 février.

» Privé de voir le *Faisan*, et les autres parties intérieures de l'Afrique, M. Lucas pria ses compagnons de voyage de lui donner les renseignemens qu'ils pouvoient avoir sur ces différentes contrées. Le récit suivant est le résultat de ceux qui lui ont été fournis par le chérif Imhammed. Selon ce chérif, le royaume de *Faisan* est un petit territoire arrondi, placé dans un désert immense, comme une île au milieu de l'océan; il contient environ cent villes et villages, dont *Mourzouk* est la capitale; cette ville est à près de 130 lieues au S. de Mesurata: on voit dans ce royaume quelques débris respectables d'une ancienne magnificence; quelques cantons très-fertiles, un grand nombre de lacs fumans, qui produisent une espèce de fossile alcali, appelé *trona*. L'agriculture et le soin des troupeaux sont les principales occupations des habitans. Ils ne paroissent pas avoir de monnoie, elle est représentée par la poudre d'or; leurs maisons, ou pour mieux dire, leurs huttes, sont bâties en argile, et couvertes de branches d'arbres, sur lesquelles on met de la terre: cette toiture suffit, parce qu'il n'y pleut jamais. Leur habillement ressemble à celui des maures de Barbarie; mais pendant les chaleurs de l'été, qui sont prodigieuses, ils ne portent que des pantalons et un bonnet, pour mettre leur tête à l'abri de l'action immédiate du soleil. Leur souverain, qui est tributaire du bacha de Tripoli, administre la justice avec impartialité ».

L'auteur continue en disant qu'au S. E. de Mourzouk, à la distance de 50 lieues, est un désert sablonneux, large de 66 lieues. Au-delà sont les montagnes de *Tibesti*, habitées par des sauvages féroces, tributaires du Faisan. Les plaines situées entre les montagnes sont, dit-on, fertilisées par des ruisseaux

innombrables ; elles abondent en blé, et sont renommées pour l'espèce de chameaux qu'on y trouve. Le tribut que les Tibestiens payent au roi de Faisan, consiste en séné, dont la quantité se monte à vingt charges de chameaux.

Ce royaume est très-peu considérable, si on le compare avec les deux grands empires de Bornou et Cashna, qui sont situés au sud du Faisan, et qui occupent ce pays immense qui s'étend depuis la rivière des Antelopes, jusqu'à 400 lieues à l'O., et renferme une grande partie du cours du Niger. On assure que Cashna contient mille villes et villages, et à Bornou, qui est encore plus considérable, on parle, dit-on, trente langages différens. Le dernier empire est représenté comme un pays fertile et magnifique : sa capitale est située à une journée de la rivière *Wod-el-Gazel*, qui se perd dans les sables du désert immense de Bilma. Elle est habitée par des pâtres, vivant sous des tentes, comme les anciens patriarches, et dont toute la richesse consiste dans leurs troupeaux (1) (*Bornou* ou Bernoa signifie terre de Noé; les Arabes croient que lorsque le déluge diminua, les montagnes de ce pays reçurent l'arche.) Quoique les peuples qui l'habitent cultivent différentes sortes de grains, l'usage de la charrue est inconnu ; la houe est le seul instrument des cultivateurs. On y trouve, en abondance, des raisins, des abricots, des grenades, des limons, et deux espèces de melons, le melon d'eau et le melon musqué ; mais un des meilleurs végétaux, est un arbre appelé *kedeyna*, qui, par sa forme et sa hauteur, ressemble à l'olivier, et à la feuille du limonier. Cet arbre produit une noix, dont on estime également l'amande et l'écale ; la première, comme un fruit, et la seconde, en raison de l'huile qu'elle fournit quand elle est pilée. Le peuple de Bornou l'emploie dans ses lampes, en place d'huile

(1) Les chevaux, les bêtes à cornes, les chèvres, les moutons et les chameaux, sont les animaux que l'on trouve ordinairement dans ce pays.

d'olive. Les abeilles y sont si nombreuses, qu'on jette souvent la cire, comme un article qui n'a aucune valeur dans les marchés. Nous ne disons rien de la religion, qui est mahométane; du gouvernement, qui est une monarchie élective, et de l'usage singulier de choisir un nouveau roi parmi les enfans du dernier; mais nous dirons un mot du sultan actuel, de ses femmes et de ses enfans.

Le sultan actuel, qui s'appelle Alli, est un homme sans faste, et uni dans ses habillemens : rarement il en porte d'autres qu'une chemise bleue de coton ou de soie, et un turban de soie ou de mousseline, pareil à ceux des autres habitans. Cependant la magnificence de son sérail est telle, qu'il renferme, dit-on, 500 femmes, et il passe lui-même pour le père de 350 enfans, parmi lesquels il y a 300 mâles; cette disproportion fait conjecturer que la mère sacrifiant les sentimens de la nature à l'ambition de passer pour la mère d'un candidat futur pour l'empire, échange quelquefois sa fille pour l'enfant mâle d'une étrangère.

On dit que le peuple de Bornou n'a point d'armes à feu, quoiqu'elles ne lui soient pas inconnues.

Au sud-est de Bornou, est le royaume étendu de *Begams*, et au-delà de ce royaume, il y a plusieurs tribus de nègres idolâtres, qui se nourrissent de chair humaine. On dit que les habitans de Begame font tous les ans une invasion dans ces tribus, et quand ils y ont fait le nombre de prisonniers qu'ils desiroient, ils conduisent les captifs à Begame comme des troupeaux : on ajoute que si quelques-uns de ces captifs, harassés de fatigue, traînent en chemin, un des conducteurs à cheval saisit le plus âgé, et lui coupant le bras, s'en sert comme d'une massue pour faire avancer les autres.

Nous sommes peu disposés à croire ce rapport. Il n'est guère probable que les nègres que l'on vend pour esclaves soient différens des autres Africains, et il est au-dessus de toute croyance qu'on les con-

duise avec les membres déchirés de leurs compagnons.

L'empire de *Cashna* ressemble beaucoup à celui de Bornou.

Après avoir lu ce qu'on dit de l'étendue, de la population, du nombre des manufactures, et du commerce de ces pays, il est permis d'être surpris qu'ils soient restés si long-temps inconnus aux Européens. Nous ne pouvons nous empêcher de soupçonner que les rapports qu'on en a faits n'aient été considérablement exagérés. Les caravanes qui partent du Caire et de Tripoli, et qui sont souvent absentes pendant trois ans, ne permettent pas de douter que l'intérieur de l'Afrique ne soit peuplé; mais on peut hésiter à croire qu'il soit divisé en Etats réguliers et civilisés. *Mille villes et villages* dans un empire, et *trente langages différens parlés dans un autre*, montrent dans le chérif Imhammed une disposition à l'exagération, ou au moins à débiter des rapports détachés. Que ces peuples connoissent les armes à feu, et qu'ils n'en aient pas; qu'ils n'essaient point de rendre le Niger navigable, ni même de prendre le poisson qui abonde dans ses eaux, voilà des assertions qui s'accordent peu avec l'histoire de leur commerce et de leurs progrès dans les manufactures.

Cependant, tout en mettant de côté ce que cette relation peut contenir de douteux, nous devons au moins voir avec un grand plaisir le tableau qu'elle nous présente de l'intérieur de l'Afrique, dont nous avons eu coutume de considérer la plus grande partie comme condamnée par la nature à une stérilité et une désolation perpétuelles: et quoique ces renseignemens, comme nous l'avons déjà observé, soient éloignés d'être pleinement satisfaisans, ou d'avoir répondu à l'objet de la mission, ils peuvent être regardés par la société, comme cette espèce d'indice qui doit l'encourager à persévérer; ils doivent engager les Européens à parcourir sans délai les provinces centrales du continent Africain.

ARTICLE VI.

SAHRA OU ZAHARA.

Limites.

Ce désert est borné au N. par la Barbarie ; à l'E. par le Faisan et Cashna ; au S. par le Tombut ; à l'O. par l'Océan Atlantique.

Aspect du pays. — On donne le nom de *Sahra* ou *Sarra*, qui, en Arabe, signifie *désert*, à toute cette étendue de pays, longue et plus ou moins étroite, qui se trouve, d'un côté, entre le Biledulgérid, et de l'autre, entre la Nigritie et cette partie de la Guinée où se trouve l'embouchure du Sénégal. Cette région est encore moins habitée que le Biledulgérid, parce que le soleil, dardant ses rayons sur les sables dont elle est remplie, y cause une chaleur insupportable. La sécheresse y est si grande, qu'on fait quelquefois 100 lieues sans y trouver une goutte d'eau. Les vastes campagnes de sable mouvant, qui sont fréquentes dans ce pays, lui ont fait donner par les Arabes, le nom de *mer de sable.* Il y a quantité de lions, de léopards, de tigres et d'autruches.

Ancienne et nouvelle division. — Les peuples de ces déserts, qui sont à l'O., s'appeloient autrefois *Gétules*, et ceux qui sont à l'E., *Garamantes.* Du temps des Romains, on regardoit les Garamantes et les Indiens, comme les peuples les plus reculés de l'univers. On divise cette contrée en 5 déserts, dont la plupart portent le nom des peuples qui en habitent certains cantons : ce sont, de l'O. à l'E., ceux de *Zanhaga*, de *Zuenziga*, de *Targa*, de *Lemta* et de *Berdoa.* Ces peuples sont ou Africains naturels, qu'on

nomme Berebères, ou Arabes. La plupart sont mahométans.

TOPOGRAPHIE.

Zanhaga. — Ce désert est baigné par l'Océan à l'O.; l'air y est extraordinairement sec, et presque tout s'y corrompt par la chaleur. Les peuples qui sont près de la mer, faisoient ci-devant quelque commerce avec les Portugais, dont ils achetoient diverses denrées; ce sont maintenant les Français qui commercent avec eux: on trouve deux caps remarquables sur la côte.

Le cap *Bojador* au N., a été ainsi nommé par Gilles Yagnez, Portugais, le premier qui le doubla en 1433. Au sud de ce cap est la rivière d'*Or* ou d'*Ouro*, qui a reçu ce nom, parce qu'on y racheta, avec quantité d'or du Tibar, quelques Maures que les Portugais avoient pris, et ce fut le premier or de ce pays que l'on vit en Portugal. En avançant vers le S., on rencontre

Le cap *Blanc*, découvert en 1441 par Antoine de Gonzale et Tristan, Portugais. A 12 lieues de ce cap, on trouve le fort *Arguin*, qu'Alphonse, roi de Portugal, fit bâtir dans une des îles à qui on a donné le même nom, et qui furent découvertes par Tristan, en 1443. Ce fort fut pris par les Hollandais, en 1638. Les Français s'en rendirent maîtres sur eux; mais ils l'ont depuis démoli. Ils ont eu aussi au S. le fort *Portendick* ou *Penia*, où ils achetoient de la gomme que l'on recueille dans de grandes forêts du pays de Zanhaga.

Zuenziga. — Ce désert est encore plus sec et plus stérile que le précédent. Il ne laisse pas d'être peuplé en plusieurs endroits, particulièrement par des Arabes, redoutés de tous leurs voisins, sur-tout des nègres, qu'ils prennent et vont vendre dans le royaume de Maroc. Il y a dans la partie occidentale de ce désert, au sud-ouest de *Tagazel*, l'une de ses habitations, d'abondantes mines de sel fossile dont se chargent les caravanes de Maroc et de Tombut: on le tire des roches de *Tagassa*.

Targa. — Ce désert est moins aride que ceux que nous venons de nommer; il y a quelques puits de bonne eau. On y trouve aussi quelques pâturages et de la manne, qu'on transporte à *Agadès*, royaume voisin de Nigritie, et en d'autres endroits. Les habitans de ce désert se nomment

Touargues ou *Targa*, et ils donnent le nom à ce désert qu'on appelle aussi désert de *Hayr*, à cause d'une de ses habitations.

LEMTA. — Ce désert est une affreuse solitude qui manque presque de tout ce qui est nécessaire à la vie. Les peuples qui y demeurent sont cruels et brutaux. Ils volent les marchands qui viennent de Constantine pour trafiquer dans le pays des nègres. Les habitations de ce désert s'appellent *Lemtans* ou *Lemtas*. Elles ont donné leur nom au pays. Une partie s'appelle le désert d'*Ighidi* ou d'*Igude*, d'une de ses habitations. C'est de cette contrée que sont sortis les peuples nommés dans nos histoires *Almoravides*, qui établirent une puissante monarchie à Maroc et en Espagne à la fin du 11e siècle.

BERDOA. — C'est un pays un peu meilleur que le précédent. On y trouve des dattes aux environs des lieux qui sont habités, et qui sont fournis d'eau. On y rencontre trois petites villes et quelques bourgades. Les peuples qui en habitent la partie occidentale s'appellent *Berdoa;* ceux qui sont plus à l'E., se nomment *Levata*.

ARTICLE VII.

DE L'AFRIQUE,

Depuis le TROPIQUE DU CANCER jusqu'au CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

Sol, productions, habitans et gouvernement.

CE territoire immense est très-peu connu ; aucun voyageur moderne n'a pénétré dans l'intérieur, et conséquemment, nous ignorons, non-seulement les limites, mais encore les noms des différentes contrées

qu'il renferme. Les peuples de ce continent immense se ressemblent, sous plusieurs rapports matériels. Si nous en exceptons les Abissins, qui sont basanés, et dont le culte est un mélange de christianisme, de judaïsme et de paganisme, ces peuples sont tous noirs et païens, excepté ceux qui habitent des côtes que les étrangers ont visitées, ou sur lesquelles ils ont fait des établissemens. Par-tout la forme du gouvernement est monarchique : peu de princes, néanmoins, ont une juridiction fort étendue, parce que les naturels de cette partie de l'Afrique étant entièrement étrangers aux arts de luxe ou d'agrément, se connoissent peu les uns les autres, et se réunissent, en général, en petites sociétés, dont chacune est gouvernée par son prince. On dit, il est vrai, que les monarques de l'Abissinie, du Congo, du Loango, et de la côte d'Angola, sont puissans; mais, après quelque examen, on ne peut se dissimuler que l'autorité de ces princes est appuyée sur une base très-fragile, parce que chaque tribu ou corps séparé de leurs sujets, est sous l'influence d'un petit chef qu'ils nomment *Negus*, aux ordres duquel ces derniers sont toujours prêts à se soumettre, quelqu'opposés qu'ils soient à ceux du *Negascha-Negascht*, ou roi des rois. En effet, il en doit toujours être ainsi chez les sauvages, où l'art de gouverner est, comme tous les autres, dans un état très-simple et très-imparfait. Pour la succession au trône, la force l'emporte ordinairement sur le droit, et un oncle, un frère, ou un autre parent, est souvent préféré au descendant mâle ou femelle.

On pourroit croire que la fertilité d'un pays si prodigieusement étendu, varie plus qu'elle ne le fait. Il n'y a point de milieu, quant à la qualité du sol, il est entièrement stérile, ou étonnamment productif. Cette cause doit être attribuée à la chaleur prodigieuse du soleil, qui, lorsqu'elle est opposée à une humidité suffisante, produit l'abondance la plus grande, et qui réduit la surface de la terre à un sable stérile dans les contrées où il y a peu de rivières.

Telles sont celles d'Anian et de Sahra, qui manquent d'eau, et par conséquent de tous les autres objets de nécessité, ne formant que des déserts parfaits, comme le nom de *Sahra* le désigne. D'un autre côté, dans ces contrées où l'eau est abondante, et où, comme en Abissinie, les rivières sont débordées une partie de l'année, les productions de la nature, tant animales que végétales, croissent dans la dernière perfection et la plus grande abondance. Le pays des Mandingues, l'Ethiopie, le Congo, Angola, le Batta, Truticui, le Monomotapa, Casati et Monoémugi, sont extrêmement riches en or et en argent. On y trouve encore d'autres métaux, ainsi que dans quelques autres parties de l'Afrique. Mais les hommes sont l'article le plus considérable du produit et du commerce de cette malheureuse partie du globe.

Dans la Guinée, ou côte occidentale, les Anglais commercent au Fort-James et dans d'autres établissemens près et au haut de la rivière de Gambie; ils y échangent contre des naturels, de la draperie et des toiles, des marchandises grossières, et des liqueurs spiritueuses. Chez les nègres, la richesse d'un homme consiste dans le nombre de ses enfans, qu'il vend comme des bestiaux, et souvent à un prix inférieur. Après la traite des esclaves, l'or et l'ivoire forment les principales branches du commerce de l'Afrique. Ce trafic se fait sur les mêmes côtes où les Hollandais, les Français et les Anglais ont leurs établissemens. Les Portugais sont en possession de la côte orientale et occidentale de l'Afrique, depuis le tropique du capricorne jusqu'à l'équateur; ils s'en sont rendus maîtres par différentes entreprises, et par l'heureuse découverte et la navigation du Cap de Bonne-Espérance. Depuis la côte de Zanguebar jusqu'au côté oriental, non-seulement leur commerce embrasse les articles mentionnés ci-dessus, mais encore plusieurs autres, tels que le séné, l'aloès, la civette, l'ambre gris, et l'encens. Les Hollandais ont des établissemens vers la partie méridionale du continent, dans le pays qu'on appelle la Cafrerie, ou le pays des Hottentots, no-

tamment la ville du Cap, qui est bien située et bien fortifiée. Ordinairement leurs bâtimens chargés pour l'Inde y relâchent, et trafiquent avec les naturels, qui leur donnent des bestiaux en échange des liqueurs spiritueuses.

Après avoir parlé de cette partie de l'Afrique en général, nous allons donner une idée de chaque Etat en particulier, d'après les notions les plus exactes et les derniers voyageurs.

ARTICLE VIII.

NIGRITIE.

Limites, montagnes et rivières.

La Nigritie ou le pays des Nègres, région qui tire son nom de la couleur de ses habitans, ou plus probablement du fleuve *Niger*, qui y coule de l'O. à l'E., est bornée au N. par le désert de Sahra; à l'E. par la Guinée; au S. par des contrées encore inconnues: à l'O. ses limites ne sont pas déterminées.

D'après le cours des fleuves que M. Mungo-Park, voyageur anglais, a observé, en 1795, et d'autres renseignemens que ce savant a pris, une chaîne de montagnes s'étend de l'O. à l'E., et occupe le parallèle entre les 10e et 11e deg. de lat. N., et au moins depuis le 6e d. 20 m. jusqu'au 14e d. 20 m. de long. O. du méridien de Paris.

La partie la plus élevée est située entre le 9e deg. 20 m. et 13e d. 20 m. de long. O. Elle est couverte d'épaisses forêts, où l'on ne trouve aucune habitation. Le Sénégal, la Gambie et le Niger y prennent leur source. Celle de *Rio-Grande* est plus loin au S. de cette chaîne de montagnes. C'est-là que prend sa

source la rivière de *Gambie*, qui court à l'O. N. O. Le *Sénégal* et le *Niger* y naissent aussi. Le premier de ces deux fleuves court au N. O.; le second, avant de tourner vers l'E., court plus de 30 lieues au N.; la Gambie, après avoir suivi la direction du N. jusqu'au pied des montagnes, tourne vers l'O.

L'embouchure du Sénégal, de la Gambie, et de Rio-Grande, est dans l'Océan Atlantique.

Le Sénégal n'est un grand fleuve que dans la saison des pluies. Alors, semblable à tous les autres fleuves et rivières, situés entre les tropiques; il remplit son lit, surmonte ses bords, et se répand dans les campagnes.

Le bras oriental du Sénégal et le bras occidental du Niger, sont très-près l'un de l'autre, au commencement de leur cours.

Le Niger, comme le Sénégal, se divise en plusieurs bras. Le voyageur anglais a suivi les bords de ce fleuve jusqu'à près de 150 lieues de sa source, où il charrie déjà un très-grand volume d'eau. Il doit, dans un cours aussi étendu que celui de près de 600 lieues, depuis sa source jusqu'à l'extrémité orientale du Wangara, recevoir beaucoup d'eaux tributaires; et on ne peut douter qu'il ne soit le plus beau des fleuves de l'Afrique occidentale, comme le Nil l'est de l'Afrique orientale.

Il est très vraisemblable que le Niger se termine en lacs, situés dans le Wangara et dans le Ghana, environ au 17e d. de lat. N. et entre les 15e d. 20 m. et 20e d. 20 m. de long. E.

Climat, saisons, productions. — Dans la Nigritie, l'air, sur les hauteurs, est assez frais et très-chaud dans les bas. Sur la fin de juin la saison devient pluvieuse, et continue de l'être jusqu'au mois de novembre. Elle est précédée et suivie d'orages très-violens. A cette époque, le vent brûlant de N.E. souffle, et quoiqu'il consume tout ce qu'il atteint, il est le plus salutaire sur-tout aux Européens. Le blé d'Inde et le blé de Turquie, différentes espèces de millet, le riz, les patates, les ignames, le manioc, les pistaches,

les giraumons, les citrouilles, le lotus, dont les Lotophages, selon Pline, se nourrissoient, et autres légumes, le coton et l'indigo, sont des productions communes dans toute la Nigritie. Le mets le plus ordinaire des habitans est une espèce de pouding, qu'on appelle *kouskous*. Il n'est guère de différence entre les animaux domestiques et ceux d'Europe. On voit des oiseaux de toute espèce.

Habitans, religion, mœurs. — Les bords de la Gambie sont habités par les Féloups, les Yolofs, les Foulahs, et les Mandingues. La religion mahométane qui y domine, n'exclut pas les superstitions auxquelles plusieurs restent attachés, à l'exemple de leurs ancêtres. Ceux-ci sont appelés par les Maures, kafirs, c'est-à-dire infidèles. En général ces peuples parlent de Dieu, comme du créateur et du conservateur de toutes choses; mais ils le regardent comme un être si éloigné de nous, et d'une si haute nature, que les loix de son infaillible sagesse sont immuables, et qu'inutilement on lui adresseroit des prières. Ils croient à l'existence et l'influence d'esprits, ministres du tout-puissant, et ils ont recours à des cérémonies magiques pour les intéresser en leur faveur.

Les Féloups sont tristes, querelleurs, sur-tout lorsqu'ils ont bu beaucoup d'hydromel, vindicatifs, et néanmoins susceptibles de reconnoissance et de fidélité. Les Yolofs sont actifs et belliqueux; les Foulahs sont doux et faciles, mais présomptueux: ils s'estiment plus que les autres nègres, et s'assimilent aux blancs. Les Mandingues sont doux, sociables, bienveillans. Ils sont grands, bien faits, vigoureux, endurcis au travail. Les femmes sont jolies, bonnes et enjouées. Une toile de coton, diversement arrangée, est le vêtement de deux sexes.

Industrie, commerce. — Ces peuples savent fabriquer la toile de coton, filer la laine avec finesse, et lui donner une couleur vive et solide. La cire, le miel, les cuirs, les gommes et les bois de teinture, sont pour eux des objets d'exportation. La poudre

d'or est un autre objet de commerce. Les grains de ce métal, qui est contenu dans un grand volume de sable ou d'argile, ont été, dans l'origine, entraînés par la violence des eaux qui descendent en torrens des montagnes voisines. Ils sont lavés par des femmes accoutumées à ce travail dès l'enfance. D'une partie de cet or, on fait des bijoux pour les femmes. Les Slatées, qui sont les marchands d'esclaves, en emploient une partie pour les frais de leur voyage à la côte, et de leur retour. Mais la plus grande portion est enlevée annuellement par les Maures en échange de diverses marchandises, et entr'autres du sel qu'ils apportent de la Méditerranée, et qui a une très-grande valeur.

L'ivoire est aussi une branche de commerce pour les nègres, qui ont peine à comprendre l'usage qu'en font les Européens. La plus grande partie que l'on vend sur les rivières de Gambie et du Sénégal, vient des pays intérieurs, où les éléphans sont très-nombreux. Les nègres au lieu de les apprivoiser, comme en Asie, leur font une guerre continuelle, dans l'espoir d'en manger la chair, d'en faire des sandales avec la peau, et de vendre les dents aux Européens. On en trouve dans les bois beaucoup d'éparses et d'endommagées, que les voyageurs sont très-attentifs à chercher. C'est ce qui produit cette quantité d'ivoire en morceaux qu'on apporte aux différentes factoreries.

Enfin, les esclaves sont aussi un objet considérable de commerce pour ce pays. Ils sont en Afrique trois fois plus nombreux que les hommes libres. La nature et l'étendue de l'esclavage qui y domine, prouvent que ce n'est pas une institution moderne, mais que son origine remonte aux temps les plus anciens. C'est ce qui fait dire à M. Mungo-Park, qui a visité une partie de l'Afrique, que dans l'état d'ignorance où vivent les habitans, l'effet de la discontinuation de la traite des nègres ne seroit ni si avantageux, ni si considérable que plusieurs gens de bien aiment à se le persuader.

Il est deux sortes d'esclaves ; les uns sont nés dans la maison du maître, et les autres sont achetés à prix d'argent. Les premiers sont traités avec plus de douceur. Ceux-ci, qui viennent du centre de l'Afrique, sont aussi de deux sortes. Les uns sont nés de mères esclaves ; les autres, étant nés libres, sont devenus esclaves, ou par la guerre, ou par la famine, ou par l'insolvabilité, ou par les délits. Les marchands préfèrent toujours les premiers, parce qu'étant accoutumés à la faim et à la fatigue, ils sont plus en état, que des hommes nouvellement asservis, de soutenir les travaux d'un long et pénible voyage, et parce qu'ils sont beaucoup moins disposés à s'enfuir que ceux qui ont déjà goûté les douceurs de la liberté.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes et villes.

Tombut ou Tombuctou. — Ce royaume produit du blé, du riz, du coton. On y trouve des mines d'or et du cuivre. Le roi de Tombut est le plus riche et le plus puissant de tous ceux de la Nigritie : il a un grand nombre de vassaux qui lui payent tribut.

Tombut, capitale, à quelque distance du Niger, qui se nomme aussi *Guien*. Cette ville est grande et riche. Le roi y réside dans un palais magnifique (si on le compare avec les maisons des particuliers, qui ne sont que de bois et enduites de terre grasse, au lieu que le palais est bâti de pierres de taille) : il y a aussi une mosquée construite de même. Les marchands de Barbarie et des autres pays de l'Afrique y font un grand commerce.

Cabra, sur le *Niger*, grande ville bâtie dans le goût de Tombut, dont elle est le port.

Agadès. — Ce royaume est au N. E. de celui de Tombut, dont on prétend qu'il est vassal et tributaire. Le territoire y est fertile et abondant en pâturages. On y recueille de la manne et du séné. Il s'y trouve aussi beaucoup de fontaines de très-bonne eau ; ce qui est rare en ce pays.

Agadès, capitale, grande ville qui a un palais royal si bien fortifié, qu'il ressemble à une citadelle. Il s'y trouve

beaucoup de marchands étrangers à qui le roi permet de trafiquer et de bâtir des maisons.

Bambouc. — Ce pays a des mines d'or fort abondantes; mais les habitans qui en connoissent tout le prix, permettent difficilement aux étrangers d'aborder chez eux. Il y a aussi beaucoup d'aimant et de salpêtre.

Woulli. — *Medina*, capitale de ce royaume, située au 17e d. 20 m. de long. O., et au 14e deg. 14 m. de lat. N., à quelque distance de la rive sept. de la Gambie; une haute muraille de terre lui sert de fortifications: elle contient environ 1000 maisons.

Kour-Karani, ville mahométane, où il y a une mosquée. Elle est située au 15e d. 20 m. de long. O., et entre le même parallèle de lat. N. que Medina.

Joag, ville du royaume de Kajaoga, située entre les 14e et 15e d. de lat. N., et au 14e d. 20 m. de long. O.: elle a 2,000 habitans; on cultive beaucoup d'ognons et de tabac dans ses environs.

Gongadi, grande ville, où l'on voit beaucoup de dattiers: elle est située entre les 14e et 15e d. de lat. N., et entre les 11e et 12e d. de long. O.

Kaarta. — *Kemmoy*, capitale, dans une plaine vaste et découverte, située un peu au-dessus du 14e d. de lat. N., et entre le 11e d. 20 m., et le 12e d. 20 m. de long. O.

Cacheo, ville et port à l'embouchure de la rivière de S.-Domingue. Les Portugais y ont un établissement considérable. Ils en tirent beaucoup de cire et d'ivoire qu'ils échangent contre des armes, de la poudre, du plomb, du cuivre, des toiles, des étoffes et autres marchandises.

Jarra, grande ville, située au pied d'une chaîne de montagnes, entre les 15e et 16e d. de lat. N., et entre le 11e d. 20 m. et le 12e d. 20 m. de long. O.; ses maisons sont bâties en pierres et en argile.

Sampaka, grande ville située vers le 20e d. 10 m. de long. O., et entre les 15e et 16e d. de lat. N.; on y fait beaucoup de salpêtre, dont on tire une grande quantité des étangs voisins.

Bambara. — *Sego*, capitale de ce royaume, sur le *Niger*, est une grande ville, peuplée d'environ 30,000 ames: elle est divisée en quatre villes distinctes, dont deux sont situées sur la rive septentrionale du fleuve, et les deux autres sur la rive méridionale: elles sont environnées de grands murs de terre. Les maisons sont faites d'argile: elles sont

carrées, et les toits en sont plats. On en voit à deux étages ; plusieurs sont blanchies. Les rues, quoique étroites, sont assez grandes pour un pays où les voitures à roues sont inconnues.

Silla est une grande ville.

Jenné, ville à l'E. de Silla, est située dans une île du Niger : elle est la plus peuplée, dit-on, du royaume de Bambara.

Houssa. — *Houssa*, capitale de ce grand royaume, à l'E. de Tombuctou, est un grand entrepôt du commerce des Maures : elle passe pour être plus grande et plus peuplée que cette dernière. (*Voyez* pour les autres villes la carte de l'Afrique, où sont marquées ces nouvelles découvertes.)

SIERRA-LEONE ET BULAM.

Les plus purs motifs d'humanité engagèrent, en 1791, une société très-respectable d'habitans de Londres, à diriger un établissement à Sierra-Leone, sur la côte d'Afrique, sous la latitude de 8 degrés 12 m. N., et à environ 14 degrés 20 m. de longitude O. Le but généreux que cette société avoit en vue, étoit d'introduire, dans l'intérieur de l'Afrique, le flambeau des connoissances et les secours de la civilisation, et de cimenter et perpétuer l'union la plus intime entre la colonie européenne et les naturels du pays.

La compagnie avoit ordonné d'essayer si ces établissemens seroient favorables à la culture de la canne à sucre : les expériences ont eu un tel succès, qu'elles alimentent l'espoir que le prix très-élevé de cette denrée peut baisser bientôt, par une concurrence avec les marchands des Indes-Occidentales. Cette colonie bienfaisante s'empresse à éclaircir du terrein, et à bâtir des maisons. On fut d'abord quelque temps sans obtenir l'assentiment des chefs environnans ;

on l'obtint à la fin, et le roi Naimbanna paroît avoir des dispositions très-amicales pour les nouveaux colons. Il s'est trouvé que le climat est plus salubre qu'on ne s'y étoit attendu. Nous desirons voir réussir un établissement basé sur des principes qui font honneur à l'humanité.

Il en fut formé un pareil sur l'île de *Bulam*, située sur la même côte, à l'est de l'île de Bissagos, sous la direction de M. Dalrymple. Mais celui-ci est entièrement abandonné. Une grande partie des colons a été massacrée par les naturels de la terre qui est à l'embouchure de la rivière de Gambie, qui venoient, tous les ans, semer du riz à Bulam. Il est bien malheureux que cette circonstance n'ait pas été connue plutôt, et qu'on n'ait pas fait un marché exprès de cette île avec les Africains. Les colons qui survivent, se sont réfugiés parmi leurs compatriotes à Sierra-Leone, et le gouverneur, M. Dalrymple, est retourné en Angleterre.

A Sierra-Leone, au contraire, où la justice et la prudence ont présidé à l'acquisition, la plus heureuse amitié règne entre les colons et les naturels; ils avancent beaucoup à compléter leurs bâtimens et à préparer leurs portions de terre pour la culture. Il n'étoit mort qu'un blanc, avant la date des dernières dépêches: ceux qui avoient été malades étoient ou rétablis ou en convalescence; et le médecin dit que la méthode qu'il a adoptée pour traiter la fièvre du pays, a eu tant de succès, qu'il a peu de motifs d'en craindre plus les effets pour l'avenir, qu'on ne craint en Angleterre ceux d'une fièvre intermittente. Le gouverneur, M. Clarkson, est fort estimé dans la colonie.

ARTICLE IX.

GUINÉE.

Limites et divisions.

On comprend généralement sous le nom de *Guinée* deux grandes régions : l'une au N., entre les deux rivières de Sénégal et de Gambie ; on la renfermoit autrefois dans la Nigritie ; et quelques géographes l'y placent encore. L'autre est au S. près de l'équateur. Les Portugais nomment le Congo *Basse-Guinée* ; mais nous en traiterons à part.

Caps. — Les principaux sont le cap *des Palmes* qui doit son nom aux palmiers qui le couvrent de leur ombre. Le cap *Mesurade* sur la côte des Graines, donne son nom à un royaume qui s'étend sur cette côte, et dont la ville principale est appelée *Andréa*. Il y croît beaucoup de cannes à sucre, de coton et d'indigo. Le vin de palmier fait la principale richesse du pays. Il y est bon et en grande quantité. Le *cap Monte* est à 10 lieues du cap Mesurade. L'air y est tempéré quoiqu'au milieu de la zone torride, parce que le pays, qui est coupé par une infinité de ruisseaux, est continuellement rafraîchi par les vents de N. et de l'E. qui se succèdent régulièrement jour et nuit les uns aux autres. Le riz, le millet et le maïs y sont plus abondans que dans aucune partie de la Guinée. Les forêts y sont remplies de bois propres à la teinture et sur-tout d'une sorte de bois rouge auquel les Anglais ont donné le nom de *cam*, et qu'ils préfèrent au bois de Brésil. Il se fait à ce cap un grand commerce d'ivoire.

Air, sol, productions, habitans et commerce. — L'air est très-chaud en Guinée, et fort malsain. On n'y connoît que deux saisons, l'été et l'hiver ou la saison des pluies. L'été commence au mois de septembre, et dure jusqu'en mars, où commence l'hiver qui dure aussi 6 mois : pendant l'été les nuits sont très-fraîches et tempèrent ainsi la grande chaleur. Le terroir est fertile, et produit abondamment du riz, du millet, de l'orge, du poivre, des cannes à sucre et plusieurs sortes d'excellens fruits. Son commerce consiste principalement en poudre d'or, en cire, en gomme, en ambre, en coton, en cuirs, en dents d'éléphans, et en esclaves. On y trouve des mines d'or et différentes espèces d'animaux et d'oiseaux; des perroquets, des paons, etc. Les moutons de ce pays ont du poil au lieu de laine. Les Européens y font un grand commerce. Les Français sont les premiers qui l'ont découvert. Dès l'an 1364 ils allèrent à Rufisque, près du Cap Verd, et jusqu'à Sierra-Leone. On a trouvé un traité d'association entre les négocians de Dieppe et ceux de Rouen, du mois de septembre 1363, pour leur commerce dans ce pays. Ces Français, après avoir augmenté leurs établissemens au Sénégal, à Rufisque et sur la rivière de Gambie, en formèrent d'autres à Sierra-Leone et sur la côte de Malaguette : ils y construisirent deux villes ou forts, dont l'un fut appelé le *Petit-Paris* et l'autre le *Petit Dieppe*. On prétend qu'ils bâtirent en 1382 ceux de la Mine, sur la côte de la Guinée et d'Acara. Ces établissemens fournirent aux Dieppois le moyen de tirer de l'ivoire de la Côte-des-Dents. Ils s'appliquèrent à le mettre en œuvre, et ils y ont si bien réussi, qu'ils ont la réputation, depuis ce temps, d'exceller dans les ouvrages d'ivoire. Les Portugais, et ensuite les Anglais et les Danois, se sont établis dans la Guinée, et ils y ont quelques forts. Les Hollandais y faisoient dernièrement presque tout le commerce. Ils ont sur les côtes quelques habitations avec de bons forts qui dépendent de leur compagnie des Indes Occidentales. Les Portugais, qui y faisoient

un grand commerce au commencement du 15e siècle, et y étoient les plus puissans, ont été contraints de se retirer dans l'intérieur du pays, où ils ont fait alliance avec les habitans, dont ils sont fort estimés.

Les peuples de la Guinée sont assez spirituels, adroits et robustes; mais orgueilleux, fourbes, vindicatifs, lâches, paresseux et grands voleurs. Ils sont fort noirs, vont presque nus, et mangent de la chair crue; ils sont presque tous idolâtres et dépendent de plusieurs rois. Il y en a cependant qui vivent en forme de république. Les anciens les appeloient *Ethiopiens-Occidentaux*. Tout le reste de l'Afrique, que nous décrirons dans les articles suivans, portoit anciennement le nom d'Ethiopie, qui signifie en grec *le pays des visages brûlés ou des hommes noirs*.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes, provinces et villes.

GUINÉE SEPTENTRIONALE. = C'est la partie située entre les rivières de Sénégal et Gambie. Elle renferme plusieurs petits états, royaumes ou républiques, comme le *Sénégal*, les royaumes d'*Ouale* ou de *Brac*, de *Siratique*, et celui de *Galam*.

SÉNÉGAL. — Ce pays prend son nom de la rivière qui l'arrose, et dont la crue ressemble à celle du Nil et arrive vers le même temps. Plusieurs géographes la croyoient une branche du Niger. Elle est 40 jours pour venir à sa hauteur. Quand cette rivière déborde de son lit, il est difficile de trouver son courant pour ceux qui vont dessus en bateaux. Les Français envoyèrent une fois sur cette rivière 30 hommes qui errèrent 300 lieues, essuyèrent beaucoup de fatigues et ne revinrent que 5 vivans. Leur bateau se brisa contre les racines des arbres, et ils ne revinrent à bout de l'en arracher qu'avec de grandes difficultés. Le royaume de Sénégal étoit autrefois considérable; mais il est maintenant renfermé dans un très-petit espace. Il est peuplé et rempli d'arbres; mais le sol est sec et aride: c'est pourquoi on n'y sème jamais que la saison pluvieuse n'arrive, qui est en juin: la moisson se fait en septembre.

Possessions Françaises dans le Sénégal. — Elles consistent dans l'*île de Sénégal*, autrefois *S.-Louis*, *l'île de Gorée* avec les comptoirs qui en dépendent jusqu'à la rivière de Sierra-Leone, et quelques comptoirs à la Côte-d'Or. *Kayar* dépend du comptoir de Gorée, ainsi que plusieurs autres jusqu'à Sierra-Leone, tels que *Joal* dans le royaume de *Sill*; *Portudal* dans le petit royaume de *Baul*, dont le port est le plus sûr de la côte; *Albreda*, dans le royaume de *Barra*, où l'on fait le commerce de cire et de morfil, qui y est très-considérable; *Bintan*, capitale du royaume de *Fonie*. Les Français possèdent aussi quelques comptoirs sur la Côte-d'Or à *Juda*, dont nous parlerons. Le commerce du Sénégal consiste principalement dans celui de la gomme, connue sous le nom de *gomme du Sénégal*.

Par le traité de paix de 1783, l'Angleterre a cédé à la France la rivière de Sénégal et dépendances, avec les forts *S.-Louis*, *Podor*, *Galam*, *Arguin* et *Portendick*, et s'est réservé le fort *James* sur la rivière de *Gambie*, et la traite de la gomme, depuis l'embouchure de la rivière S.-Jean jusqu'à la baie et fort de Portendick, inclusivement, sans pouvoir y faire aucun établissement permanent. Ce pays est au nombre des départemens de la France.

Cason. — Ce pays est dans l'intérieur de la côte de Sénégal. Il a environ 60 lieues de longueur sur 6 dans sa plus grande largeur. Son sol est gras, abondant, bien cultivé et extrêmement peuplé. On assure qu'il y a des mines d'or, d'argent et de cuivre en grand nombre, et si riches, que le métal paroît presque sur la surface, de sorte que si l'on délaye un peu de cette terre dans un vase et qu'on le vide avec un peu de précaution, ce qui reste au fond est le métal pur. C'est ce qu'on appelle *l'or de lavage*.

Damel. — Ce pays dont le continent n'est éloigné de l'île de Gorée que d'une petite lieue, s'étend environ de 30 à 40 lieues sur la côte. Son commerce consiste principalement en peaux et en cuirs.

Bissagos. — Cette île est la plus considérable de toutes celles qui s'étendent depuis la rivière de S. Domingue jusqu'à Rio-Grande, et qui forment une espèce d'Archipel. Elle peut avoir 40 lieues de circuit. Le sol en est gras, profond, et produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, sur-tout le riz et le miel. Les troupeaux de bœufs et de vaches y sont très-nombreux et d'une grande taille. On y trouve des forêts de palmiers et de chênes verds. Les

Portugais y ont un établissement considérable et font le commerce de sucre, de coco, d'indigo, de rocou, de coton et autres denrées particulières à cette île.

GUINÉE MÉRIDIONALE. = Elle se divise en trois parties, la *Malaguette*, la *Guinée propre*, et le royaume de *Benin*.

MALAGUETTE. — C'est une contrée où le poivre croît en abondance; elle tire son nom de ce poivre, qui, en langue du pays, s'appelle *malaguette*. Elle contient nombre de petits royaumes, et l'on remarque dans celui de Sanguin le port du *Petit-Dieppe*, où les Français s'établirent autrefois après avoir découvert le port du *Grand-Sestre*. Les Hollandais faisoient le commerce de cette contrée; mais depuis que les Anglais leur ont enlevé le Cap de Bonne-Espérance dans cette dernière guerre, ces derniers trafiquent presque exclusivement dans tous les établissemens Européens.

Baffo ou *Bafa*, sur la côte, bourg considérable. Le riz, le millet, et sur-tout le vin de palme y sont l'objet d'un grand trafic. On y trouve des dents d'éléphans. Le poivre y est en abondance.

Botoa, sur la même côte. Cette ville se reconnoît facilement à deux grands rochers, dont l'un est à l'O., et l'autre éloigné d'environ 4 milles à l'E. Le commerce de malaguette ou poivre y est très-considérable.

Abonnon, dans l'intérieur, est remarquable par le marché qui s'y tient et qui est très-fréquenté par les nations voisines. On y voit arriver, trois fois la semaine, une prodigieuse quantité de nègres qui y achètent les denrées dont ils ont besoin, et qui y trafiquent de celles qu'ils apportent de leurs cantons.

GUINÉE PROPRE. — Elle renferme la *Côte des Dents* à l'O. et la *Côte d'Or* à l'E. Elles sont ainsi appelées à cause de l'ivoire et de la poudre d'or; personne n'ignore en effet que l'ivoire vient des dents d'éléphans que l'on met en œuvre.

CÔTE DES DENTS. — C'est un des meilleurs pays de la Guinée: outre les légumes, comme les pois les fèves, et les fruits, tels que les oranges, les citrons et les noix de cocos, le coton et l'indigo y croissent naturellement. Les bœufs, les vaches, les chèvres et les porcs s'y vendent presque pour rien, ainsi que les daims et les chevreuils. La côte abonde

Digitized by Google

en poissons, parmi lesquels il y en a de monstrueux, dont les plus remarquables sont, le taureau de mer, et le marteau, nommé ainsi, à cause de sa tête qui est plate et s'étend des deux côtés comme celle d'un marteau. Au nord de la Côte-d'Or est le royaume du *Grand-Acanis*, qui est le plus considérable et le plus riche de ce pays. Les habitans s'adonnent au négoce et fournissent à-peu-près les deux tiers de l'or que les Européens emportent de cette côte. Ils prennent des marchandises en échange, et les vont vendre dans les quartiers des nègres qui sont éloignés de la mer.

Acara. — C'est un petit pays dont l'or se trouve dans les terres à la superficie, et dans le lit des rivières d'où on le tire par le lavage. Les habitans le trafiquent en échange des marchandises d'Europe, comme draps, serges et autres étoffes.

Barku, sur le sommet d'une colline, est un gros bourg dont les habitans savent non-seulement fondre l'or, mais encore le travailler en chaînes et en toutes sortes de bijoux. Ils vont vendre à Acara ces productions de leur industrie, en rapportent les marchandises qui leur conviennent.

Cap des trois Pointes. Il est ainsi appelé à cause de trois montagnes qui forment deux baies où les vaisseaux peuvent mouiller en toute sûreté. C'est un des plus considérables de toute la côte, par le commerce de la poudre d'or et de l'ivoire que les habitans de l'intérieur y apportent. Ils reçoivent en échange des marchandises d'Europe qu'ils transportent au loin dans les terres. Les Hollandais y ont un établissement.

La Mine, au S., place forte et port, aux Hollandais. Il y a une garnison composée de blancs et de nègres au service de la compagnie. Le château est un édifice carré, et les murs sont si fermes, qu'on les croit à l'épreuve du canon. Il est environné de quatre grands bastions: deux regardent la mer et sont extrêmement hauts; les deux autres sont du côté d'une petite rivière. Il y a dans l'intérieur de beaux magasins et d'autres bâtimens qui laissent dans l'intérieur une grande place d'armes. Enfin, le château a aujourd'hui l'air d'un palais plutôt que d'une maison de commerce. Il étoit fort éloigné de cette beauté lorsqu'il appartenoit aux Portugais: c'est la compagnie hollandaise des Indes Occidentales qui l'a mis en l'état où il est. Il y a près de cet endroit des mines d'or qui lui ont fait donner son nom.

Le *Fort-Nassau* est un port fortifié, bâti par les Hollandais.

Cap-Corse, port entre les deux précédens. Les Anglais y ont une forteresse, la plus considérable de cette côte après celle de la Mine. Les murs sont fort hauts et très-épais, sur-tout du côté de la terre; une partie est bâtie de pierre de roc, et l'autre de briques que les Anglais fabriquent près de-là. Sous la plate-forme on a taillé dans le roc une grande voûte pour y enfermer les esclaves au nombre de mille; elle est éclairée par une grille de fer qui est sur la surface de la voûte. Ce château est défendu par un fort qui le commande, et que pour cela les Anglais ont acheté des Danois. Il se nomme *Fort-Royal*. Les Hollandais ont encore des comptoirs dans les pays de cette côte appelés *Calbongos* et *Camarones*. Ils y font le commerce de l'ivoire et des esclaves.

Christianbourg, port aux Danois. Ils y ont un fort, beau et spacieux, défendu par quatre batteries de 20 pièces de canon.

Benin. — On appelle de ce nom général toute la partie de la Guinée qui est au S. E., dont le principal royaume est celui de *Benin*, où les Portugais et les Hollandais faisoient un grand commerce; mais à présent ce sont les Anglais. Ce pays fournit beaucoup de coton, de poivre et de miel. Le roi de Benin est le plus puissant de la Guinée; il peut mettre sur pied une armée de 100,000 hommes. Il ne paroît en public qu'une fois l'année, et alors on tue quelques personnes pour lui faire honneur. Quand il meurt, les principaux de sa cour, et un grand nombre des personnes du peuple, se tuent pour l'accompagner au tombeau. Les hommes n'osent s'habiller que lorsqu'ils ont reçu un habit de la main du roi. Au reste, les peuples de Benin sont plus honnêtes et plus policés que les autres nègres; ils reconnoissent un dieu qu'ils croient inutile de servir, parce qu'il est bon: aussi tous les sacrifices sont-il offerts au diable pour appaiser sa malice.

Benin, capitale, sur la rivière du même nom, est une des plus considérables villes d'Afrique. Elle a 30 grandes rues fort droites et très-larges; mais les maisons sont fort basses. Les habitans sont d'une propreté extraordinaire; ils lavent et frottent leurs maisons si souvent, qu'elles sont brillantes comme des miroirs. Le palais du roi est très-vaste: il est près de la ville et fermé de murailles; il y a

plusieurs appartemens pour les ministres du prince, et de belles et grandes galeries soutenues par des piliers de bois enchâssés dans du cuivre, où sont gravées les victoires du roi.

Arobo, sur la rivière de *Benin*. Cette ville est grande, belle et bien peuplée. C'est le centre du commerce du Benin.

Agaton, ville considérable et commerçante, sur la rivière de *Fermoso*, à environ vingt lieues de son embouchure.

Ouvere, capitale du royaume qui dépend de Benin. Les Portugais y commercent beaucoup : il y a quelques chrétiens convertis par des missionnaires.

Juda et *Ardre* sont les capitales de deux petits royaumes à l'O. de Benin, où les Français et les Anglais vont commercer et ont quelques forts. Ces royaumes ont été conquis depuis quelques années par le roi Dahomé, dont le pays est plus au N.

Appa, port d'Afrique, à dix lieues de Juda.

Badagry, lieu de commerce non loin d'Appa.

Acambou. — Ce royaume est sur la côte, dont la meilleure partie s'étend dans l'intérieur des terres. Le roi, dont le pouvoir est absolu, est riche en or, en sel et en esclaves. Les Hollandais ont une loge et un fort sur cette côte, ainsi que les Anglais et les Danois.

Adom. — Ce pays situé derrière la Côte-d'Or, est si fertile en grains et en fruits, que les habitans en fournissent leurs voisins. On y trouve des mines d'or et d'argent.

Commerce de la traite des nègres. — Les habitans de cette partie de la Guinée, comme de la précédente, vendent aux Européens beaucoup d'esclaves qu'ils vont enlever chez leurs voisins, et auxquels ils joignent quelquefois leurs femmes et leurs enfans. Les Anglais font presque seuls à présent ce commerce contraire à l'humanité. On emmène ces esclaves en Amérique pour cultiver la terre, et travailler aux mines et aux moulins à sucre ; plusieurs se font mourir pendant le trajet : le meilleur moyen de les conserver est, dit-on, de jouer autour d'eux de divers instrumens de musique. Dans ces pays, l'injustice n'a ni bornes ni barrières : dans un grand éloignement des côtes, il se trouve des chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfans dans des sacs ; on met des bâillons

aux hommes et aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les ravisseurs sont arrêtés par une force supérieure, ils sont conduits au souverain, qui désavoue toujours la commission qu'il a donnée, et qui, sous prétexte de rendre la justice, vend sur-le-champ ses agens aux vaisseaux avec lesquels il a traité. Malgré ces odieuses ruses, les peuples de la côte se sont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faisoient. Il leur est arrivé ce que doit éprouver toute nation qui ne peut négocier qu'avec son numéraire. Les esclaves sont, pour le commerce des Européens en Afrique, ce qu'est l'or dans le commerce que nous faisons avec le Nouveau-Monde. Les têtes de nègres représentent le numéraire des Etats de la Guinée; chaque jour ce numéraire leur est enlevé, et on ne leur laisse que des objets de consommation. Leur capital disparoît insensiblement, parce qu'il ne peut se régénérer, en raison de l'activité des consommations. Cet épuisement a fait presque quadrupler le prix des esclaves depuis 50 ans; la raison en est, qu'on les paye en grande partie avec des marchandises des Indes qui ont un double prix en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandises : aussi les colonies d'Amérique où se conclut le dernier marché des noirs, sont obligées de supporter ces diverses augmentations, et conséquemment, de payer le quadruple de ce qu'elles payoient autrefois.

La traite des Européens se fait au nord et au sud de la ligne : la première côte commence au Cap Blanc. Les Anglais ont concentré presque tout le commerce qui se fait à Sierra-Leone, dans deux loges anciennement établies. Indépendamment de la cire, de l'ivoire, de l'or qu'on y trouve, ils tirent annuellement de cette rivière, ou de celles qui l'avoisinent, 4 à 5,000 esclaves.

Après ce marché viennent les côtes des Graines, des Dents et des Quaquas, qui tiennent 260 lieues; on y achète du riz, de l'ivoire et des esclaves. Les navigateurs forment passagèrement des comptoirs sur quelques-unes de ces plages; le plus souvent ils

attendent à l'ancre, que les noirs viennent eux-mêmes sur leurs pirogues proposer les objets d'échange. Cet usage s'est établi depuis que des actes multipliés de barbarie ont fait sentir le danger des débarquemens. Les Anglais ont formé un établissement au cap Appollonie, où la traite des noirs est considérable; après ce cap commence la Côte-d'Or, qui finit à la rivière de Volte. Son étendue est de 130 lieues. Comme le pays est divisé en un grand nombre de petits Etats, et que leurs habitans sont les hommes les plus robustes de la Guinée, les comptoirs des nations commerçantes de l'Europe y ont été excessivement multipliés.

ARTICLE X.

CONGO.

Situation, limites et étendue.

Ce royaume est situé entre la ligne et le 18e deg. de lat. S. Il est borné au N. par le royaume de Benin; à l'E. par le pays intérieur de l'Afrique; au S. par celui de Mataman, et à l'O. par l'Océan Atlantique.

Le Congo prend son nom du plus grand des royaumes qu'il contient, et qui dépendoit autrefois de lui: les Portugais ont appelé ce pays *Basse-Guinée*. Les chaleurs y sont excessives quand elles ne sont pas tempérées par les vents et les pluies. On y recueille du millet, du maïs, et des fruits excellens. On y trouve aussi trois sortes de palmiers, et quantité de cannes à sucre. Ce pays a plusieurs mines de fer ou du cuivre: il produit les mêmes animaux que la Guinée, éléphans, tigres, léopards, et serpens monstrueux; il y en a un néanmoins qui lui est particulier, qu'on appelle *cojasmorrou*. Il tient beaucoup de

l'homme, pour la figure et les manières. Quelques auteurs croient que cet animal est le satyre dont les anciens ont tant parlé; mais c'est une espèce de singe, semblable à ceux de l'île de Borneo, que l'on appelle *hommes de Borneo*. Les habitans du Congo sont noirs; mais ils ne sont pas si difformes que les autres nègres. Ils sont presque nus, et adorent le soleil, la lune, les astres et les animaux. Ils sont adroits à faire des étoffes de coton. Leur commerce consiste en ivoire, casse et tamarin. On transporte de ce pays quantité d'esclaves. Il est divisé en plusieurs royaumes, dont les principaux sont, du N. au S., ceux de *Loango*, de *Congo* propre, d'*Angola*, de *Benguela* et de *Bamba*.

TOPOGRAPHIE.

Loango. — Ce royaume a environ 100 lieues de long, sur 75 de large. Les habitans sont idolâtres et très-superstitieux. Le pays est gouverné par un roi si respecté de ses sujets, qu'il n'est permis à personne de le voir quand il mange ou lorsqu'il boit. Une autre coutume, aussi singulière, est celle qui se pratique pour la culture des terres du roi. Toutes les femmes de ses sujets sont obligées de comparoître devant son palais, pour aller ensuite ensemencer ses terres, qui consistent en une grande plaine d'environ 2 lieues de longueur, sur une de large. Les femmes des sujets de chaque noble, vassal du roi, sont obligées d'en faire autant pour leur maître particulier, mais avec cette différence que la récolte est commune entre les seigneurs et les paysans. Toutes les autres terres sont en commun; mais lorsque quelqu'un a commencé d'en défricher une, il n'est plus permis à un autre de s'en emparer.

Loango, capitale. C'est une assez grande ville, où le roi réside dans un palais magnifique pour le pays. Près du palais on trouve une grande place. Les maisons sont isolées, et bordées d'allées de palmiers et de bananiers. Au S., et près de l'embouchure du Zaire, sont les deux petits royaumes de Cacongo et d'Anooy.

Congo propre. — Les peuples de ce royaume étoient autrefois idolâtres; mais ils furent convertis au christianisme en 1484, par les Portugais. La rivière de Zaire, qui tra-

verse le pays, est pleine de crocodiles et de chevaux marins. Des géographes divisent ce royaume en six provinces ; ce sont, du N. au S., *Sogno* et *Bamba*, et du N. E. au S., *Pango*, *Sandi*, *Patta* et *Pemba*.

Saint-Salvador est la capitale du Congo propre, et en particulier de la province de Bamba. Le roi de Congo y réside dans un palais très-vaste. Cette ville, qui est près de la rivière de Lelunde, est située sur une hauteur ; elle est habitée en partie par les Portugais, qui y font presque tout le commerce.

Bamba. — Ce pays a des mines d'argent et d'autres métaux.

Angola. — Ce royaume est borné au N. par le Congo propre ; à l'E. par le Matamba ; au S. par le Benguela ; à l'O. par l'Océan (1).

Le terroir de ce pays, qui se nommoit autrefois *Dongo*, est très-fertile ; il produit du poivre blanc, du millet, des fèves, des oranges, des limons, des cannes à sucre, et beaucoup de fruits. Ses habitans sont très-adroits à tirer de l'arc, mais extrêmement paresseux. La plupart sont idolâtres, et ont plusieurs femmes. Les Portugais font un grand commerce d'esclaves dans ce pays, dont ils sont les maîtres. Il y a dans la partie orientale, qui se nomme *Dongo*, un roi qui leur est soumis.

Saint-Paul-de-Loanda, capitale, sur la côte, vis-à-vis de l'île de *Loanda*. C'est une grande ville, bien peuplée, avec un bon port, et la résidence du gouverneur du roi de Portugal. Les habitans ont à leur service un nombre prodigieux d'esclaves. On y mange du pain fait avec la racine de manioc ; et il faut aller chercher de l'eau douce assez loin dans les rivières.

---

(1) On comprend sous le nom général de *côte d'Angola*, tout le pays situé entre le cap Lopez Gonzalvo et Saint-Philippe de Benguela. Il s'étend depuis 44 min. jusqu'au 12e d. 14 m. de lat. S., et renferme le Loango et le Congo. Cette contrée a 132 lieues de côtes. Les naturels se nomment entr'eux *Congo*. Ils parlent tous la même langue, obéissent aux mêmes loix, ont les mêmes usages, la même religion. Le sol est varié en général, le terrein est fort et compacte. Le climat est superbe, jamais on ne ressent d'ouragans ni de coups de vent. Les fruits sauvages sont aussi succulens que ceux qui sont cultivés dans nos colonies. C'est la coutume de se peindre la figure et les bras. La polygamie est en usage dans ce pays. Les mères ennoblissent et non les peres. (*Extrait du Voyage de Degrandpré, à la côte occidentale d'Afrique*).

Mapungo, sur une montagne, près du Coanza; c'est où réside le roi de *Doarii* ou de *Dongo*.

A l'E. est le pays de *Matamba*, où dans le siècle dernier étoit une reine guerrière de la famille des rois d'Angola.

Benguela. — Ce pays, au sud des précédens, étoit autrefois gouverné par un roi; il dépend du gouvernement général d'Angola. On y voit des bêtes sauvages en prodigieuse quantité. Les éléphans y abondent. Il y a d'ailleurs peu d'habitans; et ils sont fort exposés aux ravages des *Jagas*, leurs voisins du côté de l'E. On tire de ce pays beaucoup de sel.

Benguela ou *Saint-Philippe*, fort sur la côte, en est la capitale. Cette ville a environ 200 familles de blancs, dont la plupart sont des Portugais qui y ont été relégués pour crimes, et beaucoup plus de noirs. On trouve aux environs de riches mines d'argent. Les Hollandais se sont emparés de cette place il y a plusieurs années.

ARTICLE XI.

CAFRERIE EN GÉNÉRAL.

Limites, étendue.

Le pays connu sous la dénomination générale de Cafrerie, est très-étendu. Il est borné au N. par la Nigritie et l'Abissinie; à l'O. par une partie de la Guinée, le Congo et la mer; au S. par le Cap de Bonne-Espérance; et à l'E. par la mer. On le divise en plusieurs territoires et royaumes peu connus, et on croit qu'il a 800 lieues de long, et 600 de large.

Habitans, mœurs, usages, divertissemens. — Nous parlerons des différens peuples d'une manière plus particulière, d'après deux écrivains modernes; le premier, renommé par ses connoissances botaniques; le second, par son goût en histoire naturelle, mais sur-tout par ses voyages instructifs et intéressans dans l'intérieur de l'Afrique.

« Pendant les 36 heures que je passai avec les Hottentots-Gonaquois, dit M. le Vaillant, j'eus le temps de faire différentes observations à leur sujet. Je remarquai qu'ils faisoient avec leur langue le même bruit que les Hottentots. Quand ils s'accostent, ils avancent la main, en disant *Tabé*, je vous salue. Ce mot, et cette manière de saluer, en usage chez les Cafres, ne le sont point chez les Hottentots proprement dits.

» Cette ressemblance de manières, d'habitudes, et même de conformation, leur voisinage de la grande Cafrerie, et ce qu'on m'a dit ensuite, m'ont convaincu que ces hordes de Gonaquois, qui ressemblent tout-à-la-fois aux Cafres et aux Hottentots, doivent être une espèce mélangée, le produit de ces deux nations. L'habillement des hommes a la même forme que celui des Hottentots, quoique arrangé avec grande symétrie; mais les Gonaquois étant un peu plus grands, se couvrent d'une peau de veau au lieu d'une peau de mouton; et les uns et les autres donnent à ces sortes de manteaux le nom de *kross*. Quelques-uns portent, suspendu à leur cou, un morceau d'ivoire ou un os de mouton très-blanc; et ce contraste de couleurs produit un bon effet, et est très-agréable.

» Lorsque le temps est excessivement chaud, les hommes mettent de côté leurs *jackals* : c'est un morceau de la peau de l'animal de ce nom, qui leur sert à couvrir ce que la nature leur dit de cacher; ils l'attachent à leur ceinture : néanmoins, ce voile, arrangé avec négligence, peut être considéré comme un accessoire inutile, et qui sert très-peu leur pudeur. Les femmes, beaucoup plus jalouses de la parure que les hommes, prennent aussi beaucoup plus de soin pour orner leurs personnes. Elles portent un *kross* comme les hommes; mais le tablier qui cache leur sexe, est plus grand que celui des derniers. Pendant les grandes chaleurs, elles n'ont que ce tablier, avec une peau qui descend derrière, depuis leur ceinture jusqu'au gras de la jambe. Les jeunes

filles au-dessous de 9 ans, sont entièrement nues; quand elles ont atteint cet âge, elles ne portent qu'un petit tablier.

» Quelle que puisse être l'étendue des déserts de l'Afrique, nous ne pouvons point calculer la population, d'après cette foule innombrable de noirs que l'on trouve à l'Ouest, et qui bordent toute la côte de l'Océan, depuis les îles Canaries jusqu'aux environs du Cap de Bonne-Espérance. Nous ne pouvons pas même hasarder une conjecture, depuis que, par un commerce approuvé par quelques hommes, en horreur au plus grand nombre, les barbares navigateurs de l'Europe ont porté ces nègres, par l'appât le plus honteux, à vendre leurs prisonniers, ou ceux qui leur étoient inférieurs en force. Ils sont devenus inhumains et perfides, à mesure que leurs besoins ont augmenté. Le prince a vendu ses sujets; la mère, son fils; et la nature, comme si elle étoit sa complice, l'a douée d'une étonnante fécondité.

» Ce trafic honteux et exécrable est cependant inconnu dans l'intérieur du continent. Le Désert est réellement un désert; ce n'est qu'à une certaine distance que l'on rencontre quelque hordes qui ne sont pas nombreuses, et qui vivent des fruits de la terre et du produit de leurs troupeaux. Après avoir trouvé une horde, il faut traverser beaucoup de pays avant d'en trouver une autre. La chaleur du climat, la sécheresse des sables, la stérilité de la terre, la rareté de l'eau, des montagnes escarpées et couvertes de rochers, des animaux féroces, et de plus le caractère des Hottentots, un peu flegmatique, et leur tempérament froid, tels sont les obstacles à la propagation. Lorsqu'un père a six enfans, cela passe pour un phénomène.

» Le pays des Gonaquois, dans lequel je pénétrai, ne contenoit pas 3,000 ames, dans une étendue de 30 à 40 lieues. Ces hommes ne ressembloient pas à ces Hottentots dégénérés et misérables, qui languissent dans le sein des colonies hollandaises, habitans méprisables et méprisés, qui n'ont d'autres marques de

leur ancienne origine, qu'un vain nom, et qui n'ont acquis pour prix de leur liberté, qu'un peu de tranquillité, achetée bien cher par les travaux excessifs auxquels ils sont employés sur les plantations, et par le despotisme de leurs chefs toujours vendus au gouvernement. Ici, continue M. le Vaillant, j'avois occasion d'admirer un peuple libre et brave, qui n'estime que l'indépendance; qui n'obéit jamais à des impulsions étrangères à la nature, et dont le seul but seroit de détruire son caractère magnanime, libre, et vraiment philanthropique.

» Les huttes, construites comme celles des Hottentots dans les colonies, avoient 8 à 9 pieds de diamètre; elles étoient couvertes de peaux de bœufs ou de moutons, mais plus souvent de nattes; elles n'avoient qu'une ouverture, très-étroite et basse, et c'étoit dans le milieu de ces huttes que la famille allumoit son feu. La fumée épaisse dont ces chenils étoient remplis, et qui n'avoit d'autre issue que la porte, ajoutée à la puanteur qu'ils conservent toujours, auroit étouffé l'Européen assez hardi pour y rester deux minutes : cependant l'habitude rend tout cela supportable à ces sauvages.

» Les deux couleurs qui leur plaisent davantage sont le rouge et le noir. Ils composent la première avec de l'ocre, que l'on trouve dans différens endroits du pays, et ils mêlent cette terre et la délayent avec de la graisse; elle ressemble parfaitement à la poussière de brique, ou à la tuile pilée. Leur noir n'est autre chose que de la suie, ou du charbon de bois tendre. Quelques femmes, il est vrai, se bornent à peindre la saillie de leurs joues; mais, en général, elles s'en barbouillent tout le corps, par compartimens, variés avec une sorte de symétrie, et cette partie de leur toilette ne demande pas peu de temps. Ces deux couleurs, tant admirées par les Hottentots, sont parfumées avec la poudre de *boughou*, dont l'odeur n'a rien d'agréable pour un Européen. Peut-être un Hottentot trouveroit-il nos odeurs et nos essences non moins insupportables? Mais le *boughou* a sur notre rouge et nos pâtes l'avantage de ne point

nuire à la peau et de ne point attaquer les nerfs, et la Hottentote qui ne connoît ni l'ambre, ni le musc, ni le benjoin, ne connoît point aussi les vapeurs, les spasmes et les maux de tête qu'ils occasionnent. Les hommes ne se peignent jamais le visage; mais ils se servent d'une composition faite avec ces deux couleurs, pour se peindre les lèvres jusqu'aux narines; par ce moyen, ils ont l'avantage d'aspirer continuellement l'odeur des substances employées dans cette composition. Les jeunes filles favorisent quelquefois leurs amans, au point de leur appliquer elles-mêmes cette peinture sous le nez; et elles montrent, dans cette occasion, une sorte de coquetterie qui a une influence très-puissante sur le cœur d'un Hottentot novice. Il ne faut cependant pas en conclure que les femmes, chez les Hottentots, estiment assez la parure, pour que ce soin leur fasse négliger ces occupations journalières et utiles auxquelles la nature et leurs usages les appellent. Séparées de l'Europe par une mer immense, et des colonies Hollandaises par des montagnes désertes et des rochers impraticables, ces peuples n'ont point encore appris, par une trop grande communication, à connoître nos excès et notre dépravation. Au contraire, quand les femmes de ce pays ont le bonheur d'être mères, la nature leur parle un langage différent; elles prennent, plus que dans toute autre contrée, un courage qui convient à leurs goûts; elles s'empressent à se livrer à ces soins que la nature exige d'elles impérieusement.

» Les Hottentots sont excessivement passionnés pour la chasse, et ils sont très-adroits à cet exercice. Outre les trébuchets et les piéges qu'ils placent dans des endroits convenables pour prendre de grands animaux, ils se mettent en embuscade, les attaquent dès qu'ils paroissent, et les tuent avec leurs flèches empoisonnées ou leurs *assagays*, qui sont une espèce de lances. En voyant leurs flèches, on ne se douteroit pas d'abord combien ces armes sont meurtrières: leur petitesse les rend d'autant plus dangereuses, qu'il est impossible de les appercevoir et de les suivre de

l'œil, et par conséquent de les éviter. La plus légère blessure qu'elles font est toujours mortelle, si le poison parvient jusqu'au sang, et si la chair est entamée. Le plus sûr remède est d'amputer la partie blessée, si c'est un membre ; mais si la blessure est dans le corps, la mort est inévitable. L'*assagay* est en général une arme très-foible dans les mains d'un Hottentot; mais de plus sa longueur la rend moins dangereuse : il n'est pas difficile de l'éviter, parce qu'on peut la voir fendre l'air. Tels sont les moyens d'attaque et de défense employés par quelques-unes des nations sauvages de l'Afrique. Peut-être exciteront-ils l'indignation d'un Européen, et lui feront-ils taxer ces peuples de barbarie; mais qu'on se rappelle que les Européens eux mêmes, avant de faire usage de ce tonnerre terrible qui dans un moment cause tant de ravage et de destruction, n'avoient que des armes faites avec de l'acier, et connoissoient aussi la méthode d'envoyer une double mort à l'ennemi.

» Les Hottentots n'ont pas la moindre notion des élémens d'agriculture ; ils ne sèment, ni ne plantent, et même ils ne font jamais de récolte. Quand ils se décident à s'en donner la peine, ils font une liqueur enivrante, composée avec du miel et une racine, qu'ils font fermenter dans une certaine quantité d'eau. Cette liqueur, qui est une sorte d'hydromel, n'est point leur breuvage ordinaire, et ils n'en font même pas provision. Quelle que soit la quantité qu'ils en font, ils la boivent tout à-la-fois, et souvent ils se régalent de cette manière, à certaines époques. Ils fument les feuilles d'une plante qu'ils appellent *dagha* et non *daka*, comme quelques auteurs l'ont écrit : cette plante n'est pas indigène; c'est le chanvre d'Europe. Quelques-uns de ces sauvages préfèrent ces feuilles au tabac; mais la plus grande partie les aime beaucoup, lorsqu'elles sont mêlées ensemble. Les Hottentots estiment moins les pipes qu'on apporte d'Europe, que celles qu'ils fabriquent eux-mêmes; ils trouvent les premières trop petites.

» Quoiqu'ils élèvent une grande quantité de mou-

tons et de bœufs, continue notre auteur, ils tuent rarement les derniers, à moins que quelque accident ne leur arrive, ou que la vieillesse ne les ait rendus incapables d'être utiles. En conséquence, leur principale nourriture consiste dans le lait de leurs brebis et de leurs vaches; ils ont, en outre, le produit de leurs chasses, et de temps en temps ils tuent un mouton. Ils emploient, pour engraisser leurs animaux, un procédé qui, quoique inusité en Europe, n'en est pas moins efficace, d'autant mieux qu'il a l'avantage particulier de n'exiger aucun soin. Ils écrasent entre deux pierres plates ces parties que nous leur enlevons au moyen d'un couteau : les animaux, après cette opération, acquièrent une grosseur prodigieuse, et ils sont très-bons à manger.

Les bœufs qu'ils destinent à porter des fardeaux, sont de bonne heure rompus et accoutumés à ce service : sans cela ils deviendroient absolument intraitables. Pour les dresser, ils leur percent, lorsqu'ils sont encore jeunes, le cartilage qui sépare les narines, et passent par le trou un morceau de bois, de 8 à 10 pouces de longueur, et ayant près d'un pouce de diamètre. Les femmes sont chargées de traire les vaches et les brebis, et comme elles ne les battent ni ne les tourmentent jamais, elles sont extraordinairement traitables.

» Dans chaque village, les moutons et les bêtes à cornes font un troupeau commun, et chaque habitant remplit à son tour l'emploi de pasteur. Cette commission exige plusieurs précautions très-différentes de celles que prennent nos bergers; parce que les animaux de proie sont plus nombreux et plus féroces dans le sud de l'Afrique qu'en Europe. Les lions, il est vrai, n'y sont pas très-communs; mais il y a des éléphans, des rhinocéros, des léopards, des tigres, des hyènes et différentes espèces de loups, plus destructeurs que les nôtres, et plusieurs autres animaux furieux : ils abondent dans les forêts, et parfois font des excursions vers le Cap, et détruisent les bestiaux. Pour prévenir ces malheurs, le berger doit chaque

jour aller ou envoyer faire la ronde de son quartier, pour tâcher de découvrir si quelque bête féroce n'est pas aux aguets. Dans ce cas, il assemble tout le village, et fait son rapport. Alors les plus courageux s'arment de javelots et de flèches empoisonnées, et suivent la personne qui a découvert l'animal, jusqu'à la caverne ou le gîte où il est retiré. Ils se mettent sur deux rangs; le pâtre entre dans la caverne, et tâche d'exciter l'animal à le suivre : une fois dehors, il est immanquablement détruit.

» Ces sauvages mesurent l'année par les époques de sécheresse et de pluie. Cette division est la même pour tous les habitans des régions du tropique, et on la subdivise en lunes, mais ils ne comptent jamais les jours, s'ils passent dix, c'est-à-dire le nombre de leurs doigts. En outre, ils désignent le jour ou le tems par quelque époque remarquable : par exemple, une tempête extraordinaire, un éléphant tué, une maladie épidémique parmi les bestiaux, une émigration, etc. Ils distinguent les différentes parties du jour par le cours du soleil, et ils vous disent, en le montrant avec le doigt, il étoit *là*, quand je suis parti, et *ici* quand je suis arrivé. Cette méthode n'est pas à beaucoup près exacte; mais quoiqu'elle manque de précision, elle est toujours suffisante pour ces peuples, qui n'ayant ni rendez-vous galans, ni procès à suivre, ni perfidies à commettre, ni scandale à propager, ni occasion de ramper bassement devant des protecteurs ignorans, ni comédie nouvelle à siffler, voient avec calme le soleil finir sa carrière, et s'inquiètent fort peu que 20,000 horlogers apportent la misère aux uns et le bonheur aux autres.

» Un sentiment de délicatesse porte les Hottentots à se séparer des autres, quand ils sont malades : alors on les voit rarement, et on diroit qu'ils sont honteux d'avoir perdu leur santé. Il n'entre jamais dans leur idée de se montrer en public, dans le dessein d'exciter la pitié. C'est un moyen violent, mais qui devient inutile dans un pays où chacun a de la compassion.

» Quand un Hottentot meurt, il est enseveli dans son plus mauvais *kross*, et ses membres sont arrangés de manière que tout le corps est couvert. Les parens le transportent alors à une certaine distance de la horde, et le déposent dans un trou creusé à cet effet, mais qui n'est jamais profond; ils le couvrent avec de la terre, et ensuite avec des pierres, si on en peut trouver dans le voisinage. Un pareil mausolée est une défense bien foible contre les attaques des jackals et des hyènes. Le corps en effet en est bientôt retiré et dévoré. Si les Hottentots remplissent mal ce dernier devoir, on ne peut guère les en blâmer, si on se rappelle les cérémonies funèbres des anciens et célèbres Parsis (descendans des Perses). Ils sont encore attachés à l'usage d'exposer leurs morts sur les sommets de tours élevées, ou dans des cimetières ouverts, afin que les corbeaux et les vautours puissent s'en nourrir et les emporter par morceaux. Les enfans, ou à leur défaut, les plus proches parens du défunt, s'emparent de tout ce qu'il laisse; mais la qualité du chef n'est pas héréditaire. Il est toujours nommé par la horde, et son pouvoir est limité. Dans les conseils son avis l'emporte, si l'on le croit bon, sinon, on n'en tient aucun compte. A la guerre, ils ne connoissent ni rangs ni divisions : chacun attaque ou se défend à sa manière, les plus intrépides vont en avant, et si la victoire les favorise, ils n'attribuent pas à un homme l'honneur d'une action, qui n'a eu du succès que par le courage de tous : c'est la nation entière qui triomphe.

» De tous les peuples que j'ai vus, continue notre auteur, les Gonaquois sont les seuls que l'on puisse regarder comme libres. Mais peut-être seront-ils bientôt obligés d'aller s'établir à une plus grande distance, ou de recevoir la loi du gouvernement Hollandais. Tout le terrein qui est à l'E. étant bon en général, les planteurs s'efforcent d'étendre leurs possessions dans ce quartier autant qu'ils le peuvent, et sans doute, cet objet de leur avarice sera rempli un jour. L'infortune sera alors le partage de ces peuples heu-

reux et paisibles, et la trace de leur liberté disparoîtra par les massacres et les invasions. C'est ainsi qu'ont été traitées toutes les hordes dont les anciens auteurs ont parlé : après avoir été souvent démembrées et affoiblies, elles sont aujourd'hui dans la dépendance absolue des Hollandais. L'existence des Hottentots, leurs noms, leurs histoires, seront donc un jour regardés comme fabuleux : à moins que quelque voyageur, assez curieux pour chercher à découvrir leurs restes, n'ait le courage de pénétrer dans les déserts lointains, habités par le grand Nimiguas, où des rochers de plus en plus durcis par le temps, et des montagnes anciennes et stériles ne produisent pas une seule plante digne de fixer l'attention du botaniste.

» Quelques anciens auteurs ont dit que les sauvages de la même famille dorment tous pêle-mêle dans la même hutte, et qu'ils ne connoissent point la différence de l'âge, ni cette horreur invincible qui sépare des êtres unis par le sang. Cette particularité a conduit quelques personnes à des soupçons infâmes. Oui, toute la famille habite la même hutte : le père couche à côté de sa fille, et la mère près de son fils ; mais au retour de l'aurore, chacun se lève avec un cœur pur, nul n'a à rougir devant l'auteur de tous les êtres, ni devant aucune des créatures qu'il a marquées du sceau de son image. Un sauvage n'est ni une brute, ni un barbare.

» Il est nécessaire, dans ce récit, de dire un mot de ce tablier dégoûtant des femmes de ce pays, dont on a si souvent parlé dans l'histoire. Il est encore à la mode parmi une certaine horde. Je dis à la mode, observe notre auteur, parce qu'au lieu d'être un don de la nature, il doit être regardé comme un des raffinemens les plus monstrueux qu'ait jamais pu inventer je ne sais quelle coquetterie, entièrement particulière à un petit coin du monde. Cette singularité n'est autre chose qu'une prolongation de la nymphe, occasionnée par des poids qui y sont suspendus. Ce ta-

blier (1) peut avoir environ neuf pouces, plus ou moins, selon l'âge de la personne, ou le soin que l'on prend de cette décoration singulière.

»Un physionomiste, ou même un bel-esprit moderne, amuseroit sa compagnie, en assignant au Hottentot, dans l'échelle des êtres, une place entre l'homme et le ourang-outang. Je ne peux cependant donner mon assentiment à cet arrangement systématique. Les qualités que j'estime en lui, m'empêcheront toujours de le dégrader à ce point; et j'ai trouvé sa figure suffisamment belle, parce que j'ai éprouvé la bonté de son cœur. Il faut l'avouer, cependant, il y a dans ses traits quelque chose de particulier, qui le distingue, en un certain degré, de la généralité de l'espèce humaine. Les os de ses joues sont excessivement saillans; de sorte que son visage est très-large dans cette partie, et les os de la mâchoire, au contraire, très-étroits; il continue encore à diminuer jusqu'à l'extrémité du menton. Cette forme lui donne un air de maigreur qui fait paroître la tête disproportionnée et trop petite pour son corps gros et potelé. Son nez plat a à peine un pouce et demi, à sa plus grande élévation, et ses narines qui sont excessivement larges, surpassent souvent en hauteur la longueur de son nez. Sa bouche est grande et garnie de petites dents bien émaillées, et parfaitement blanches. Ses yeux très-beaux et animés, ont leur direction un peu vers le nez, comme ceux des Chinois; et à la vue et au toucher, sa chevelure ressemble à de la laine; elle est très-courte, naturellement frisée, et aussi noire que l'ébène. Il a très-peu de cheveux, et encore prend-il beaucoup de soin pour en arracher une partie; il ne se donne pas la même peine pour ses sourcils, parce qu'ils sont naturellement peu épais. Quoiqu'il n'ait pas naturellement de barbe sur la lèvre supérieure et à l'extrémité du menton, dès qu'il en paroît quel-

(1) MM. Barrow et Degranpré, derniers voyageurs dans cette partie de l'Afrique, démentent M. le Vaillant sur ce prétendu tablier.

ques brins, il ne manque jamais de les arracher. Aussi a-t-il un air efféminé, qui, joint à la douceur naturelle de son caractère, détruit cette apparence de férocité impérieuse, ordinaire aux hommes qui sont dans l'état de nature, et qui leur a fait donner le titre orgueilleux de rois. Les femmes ont les traits plus délicats; mais l'ensemble de leur figure est le même. Elles sont également bien faites. Leur gorge admirablement bien placée, a une forme très-belle, tant qu'elles sont dans la fraîcheur de la jeunesse. Leurs mains sont petites, leurs pieds excessivement bien faits, quoiqu'elles ne portent jamais de chaussure. Le son de leur voix est doux; elles parlent du gosier, et leur langage n'est pas sans harmonie. En parlant, elles font beaucoup de gestes qui donnent de la grace à leurs bras.

» Les Hottentots sont naturellement timides, et par conséquent peu entreprenans. Leur froideur flegmatique et leurs regards curieux leur donnent un air de réserve qu'ils ne quittent jamais, même dans leur plus grande gaîté, tandis qu'au contraire, tous les autres peuples noirs et basanés se livrent au plaisir et à la joie la plus vive sans aucune réserve.

» Une profonde indifférence pour les affaires de la vie les porte à l'inactivité et à l'indolence : la garde de leurs troupeaux, le soin de se procurer la subsistance, sont les seuls objets qui occupent leurs pensées; s'ils se livrent à la poursuite des animaux sauvages, ce n'est pas comme chasseurs; mais comme des hommes tourmentés par la faim : en un mot, ils oublient le passé, et ne s'inquiètent pas de l'avenir : le présent seul les frappe; et c'est la seule chose qui captive leur attention.

» Les Hottentots sont toutefois, observe M. le Vaillant, le peuple le meilleur, le plus doux et le plus hospitalier. Quiconque voyage parmi eux, peut être assuré d'y trouver la nourriture et un gîte; et quoiqu'ils ne refusent pas des présens, jamais ils ne demandent rien. Si le voyageur a un long trajet à faire, et s'ils apprennent, par les informations qu'il leur

demande, qu'il ne peut espérer de rencontrer de long-temps d'autres hordes, ils lui donnent autant de provisions que leurs moyens leur permettent, et tout ce qui lui est nécessaire pour continuer son voyage, et arriver à sa destination. Tels sont ces peuples, ou du moins tels ils m'ont paru, dans toute l'innocence des mœurs et de la vie pastorale. Ils donnent une idée du genre humain dans son état d'enfance ».

Parmi les Cafres, dit le lieutenant Paterson, les hommes ont de 5 pieds 8 pouces à 6 pieds de haut; ils sont bien proportionnés, et, en général, ils attaquent avec beaucoup de courage les lions et les autres bêtes féroces.

La couleur des Cafres est d'un noir jais; leurs dents sont blanches comme l'ivoire, et ils ont les yeux grands. Chez les deux sexes, l'habillement est presque le même; il consiste entièrement en peaux de bœufs, aussi moelleuses que du drap. Les hommes portent des queues de différens animaux liées à l'entour de leurs cuisses, ils ornent leurs cheveux de morceaux de cuivre, et ont de grands anneaux d'ivoire sur les bras. Ils se parent aussi de poils de lion; ils attachent des plumes à leur tête, et portent différens autres ornemens bizarres.

Ils aiment beaucoup les chiens, et les échangent contre des bestiaux; ils portent cette passion si loin, que si un de ces animaux leur fait plaisir, ils donnent volontiers deux jeunes bœufs en échange. Le seul exercice qu'ils se donnent le jour, consiste à chasser, lutter et danser. Ils sont adroits à manier la lance; et en temps de guerre, ils se servent de boucliers faits de peaux de bœuf.

Les femmes sont employées à la culture des jardins et du blé. Dans ce pays on cultive plusieurs végétaux qui n'en sont pas indigènes, tels que le tabac, le melon d'eau, une espèce de haricots, et le chanvre. Les femmes font aussi des paniers, et les nattes sur lesquelles on couche. Les hommes sont très-fiers de leurs troupeaux; ils leur coupent les cornes, de manière à leur donner toutes les formes qu'il leur plaît,

et ils leur apprennent à répondre au sifflet. Quand ils veulent les faire retourner au logis, ils vont à quelque distance de la maison, et soufflent dans ce petit instrument, qui est fait d'ivoire ou d'os, et formé de manière à pouvoir être entendu de loin. Par ce moyen, ils les font venir sans aucune difficulté.

Le sol de ce pays est une terre un peu grasse et noirâtre, et si excessivement fertile, que tous les végétaux y viennent en très-grande abondance, soit qu'on les sème, soit qu'on les plante. La température y est très-variée ; mais je n'avois pas de thermomètre pour observer les degrés de chaleur. Il y pleut rarement, excepté dans l'été, où la pluie est accompagnée de tonnerre et d'éclairs. Toutefois, le pays est extrêmement bien arrosé : non-seulement les terres élevées, situées au N. fournissent de l'eau avec abondance toute l'année, mais on trouve dans les bois plusieurs fontaines excellentes. Ce que j'ai vu dans ce pays me porte à croire qu'il est supérieur de beaucoup à aucune autre partie connue de l'Afrique. Les bois y produisent différens arbres, dont quelques-uns sont très-grands ; et on y trouve des éléphans, des buffles, etc. J'y ai vu aussi différentes espèces de papillons et de très-beaux oiseaux, mais ces derniers étoient tellement farouches, que je n'ai pu en apporter que deux.

S'il faut juger des Cafres par ceux que j'ai vus, dit M. le Vaillant, ils sont plus grands que les Hottentots des Colonies, ou même que les Gonaquois ; cependant ils ressemblent beaucoup aux derniers ; mais ils sont plus robustes, et ont plus de fierté et de courage. Les traits des Cafres sont aussi plus agréables, car leur visage ne se rétrécit point vers le bas, et les os de leurs joues ne font point saillie d'une manière ridicule, comme ceux des Hottentots. Ils n'ont point non plus le visage large et plat, et les lèvres épaisses comme leurs voisins, les nègres du Mosambique ; mais un contour bien formé, un nez agréable, des yeux pétillans et expressifs ; de sorte, que, mettant à part tous nos préjugés de couleurs, il y a dans

ce pays plus d'une femme qui pourroit passer pour belle à côté d'une Européenne. Elles ne s'enlaidissent point en se plâtrant les sourcils comme les Hottentots ; mais elles ont le visage ciselé.

Les Cafres ne graissent jamais leurs cheveux, qui sont forts et bouclés ; mais ils se oignent le reste du corps, dans le dessein de se rendre plus souples et plus robustes. Les hommes sont plus recherchés que les femmes dans leur parure ; ils aiment beaucoup les colliers de grains et de cuivre ; on les voit rarement sans bracelets aux jambes et aux bras. Ils sont faits de défenses d'éléphans, qu'ils coupent à une épaisseur convenable, et qu'ils polissent et arrondissent. Comme ces sortes de bracelets ne peuvent s'ouvrir, il faut les faire assez larges pour y passer la main, de manière qu'ils tombent ou s'élèvent suivant le mouvement du bras. Quelquefois ils en mettent de petits aux bras de leurs enfans : leurs bras grossissent, et cet ornement devient juste et fixe, circonstance qui leur plaît singulièrement.

Ils font aussi des colliers avec des os d'animaux, qu'ils polissent et blanchissent de la manière la plus parfaite. Quelques-uns se contentent d'avoir suspendu sur l'estomac l'os de la jambe d'un mouton, décoration qu'ils jugent aussi agréable qu'une mouche sur le visage d'une jolie femme. Les Cafres ne portent leurs ornemens que dans l'été : lorsqu'il fait froid, ils portent des *kross* faits de peaux de veau ou de bœuf, qui leur descendent jusqu'aux pieds. Une particularité qui mérite attention, et qui n'existe pas ailleurs, c'est que les femmes Cafres attachent peu de prix aux ornemens. Dans le fait, elles sont bien faites et jolies, si on les compare aux autres sauvages ; elles n'imitent jamais la profusion agreste de la coquetterie des Hottentots ; elles ne portent même pas de bracelets de cuivre ; leurs colliers qui ressemblent à ceux des femmes Gonaquoises, sont bordés de petits rangs de grains, et c'est la seule vanité qu'elles fassent paroître.

La peau que les femmes des Hottentots portent

attachée sur leurs reins, les femmes Cafres la portent élevée jusqu'aux épaules ; elle est attachée sur leur sein, qu'elle couvre. Elles ont, comme les hommes, un *kross* ou manteau de peau de veau ou de bœuf, sans poil ; mais c'est seulement dans l'hiver ou le temps des pluies, que les deux sexes en font usage. Ces peaux sont aussi douces et aussi moelleuses que l'étoffe la plus fine. Quelque mauvais que soit le temps ou la saison, ni les hommes, ni les femmes ne se couvrent jamais la tête. Quelquefois, il est vrai, j'ai vu la tête d'un Cafre ornée d'une plume attachée aux cheveux ; mais cela ne se voit pas souvent.

Une partie de l'occupation journalière des femmes consiste à faire de la poterie, ouvrage qu'elles exécutent avec autant d'adresse que leurs maris ; elles font encore une espèce de panier très-curieux, dont la contexture est si serrée qu'on y met du lait. Elles préparent aussi les champs que l'on se dispose à ensemencer ; elles ratissent la terre plutôt qu'elles ne la bêchent, au moyen d'une pioche de bois.

Les huttes des Cafres sont plus élevées et plus commodes que celles des Hottentots ; c'est un hémisphère parfait. Elles sont construites en bois très-forts et rapprochés, et couvertes en dehors et en dedans, avec un mélange de terre, d'argile et de fiente de vache. L'ouverture ou entrée est si basse, qu'il faut, pour y pénétrer, se traîner sur les mains et les genoux : ce qui leur donne plus de facilité pour se défendre contre les animaux, ou les attaques soudaines d'un ennemi. Le foyer ou âtre est au milieu, et entouré par un bord circulaire qui s'élève de 2 ou 3 pouces.

Les terres de la Cafrerie, soit par l'effet de leur situation, soit par le nombre des petites rivières qui les rafraîchissent, sont plus fertiles que celles des Hottentots. Les Cafres se livrent à l'agriculture, ce qui prouve qu'ils ne sont pas naturellement errans.

» J'ai remarqué, continue M. le Vaillant, que malgré les belles forêts qui ornent la Cafrerie, et les pâturages délicieux qui y croissent et couvrent presque

les animaux qui s'en nourrissent; malgré ces rivières et ces sources qui se croisent dans mille directions différentes, pour rendre ce pays riche et fertile, leurs bœufs, leurs vaches, et presque tous leurs animaux sont beaucoup plus petits que ceux des Hottentots; différence, qui sans doute provient de la nature de la sève, et d'un certain fumet qui domine toute espèce de gazon. J'ai fait cette observation sur les animaux domestiques et sauvages, qui n'acquièrent jamais le volume de ceux qu'on élève dans les pays secs et fertiles par lesquels j'ai passé ».

L'industrie est un des traits principaux qui caractérisent les Cafres. Quelques arts appris, il est vrai, par nécessité, l'amour de l'agriculture, et un petit nombre de dogmes religieux, prouvent qu'ils sont plus civilisés que les peuples les plus rapprochés du Sud.

La circoncision, à laquelle ils se soumettent en général, prouve, ou qu'ils sont les descendans d'un peuple ancien, ou qu'ils ont seulement imité les habitans de quelque contrée voisine, dont ils ont perdu le souvenir; et, comme ils le disent, ils n'y attachent aucun sens religieux ni mystique.

Ils ont une haute idée de l'Etre suprême et de son pouvoir; ils croient en une vie future, où les bons seront récompensés et les méchans punis; mais ils n'ont aucune idée de la création; ils s'imaginent que le monde n'a point eu de commencement, et qu'il ne cessera jamais d'être ce qu'il est. Ils n'ont point de cérémonies sacrées, et ne prient jamais. Ils instruisent leurs enfans eux-mêmes; ils n'ont pas de prêtres, mais ils ont en place, une sorte de sorciers ou magiciens qu'ils considèrent et estiment beaucoup.

Les Cafres sont gouvernés par un chef, ou roi, dont le pouvoir est très-limité; il ne reçoit point d'imposition, et n'a point de troupes à ses ordres; c'est le père d'un peuple libre: il n'est ni courtisé, ni craint, mais respecté et chéri, et souvent il est plus pauvre que nombre de ses sujets. Il peut prendre autant de femmes qu'il lui plaît, elles regardent

comme un honneur de lui appartenir. Il est par conséquent nécessaire de lui donner une plus grande portion de terre à cultiver, et un plus grand nombre de bestiaux à garder et à nourrir. Les ressources pour les besoins de sa nombreuse famille se bornant à cela, il est souvent en danger d'être ruiné. Sa hutte n'est ni plus haute, ni mieux décorée que les autres. Toute sa famille et son sérail demeurent à l'entour de lui, et forment un groupe de 12 à 15 huttes; et généralement c'est lui qui cultive les terres environnantes.

Il est d'usage, parmi les Cafres, que chacun ramasse son grain. C'est leur nourriture favorite, et ils le broient en l'écrasant entre deux pierres. Les familles vivent séparément, et chacune étant entourée de sa plantation de blé, il en résulte qu'une petite horde occupe parfois une lieue carrée de pays, chose que l'on ne voit jamais parmi les Hottentots.

Les différentes hordes étant séparées, il est nécessaire qu'elles aient des chefs particuliers, et c'est le roi qui les nomme. Quand il y a quelque chose à communiquer, il les mande, et leur donne des ordres, ou plutôt des avis, que chaque chef communique ensuite à sa horde respective.

L'arme principale du Cafre est la lance, ou *assaygay*, ce qui montre en lui une disposition à être tout-à-la-fois intrépide et fier, et à mépriser, comme au-dessous de son courage, le dard empoisonné, si usité parmi les peuples qui l'avoisinent. Il cherche à rencontrer son ennemi face à face, et ne lance jamais son arme qu'à découvert. A la guerre, il porte un bouclier d'environ trois pieds de haut, fait de la partie la plus épaisse d'une peau de buffle : cette arme le défend des flèches et de l'assaygay, mais ne le garantit pas des balles. Les Cafres font aussi usage, avec beaucoup de dextérité, d'une massue d'environ deux pieds et demi de long, faite d'un seul morceau de bois, de trois ou quatre pouces d'épaisseur dans la partie la plus grosse, et qui diminue par gradation vers l'une des deux extrémités. Dans une mêlée, ils frappent avec cette arme, ou la jettent souvent à la

distance de quinze ou vingt pas, et rarement alors elle manque son effet.

Dans ce pays, la souveraineté est héréditaire; le fils aîné succède toujours à son père. A défaut d'héritiers mâles, ce n'est point le frère du roi qui le remplace, mais l'aîné des neveux, et si le roi n'a ni enfans ni neveux, les chefs des différentes hordes nomment un roi. Alors, quelquefois l'esprit de parti l'emporte, ce qui donne lieu à des factions et à des intrigues dont l'issue est généralement sanglante.

La polygamie est en usage parmi les Cafres; leurs mariages sont même plus simples que ceux des Hottentots; les parens de l'époux sont toujours satisfaits de son choix; ceux de la fille font quelquefois des difficultés, mais ils refusent rarement leur consentement: après cela, ils se réjouissent, boivent et dansent ensemble des semaines entières, selon la richesse des familles; mais les fêtes n'ont jamais lieu que pour les premières noces. Ils n'ont point d'autres instrumens de musique que ceux en usage chez les Hottentots: quant à leurs danses, les pas ont assez de ressemblance avec ceux des Anglais.

A la mort du père, les fils et la mère partagent entr'eux ce qu'il leur a laissé. Les filles, n'ayant rien à prétendre, restent avec leurs mères ou leurs frères, à moins que quelque homme ne veuille les prendre. Si cette circonstance a lieu pendant la vie des père et mère, elles reçoivent du bétail en proportion de la richesse de leur père. Rarement on enterre les morts; mais ils sont enlevés du *Kraal* par leurs familles, et déposé dans un fossé profond, commun à toute la horde dans ces occasions. Les bêtes féroces viennent s'en repaître, et par ce moyen, l'air est préservé de ces vapeurs nuisibles que la putréfaction occasionneroit. Les honneurs de la sépulture ne sont dûs qu'aux rois ou chefs de hordes: on couvre leurs corps avec des tas de pierre, en forme de dôme.

» Je ne connois point le caractère des Cafres, relativement à l'amour et à la jalousie; mais je crois qu'ils ne sont atteints de la dernière passion qu'à l'égard de

leurs compatriotes. Ils cèdent volontiers leurs femmes pour une légère contribution, au premier homme blanc qui montre de l'inclination pour elles ».

TOPOGRAPHIE.

Royaumes et villes.

CAFRERIE PURE. = Le nom de *Cafrerie* que l'on donne à toute cette partie de l'Afrique qui est entre le Congo, la Nigritie, l'Abissinie et la mer, lui a été d'abord imposé par les Arabes mahométans, dans la langue desquels le mot *Cafre* signifie infidèle. Comme les Arabes se sont établis en grand nombre dans la partie orientale qui comprend les côtes de *Zanguebar* et d'*Ajan*, il est naturel de l'appeler Cafrerie mélangée, et nous en parlerons après. La Cafrerie pure est fort étendue; elle peut se diviser en trois parties; la *Septentrionale*, qui contient tous les pays qui sont au milieu de l'Afrique; la *méridionale*, où est le *Cap de Bonne-Espérance*, et l'*orientale*, où sont les Etats du *Monomotapa*.

CAFRERIE SEPTENTRIONALE. = Cette partie comprend, du N. au S., plusieurs royaumes et peuples, dont on ne connoît guères que le nom. Ce sont les royaumes de *Mujac* et de *Biafara*, au voisinage et à l'E. de celui de Benin; le royaume de *Gingiro* ou de *Gingirbomba*, près de l'Abissinie: on lui donne 15 rois pour vassaux. Celui de *Macoco* ou d'*Anzico*, au N. E. du Congo; il a aussi nombre de vassaux, et ses peuples sont si barbares, qu'ils se nourrissent de chair humaine, dont on dit qu'ils tiennent des boucheries. Le royaume de *Monoémugi*, où l'on prétend qu'il y a un lac assez étroit, qui a plus de 200 lieues de long. Les *Jagas*, qui sont unis avec les *Mumbos*, et les *Zimbas*, peuples très-sauvages, qui désolent toute cette partie de l'Afrique, jusques vers l'Abissinie et la côte de Zanguebar: on croit que les *Galles* en viennent. Les *Borores*, dont le principal royaume s'appelle *Maravi*, selon M. d'Anville. Le royaume d'*Abutua*, qu'on dit être fort abondant en or. Enfin, les terres du *Muzumbo-Acalunga*.

CAFRERIE MÉRIDIONALE. = C'est cette partie de la Cafrerie qui est le pays le plus méridional de l'Afrique. Elle confine du côté du N. O. au royaume de Benguela, et du côté du N. E. au Monomotapa, s'étendant depuis le *Cap*

Nègre jusqu'à la rivière de *Manica* ou du *Saint-Esprit*. Ce pays est peu habité et presqu'inculte, quoique le terrein soit bon en quelques endroits, où l'on recueille des blés et des fruits. On y trouve aussi beaucoup de pâturages, où l'on nourrit des bestiaux : les brebis n'ont point de laine, mais du poil ; il s'y trouve aussi beaucoup de bœufs. Les habitans les échangent pour de l'eau-de-vie et du tabac. Les bois sont remplis de différentes espèces de bêtes sauvages. L'air y est plus froid que chaud, sur-tout vers le Cap de Bonne-Espérance ; mais il est par-tout si sain, que ses habitans y vivent ordinairement plus de cent ans. Ce pays est habité par divers peuples, qui ont chacun leur chef. Les *Cimbebas*, qui habitent au N. O., ont un roi nommé *Mataman*. On a donné le nom général de *Hottentots* à ceux qui occupent la partie la plus méridionale, parce qu'ils ont presque toujours ce mot à la bouche. Toute cette grande pointe de terre qui termine l'Afrique, se nomme *Cap de Bonne-Espérance*. Cependant elle se divise en trois. La plus occidentale se nomme simplement *le Cap de Bonne-Espérance ;* celle du milieu s'appelle *Cabo Falso* ou *Cap Fourchu ;* la troisième, qui est la plus orientale, s'appelle le *Cap des Aiguilles*.

Cap de Bonne-Espérance. — Cette colonie s'étend de l'O. à l'E., depuis la pointe du cap jusqu'au pays des Cafres, et du N. au S. depuis la rivière Koussic jusqu'à la pointe du cap ; elle est bornée au S. par Fish, rivière : sa longueur est de 193 lieues et sa largeur de 101, contenant 14,235 lieues carrées; elle est située entre les 16e et 26e d. 10 m. de long. E. et 30e et 35e d. de lat. S. Ce pays, indépendamment de la ville du Cap, n'est peuplé que de 15,000 habitans, qui possèdent chacun un terrein d'une lieue carrée qui est incapable de rien produire et n'est pas même propre à faire des pâturages pour les bestiaux. La moitié au moins de la colonie du Cap se compose de deux terreins, savoir de grandes plaines, dont la superficie d'une argile dure et impénétrable, les condamne à une stérilité et une sécheresse éternelles. Le reste du terrein consiste en de vastes chaînes de montagnes décharnées qui courent E. et O., excepté celle qui commence à False-Bay, vis-à-vis du Cap proprement dit, et dont la direction est vers le N., le long de la côte de l'O. jusqu'à l'embouchure de la rivière des Eléphans, ce qui renferme une étendue de 70 lieues. La première grande chaîne de montagnes qui s'étend de l'E. à l'O. renferme, entr'elle et le bord de la [illegible], sur la côte du S., un espace de terrein irrégulier, va-

riable, depuis 7 jusqu'à 20 lieues; le sol en est fertile, arrosé de plusieurs ruisseaux. Les pluies y sont abondantes, et le voisinage de la mer y rend la température plus douce et plus égale que dans les cantons les plus reculés de l'intérieur de la colonie. La grande chaîne la plus voisine est le *Zwarteberg*, ou montagne Noire; elle est beaucoup plus élevée et plus inégale que la première. Le troisième rang de montagnes est le *Nieuweldt Gebergte*. Cette chaîne, ainsi que partie de la seconde, renferme le grand *Karou*, ou désert aride, qu'aucune créature humaine ne peut habiter. Ce désert forme le troisième étage du midi de l'Afrique. Sa longueur de l'E. à l'O. est de près de 100 lieues, et sa largeur de 80. Depuis la côte de l'O., en entrant dans l'intérieur du pays, le continent s'élève graduellement jusqu'aux montagnes de *Roggeveld*, qui sont les plus élevées de ce côté; elles se réunissent à celles de *Nieuweldt*. Toute l'étendue du pays située au N. du Cap est beaucoup moins peuplée et plus stérile que la partie orientale, dont la beauté et la fertilité augmentent à mesure qu'on s'en éloigne. La colonie du Cap est divisée en 4 districts, savoir : celui du *Cap*, à l'O.; celui de *Stellenbosch* ou *Drankensten*, au N. O.; celui de *Zwellendam*, au S., et celui de *Graff Reinet*, au N. E.

Zwellendam. — Ce district se compose de tout le pays compris entre les montagnes Noires et le bord de la mer; il est borné à l'E. par la rivière Camtoos, frontière où commence celui de Graff Reinet. Le nombre des familles qu'il contient s'élève à 5 ou 600, et la population entière peut monter à 3,000 blancs. On compte dans tout le district 2 Hottentots et 5 esclaves par famille; il fournit au Cap un grand nombre de chevaux. Les revenus des fermiers de ce canton proviennent du bois de construction qu'ils exploitent, de leurs grains, beurre, savons et fruits secs.

Maintenant les Hottentots soumis aux fermiers Hollandais sont foibles, sans défense, et dans leur état présent les plus misérables peut-être de l'espèce humaine. Chassés de leurs possessions, de leurs pays, et enfin privés de leur liberté, ils n'ont transmis à leurs enfans qu'une existence en comparaison de laquelle l'esclavage est un bonheur. Il est probable que cette misère ne s'étendra pas à une postérité bien reculée. Le nom Hottentot tombera dans l'oubli. Depuis quelques années leur nombre a prodigieusement diminué; et on a remarqué généralement que, par-tout où les Européens se sont établis chez des peuples moins civilisés, les naturels,

témoins ceux de l'Amérique, se sont toujours insensiblement dissipés, et ont fini par disparoître entièrement (1).

La ville du *Cap* est un fort considérable et maintenant une ville propre et bien bâtie en briques, avec des canaux; les rues se coupentà angles droits, et sont tirées au cordeau, mais elles ne sont pas pavées. C'est l'entrepôt de tous les vaisseaux qui vont aux Indes et qui en reviennent. Plus de 150 vaisseaux par an s'y fournissent de rafraîchissemens; mais sur-tout les Hollandais, à qui il appartenoit. Entre les avantages que présente ce Cap fameux, est celui de faire descendre les malades à terre. Ils y sont parfaitement soignés, dans un magnifique hôpital, qui peut contenir 6 à 700 malades, pourvu de médecins et de chirurgiens, aussi bien qu'aucun hôpital qui soit en Europe. Les Hollandais avoient aussi en ce lieu des magasins remplis de toute sortes d'agrès. Près du fort est le beau jardin qui appartenoit à la compagnie Hollandaise des Indes; il a 1,411 pas de longueur sur 235 de largeur. On y voit aussi une belle ménagerie. Les habitans du Cap sont industrieux et recherchent beaucoup les douceurs de la vie; ils sont hospitaliers et sociables, quoiqu'accoutumés à louer leurs appartemens aux étrangers pendant leur relâche. Les Hollandais, pour s'y établir, commencèrent par acheter, en 1650, d'un chef du pays, une lieue de terrein. Ils y bâtirent un fort de bois, où ils mirent 12 pièces de canon. Mais en 1680, ils y ont bâti un fort de pierres de taille, garni de plus de 60 pièces d'artillerie. Ilsont formé après, peu à peu, une ville, et leur colonie s'étant augmentée, ils se sont avancés dans le pays jusqu'à plus de 80 lieues: ils y ont plusieurs bons établissemens. Dans les plus voisins du Cap, ils y ont planté des vignes qui produisent de bons vins, appelés *vins du Cap*. Le pays abonde en volaille. Les habitans en état de porter les armes, forment une milice d'environ 40,000 hommes, sans compter la garnison du fort, qui est de 1,000 soldats. Il y a des familles Hollandaises, des protestans Français, mais beaucoup plus d'Allemands. Toutes les nations de l'Europe, qui abordent au Cap, sont obligées de payer le droit d'ancrage et autres péages. Les Anglais prirent le Cap de Bonne-Espérance, le 16 septembre 1795. Le 16 août 1796, dans la baie de *Saldanha*, près du Cap, sous les ordres de l'amiral Elphingstone, les mêmes se rendirent

(1) Extrait du Voyage de Barrow, dans la partie méridionale de l'Afrique, en 1797.

maîtres de toute la flotte Hollandaise commandée par l'amiral Lucas, sans tirer un seul coup de canon.

CAFRERIE ORIENTALE. = Cette partie est entre le Manica ou rivière du Saint-Esprit, et celle de Zambèze ou Cuama, s'étendant depuis les montagnes de Lupata, ou l'*Epine du monde*, jusqu'à la mer. Elle contient ce qui formoit autrefois les Etats du Monomotapa, dont plusieurs royaumes ont secoué le joug. C'est un pays où il y a des mines d'or, et dont les fleuves en entraînent beaucoup avec leurs eaux: c'est pour cela que les Portugais ont appelé le Monomotapa, qui étoit autrefois un prince très-puissant, l'*empereur de l'or*. Ce pays est borné, au N. par le Monoémugi; à l'E. par l'Océan; au S. par la Cafrerie Méridionale, et à l'O. par des contrées inconnues. L'air est tempéré, et le sol est fertile en riz, fruits et cannes à sucre. On y trouve aussi des bestiaux, beaucoup d'éléphans et d'autruches. Ses habitans sont bien faits, robustes, fort noirs, plus guerriers et plus spirituels que leurs voisins. Ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent prendre. Leur religion est la païenne, quoiqu'ils reconnoissent un Dieu créateur de l'univers. Les Portugais s'y établirent en 1760; mais quelque temps après ils furent massacrés et chassés par les habitans. Ce pays, selon Delisle et d'Anville, et d'après les nouvelles relations, se divise en cinq royaumes, qui sont, du S. au N., le royaume de *Monomotapa propre*, celui de *Manica*, celui de *Sofala* ou de *Quitevé*, celui de *Sabia*, et celui d'*Inhambane*.

MONOMOTAPA PROPRE. — Ce royaume est environné par la Zambèze ou Cuama, excepté du côté du S. Son prince est respecté comme une espèce de divinité par ses sujets qui ne lui parlent qu'à genoux. Les marques de sa dignité sont une petite houe qu'il porte à la ceinture, et deux petits dards qu'il tient à la main. Ce sont des symboles: la houe est pour avertir ses peuples qu'ils doivent s'appliquer à l'agriculture; un des dards signifie qu'il doit punir les méchans, et l'autre qu'il doit défendre ses sujets contre leurs ennemis. Il entretient un feu qu'il envoie renouveler chaque année dans tous les Etats des princes ses vassaux. En 1561, l'Empereur de Monomotapa fut baptisé, avec toute sa cour, par un jésuite Portugais, qu'il fit mourir peu de temps après, à l'instigation de quelques Arabes. L'armée de ce souverain n'est composée que d'infanterie. Le pays n'a pas de chevaux, et les maisons sont en bois.

Zimbaoé, résidence de cet empereur, est peu éloignée de la

Zambèze entre *Tete* et *Lena*, qui sont deux forts aux Portugais. *Massapa* est dans le milieu du pays, près du Mont-Jura, où il y a d'abondantes mines d'or.

Manica. — Ce royaume, qui est au S. O. du précédent, a un roi nommé *Chacanca*. Il y a aussi des mines d'or. La capitale porte le même nom.

Quitevé ou Sofala. — Le premier nom de ce royaume est celui du roi, et le second celui du pays. Il est au S. E. du Monomotapa propre, avec lequel plusieurs auteurs le confondent. L'or et l'ivoire y sont fort communs.

Sofala est une petite ville sur le bord de la mer, un peu au N. de l'embouchure de la rivière du même nom. Lorsque les Portugais s'en emparèrent en 1586, il y avoit un prince qu'ils rendirent leur vassal. Ils y ont bâti une forteresse qui assure leur commerce avec les Cafres qui apportent l'or de Manica, et l'ivoire. Sofala a aussi le nom de *Sophira*, et plusieurs auteurs croient que c'est l'*Ophir* où Salomon envoyoit sa flotte.

Sabia. — Ce royaume est au S. de Sofala, et à l'E. de Manica. Le roi s'appelle *Sedenda*. La capitale, appelée *Manbone*, est près de la mer.

Inhambane. — Ce royaume est au S. du précédent, et vers l'embouchure de la rivière du Saint-Esprit. Le roi se fit baptiser avec toute sa cour en 1560, par les Portugais, à qui il procura la connoissance du Monomotapa.

Tonge, capitale, est au N. E.

Inhaqua, fort aux Portugais, au S. C'est où commence leur gouvernement de *Mosambique*, qui s'étend dans le pays dont nous allons parler.

CAFRERIE MÉLANGÉE. — Ce pays, qui occupe presque toute la côte orientale de l'Afrique, étoit en partie habité par des Arabes mahométans, lorsque les Portugais y vinrent en 1498, après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance. Ces Arabes faisoient le commerce de l'or avec les Cafres et celui des Indes. On divise cette côte en deux parties. La première, qu'on appelle *Zanguebar*, est celle qui s'étend depuis le golfe de Sofala, jusqu'à l'équateur. La seconde s'étend depuis l'équateur jusqu'au cap *Gardefan* : elle se nomme la côte d'*Ajan*.

Zanguebar. — Cette côte est remplie de marais: l'air y est mal-sain, et la terre en général peu fertile. Il y a cependant des endroits où il vient du blé, du millet, des oranges, des ci-

trons, &c. On y trouve des poules dont la chair est noire, mais bonne. La plus grande richesse de ce pays consiste dans l'or et l'ivoire, dont les peuples font un grand commerce. Les éléphans y sont si communs, que les habitans se servent des dents de ces animaux pour palissader leurs jardins. Ces peuples sont noirs pour la plupart, et assez traitables. Les uns sont idolâtres, les autres, mahométans. Il n'y a de chrétiens que les Portugais, qui y ont des établissemens. Ce pays comprend plusieurs royaumes, dont les principaux sont, du S. au N., *Mozambique*, *Moruca*, *Mongale*, *Quiloa*, *Monbaze* et *Mélinde*.

Mozambique.—C'est un petit Etat situé entre le royaume de Mongale, celui de Moruca et les îles d'Angoche. Le roi de Mozambique, qui est absolu sur ses sujets, est lui-même soumis aux Portugais. Ce prince, et les principaux de son Etat, sont mahométans; le reste est païen.

Mozambique, capitale, port dans l'île de ce nom. Les Portugais en sont maîtres. C'est une grande ville, bien fortifiée, par le moyen de laquelle ils tiennent sous leur dépendance presque tous les petits rois voisins. Les vaisseaux Portugais qui vont aux Indes s'y arrêtent ordinairement pour s'y rafraîchir. Il y a un gouverneur, dont l'autorité ne dure que trois ans, et qui dépend du vice-roi de Goa. L'île dans laquelle cette ville est bâtie abonde en palmiers, orangers, citroniers, limoniers et figuiers des Indes: elle manque d'eau douce; il faut l'aller chercher dans le continent: mais elle a beaucoup de bœufs, de brebis, qui ont la queue extrêmement grosse, de chèvres et de pourceaux dont la chair est délicieuse.

Moruca.—Le souverain qui porte le même nom de ce royaume, est le prince le plus considérable de la nation des *Mocuas*, qui est fort répandue dans le Zanguebar, et jusques dans les îles qui sont à l'embouchure du Manica, près de laquelle les Portugais ont le fort de *Kilimané*. Le Moruca a sa résidence vis-à-vis de l'île de Mozambique.

Mongale. — Ce royaume est un pays abondant en or; et l'on dit que son roi a un grand nombre de vassaux. La religion est la même que dans le Mozambique.

Mongale, capitale, est sur la rivière de *Moma*.

Quiloa. — Ce royaume dépend des Portugais, à qui le roi, quoique fort absolu et respecté de ses sujets, paye un tribut considérable, qu'on dit être de 1,500 marcs d'or. Il est aussi mahométan. C'étoit autrefois le plus puissant prince de

cette côte ; mais les *Zimbas*, unis aux *Jagas*, l'ont presque ruiné.

Le *Vieux-Quiloa*, capitale, située sur le continent, au bord d'une rivière, est une grande ville, bien peuplée, et la résidence ordinaire du roi.

Le *Nouveau-Quiloa*, qui est dans l'île de ce nom, appartenoit aux Portugais, qui y avoient bâti une forteresse; mais ils l'ont ensuite détruite, et ont abandonné l'île au roi.

Monbaze. — Ce royaume est très-abondant en toutes les choses nécessaires à la vie. Les Portugais avoient converti au christianisme une partie de ces peuples ; mais depuis qu'ils ont été entièrement chassés du pays, le roi et les grands sont retournés au mahométisme ; le menu peuple est toujours resté païen. Il y a eu quelque changement depuis que les Portugais se sont de nouveau emparés du pays.

Monbaze, capitale, dans l'île du même nom, est une grande ville, riche, peuplée, avec un bon port. François *Almeida* la prit en 1505, la brûla en partie, et l'abandonna. Les Portugais construisirent ensuite une citadelle dans laquelle ils se retranchèrent. Mais ils en furent chassés en 1631 par les Arabes. Ils s'y sont rétablis en 1729.

Mélinde.—Ce royaume est un Etat gouverné par un roi mahométan, fort respecté de ses sujets, sur lesquels il exerce un pouvoir absolu. Ce prince est néanmoins dépendant en quelque sorte des Portugais. Les moutons y sont si grands et si gros, que leurs queues seules y pèsent 25 à 30 livres.

Mélinde, capitale, port, sur la rivière de *Quilmanci*, est une ville commerçante, riche, belle et bien peuplée. Les Portugais y font un grand commerce, et ils y ont bâti une forteresse pour leur sûreté ; ils y ont 17 églises. L'ancrage est un peu éloigné de la ville, parce que les écueils, dont elle est environnée vers la côte, en rendent l'accès difficile ; mais du côté de la terre-ferme elle est entourée de beaux jardins. Au nord de Mélinde, on trouve trois îles, savoir, *Lamo*, *Ampazé* et *Pate*. Elles ont de petits rois tributaires des Portugais.

Monoémugi. — Ce royaume est entre le Zanguebar et le Macoco. Ses habitans sont peu connus. Le pays abonde en riches mines d'or et d'argent.

Ajan. — Cette côte est au nord du Zanguebar. On y fait un grand commerce d'ivoire, d'ambre gris et d'or. Les peuples sont presque tous mahométans, comme dans le Zanguebar. Les principaux Etats qu'on y trouve, du S. au N., sont la répu-

blique de *Brava*, le royaume de *Magadoxo*, et celui d'*Adel*, qui est séparé du précédent par une longue côte déserte.

Brava. — Cette république étoit autrefois un petit royaume : anjourd'hui c'est une république aristocratique, dont le premier conseil est composé de douze personnes. Elle paye chaque année aux Portugais, un tribut de 400 livres pesant d'or. Le pays est riche en or, en argent et en ambre gris. Les habitans sont mahométans.

Brava, capitale, grande ville maritime et fort marchande. Les Portugais la prirent et la pillèrent en 1506. Elle s'est remise depuis.

Magadoxo. — Ce royaume est situé le long d'une rivière de même nom. Le roi et ses sujets sont Arabes mahométans. Ils sont redevables à leur valeur, de n'avoir pas été subjugués par les Portugais. Leur pays n'est pas fort étendu; il est fertile en orge, en fruits et en excellens pâturages.

Magadoxo, capitale, port à l'embouchure de la rivière du même nom. C'est une ville assez bien fortifiée, et où sont beaucoup de riches marchands Arabes et Indiens. Il s'y tient tous les ans une grande foire, où se rendent des négocians de différens pays, qui échangent des épices et des étoffes, contre de l'or et de l'ivoire.

Adel. — Ce royaume s'étend jusqu'auprès du détroit de Babel-Mandel, par où la mer Rouge communique avec celle des Indes. Son terroir, du côté de l'Abissinie, dont ce royaume dépendoit autrefois, est fertile en blé, en orge et en bons pâturages, où l'on nourrit beaucoup de bétail. Il y a des brebis dont le cou et la tête sont noirs, et dont la queue pèse jusqu'à 25 livres. On y voit des vaches qui ont des cornes comme des cerfs; d'autres qui n'ont qu'une corne au front et recourbée vers le dos. Il s'y fait un grand commerce en or, en ivoire, en encens et en diverses marchandises d'Arabie et des Indes. Ce royaume a été formé par un prince mahométan, au commencement du 16e siècle.

Auçagurel, capitale, est une ville bâtie sur une hauteur, près de la rivière d'Haouache, qui vient de l'Abissinie, et qui se perd dans les terres à force d'être saignée pour les rendre fertiles.

Zeila, port, à l'embouchure de la rivière du même nom, sur la mer d'Arabie. C'est une grande ville, riche, peuplée et marchande.

Barbora, port, sur la même côte; ville fort commerçante.

Histoire. — L'histoire du continent de l'Afrique est peu connue, et probablement elle ne fournit point de matériaux qui méritent de la faire connoître davantage. Nous apprenons des anciens, qui naviguèrent sur une grande partie des côtes de l'Afrique, que les habitans de ce continent étoient, il y a environ 2,000 ans, aussi policés qu'ils le sont aujourd'hui, et qu'à peu de chose près, ils n'avoient, de l'espèce humaine, que la forme. On n'en peut trouver la raison qu'en supposant, ou que la nature a placé quelque barrière insurmontable entre les natifs de cette partie de l'Afrique et les habitans de l'Europe, ou que les premiers, accoutumés depuis si long-temps à la vie sauvage, et dégénérant d'âge en âge, sont devenus à la fin à peine capables de faire quelques progrès dans la civilisation ou les sciences. Il est très-certain que toutes les tentatives des Européens, et notamment des Hollandais du Cap de Bonne-Espérance, n'ont pu autrefois faire la moindre impression sur ces mortels sauvages, ni leur donner le moindre goût, pas même l'idée de la manière de vivre des Européens.

Les Portugais sont souverains de la plus grande partie de la côte, et plusieurs princes noirs sont leurs tributaires. Quelques princes indépendans ont des possessions étendues, notamment les rois de Dahomé et de Widah, les plus remarquables de tous par l'infâme commerce des esclaves. Il y a environ 200 ans que les nations de l'Europe font avec l'Afrique le commerce de la chair humaine, et encouragent parmi les noirs les guerres, la rapine, la désolation et le meurtre, pour approvisionner les îles occidentales de cette marchandise. Le nombre des malheureux que l'on exporte de l'Afrique tous les ans, a excédé 100,000. Souvent une force armée cerne leurs villages pendant la nuit; les habitans sont condamnés à une captivité perpétuelle, et plusieurs viennent de 350 lieues au-delà du bord de la mer.

Un officier de marine a visité dernièrement tous les chefs des nègres dans les établissemens anglais,

depuis Sainte-Appoline, jusqu'à Athera, c'est-à-dire, dans une étendue de plus de 80 lieues: il a trouvé la police établie, et la punition de tous les crimes réglée par le commerce des esclaves. Ceux qui commettent des crimes ou des meurtres condamnés par les loix, sont, sur la décision de douze anciens, vendus pour l'usage de leur gouvernement, et l'entretien de leurs chefs. Le vol, l'adultère et le meurtre sont les plus grands crimes, et quand on les découvre, toute la famille des coupables est condamnée à l'esclavage. Mais, tout individu qui l'est pour le crime de ses parens, peut se racheter, en fournissant deux esclaves en sa place. Ou bien, lorsque c'est un homme qui commet un des crimes capitaux que l'on vient de nommer, tous les mâles de la famille sont condamnés à l'esclavage: si c'est une femme, toutes les femelles sont vendues. Ce commerce de crimes rend les chefs vigilans. Les planteurs anglais, qui les achètent, ne se donnent point la peine de les instruire dans la religion, ni de leur faire oublier l'oppression exercée envers eux; tout ce qui tend à ce but paroît leur répugner: encore les Portugais, et les Espagnols, dans leurs établissemens, réussissent-ils à les instruire, autant à l'avantage du commerce, qu'à celui de la religion. C'est par l'amour du christianisme et les avantages qui l'accompagnent, que les esclaves Anglais saisissent toutes les occasions de déserter, pour passer dans les établissemens de ces nations.

ILES DE L'AFRIQUE.

Quelques-unes des îles de l'Afrique sont situées dans l'Océan oriental ou Indien; et d'autres, dans l'Océan occidental ou l'Atlantique. Nous allons commencer par celles qui sont dans l'Océan Indien, dont les principales sont, Babel-Mandel, Madagascar, les îles Comore, de France, et de la Réunion. (*Voyez la Carte.*)

ILES DANS L'OCÉAN INDIEN. = Babel-Mandel. L'île de Babel-Mandel donne son nom au détroit qui est à l'entrée de la mer Rouge, où elle est située à 42 d. 50 m. de long. E. et 12 d. 50 m. lat. N. Elle est à environ une lieue, tant de la côte d'Arabie que de l'Abissinie. Les Abissins ou Ethiopiens et les Arabes se disputèrent autrefois, avec fureur, la possession de cette île, parce qu'elle est à l'entrée de la mer du Sud, et qu'elle assure une communication avec l'Océan. Elle étoit autrefois le seul passage, par lequel les marchandises de l'Inde parvenoient en Europe; mais, depuis la découverte du Cap de Bonne-Espérance, le commerce par la mer Rouge est peu considérable. L'île est peu importante par elle-même, parce que c'est un morceau de terre sablonneux et stérile, qui n'a pas 2 lieues de circonférence.

Comore. — Sous ce nom sont comprises cinq îles, Anjouan, Mayotte, Moheli, Angasei, et Comore. Elles sont situées entre 42 d. 50 m. et 47 d. de long. E., et entre 10 et 14 deg. de latit. S., à égale distance de Madagascar et du continent de l'Afrique. *Anjouan*, la principale de ces îles, et dont les autres sont tributaires, a environ 10 lieues de long sur 5 de large; elle produit beaucoup de vivres, et de ces espèces de fruits que l'on trouve entre les Tropiques. Les bâtimens de l'Inde, expédiés pour Bombay, y prennent ordinairement des rafraîchissemens. Les habitans sont nègres et mahométans; ils traitent les Européens avec beaucoup d'humanité. Au N. E., vers les 4e et 5e deg. de latit. méridionale, et les 50e à 60 deg. de long., on trouve les îles appelées de l'*Amirauté*, dont on ne connoît rien de particulier.

MADAGASCAR—C'est la plus grande des îles de l'Afrique. Elle est située entre 42 d. et 48 d. de long. E.,

et 12° et 26e d. de lat. S., à 100 lieues S. E. du continent de l'Afrique. Elle a près de 260 lieues de long, du N. au S., et en général entre 66 à 100 lieues de large. La mer a un mouvement très-rapide, et est extrêmement houleuse entre cette île et le continent du Cap de Bonne-Espérance. C'est un canal ou passage par lequel tous les bâtimens Européens qui vont dans l'Inde ou qui retournent passent généralement, à moins que la tempête ne les en empêche.

Madagascar est un pays agréable, attrayant et fertile; il abonde en sucre, en miel, en vin, arbres fruitiers, végétaux, gomme de prix, blé, bestiaux, volaille, pierres précieuses, et fer; il produit aussi un peu d'argent, du cuivre, de l'acier et de l'étain; c'est une variété agréable de montagnes, de vallées, de bois et de campagnes. Des rivières nombreuses et très-poissonneuses l'arrosent. L'air est en général tempéré, et on le dit très-sain, quoique le climat soit chaud. Les habitans sont de diverses couleurs et de différentes religions : les uns sont blancs, les autres nègres; quelques-uns sont mahométans, et d'autres sont païens. Les blancs et les basanés qui habitent les côtes sont descendus des Arabes, comme on le voit par leur langage et leurs cérémonies religieuses; mais ils n'ont ni mosquées, ni temples, ni culte établi, excepté qu'ils font des sacrifices d'animaux, dans plusieurs occasions, par exemple, lorsqu'ils sont malades, lorsqu'ils plantent des ignames ou du riz, quand ils tiennent leurs assemblées, circoncisent leurs enfans, déclarent la guerre, entrent dans des maisons nouvellement bâties, ou enterrent leurs morts. Plusieurs observent le sabbat des juifs, ont quelques notions de l'histoire sacrée, de la création et de la chute du premier homme, de même que de Noé, Abraham, Moïse et David : d'où l'on conjecture qu'ils sont les descendans de juifs qui s'y établirent autrefois, sans qu'on sache quand ou comment. Cette île fut découverte par les Portugais, et les Français en prirent possession en 1641; mais le peuple ne put s'accommoder de leur gouvernement, et ils en furent chassés en 1652. Les Anglais et les Hollandais ont aussi tenté de s'y établir; mais ils l'ont aussi abandonnée, nonobstant sa position avantageuse sur la route des Indes, et la variété de ses productions. Depuis ce temps, les naturels en ont eu seuls la possession; ils sont gouvernés par plusieurs petits princes qui se font la guerre pour se procurer des esclaves et du pillage.

Pour faire mieux connoître cette île, nous allons rapporter ce qu'en a dit M. de Commerson, qui a fait le tour du monde

avec M. de Bougainville, dans une lettre à M. Lalande, datée de l'île de Bourbon, du 18 avril 1771. « Quel admirable pays que Madagascar, par ses riches productions! C'est-là la véritable terre de promission pour les Naturalistes. Les habitans sont à la fois paresseux et intelligens, doux et terribles. Ils ont toujours bien reçu les Européens; mais ils les ont souvent égorgés. Les Portugais, les Hollandais et les Français en ont été massacrés tour à tour; mais j'ose croire qu'ils ne se seroient jamais portés à cet excès de cruauté, si par des vexations atroces, on ne les eût forcés de sortir de leur caractère; car ils sont vraiment bons et hospitaliers. Une forte preuve de leur bonté, douceur et humanité, c'est que, dans un temps où il falloit respectivement se tenir sur ses gardes, j'ai parcouru toute la partie la moins bien famée de l'île, en caleçon et en veste, un jone à la main, et j'ai trouvé par-tout un favorable accueil. Les *Malgaches*, comme on appelle les naturels, sont spirituels et adroits, mais livrés à la plus grande paresse... L'air est incomparablement plus sain dans la partie méridionale, qui est habitable toute l'année, que dans la septentrionale où, depuis décembre jusqu'en mai, il est des plus funestes aux Européens; mais on y trouve par contre, des subsistances en plus grande abondance, le bétail, les grains, les bois précieux, les gommes, les résines. On trouve, dans les plus hautes montagnes de l'intérieur de l'île, une race de pigmées, qui forment un corps de nation considérable, et appelés *Quimos*, en langue *Madécasse*. Le caractère naturel et distinctif de ces petits hommes, est d'être plus pâles en couleur que tous les noirs connus; d'avoir les bras très-alongés, de façon que la main atteint au dessous du genou, sans plier le corps, et de plus, pour les femmes, de marquer à peine leur sexe par les mamelles, hors l'état de nourrice, encore assure-t-on que la plupart sont obligées de recourir au lait de vache pour nourrir leurs enfans. Les Quimos passent pour être de tous les peuples de l'île, les plus spirituels, les plus actifs, les plus belliqueux. Leur courage est, si on peut parler ainsi, en raison double de leur taille. Jamais ils n'ont pu être opprimés par leurs voisins, qui ont souvent cherché à les subjuguer. Ce qui constate leur bravoure, c'est qu'ils n'ont pas comme eux l'usage des armes à feu, et qu'ils leur sont très-inférieurs en nombre. Il est vrai qu'il seroit aussi dangereux que difficile de les poursuivre parmi leurs rochers. D'ailleurs ils évitent la guerre autant que possible, préférant de livrer à leurs ennemis une partie de leurs nombreux trou-

peaux, qui sont l'objet auquel on en veut. Ils vivent de la chair de leurs bestiaux, de riz, de légumes, de racines, et de divers fruits qui croissent sur leurs montagnes, où ils élèvent un grand nombre de bestiaux, parmi lesquels on voit beaucoup de bœufs à bosse et de moutons à grosse queue. Ils ne communiquent ni par le commerce, ni par des alliances avec les différentes castes dont ils sont environnés; mais ils tirent tous leurs besoins du sol qu'ils possèdent. Leurs armes sont des zagaies et des traits qu'ils lancent on ne peut pas plus juste... Dans mon dernier voyage au Fort-Dauphin, M. Modave, dernier gouverneur, qui m'avoit précédemment procuré une partie de ses observations, me fit voir parmi ses esclaves une femme Quimosse. Elle étoit âgée d'environ trente ans, haute de trois pieds huit pouces. Sa couleur étoit bronzée, mais plus claire qu'elle ne l'est ordinairement parmi les nègres. Dans sa petite taille elle étoit fort membrue, et ressembloit moins à une petite personne d'une complexion foible, qu'à une femme de proportions ordinaires dans le détail, mais raccourcie dans sa hauteur. Ses bras étoient longs, comme j'ai dit ci-dessus, ses cheveux courts et laineux. Sa physionomie, assez bonne, se rapprochoit plus de l'Européenne que de la Malgache. Elle avoit habituellement l'air riant. Ses tempes étoient ridées. Elle avoit dans le caractère un grand fond de douceur et de complaisance, à en juger par sa conduite; car elle ne parloit pas français. J'examinai sa gorge, et je ne lui trouvai des mamelles que le bouton, comme à une fille de dix ans, sans aucune flaccidité de la peau qui pût faire croire qu'elles fussent passées ».

A l'E., vers le 19e deg. de lat., on trouve le *Port aux Prunes*, où il paroît que les Européens abordent quelquefois. Le pays des environs est riche; les pâturages y sont abondans.

La baie d'*Antongil*, à l'E., sous le 17e deg., est admirable pour sa grandeur, la bonté de son fond, la sûreté qu'elle donne aux vaisseaux, et la fertilité du terroir d'alentour.

Sainte-Marie. — Cette île, au S. de la baie d'Antongil, à 2 lieues des côtes, est une petite île d'où les Français négocient avec Madagascar. Elle a 11 lieues de longueur sur 3 de largeur, et est bordée de rochers et arrosée de petits ruisseaux et de sources. Elle est très-fertile, sur-tout en riz. L'air y est extraordinairement humide, et il y pleut fort fréquemment. On trouve sur ses côtes, du corail et de l'ambre gris. Elle est habitée par 5 ou 600 nègres, qui n'ont jamais voulu s'unir en rien avec les chrétiens.

Ile-de-France. — Les Hollandais, qui abordèrent les premiers dans cette île en 1598, l'appelèrent *Maurice*, en l'honneur du prince Maurice, leur stathouder. Elle est située à 55 deg. 30 m. de long. E., et à 20 deg. de lat. S., à environ 160 lieues à l'E. de Madagascar. Elle a la forme ovale, et environ 50 lieues de circonférence. Elle a un bon port, qui peut contenir cinquante gros bâtimens, et est à l'abri de tous les vents. Il y a cent brasses d'eau à l'entrée Le climat est excessivement sain et agréable. Les montagnes, qui sont en grand nombre et si élevées que leurs sommets sont couverts de neige, produisent la meilleure ébène du monde. On y trouve encore différentes espèces de bons bois, dont deux ressemblent beaucoup à l'ébène, pour la qualité : l'un est rouge, et l'autre aussi jaune que de la cire. L'île est arrosée par plusieurs jolies rivières, bien poissonneuses, et quoique le terrein ne soit pas des plus fertiles, il produit beaucoup de tabac, de riz, de fruits, et nourrit une grande quantité de bestiaux, de bêtes fauves, de chèvres et de moutons. Cette île, qui appartenoit autrefois aux Hollandais, est aujourd'hui en la possession des Français. Elle forme un département avec celle de Rodrigue, qui en est éloignée d'à-peu-près 100 lieues à l'E., et quelques autres peu considérables.

Ile de la Réunion, ci-devant *Bourbon*. — Cette île est située à 53 d. 30 m. de long. E., et 21 de lat. S. Elle est à près de 150 lieues à l'E. de Madagascar, et elle a environ 30 lieues de tour. Les Portugais la découvrirent en 1505 et l'appelèrent *Mascarenhas;* elle étoit déserte. Il y a dans cette île plusieurs bons mouillages, principalement au N. et au S.; mais à peine y trouve-t-on un seul port où les bâtimens puissent être à l'abri de ces ouragans qui durent pendant la mousson. Dans le fait, la côte est tellement entourée de rochers à quelques pieds au-dessous du niveau de l'eau, que, dans tous les temps, il est dangereux de naviguer près de terre. A la pointe du S., il y a un volcan, d'où il sort continuellement des flammes, de la fumée et du salpêtre, avec un bruit effrayant, qui, la nuit, épouvante les navigateurs. Le climat de cette île est sain, quoique extrêmement chaud, parce qu'il est rafraîchi par des vents froids qui, le matin et le soir, soufflent alternativement de la mer et de terre. Quelquefois pourtant des ouragans terribles ébranlent l'île entière presque jusques dans ses fondemens; mais ordinairement tous les mauvais effets se bornent à la frayeur qu'ils donnent aux habitans. L'île abonde en ruisseaux et en sources, en fruits,

pâturages et troupeaux, et excellent tabac, que les Français y ont transplanté, en aloès, poivre blanc, ébène, palmiers, et autres espèces de bois et arbres à fruit. Plusieurs arbres y fournissent de la gomme odoriférante. Le café y est excellent, et ne le cède en qualité qu'à celui de Moka. Cette île fournit des raisins, du benjoin d'une excellente espèce, et en grande quantité. Dans les rivières, on trouve de bon poisson; sur les côtes, de bonne terre; dans la mer, des tortues; et dans toutes les parties du pays, du gros bétail, des cochons et des chèvres. Sur le bord de la mer, on rencontre de l'ambre gris, du corail, et les plus beaux coquillages. Les bois sont remplis de tourterelles, de perroquets, de pigeons, et d'une grande variété d'autres oiseaux agréables à la vue, et excellens au goût. Les Français commencèrent à s'y établir en 1672, après qu'ils eurent été chassés de Madagascar. Ils ont à présent quelques villes considérables: c'est là que leurs bâtimens des Indes relâchent pour prendre des rafraîchissemens. Cette île forme un département.

Il y a une quantité de plus petites îles aux environs de Madagascar, et sur la côte orientale de l'Afrique, qui ne méritent pas description.

Nous allons quitter le monde Oriental et les Indes, et tournant le Cap de Bonne-Espérance, nous ouvrir la vue de l'Atlantique, de cet Océan immense qui est entre les deux grandes divisions du globe, ayant à l'E. l'Europe, l'Asie et l'Afrique, ou l'ancien monde; et à l'O., l'Amérique ou le nouveau monde. Nous prenons notre direction vers cette dernière, et dans notre chemin nous découvrons sur la côte d'Afrique les îles suivantes qui n'ont pas encore été décrites, savoir: *Sainte-Hélène*, l'*Ascension*, *Saint-Mathieu*, *Saint-Thomas*, &c., *Gorée*, le *Cap-Verd*, les *Canaries* et *Madère*. (Voyez la carte.)

ILES DANS L'OCÉAN ATLANTIQUE. = SAINTE-HÉLÈNE. Cette île est située à 8 d. 24 m. de long. O. et 15 d. 30 m. de lat. S., à 400 lieues à l'O. du continent de l'Afrique, et 600 à l'E. de l'Amérique mér. L'île est un rocher ayant environ 7 lieues de circonférence; il est très-haut et très-escarpé, et on n'y peut prendre terre que dans une petite vallée à la pointe orientale, qui est défendue par des batteries de canon, qui sont au niveau de l'eau; et comme les vagues se brisent continuellement sur la terre, il est en général très-difficile d'aborder, même en cet endroit. Il n'y a point d'autre mouillage, à l'entour de l'île, qu'à Chapel-Valley-Bay, et comme le

vent vient toujours du S. E., pour peu qu'un bâtiment porte au-dessus de l'île, il ne lui est plus possible de l'aborder. L'air y est si sain que, dès qu'un malade y est débarqué, il se rétablit en fort peu de jours, et que les habitans, qui sont au nombre d'environ 2,000, sont exempts des maladies les plus communes. Les plantations anglaises y produisent des patates et des ignames, des figues, des plantanes, des bananes, des raisins, des haricots et du maïs. Cette dernière production est dévorée en partie par les rats, qui se logent dans les rochers, et qu'on n'y peut détruire; de sorte que presque toute la farine dont ils se servent est apportée d'Angleterre, et en temps de disette, ils mangent en général des ignames et des patates en place de pain. Quoique l'île ressemble, de tous les côtés, à un rocher inaccessible et stérile, encore est-elle agréablement diversifiée par des monticules et des plaines ornés de plantations d'arbres fruitiers et de jardinage. Les eaux, qui y sont fort bonnes et très-bien distribuées par la nature, y vivifient tout. On y trouve beaucoup de cochons, de bœufs, de volaille, de canards, d'oies, de poulets-d'Inde, dont les habitans approvisionnent les marins, qui leur donnent, en échange, des chemises, des pantalons, ou des étoffes légères, des pièces d'indienne, de soie, de mousseline, de l'arack, du sucre, &c.

On dit que ce sont les Portugais qui ont découvert les premiers Sainte-Hélène, le jour de la fête de l'impératrice Hélène, mère de l'empereur Constantin le Grand, et que c'est de-là que lui vient son nom. Il ne paroît pas que les Portugais y aient jamais établi une colonie, et la compagnie Anglaise des Indes Orientales en prit possession en 1600, et la garda sans interruption jusqu'en 1673, époque où les Hollandais s'en emparèrent par surprise. Cependant, les Anglais sous le commandement du capitaine Munden, la reprirent la même année, et trouvèrent, dans la passe, trois bâtimens des Indes, hollandais, dont ils s'emparèrent. Il y a dans l'île environ deux cents familles, qui, en grande partie, sont originaires d'Angleterre. Les bâtimens des Indes y font de l'eau et prennent des vivres frais, à leur retour; mais l'île est si petite, et les vents si contraires aux bâtimens chargés pour le dehors, qu'ils l'apperçoivent rarement. Les intérêts de la Compagnie y sont confiés à un gouverneur, un député-gouverneur, et un garde-magasin, auxquels la Compagnie donne des appointemens fixes, sans compter une table publique, bien servie, où sont très-bien reçus tous les comman-

dans, capitaines marchands, et principaux passagers. Le capitaine Carteret, qui aborda à cette île en 1769, en parle ainsi : « Elle n'a que 12 lieues de long et 6 de large. Elle est presque toute entourée d'affreux rochers d'une élévation prodigieuse et comme perpendiculaires, qui ne présentent aucun signe de végétation. La ville, située au bord de la mer, est dans un triste état. La plupart des maisons sont mal bâties. L'église, qui n'a jamais été qu'un chétif édifice, est aujourd'hui en ruines. La halle est à-peu-près dans le même état. Les plaines y sont couvertes de plantes d'Europe et des plus communes de celles des Indes. Les choux-palmistes y croissent sur les plus hautes montagnes; plus bas, les coteaux produisent le bois rouge et le gommier, qui ne viennent pas sur les lieux plus élevés; de sorte que cette petite île jouit des avantages de trois climats différens. Elle pourroit produire beaucoup davantage, si elle étoit bien cultivée. Il y a peu de chevaux, et on ne les entretient que pour la selle; car tout le travail s'y fait par des esclaves qui y sont fort nombreux, sans aucune des machines qui facilitent les travaux de la campagne, pas même des hottes ni des brouettes. Il n'y a que peu d'insectes; mais on y trouve des serpens sur le sommet des plus hautes montagnes. On ne sait comment ni d'où ils y sont venus. On y trouve, sur-tout dans le fond des vallées, des pierres brûlées, jusqu'à être presque réduites en cendre; ce qui, avec divers autres indices, fait juger qu'il y a eu un volcan dans des temps très-reculés ».

Ascension. — Cette île est située à 7 deg. 40 m. de lat. S., et à 200 lieues N. O. de Sainte-Hélène. Elle a été ainsi nommée, parce que les Portugais la découvrirent le jour de l'Ascension. C'est une île montagneuse, stérile, inhabitée, ayant environ 7 lieues de long. Mais elle a un port commode et bien abrité, où les bâtimens des Indes Orientales mouillent ordinairement, pour s'approvisionner de tortues, qui y sont abondantes et excessivement grandes; car il y en a qui pèsent plus de cent livres. Les matelots descendent la nuit, et quelquefois avant le jour ils en ont tourné deux ou trois cents sur le dos. Quelquefois même ils sont assez cruels pour en retourner plus qu'ils n'en veulent emporter, et ils les laissent mourir sur le sable. Leur chair est fort nourrissante, fort agréable et fort saine, et très-propre à guérir du scorbut, maladie si désastreuse sur les vaisseaux qui font de longs voyages.

Saint-Mathieu. — C'est une petite île, située à 8 degrés

31 m. de long. O., et à 1 d. 30 min. de lat. S. à 100 lieues au N. E. de l'Ascension. Elle a aussi été découverte par les Portugais, qui y ont établi des plantations, et qui l'ont gardée pendant quelque temps; mais ensuite ils s'en sont retirés. Cette île est maintenant inhabitée. Elle présente peu d'avantages aux autres nations qui desireroient s'y établir, excepté un petit lac d'eau douce.

Annobon. — Cette île, qui a environ 10 lieues de tour, est remplie de montagnes, et produit cependant en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, car ces mêmes montagnes sont couvertes d'herbes jusqu'au sommet, et nourrissent une multitude de boucs et de chèvres. Il y croît beaucoup de maïs et de manioc, qui servent à la nourriture des habitans, qui, presque tous, sont nègres. On y trouve la plupart des fruits qu'on rencontre ordinairement dans les pays situés sous l'équateur, tels que les oranges, les limons, les noix de cacao, les citrons, les ananas, &c.; le coton et le sucre y viennent également bien : l'espèce du coton y est très-bonne et s'y recueille en abondance. Il est probable que le sucre y réussiroit aussi bien, si les habitans savoient la manière de le bien cultiver, et de lui donner ensuite les façons nécessaires.

Les Portugais ont cédé cette île à l'Espagne en 1779, avec celle de Fernand-Po, qui en est voisine.

Saint-Thomas. — Cette île fort près de l'équateur, dans le golfe de Guinée, près le royaume de Benin, a environ 40 lieues de tour. Elle est regardée comme une colonie Portugaise. Les cannes de sucre et le gingembre y croissent en abondance. Il y a des vignes qui ont en toute saison des raisins mûrs, en fleurs et en verjus. Il y croît aussi du maïs et du riz.

Pavoacan, capitale, est sur la mer. Elle est petite. On y compte 2,000 blancs, tant Portugais qu'Espagnols, Français et Italiens. Il y a un bon port défendu par une forteresse, un évêque suffragant de Lisbonne, et un chapitre où l'on voit des Chanoines blancs, noirs et mulâtres. Presque toutes les maisons, excepté celle du gouverneur, sont de bois, à deux étages, et couvertes de planches.

Rolles. — Cette île est au S. de celle de S.-Thomas. Elle est fertile en pommes, limons, bananes, ananas et gingembre. Il y a aussi quantité de poules et de porcs. C'est un lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux, et d'autant meilleur, que la rade y est fort bonne, y ayant dix brasses d'eau.

Ile du Prince. — Cette île est éloignée de 30 lieues de celle de Saint-Thomas ; elle a environ 7 lieues de long et 3 de large. Son terroir est très-fertile. Elle abonde en toutes sortes de provisions de bouche. Aussi les Portugais à qui elle appartient ne manquent point d'y relâcher, soit en allant, soit en revenant des Grandes-Indes, pour s'y procurer les rafraîchissemens dont ils ont besoin.

Fernand-Po. — Cette île est à 30 lieues de l'île du Prince, et à environ 20 lieues du continent. On lui donne 6 à 7 lieues de longueur sur environ 4 de largeur, et fort peu d'habitans. Il y a une forteresse. Elle produit une prodigieuse quantité de toutes sortes de plantes, et beaucoup de chèvres sauvages qui s'en nourrissent. Les veaux et les lions marins y abordent continuellement. Ces derniers ont de 15 à 20 pieds de longueur et de 10 à 15 de tour. Ils sont si gras qu'on en tire quelquefois jusqu'à cent pintes d'huile. Leur chair est bonne à manger. On pêche aussi près des côtes beaucoup de morues et d'autres poissons. Cette île fournit aussi des vivres et de l'eau fraiche aux bâtimens qui y relâchent.

Cap-Verd. — Ces îles prennent leur nom d'un cap ainsi nommé, situé sur la côte d'Afrique, près de la rivière de Gambie, vis-à-vis duquel elles sont situées, à la distance de 100 lieues entre les 25e d. 20 m., et 28e d. 20 min. de long. O., et 14e et 18e d. de lat. N. Elles furent découvertes en 1460 par les Portugais ; elles sont à-peu-près au nombre de vingt, parmi lesquelles il y en a qui ne sont que des rochers stériles et inhabités, et qui ne méritent aucune attention. *San-Jago, Brava, Mayo, Bonavista, Fuogo*, sont les seules qui méritent description. L'air y est en général très-chaud, et dans quelques-unes il est fort malsain. Elles sont habitées par des Européens, ou descendans d'Européens et de noirs.

San-Jago. — Cette île où réside le vice-roi Portugais, est la plus productive, la plus peuplée et la plus grande de toutes, car elle a 50 lieues de circonférence ; encore est-elle montagneuse, et y trouve-t-on beaucoup de terre stérile. Elle produit du sucre, du coton, du vin, du maïs, des cocos, des oranges et d'autres fruits du tropique, une quantité de racines et de plantes potagères ; mais la plus importante de ses productions est la garance, qui croît en abondance parmi les rochers. On y trouve aussi quantité de cochons et de volaille, quelques singes verds très-jolis, et on voit par-tout des singes dont le visage est noir.

Brava. — Cette île est célèbre par un combat naval entre

les Anglais et les Français; elle est située à l'E. : elle a un bon port, et rarement elle est sans bâtimens. Ceux qui sont partis d'Angleterre, de Hollande et de France pour la Guinée ou l'Inde, y touchent assez souvent, pour faire de l'eau et prendre des rafraîchissemens. Elle abonde en maïs, patates, melons d'eau, courges, et en toutes sortes de fruits excellens.

Mayo ou *May*. — Cette île produit une quantité prodigieuse de sel. Il se fait par l'action de la chaleur du soleil sur l'eau de la mer. Aux grandes marées, elle entre dans une sorte de réservoir formé par un banc de sable, qui s'étend le long de la côte l'espace d'environ une lieue. Les Anglais en font un commerce considérable; et y ont ordinairement un vaisseau de guerre, pour protéger les bâtimens qui viennent s'en charger, et dont le nombre s'élève, certaines années, à cent, ou même davantage. Le sel ne coûte que la peine de le râcler, de le faire sortir de la saline, et de le transporter sur des ânes, jusqu'aux embarcations, ce qui se fait à très-bon marché. Quelques-uns de ces bâtimens y viennent se fréter d'ânes, qu'ils transportent aux Barbades et dans d'autres colonies anglaises. Les habitans de cette île, même le gouverneur et les prêtres, sont nègres, et parlent portugais. Les capitaines qui viennent charger du sel, font ordinairement un petit présent au gouverneur nègre, et il aime à être invité à se rendre à leurs bords. L'eau de la mer est si claire sur cette côte, qu'un matelot anglais qui y laissa tomber sa montre, l'apperçut au fond, quoique la mer eût plusieurs brasses de profondeur dans cet endroit. Elle en fut retirée par un des naturels, qui ordinairement savent très-bien plonger.

Bonavista. — Cette île tire son nom de la belle et magnifique vue qu'elle présente. On lui donne 8 lieues de longueur sur 5 de largeur. Elle produit du coton et de l'indigo. Il y a une ville et deux rades assez fréquentées.

Fuoco. — Cette île est un volcan qui répand sans cesse des exhalaisons sulfureuses. Quelquefois, semblable à l'Etna, il jette des flammes d'une manière terrible, et des pierres-ponces qui couvrent toutes les parties environnantes.

Gorée. — Cette île est située à une portée de canon du Cap-Verd, à 14 deg. 43 min. de lat. N., et à 19 deg. 40 min. de long. O. Les Hollandais l'ont ainsi nommée, parce qu'il y a une île et une ville du même nom en Hollande. C'est un petit endroit qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence, mais que sa position, si voisine du Cap-Verd, rend extrêmement important pour le commerce; aussi a-t-il été un sujet

de dispute entre les puissances Européennes. Cette île appartenoit d'abord aux Hollandais, sur lesquels les Anglais la prirent en 1663; en 1665, les Hollandais la reprirent, et en 1667, les Français s'en emparèrent, et en demeurèrent possesseurs jusqu'en 1759, époque à laquelle les Anglais la réduisirent; mais elle fut restituée à la France, par le traité de paix de 1763. Les Anglais la reprirent la dernière guerre; mais ils la rendirent encore, à la paix de 1783. Elle est d'une grande importance, à cause de la bonté de sa rade et de sa proximité de la côte.

Canaries. — Les Canaries, autrefois appelées les *Iles-Fortunées*, sont au nombre de huit. Elles sont situées entre les 15e deg. et 21e deg. de long. O., et entre 27 et 29 deg. de latit. N., à environ 50 lieues S. O. de Maroc. Leurs noms particuliers sont, *la Grande-Canarie*, *Palma*, *Hiero*, *de Fer*, *Gomère*, *Ténérife*, *Forta-Ventura*, et *Lancerotte*. L'air de ces îles est tempéré, et elles abondent en fruits délicieux, sur-tout en raisins, dont on fait ces vins précieux auxquels on donne le nom des Canaries. La plus grande partie en est exportée en Angleterre, et en temps de paix, elle se monte à 10,000 bariques par an. On trouve en abondance, dans ces îles, ces petits oiseaux charmans qui en portent le nom, et qui sont à-présent si communs et si admirés en Europe. Mais, dans leur pays naturel, leur chant surpasse de beaucoup celui qu'ils font entendre dans une cage ou dans des climats étrangers.

Grande-Canarie. — Cette île qui donne son nom aux autres îles, a environ 50 lieues de circonférence, et l'on assure que son sol est si fertile qu'on y fait par an deux récoltes de blé et autres grains. Celles de sucre et de vin ne sont pas moins abondantes, et on estime que les Anglais tirent de cette seule île jusqu'à 16,000 pipes de vin tous les ans. Le gibier et la volaille y sont communs, et elle rapporte quantité de fruits excellens, tels que melons, poires, pommes, oranges, limons, grenades, figues, pêches, abricots, &c., et toutes sortes de légumes. Elle est très-bien arrosée; tout ce qu'on y plante y vient supérieurement bien. Le pin, le palmier, l'olivier, le laurier, le peuplier, l'aloès, le figuier de l'Inde et plusieurs autres sortes d'arbres y croissent à merveille.

On y trouve quatre villes dont *Canarie* ou *Ciudad das palmas*, c'est-à-dire, *cité des palmes*, est la principale. Les autres sont *Telde*, *Calder* et *Guya*. La population de Canarie est d'environ 12,000 ames. Elle a un bon port, un château,

un conseil souverain pour les Canaries, une cour d'audience, un tribunal de l'inquisition et un évêque suffragant de Séville.

Les objets de commerce de cette île et de celles qui l'environnent sont les excellens vins, connus sous le nom de vins de *Canarie*, les sucres et les fruits secs et confits, le miel, la cire, les cuirs, les gommes, le gros et le menu bétail dont les navires qui y traliquent achètent pour leurs rafraîchissemens.

Ténériffe. — Cette île, la plus grande de ces îles après la Grande-Canarie, a environ quarante lieues de tour : c'est un pays fertile, qui abonde en blé, en vin et huile, quoique couvert de plusieurs montagnes, principalement le *Pic*. Le capitaine Glass observe que, lorsqu'on vient reconnoître cette île, dans un temps clair, on peut aisément distinguer le Pic à 40 lieues de distance, et à 50 lieues lorsqu'on en part. Le Pic est une élévation en forme de pain de sucre, ayant environ 5 lieues de circonférence. Selon le calcul de Sprat, évêque de Rochester, publié dans les Transactions philosophiques, son élévation perpendiculaire a près d'une lieue; mais les dernières observations ont prouvé qu'elle n'avoit que 1904 toises. Cette montagne est un volcan, et elle vomit quelquefois une telle quantité de soufre et de métal fondu, que les terres les plus productives, inondées par ces laves, deviennent stériles. L'éruption de 1704 fut terrible et causa des dégâts affreux; elle détruisit plusieurs villes et villages, et convertit en déserts les terres les plus fertiles de l'île. Ces îles furent d'abord découvertes par les Carthaginois qui s'y établirent; mais les Romains, en détruisant Carthage, arrêtèrent la navigation de la côte occidentale de l'Afrique, et les Canaries restèrent ignorées du reste du monde, jusqu'en 1405, temps où les Espagnols à qui elles appartiennent encore, en firent de nouveau la découverte. Il est à remarquer que, lorsque les Espagnols y abordèrent pour la première fois, les naturels parloient un langage différent de celui usité sur le continent de l'Afrique, quoiqu'ils ressemblassent aux Africains par leur stature et leur couleur. Ils n'avoient aucun de leurs usages, ne connoissoient aucune science; ils ne se doutoient même pas qu'il existât dans le monde d'autre pays que le leur.

Ferro ou Fer. — C'est la plus occidentale des îles Canaries. Elle a environ 6 lieues de longueur sur 5 de largeur. On la dit peu fertile. Elle est particulièrement connue, parce que les géographes Français placèrent leur premier méridien à l'ex-

trémité occidentale de cette île, d'après une ordonnance de Louis XIII. Il y a dans cette île un bourg de même nom, qui contient peu d'habitans.

Palma. — Cette île est à environ 20 lieues N. O. de Ténérife. Elle a environ 20 à 25 lieues de tour, est très-fertile, sur-tout en excellent vin, qui passe pour le plus délicat des Canaries. Il y a un volcan, qui s'ouvrit en 1652, et dont l'éruption fut accompagnée d'un tremblement de terre qui se fit sentir jusqu'à Ténérife.

Palma, capitale, ville assez considérable, avec un port bien fréquenté.

Madères. — Les trois îles de ce nom sont situées, suivant l'auteur du voyage d'Anson, dans un beau climat, à 32 deg. 27 min. de lat. N., et entre 20 d. 50 m. et 21 d. 50 min. de long. O., à près de 33 lieues au N. des Canaries, et à une distance égale à l'O. de Salé dans le royaume de Maroc.

Madère. — C'est la plus grande, qui donne aux autres le nom général de Madères, ou plutôt Mattères (parce qu'elle étoit autrefois presqu'entièrement couverte de bois) : elle a près de 25 lieues de long et 20 de large, et 60 de circonférence. C'est une montagne prolongée, d'une élévation prodigieuse, et qui s'étend de l'E. à l'O : sa pente, du côté S., est cultivée et parsemée de vignes. C'est au milieu de ce coteau que les marchands ont fait élever leurs maisons de campagne, ce qui forme un très-beau coup-d'œil. Il n'y a dans toute l'île qu'une ville considérable, appelée *Fonchal*, et située sur la partie méridionale, au pied d'une grande baie. Elle est défendue, du côté de la mer, par un mur élevé et une batterie de canons. C'est le seul endroit où les embarcations puissent aborder, et même le rivage y est couvert par de grosses roches sur lesquelles les vagues se brisent sans cesse avec violence.

Quoiqu'il paroisse que cette île fût connue des anciens, encore est-il vrai qu'elle est restée inconnue pendant plusieurs générations, et que les Portugais la découvrirent enfin en 1519. D'autres écrivains assurent qu'un Anglais la découvrit le premier en 1344. Quoi qu'il en soit, les Portugais s'en emparèrent, et sont encore les seuls peuples qui l'habitent. Les Portugais qui y abordèrent, la trouvant presqu'entièrement couverte d'une forêt épaisse, la rendirent propre à la culture, en mettant le feu au bois. Aussi le terrein est-il aujourd'hui très-fertile, et produit, en grande abondance le meilleur vin, du sucre, les fruits les plus délicieux, sur-tout des oranges, des limons et des grenades, ainsi que du blé, du miel et de la

circ. Cette île abonde aussi en sangliers, et autres animaux sauvages, en toutes sortes de volailles, sans compter des plantations nombreuses de cèdres, et de cet arbre d'où l'on tire le sang de dragon, du mastic et d'autres gommes. Les habitans de cette île font les meilleures confitures du monde, et réussissent, d'une manière surprenante, à conserver les citrons et les oranges, ainsi que dans la confection de marmelades et de pâtes odoriférantes supérieures à celles de Gênes. Le sucre qu'ils font est extrêmement beau, et sent naturellement la violette. On dit, il est vrai, que c'est le premier pays de l'Occident où l'on ait commencé à le fabriquer, et que c'est delà que les procédés de cette fabrication sont passés au Brésil, en Amériqne. Les Portugais ne trouvant pas la fabrication du sucre d'un si grand rapport que dans l'origine, ont arraché les cannes et planté des vignes à la place. Elles produisent différentes sortes d'excellens vins, particulièrement celui qui porte le nom de l'île, ceux de Malvoisie et d'Alicante, dont les habitans font et vendent des quantités prodigieuses. On dit que, tous les ans, on n'exporte pas moins de 20,000 barriques de vins de Madère, dont la plus grande partie est envoyée dans les colonies occidentales, et sur-tout aux Barbades. Non-seulement le vin de Madère supporte mieux qu'un autre la chaleur du climat, mais même il s'améliore lorsqu'on l'expose au soleil dans des barils dont on a ôté la bonde. On dit qu'aucun animal venimeux ne peut exister à Madère. Les principaux objets de son commerce, après le vin, sont le sucre, le miel, la cire, divers fruits tant verds que confits, des cuirs, &c. &c. Les Anglais y ont un comptoir et un consul. Ils y portent toutes sortes de draps et autres étoffes, des chapeaux, des toiles, de l'étain, des meubles, de la quincaillerie, du poisson salé, du fromage, du beurre et autres provisions de bouche. Ils viennent de s'en emparer dernièrement.

Porto-Santo. — Cette île est peu éloignée de Madère : elle a environ trois lieues de circonférence, et est très-fertile. Elle a de très-bons mouillages, où les bâtimens trouvent un abri sûr contre tous les vents, excepté le S. O., et elle est fréquentée par des bâtimens de l'Inde à leur allée ou à leur retour. La troisième île est un rocher stérile, de nulle importance.

Açores. — En quittant les îles Madères, qui terminent la description de l'Afrique, nous continuons notre route à l'O., à travers cet immense Océan qui nous conduit aux Açores, ou comme on les appelle, les îles de l'Ouest. Elles

sont situées entre 27 d. 20 min., et 35 d. 20 min. de long. O., et 37 et 40 d. de lat. N., à 300 lieues à l'O. du Portugal, et à une distance égale à l'E. de Terre-Neuve, et presque à moitié chemin de l'Europe et de l'Amérique. Ces îles sont au nombre de neuf, savoir : *Sainte-Marie*, *Saint-Michel*, *Tercère*, *Saint-Georges*, *Fayal*, *le Pic*, *Gratiosa*, *Flores* et *Corvo*. Elles furent découvertes au milieu du 15e siècle, par Josua Vanderberg, marchand de Bruges en Flandres, qui, dans un voyage à Lisbonne, fut porté par la tempête sur ces îles, qu'il trouva inhabitées. Il les appela les îles Flamandes. A son arrivée à Lisbonne, il se vanta de cette découverte, et les Portugais envoyèrent de suite en prendre possession. Ces îles leur appartiennent encore, et on les appelle en général les Açores, à cause de la quantité d'éperviers et faucons qu'on y trouve. Toutes ces îles sont sous un ciel clair et serein ; l'air y est fort sain, et le terroir montueux. Cependant elles produisent assez de blé, de vin et de fruits, pour la consommation des habitans. Le bétail y est aussi fort abondant. On en tire de belles couleurs pour la teinture, sur-tout du pastel. Cependant il s'y fait peu de commerce, et l'on croit que ces îles rapportent à peine au Portugal ce que leur entretien lui coûte. Elles sont exposées à de violens tremblemens de terre, dont elles ont souffert fréquemment. Elles sont aussi sujettes à des inondations occasionnées par le débordement de la mer, et sont néanmoins extrêmement fertiles en blé, vin, et différentes sortes de fruits : on y trouve en abondance des bestiaux, de la volaille et du poisson. On dit qu'on n'y voit aucun animal venimeux ou nuisible, et que si on en transportoit, il expireroit dans quelques heures.

Tercère. — Cette île a 13 lieues de longueur sur 6 de largeur. Elle est entourée de tous côtés de rochers escarpés et de forts qui la rendent d'un difficile accès à l'ennemi. On y coupe beaucoup de bois de charpente, dont il se fait un commerce considérable, sur-tout en bois de cèdre. Son terroir est bien cultivé, et rapporte en bled et autres subsistances de quoi fournir à la consommation des habitans.

Angra, sur la mer, vers le milieu de la côte méridionale, en est la capitale. Cette ville, d'environ 10,000 ames, est bien fortifiée par une bonne citadelle, et est la résidence du gouverneur et de l'évêque suffragant de Lisbonne. Il y a un port assez petit, mais néanmoins le meilleur de l'île. Les vaisseaux Portugais qui reviennent de l'Amérique y abordent ordinairement, et y prennent des rafraîchissemens.

Saint-Michel. — Cette île, à environ 40 lieues de Tercère, est la plus orientale et la mieux peuplée de ces îles. On y compte 40 à 50,000 habitans. On lui donne 18 lieues de longueur sur 4 à 5 de largeur. Elle contient une ville, 5 bourgs et 22 villages. Elle a été deux fois envahie et pillée par les Anglais. Elle est très-fertile ; le gibier et le poisson y abondent. Il s'y fait un plus grand commerce de pastel qu'à Tercère, parce qu'il y en a plus qu'en aucune autre de ces îles. Sa ville capitale s'appelle *Punta Delguda.*

Le Pic. — Cette île, à 12 lieues S. O. de Tercère, a environ 15 lieues de tour. Elle est très-fertile, et abondante en bétail et en bois de cèdre. On y compte environ 3,000 ames. Elle est remarquable par une montagne extraordinairement haute qui lui a fait donner son nom, et qui, dit-on, égale le Pic de Ténérife.

ILES DANS LA MÉDITERRANÉE. = Lampedouse. Cette petite île de la mer d'Afrique, sur la côte de Tunis, à 20 lieues de cette ville et 45 de Malte, a environ 4 lieues de longueur sur 2 de largeur. Quoique le port en soit assez grand, il n'y a cependant de bon mouillage que pour 10 ou 12 bâtimens, parce que l'eau est trop basse dans les autres endroits. Cette île est bordée de distance en distance de tours, où l'on fait, le soir, des signaux de feu, quand on a vu des bâtimens sur la côte, apparemment pour avertir les habitans d'être sur leurs gardes contre les Barbaresques, qui y font quelquefois des descentes. Elle est couverte d'oliviers sauvages. On y pêche beaucoup de thons et de corail. C'est auprès de cette île que l'armée navale de l'empereur Charles-Quint fit naufrage, en 1552.

Linose. — Cette petite île, à 9 lieues de Lampedouse, a environ 4 à 5 lieues de tour. Elle est presque vis-à-vis Hamams en Barbarie.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

AMÉRIQUE.

SA DECOUVERTE ET SA CONQUÊTE.

Nous allons maintenant parler d'un pays d'une vaste étendue et d'une grande fertilité, et qui, quoique peu cultivé par la main des hommes, est, à plusieurs égards, plus redevable à celle de la nature qu'aucune autre partie du monde. Les circonstances particulières de ce pays exigent que nous nous écartions en quelque chose de notre plan, et qu'avant de décrire son etat actuel, nous donnions sur sa découverte les renseignemens les plus susceptibles de satisfaire la curiosité de nos lecteurs.

Vers la fin du 15e siècle, Venise et Gênes étoient les seules puissances de la terre qui dussent leur existence au commerce. Une opposition d'intérêts leur inspira une rivalité mutuelle ; mais Venise l'emportoit de beaucoup sur sa rivale. Elle avoit le monopole du commerce de l'Inde, qui étoit alors et qui est encore le plus lucratif du monde, mais qui se faisoit uniquement par l'intérieur de l'Asie, ou par la voie de l'Égypte et de la mer Rouge. Dans cet état de choses, Christophe Colomb, natif de Gênes, qui avoit des idées plus exactes de la veritable forme de la terre, que ses contemporains, conçut le projet hardi d'aller dans l'Inde par une route inconnue, et d'ouvrir, à son pays, une nouvelle source de puis-

sance et de richesses. Mais son projet de parvenir dans l'Inde, en dirigeant sa course par l'O., fut rejeté par les Gênois comme chimérique; et les principes sur lesquels il étoit fondé, furent condamnés comme absurdes. Indigné d'une pareille conduite, Colomb quitta sa patrie, et présenta son plan à la cour de France, où il essuya une réception encore plus mortifiante; car on se moqua de lui, et on le tourna en ridicule. Il eut ensuite recours à Henri VII, roi d'Angleterre; mais la politique circonspecte de ce prince étoit la moins propre à favoriser un projet qui n'étoit pas fondé sur des bases certaines. Il avoit lieu de s'attendre à plus de succès en Portugal, où l'esprit d'aventure et de découvertes commençoit à régner; mais les Portugais se contentoient de côtoyer l'Afrique, et de découvrir les caps l'un après l'autre : il ne leur venoit point à l'idée de s'élancer en pleine mer, et de courir les hasards d'une navigation lointaine. Tant de mauvais succès auroient découragé tout autre homme que Colomb. L'expédition exigeoit de la dépense; il n'avoit rien pour en faire les frais; ces obstacles multipliés ne purent ébranler sa résolution : plus il trouva de difficultés dans l'exécution de son projet, plus ce projet lui devint cher; il étoit inspiré de ce noble enthousiasme, qui accompagne toujours le génie. Il n'avoit plus alors d'autre ressource que l'Espagne, et, après huit années de sollicitations, il réussit. Ce fut à la reine Isabelle qu'il dut principalement son succès. L'an 1492, Colomb mit à la voile, avec une escadre de trois vaisseaux, pour la plus hasardeuse expédition que mortel ait jamais entreprise, et qui devoit influer également sur le destin des deux mondes. Il eut, dans ce voyage, mille difficultés à surmonter; la plus frappante, fut la variation du compas, que l'on observa pour la première fois, phénomène qui sembloit le menacer d'un changement dans les loix de la nature, sur un autre océan, et de la perte du seul guide qui lui restât. En outre, ses matelots, déjà mécontens dès le principe, se révoltèrent ouvertement,

et le menacèrent de le jeter à la mer, s'il ne vouloit pas rétrograder. La fermeté du chef, et plus encore la découverte de la terre, après un voyage de 33 jours, appaisèrent les esprits. Colomb débarqua d'abord sur une des îles Bahama; mais, à sa grande surprise et à son grand chagrin, la pauvreté de ses habitans le convainquit qu'il n'étoit point arrivé aux Indes qu'il cherchoit. Cependant, en dirigeant sa course vers le S., il trouva l'île que l'on appeloit Hispaniola, maintenant Saint-Domingue, où se trouvoient en abondance toutes les choses nécessaires à la vie, et qui étoit habitée par un peuple doux et hospitalier. Mais l'objet le plus important pour lui, et qui lui assuroit un accueil favorable à son retour, c'est que, d'après quelques échantillons qui lui furent apportés, il jugea qu'elle contenoit une grande quantité d'or. Il se proposa donc de faire de cette île le centre de ses découvertes, et y ayant laissé quelques-uns de ses compagnons, pour servir de base à une colonie, il revint en Espagne pour se procurer les renforts nécessaires.

La cour étoit alors à Barcelone: Colomb s'y rendit de Séville, au milieu des acclamations du peuple, accompagné de quelques-uns des habitans de cette île, et portant avec lui de l'or, des armes, des ustensiles et des ornemens du pays qu'il avoit découvert. Cette entrée dans Barcelone étoit une espèce de triomphe, plus glorieux, plus rare et plus innocent que celui des conquérans. Dans ce voyage, il avoit acquis une connoissance générale de toutes les îles de la grande mer qui sépare l'Amérique septentrionale d'avec la méridionale; mais il n'avoit pas d'idée qu'il y eût un océan entre lui et la Chine. Il regardoit les pays qu'il avoit découverts comme une partie de l'Inde, même après que l'erreur qui a donné lieu à cette opinion eût été connue, et que l'on se fût assuré de la position du Nouveau-Monde; ce nom lui est resté, et les Européens appellent encore *Indes-Occidentales* et *Indiens*, ce pays et ses habitans. C'est ainsi que les Indes-Occidentales furent découvertes en cher-

chant un passage vers l'E., et même après cette découverte, on crut encore que c'étoit une partie de l'hémisphère oriental. A la vue des succès de Colomb, de ses disgraces passées, et de la gloire qui accompagnoit une découverte si inatteudue, la cour d'Espagne montra autant d'ardeur à favoriser ses desseins, qu'elle y avoit auparavant mis de lenteur. Elle fit sur-le-champ équiper une flotte de 17 vaisseaux ; on y embarqua tout ce qui étoit nécessaire à une conquête ou à une découverte ; 1,500 hommes, dont plusieurs étoient du plus haut rang et possédoient de grands biens, se préparèrent à accompagner Colomb, qui fut nommé gouverneur, avec des pouvoirs illimités. On ne sauroit dire ce qui est le plus digne de notre admiration, ou le génie qui suggéra à ce grand homme l'idée de ses découvertes, ou la sagacité avec laquelle il exécuta le projet qu'il avoit conçu. Au lieu de se hâter d'aller de mer en mer, et d'une île à une autre, chose à laquelle on devoit naturellement s'attendre, d'après les motifs ordinaires des actions des hommes, Colomb, avec un si vaste champ devant lui, ne pouvant se tourner d'aucun côté sans trouver de nouveaux objets de curiosité et d'orgueil, résolut de tourner à l'avantage de la cour d'Espagne les découvertes qu'il avoit déjà faites, plutôt que de chercher la vaine gloire d'avoir visité nombre de pays inconnus, d'où il n'auroit tiré d'autre avantage que le plaisir de les voir. Dans cette intention, il fit voile pour S.-Domingue, où il établit une colonie et éleva des forts, dans les positions les plus avantageuses, pour s'assurer de la soumission des naturels. Après avoir employé un temps considérable à cet objet, et travaillé à l'établissement de cette colonie, avec autant de zèle et d'assiduité que si ses vues ne se fussent pas étendues plus loin, il examina ensuite l'importance de ses autres découvertes, et les avantages qu'il en pourroit tirer. Il avoit déjà touché à Cuba, qui, d'après le peu qu'on en avoit visité, paroissoit être un pays riche ; mais il ne savoit pas si c'étoit une île ou partie d'un

grand continent. L'objet de son attention fut alors de résoudre ce problème. En longeant la côte méridionale de Cuba, Colomb s'embarrassa dans une multitude d'îles, dont il compta 160 en un jour. La population nombreuse de ces îles, l'abondance qui y régnoit, lui donnèrent occasion de réfléchir sur la fécondité de la nature, sous un ciel où l'on avoit cru jusqu'alors qu'il n'y avoit que le stérile océan; il leur donna le nom de *Jardin de la Reine*, par reconnoissance pour sa royale bienfaitrice, qui tenoit toujours la première place dans sa mémoire. Dans le même voyage, il découvrit la Jamaïque. Mais Colomb fut exposé à tant de difficultés dans une mer inconnue, parmi des rochers, des écueils et des bancs de sable, qu'il retourna à S.-Domingue, sans savoir rien de certain au sujet de Cuba, qui étoit le principal objet de cette entreprise.

Les premiers succès de ce grand homme avoient changé la méfiance publique en admiration; mais la continuation de ses succès fit dégénérer cette admiration en envie. Ses ennemis, en Espagne, mirent tout en usage pour lui nuire; et il n'est pas difficile de trouver des prétextes spécieux d'accusation contre les personnes chargées de l'exécution d'un plan vaste et compliqué. On envoya d'Espagne un officier, dont le caractère répondoit à celui d'espion et de délateur, et dont la présence démontra pleinement à Colomb la nécessité de retourner en Europe, pour répondre aux objections ou aux calomnies de ses ennemis.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il se procura un armement pour une troisième expédition, encore plus célèbre qu'aucunes de celles qu'il eût jusqu'ici entreprises. Il avoit dessein de tenir le cap au S. des îles Canaries, jusqu'à ce qu'il arrivât sous la ligne équinoxiale, et de diriger ensuite droit à l'O., afin de découvrir, soit un passage aux Indes, soit les nouvelles îles, ou le continent, qui pouvoient être le fruit de ses travaux. Dans cette navigation, après avoir été long-temps enseveli dans

un épais brouillard, et éprouvé des souffrances inouies par les chaleurs excessives et les pluies entre les tropiques, il fut à la fin favorisé d'une forte brise, qui le porta pendant dix-sept jours vers l'O. Au bout de ce temps là, un matelot apperçut la terre, qui étoit une île sur la côte de la Guiane, maintenant appelée la Trinité. Après avoir passé cette île et deux autres, situées à l'embouchure du grand fleuve Orénoque, l'amiral fut surpris d'un spectacle qu'il n'avoit jamais vu auparavant; c'étoit le tumulte épouvantable des vagues, occasionné par le conflit du flot de la mer et du courant rapide de l'immense Orénoque. Continuant sa route, il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il flottoit en eau douce, et jugeant qu'il n'étoit pas probable qu'aucune île fournît de l'eau à un si vaste fleuve, il commença à soupçonner qu'il avoit découvert le continent. Mais quand il quitta le fleuve, et qu'il vit que la terre s'étendoit fort loin à l'O., il en fut persuadé. Satisfait de cette découverte, il céda aux inquiétudes et à la détresse de son équipage, et fit voile pour Hispaniola. Dans le cours de ce voyage, Colomb débarqua dans plusieurs endroits, où il trafiqua amicalement avec les naturels, et trouva une assez grande abondance d'or et de perles.

Vers ce temps-là l'esprit des découvertes se répandit dans toute l'Europe, et plusieurs aventuriers voulurent acquérir la réputation de Colomb, sans avoir ses talens. Les Portugais découvrirent le Brésil, qui est à présent la meilleure de toutes leurs possessions; Cabot, natif de Bristol, découvrit les côtes N. E., qui forment actuellement le territoire des Etats-Unis dans l'Amérique septentrionale; Amerio Vespuce, négociant de Florence, fit voile pour le continent méridional de l'Amérique; il eut l'adresse de s'attribuer tout l'honneur de la découverte de cette moitié du globe, en lui donnant son nom, quoiqu'aujourd'hui personne n'ignore qu'elle est entièrement due à Colomb. Etre privé de l'honneur de donner un nom au Nouveau-Monde, est une des

moindres mortifications auxquelles ce grand homme fut obligé de se soumettre : car telles furent les clameurs de ses ennemis, et l'ingratitude de la cour d'Espagne, qu'après avoir découvert le continent de l'Amérique, et formé des établissemens dans ses îles, il fut traité comme un traître, mis aux fers et ramené en Europe. Il jouit cependant de la gloire de faire connoître une moitié du monde à l'autre ; gloire d'autant plus précieuse, qu'elle fut exempte de la cruauté et du pillage qui souillèrent tous les exploits de ceux qui vinrent après lui, et qui terminèrent l'exécution de son plan. Il se justifia pleinement à la cour, obtint de nouveau les bonnes graces du prince, et entreprit un autre voyage dans lequel il éprouva de grandes fatigues. Il revint enfin en Espagne, et mourut à Valladolid, en 1506, dans la 59e année de son âge. Ses successeurs dans le gouvernement de Cuba et S.-Domingue, s'efforcèrent de se procurer, au prix du sang des naturels, ces avantages que Colomb avoit obtenus par son bon sens et son humanité. Ces îles contenoient des mines d'or. Les Indiens savoient seuls où elles étoient, et l'extrême cupidité des Espagnols, trop féroces pour faire usage des doux moyens de la persuasion, les porta aux actes les plus cruels et les plus révoltans, contre ces infortunés, qu'ils accusoient de leur cacher une partie de leurs trésors. Le carnage une fois commencé, ils ne mirent point de bornes à leur fureur. Dans un petit nombre d'années, ils dépeuplèrent S.-Domingue, qui contenoit 3 millions d'hommes, et Cuba, qui en avoit environ 600,000. Barthelemy de las Casas, témoin de ces atrocités, dit que les Espagnols alloient à la chasse aux hommes avec leurs chiens. Les malheureux Indiens, presque nus, et sans armes, étoient poursuivis comme des bêtes fauves dans le plus épais des forêts, dévorés par des chiens, tués à coups de fusil, ou surpris et brûlés dans leurs habitations. Jusqu'ici les Espagnols n'avoient fait que visiter le continent; d'après ce qu'ils avoient vu, et les renseignemens qu'ils avoient pris, ils conjectu-

rèrent que cette partie du Nouveau-Monde feroit une conquête encore plus précieuse. Fernando Cortez fut envoyé de Cuba avec 600 hommes, 18 chevaux et quelques pièces de campagne. Avec des forces si peu considérables, il se propose de soumettre l'Etat le plus puissant qu'il y eût sur le continent de l'Amérique : c'étoit l'empire du Mexique, riche, habité par des millions d'Indiens, qui aimoient passionnément la guerre, et qui avoient alors à leur tête Montézuma, dont la réputation dans les combats jetoit la terreur chez les nations voisines. Jamais histoire, quoique vraie, ne fut moins vraisemblable et plus romanesque que celle de cette guerre. L'empire du Mexique existoit depuis des siècles : ses habitans, dit-on, n'étoient ni sauvages ni barbares; tout annonçoit un peuple policé et intelligent. Ils savoient, comme les Égyptiens de l'antiquité, dont on admire encore à cet égard les connoissances, que l'année étoit composée d'à-peu-près 365 jours. Leur supériorité militaire faisoit l'admiration et la terreur de tout le continent; et leur gouvernement, fondé sur une combinaison des loix de la religion et de la politique, sembloit même défier la faux du temps.

Mexico, capitale de l'Empire, situé au milieu d'un lac spacieux, étoit le plus beau monument de l'industrie américaine. Cette ville communiquoit au continent par d'immenses chaussées, construites à travers le lac. Elle étoit admirée pour ses bâtimens, tous de pierres, ses places, ses marchés, ses boutiques couvertes d'or et d'argent, et les palais magnifiques de Montézuma, dont quelques-uns étoient élevés sur des colonnes de jaspe, et contenoient ce qu'il y avoit de plus rare, de plus curieux, ou de plus utile. Mais toute la grandeur de cet empire ne put le défendre contre les Espagnols. Cortez, dans sa marche, ne rencontra que peu d'opposition de la part des nations qui habitoient la côte du Mexique, et qui furent épouvantées de son apparition. Les animaux guerriers sur lesquels étoient montés les officiers espagnols, le tonnerre artificiel qui sor-

toit de leurs mains, les citadelles de bois qui les avoient apportés à travers l'Océan, frappèrent les naturels du pays d'une terreur panique, dont ils ne revinrent que trop tard : par-tout où passèrent les Espagnols, ils n'épargnèrent ni âge ni sexe, ni les choses sacrées, ni les profanes. A la fin, les habitans de Tlascala, et quelques autres Etats sur la côte, désespérant de pouvoir leur résister, firent une alliance avec eux, et joignirent leurs armées à celle de ces terribles, et, à ce qu'ils s'imaginoient, invincibles conquérans. Cortez, ainsi renforcé, marcha vers Mexico, et dans sa marche, découvrit un volcan de soufre et de salpêtre qui servit à lui fournir un supplément de poudre. Montézuma apprit ses progrès sans oser s'y opposer. Les historiens espanols, dans leur style emphatique, représentent ce souverain comme commandant à trente vassaux, dont chacun pouvoit paroître à la tête de 100,000 combattans, armés d'arcs et de flèches, et cependant il n'ose faire face à une poignée d'Espagnols, aidés de quelques Américains qui les auroient abandonnés au premier revers. Telles étoient la différence entre les habitans des deux mondes, et la renommée des victoires des Espagnols qui marchoit toujours devant eux.

Montézuma, en envoyant un riche présent en or, ne fit qu'aiguillonner la cupidité des Espagnols, et accéléra l'approche de l'ennemi. Personne ne s'oppose à leur entrée dans sa capitale. On assigne un palais pour Cortez et ses compagnons, qui sont déjà traités comme les maîtres du Nouveau-Monde. Il avoit néanmoins de bonnes raisons de se méfier de la politesse affectée de cet empereur, sous laquelle il soupçonnoit quelque complot caché pour le détruire; mais il n'avoit aucun prétexte de violence : Montézuma l'accabloit de civilités, lui donnant même plus d'or qu'il ne demandoit, et son palais étoit entouré d'artillerie, machines qui inspiroient le plus de terreur aux Américains. A la fin, il se présenta une circonstance qui fournit à Cortez un prétexte de com-

mencer les hostilités : afin de s'assurer une communication par mer pour recevoir les renforts nécessaires, il avoit bâti un fort, et laissé une petite garnison à Vera-Cruz, qui est depuis devenue un entrepôt de commerce entre l'Europe et l'Amérique. Il apprit que les Américains du voisinage avoient attaqué cette garnison pendant son absence, et qu'un Espagnol avoit été tué dans l'action; que Montézuma avoit contribué à cette violence, et qu'il avoit donné ordre que la tête du mort fût portée dans toutes ses provinces, pour détruire la croyance qui s'étoit répandue, que les Européens étoient immortels. Lorsque Cortez reçut cette nouvelle, il alla lui-même trouver l'empereur, accompagné de quelques-uns de ses plus habiles officiers. Montézuma protesta de son innocence, et Cortez affecta de le croire, en lui disant en même temps qu'en général les Espagnols n'en seroient jamais persuadés, à moins qu'il ne vînt avec eux au lieu de leur résidence, ce qui écarteroit toute jalousie entre les deux nations. Le succès de cette entrevue montra la supériorité d'adresse des Européens. Un puissant monarque, au milieu de son palais, et entouré de ses gardes, se livre à la discrétion de quelques officiers qui viennent le demander. Cortez avoit alors entre les mains un ressort, par le moyen duquel il pouvoit tout mouvoir. Les Américains avoient le plus profond respect, ou plutôt une vénération superstitieuse pour leur empereur : c'est pourquoi Cortez, en le retenant en son pouvoir, en lui permettant de jouir de tous les attributs de la royauté, excepté de la liberté, et en flattant tous ses goûts et toutes ses passions, d'après la connoissance parfaite qu'il avoit de son caractère, conservoit aisément la souveraineté du Mexique en gouvernant son prince. Lorsque les Mexicains, devenus plus familiers avec les Espagnols, n'avoient plus pour eux le même respect, Montézuma étoit le premier à les y rappeler. La cruauté, ou l'avarice des Espagnols, excitoit-elle une émeute, Montézuma montoit sur le créneaux de sa prison, haranguoit ses Mexicains,

et les ramenoit à l'ordre et à la soumission. Cette farce dura long-temps ; mais dans une de ces occasions, lorsque Montézuma déshonoroit son caractère, en justifiant les ennemis de son pays, une pierre, partie d'une main inconnue, le frappa à la tempe, ce qui causa sa mort quelques jours après. Les Mexicains, alors délivrés de cet empereur, qui secondoit si efficacement les Espagnols, élurent un nouveau prince, le fameux Guatimozin, qui, depuis le commencement, avoit montré la haine la plus implacable contre le nom espagnol. Sous sa conduite, les malheureux Mexicains se précipitèrent sur ces hommes que peu auparavant ils auroient adorés. Mais les Espagnols, par l'habileté de Cortez, étoient trop bien établis pour être chassés du Mexique. L'immense tribut que les grands du pays étoient convenus de payer à la couronne d'Espagne, montoit à 600,000 marcs d'or pur, outre une prodigieuse quantité de pierres précieuses, dont la cinquième partie ayant été distribuée parmi les soldats, stimula leur courage et leur avarice, et leur fit prendre la résolution de périr plutôt que d'abandonner un pareil butin. Les Mexicains firent cependant de grands efforts pour recouvrer leur indépendance ; mais malgré tous ces efforts, et même leur désespoir, ils furent obligés de céder à ce qu'ils appeloient le *tonnerre espagnol*. Guatimozin et l'impératrice furent faits prisonniers. Ce fut ce prince qui, étant mis sur des charbons ardens, par ordre d'un receveur des finances du roi d'Espagne, pour le forcer à découvrir dans quel endroit du lac il avoit jeté ses richesses, dit à son grand-prêtre condamné au même supplice, et qui exprimoit hautement la douleur qu'il éprouvoit : « Et moi, croyez-vous que je sois sur un lit de roses » ? Le grand-prêtre garda le silence, et mourut en obéissant à son souverain. Cortez, en se rendant maître d'un second empereur, acheva la conquête du Mexique, qui fit en même temps passer sous la domination Espagnole la Castille d'Or, le Darien et d'autres provinces.

Tandis que Cortez et ses soldats étoient employés à la réduction du Mexique, ils furent informés qu'il y avoit un autre grand empire, situé vers la ligne équinoxiale et le tropique du capricorne, qui abondoit en or, en argent et en pierres précieuses, et qui étoit gouverné par un prince plus magnanime que Montézuma. C'étoit l'empire du Pérou, qui avoit près de trente degrés d'étendue, et qui étoit le seul autre pays de l'Amérique qui portât le nom de policé. Soit que le gouvernement Espagnol n'eût pas de données certaines sur le Pérou, soit que se trouvant engagé dans une multitude d'autres affaires, il ne voulût pas se livrer à de nouvelles entreprises, il est certain que ce pays immense, plus important encore que le Mexique, fut réduit par les efforts et aux dépens de trois particuliers. Ces individus se nommoient François Pizarre, Almagre et Lucques, prêtre, mais qui jouissoit d'une fortune considérable. Les deux premiers étoient nés à Panama, n'avoient qu'une origine douteuse, et point d'éducation. Pizarre, qui étoit l'ame de l'entreprise, ne savoit ni lire ni écrire. Ils firent voile pour l'Espagne, et obtinrent sans difficulté la concession des pays qu'ils conquerroient. Pizarre partit alors pour faire la conquête du Pérou, avec 600 hommes d'infanterie, 60 chevaux, et douze petites pièces de canon, traînées par des esclaves des pays conquis. En faisant réflexion que les Péruviens avoient les mêmes préjugés que les Mexicains en faveur de la nation Espagnole, et qu'ils étoient d'un caractère plus doux et moins belliqueux, on ne doit pas être surpris, après ce qui a été dit sur la conquête du Mexique, qu'avec des forces si peu considérables, Pizarre ait fait une grande impression sur l'empire Péruvien. Il y eut aussi des circonstances particulières qui lui furent favorables; et, comme elles tendent à faire connoître une partie de l'histoire, de la religion, et de l'état de l'esprit humain, dans cet immense continent, il ne sera pas hors de propos de les raconter.

Mango-Capac fut le fondateur de l'empire Péru-

vien. C'étoit un de ces hommes qui, calmes et réfléchis, savent observer les passions de leurs semblables, et les tourner à leur avantage et à leur propre gloire. Il remarqua que le peuple du Pérou étoit naturellement superstitieux, et avoit une vénération particulière pour le soleil. Il prétendit donc être descendant de cet astre lumineux, envoyé pour établir son culte, et revêtu de son autorité. A l'aide de ce conte, quelque fabuleux qu'il paroisse, il trompa aisément un peuple crédule, et mit une vaste étendue de terrein sous sa juridiction: il en subjugua une plus grande étendue par la force des armes; mais il employa la force et la ruse aux fins les plus louables. Il réunit et civilisa les hordes sauvages et dispersées; il les dressa au métier des armes et à l'obéissance des loix; il les adoucit par l'institution d'une religion bienfaisante; en un mot, il n'y avoit aucune partie de l'Amérique où l'agriculture et les arts fussent cultivés avec autant d'assiduité, et où le peuple eût des mœurs si douces et si simples. Une race de princes succéda à Mango, distingués par le titre d'Incas, et révérés par le peuple comme les descendans de leur grand dieu, le soleil. Le douzième de cette race étoit alors sur le trône, et s'appeloit Atabalipa. Son père, Guaina-Capac, avoit conquis la province de Quito, qui fait à présent partie du Pérou. Pour s'assurer de cette possession, il avoit épousé la fille du prince de ce pays, et de ce mariage étoit né Atabalipa. Son frère aîné, nommé Huescar, fils d'une autre mère, avoit réclamé toute la succession des Etats de son père, sans en excepter Quito, qui appartenoit au cadet par un double titre. Il s'étoit élevé à cette occasion une guerre civile, qui, après divers changemens de fortune, et après avoir fort affoibli le royaume, se termina en faveur d'Atabalipa, qui retint Huescar prisonnier dans la tour de Cusco, capitale de l'empire péruvien. Le royaume de Pérou étoit dans cet état de foiblesse et de discorde, quand Pizarre s'y présenta. Les prédictions sinistres de la religion se joignirent aussi,

comme dans la plupart des circonstances, aux calamités humaines. On rapporta des prophéties, on se rappela des songes qui annonçoient la conquête de l'empire par des inconnus dont la description correspondoit exactement avec l'apparence des Espagnols. Dans ces circonstances, Atabalipa, au lieu de s'opposer aux Espagnols, tâcha de gagner leur bienveillance; mais Pizarre, dont le caractère étoit analogue à la bassesse de son éducation, n'étoit pas disposé à agir honnêtement avec des gens qu'il traitoit de barbares, et qui cependant étoient plus civilisés que lui, quoiqu'ils connussent moins l'art cruel de détruire leurs semblables. En conséquence, tandis qu'il étoit engagé dans une conférence avec Atabalipa, ses soldats, selon les ordres qu'ils avoient reçus, attaquèrent avec furie les gardes de ce prince, et, après en avoir massacré 5,000, à mesure qu'ils s'avançoient sans s'embarrasser de leur propre sûreté, pour défendre la personne sacrée de leur monarque, saisirent Atabalipa lui-même, et le menèrent au quartier Espagnol. Pizarre, avec le souverain entre ses mains, pouvoit déjà être regardé comme maître du Pérou; car les habitans de ce pays étoient aussi attachés à leur empereur que l'étoient les Mexicains. Atabalipa ne fut pas long-temps en leur pouvoir sans traiter de sa rançon. A cette occasion, les anciens ornemens amassés par une longue suite de rois magnifiques, les trésors sacrés des temples les plus superbes, furent apportés pour racheter le soutien du royaume. Tandis que Pizarre étoit engagé dans cette négociation, par laquelle il se proposoit, sans relâcher l'empereur, de se mettre en possession d'une grande quantité d'or, l'arrivée d'Almagre lui causa quelque embarras. L'amitié, ou plutôt l'apparence d'amitié, qui existoit entre ces deux hommes, n'étoit fondée que sur un esprit hardi et entreprenant, qui ne trouvoit rien de trop périlleux, pour satisfaire leur passion dominante. Aussi quand leurs intérêts se croisoient, on ne devoit pas s'attendre qu'ils eussent aucun égard l'un pour l'autre. Pizarre

vouloit avoir la plus grande partie du trésor offert pour la rançon de l'empereur, parce qu'il avoit contribué davantage à l'acquérir. Almagre insistoit sur un partage égal; et à la fin, de peur que la cause commune ne souffrît par une rupture entre eux, cette proposition fut acceptée. La rançon fut payée sans délai: c'étoit une somme au-dessus de leur conception; mais elle ne fut pas capable de satisfaire leur avarice. Elle montoit à 36,000,000, et attendu la valeur de l'argent dans ce temps-là, elle étoit prodigieuse. Déduction faite du cinquième pour le roi d'Espagne, et des parts des commandans en chef et des autres officiers, chaque soldat eut plus de 48,000 liv. Avec une pareille fortune, on ne devoit pas s'attendre qu'une armée de mercenaires se soumît volontiers aux rigueurs de la discipline militaire. Ils demandèrent à être congédiés, afin de jouir tranquillement des fruits de leurs travaux. Pizarre y consentit, prévoyant que la cupidité en retiendroit toujours un grand nombre dans son armée, et que ceux qui s'en retourneroient avec des fortunes si brillantes, engageroient de nouveaux aventuriers à suivre la même carrière pour acquérir de l'or. Ce qu'il prévoyoit se vérifia: il étoit impossible d'envoyer de meilleurs recruteurs que ceux qui avoient fait de si grands profits à la guerre; de nouveaux soldats arrivèrent successivement, et les armées de l'Amérique ne manquèrent jamais de renforts.

Cette immense rançon fut pour eux une raison de plus pour retenir Atabalipa prisonnier, afin de découvrir s'il avoit un autre trésor pour assouvir leur cupidité. Mais soit qu'ils crussent qu'il n'avoit plus rien à donner, et qu'ils ne voulussent pas employer leurs troupes à garder un prince dont ils n'attendoient plus aucun autre avantage, soit que Pizarre eût pris en aversion l'empereur du Pérou, parce qu'il s'étoit aperçu de quelques traits de finesse et de duplicité de sa part, qu'il crut devoir nuire à ses affaires, il est certain qu'Atabalipa fut mis à mort par ses ordres. Pour justifier cet acte de cruauté, on produisit des

charges supposées contre ce malheureux prince. Il fut accusé d'idolâtrie, d'avoir plusieurs concubines, et d'autres griefs d'une égale impertinence. La seule chose dont on pouvoit l'accuser avec quelque apparence de justice, étoit d'avoir fait mettre à mort son frère Huescar; et cependant cet acte n'étoit pas sans excuse, parce que Huescar avoit conspiré contre lui, pour s'emparer du trône. A la mort de l'Inca, il se présenta un nombre de candidats pour le trône. Sa principale noblesse nomma le frère d'Huescar; Pizarre nomma un fils d'Atabalipa; et deux généraux péruviens s'efforcèrent de s'y établir par le moyen de l'armée. Ces dissensions qui, dans un autre empire auroient été très-nuisibles, et même dans celui-ci à toute autre époque, furent alors avantageuses aux affaires des Péruviens. Les candidats combattirent les uns contre les autres; leurs batailles accoutumèrent ce peuple doux au sang, et l'énergie, quelle qu'en soit la cause, est tellement préférable dans une nation à un état de léthargie, que dans le cours de ces querelles entre eux, les habitans du Pérou acquirent quelque courage contre les Espagnols qu'ils regardoient comme la première cause de tous leurs maux. Les pertes qu'éprouvèrent les Espagnols dans ces combats, quoique peu considérables en elles-mêmes, devenoient dangereuses en diminuant l'opinion qu'ils étoient invincibles, opinion qu'ils avoient soin de maintenir parmi les habitans du Nouveau-Monde. Cette considération engagea Pizarre à faire une trève; et il employa ce temps à jeter les fondemens de la fameuse ville de Lima, et à établir les Espagnols dans le pays. Mais aussi-tôt qu'il se présenta une occasion favorable, il renouvela la guerre contre les Indiens, et après quelques difficultés, se rendit maître de Cusco, capitale de l'empire. Tandis qu'il étoit engagé dans ces conquêtes, il arriva d'Espagne de nouvelles concessions et de nouveaux renforts. Pizarre obtint 200 lieues de terrein le long de la côte, au sud de ce qui avoit été accordé auparavant, et Almagre, 200 lieues au sud du gouvernement de Pizarre. Cette division

occasionna une très-vive querelle entre eux, chacun prétendant que Cusco étoit dans son district. L'adresse de Pizarre opéra néanmoins une réconciliation. Il persuada à son rival que le pays qui lui appartenoit véritablement, étoit au sud de Cusco; qu'il n'étoit pas inférieur en richesse au Pérou, et qu'il étoit aussi facile de le conquérir. Il lui offrit son assistance dans cette expédition, dont le succès lui paroissoit indubitable.

Almagre, pour avoir l'honneur de conquérir un royaume pour lui, prêta l'oreille à son avis, et, prenant autant des troupes de Pizarre qu'il jugea nécessaire, pénétra avec beaucoup de difficulté dans le Chili. Il perdit plusieurs de ses soldats en traversant des montagnes d'une hauteur prodigieuse et toujours couvertes de neige. Il soumit cependant une grande partie de ce pays. Les Péruviens connoissoient alors trop bien la guerre pour ne pas profiter de la division des troupes espagnoles. Tandis que Pizarre étoit indisposé et Almagre éloigné, ils firent un effort pour recouvrer leur capitale, et furent sur le point de réussir. Mais ce dernier ne fut pas plutôt instruit du siége de Cusco, qu'abandonnant toutes ses vues de conquêtes éloignées, il retourna pour s'assurer des grands objets de leurs premiers travaux. Il fit lever le siége en faisant un carnage affreux des assiégeans; mais après avoir pris possession de la ville, il ne voulut plus la rendre à Pizarre, qui s'approchoit avec une armée et ne croyoit avoir d'autre ennemi à combattre que les Péruviens. Cette dispute occasionna entre eux une guerre longue et sanglante, dans laquelle ils éprouvèrent divers changemens de fortune, et firent tour-à-tour éclater leur ressentiment, parce que le sort du vaincu devoit être une mort certaine. Ce fut le sort d'Almagre qui, dans un âge avancé, fut sacrifié à la sûreté d'un rival dont il avoit long-temps partagé les dangers et les triomphes, et avec lequel il avoit été intimement lié depuis le commencement de l'entreprise. Dans le cours de cette guerre civile, plusieurs Péruviens servirent

dans les armées espagnoles, et apprirent, en fréquentant les chrétiens, à se massacrer les uns les autres. Cependant cette nation aveugle ouvrit à la fin les yeux, et prit une résolution très-remarquable. En voyant la férocité des Européens, leur ressentiment implacable, et leur insatiable avarice, ils conjecturèrent que ces passions rendroient leurs querelles interminables : Retirons nous, dirent-ils, d'au milieu d'eux ; fuyons vers nos montagnes ; ils ne tarderont pas à s'entre-détruire, et alors nous reviendrons paisiblement dans nos habitations. Cette résolution fut immédiatement mise à exécution ; les Péruviens se dispersèrent et laissèrent les Espagnols dans leur capitale. Si les forces des deux adversaires avoient été égales, cette singulière politique des naturels du Pérou auroit pu être suivie du succès; mais la victoire de Pizarre mit fin à la vie d'Almagre et aux espérances des Péruviens, qui, depuis cette époque, n'osèrent plus faire face aux Espagnols.

Pizarre, alors seul maître du champ de bataille et du plus riche empire du monde, ne fut pas encore satisfait. Son ambition le porta à de nouvelles entreprises. Les pays méridionaux de l'Amérique où il avoit auparavant envoyé Almagre, offroient la plus riche conquête. Les montagnes de Potosi, qui formoient des masses d'argent, et dont il ne reste plus aujourd'hui que la coque, avoient été découvertes de ce côté-là. Il suivit donc la route d'Almagre dans le Chili, et soumit une autre partie de ce pays. Orellana, l'un de ses généraux, passa les Andes, et descendit jusqu'à l'embouchure du fleuve des Amazones: navigation immense, qui découvrit un pays riche et délicieux ; mais comme il est en grande partie plat, et conséquemment peu abondant en minéraux, les Espagnols le négligèrent alors, et l'ont toujours négligé depuis. Pizarre après des succès répétés, n'ayant ni supérieur pour le contenir, ni rival pour le tenir en échec, s'abandonna à toute la férocité de son caractère, et se conduisit avec la plus lâche tyrannie envers ceux qui n'avoient pas concouru à ses desseins.

Cette conduite excita une conspiration contre lui, dont il fut la victime dans son propre palais, et dans la ville de Lima qu'il avoit fondée. Les partisans du vieil Almagre déclarèrent alors son fils, qui portoit le même nom, leur vice-roi. Mais la plus grande partie de la nation, quoique satisfaite du sort de Pizarre, ne concourut pas à cette déclaration. Elle attendit les ordres de l'empereur Charles v, alors roi d'Espagne, qui envoya Vaca-di-Castro pour en prendre le gouvernement. Cet homme, par son intégrité et sa sagesse, étoit bien propre à fermer les plaies de la colonie, et à mettre tout sur le pied le plus avantageux tant pour le pays que pour la mère-patrie. Par sa prudente administration, les mines de la Plata et du Potosi, qui étoient auparavant des spéculations de pillage pour des particuliers, devinrent un objet d'utilité publique pour la cour d'Espagne. Les partis furent écrasés ou obligés de se taire : le jeune Almagre qui ne voulut se prêter à aucun accommodement fut mis à mort, et il régna dans le Pérou une tranquillité inconnue depuis l'arrivée des Espagnols. Il paroît cependant que Castro n'eut point l'habileté de gagner la faveur du ministère espagnol, par des présens ou des promesses, qu'attendent toujours les ministres de la part du gouverneur d'un pays si riche. Ils y envoyèrent un conseil pour contrôler les opérations de Castro, et la colonie fut exposée à de nouveaux troubles. L'esprit de parti à peine éteint, se ralluma; et Gonzale, frère du fameux Pizarre, se mit à la tête des partisans de son frère, auxquels s'étoient joints plusieurs mécontens. Ce ne fut plus une dispute entre des gouverneurs pour les limites de leur juridiction. Gonzale Pizarre ne reconnut plus l'autorité du roi que de nom. Il se fortifia de jour en jour, et porta même l'audace jusqu'à faire trancher la tête à un gouverneur envoyé pour le soumettre. Il gagna la confiance de l'amiral de la flotte espagnole dans les mers du Sud, par le moyen duquel il se proposa d'empêcher tout débarquement de troupes d'Espagne, et il avoit même

dessein d'engager les habitans du Mexique dans sa révolte.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque la cour d'Espagne, reconnoissant son erreur d'avoir confié le gouvernement de ces riches colonies à des gens qui n'avoient pour eux que la cabale et l'intrigue, au lieu d'avoir choisi des personnes recommandables par leurs vertus et leur rang; y envoya, avec des pouvoirs illimités, Pierre de la Gasca, homme qui ne différoit de Castro que par la douceur de son caractère et ses manières engageantes, mais qui avoit le même amour de la justice, la même grandeur et le même désintéressement. Tous ceux qui n'avoient point été de la révolte de Pizarre, se réunirent sous ses drapeaux; plusieurs de ses partisans, charmés de la conduite de Gasca, abandonnèrent leurs anciennes liaisons; l'amiral se laissa persuader de retourner à son devoir; on offrit même à Pizarre de grands avantages, s'il vouloit rentrer dans la soumission à la couronne d'Espagne. Mais l'idée de la royauté a tant de charmes, que Pizarre aima mieux courir tous les hasards, que de se soumettre à aucun officier Espagnol. Il résolut donc de risquer une bataille, avec les partisans qui lui étoient restés fidèles; il fut battu, fait prisonnier, et exécuté peu de temps après. Ainsi périt le frère de celui qui avoit fait la conquête du Pérou, qui fut sacrifié pour assurer la suprématie de la cour d'Espagne sur ces régions éloignées.

La conquête des grands empires du Mexique et du Pérou est la seule partie de l'histoire de l'Amérique qui mérite d'être traitée ici. Quant à ce qui regarde la réduction des autres parties du continent ou des îles, si nous jugeons qu'il puisse en résulter de l'instruction ou de l'amusement, nous en parlerons lorsqu'il sera question de ces pays. Nous allons maintenant faire mention des mœurs, du gouvernement, de la religion et de tout ce qui compose le caractère des naturels de l'Amérique; et comme ces différens objets se ressemblent beaucoup dans toute cette partie du globe, nous en donnerons des idées générales,

afin d'éviter des répétitions continuelles : nous aurons cependant soin, en faisant la description d'un pays, de rapporter ce qu'il y aura de remarquable et de particulier dans les individus qui l'habitent.

Habitans originaires de l'Amérique. — La découverte de l'Amérique a non-seulement ouvert une nouvelle source de richesses à la partie commerçante et laborieuse de l'Europe, mais encore un vaste champ de spéculation au philosophe qui veut examiner le caractère de l'homme sous différens degrés de raffinement, et observer les mouvemens du cœur, ou les opérations de l'esprit humain, lorsqu'ils ne sont point guidés par la science ou pervertis par la corruption. La disparité entre les habitans de l'Europe et les naturels de l'Amérique parut si frappante, que quelques observateurs ont osé avancer qu'il est impossible qu'ils soient de la même espèce, ou qu'ils dérivent de la même source. Cette conséquence est cependant mal fondée. Les caractères de l'espèce humaine peuvent être infiniment variés, selon les différens degrés d'amélioration où ils sont parvenus, la manière dont ils se procurent les objets de première nécessité, la force de l'habitude, et une infinité d'autres circonstances qu'il seroit trop minutieux de décrire, et qui sont trop disparates pour être offertes sous un même point de vue. On y remarque cependant les grands traits de l'humanité, à travers les différentes nuances qui caractérisent les nations et qui les distinguent les unes des autres.

Quand la soif de l'or porta les habitans de l'Europe au-delà de la mer Atlantique, ils trouvèrent les habitans du Nouveau-Monde plongés dans ce qu'ils regardèrent comme une espèce de barbarie, mais qui n'étoit effectivement qu'un état d'honnête indépendance et de noble simplicité. Excepté les habitans des grands empires du Mexique et du Pérou, qui, comparativement parlant, étoient des nations raffinées, les naturels de l'Amérique ne connoissoient aucuns des arts de l'Europe. Celui même de l'agriculture, qui est le plus

utile de tous, y étoit à peine connu. ou n'étoit que foiblement cultivé. La seule manière dont ils se procuroient les choses nécessaires à la vie, étoit en chassant ces animaux qui abondent dans leurs montagnes et dans leurs forêts. Cet exercice, qui chez eux est une occupation sérieuse, donne à leurs membres une force et une agilité inconnues chez les autres nations. C'est peut-être la même cause qui, dans les endroits où les rayons du soleil ne sont pas trop violens, les rend singulièrement droits et bien proportionnés. Ils ont les muscles fermes et forts, la tête et le corps un peu applatis, ce qui est l'effet de l'art; des traits réguliers, mais le visage féroce : leurs cheveux sont noirs, longs et droits, et aussi durs que le crin des chevaux. La couleur de leur peau est d'un brun rougeâtre, fort admiré parmi eux, et qu'ils augmentent par l'usage constant de la graisse d'ours et de la peinture. Le caractère des Indiens est à-la-fois fondé sur leur situation et sur leur manière de vivre. On ne sauroit supposer qu'un peuple continuellement employé à se procurer une subsistance toujours précaire, qui vit en chassant les bêtes sauvages, et qui est presque continuellement en guerre avec ses voisins, ait le caractère gai. Les Indiens sont donc en général sérieux, même jusqu'à la mélancolie. Ils n'ont rien de cette étourderie et de cette vivacité particulières à quelques nations de l'Europe, et ils la méprisent. Leur conduite envers ceux qui les fréquentent, est régulière, modeste et respectueuse. Ignorant tous les moyens de s'amuser, dont un des principaux est celui de dire des riens agréables, ils ne parlent jamais qu'ils n'ayent quelque chose d'important à observer; et toutes leurs actions, leurs paroles, et même leurs regards, sont dirigés vers un but utile. Un semblable caractère ne doit point étonner dans des hommes sans cesse occupés d'objets qui sont pour eux de la dernière importance. Leur subsistance dépend entièrement du travail de leurs mains, et la moindre inattention aux desseins de leurs ennemis peut leur faire perdre la vie, l'honneur et tout

ce qu'ils ont de plus cher. Comme ils n'ont point d'objet qui les attache plutôt à un lieu qu'à un autre, ils vont où ils s'imaginent trouver une plus grande abondance des objets de première nécessité. Les villes, qui sont les productions des arts et de l'agriculture, sont inconnues chez eux. C'est pour la même raison que les différentes tribus ou nations sont très-peu considérables, comparativement aux sociétés civilisées, où l'industrie, l'agriculture, les arts et le commerce ont réuni un grand nombre d'individus, qu'un luxe compliqué rend utiles les uns aux autres. Ces petites tribus vivent à une immense distance; elles sont séparées par un désert, et se cachent dans de vastes et impénétrables forêts.

Il existe dans chaque société une forme de gouvernement qui est pour ainsi dire, la même sur tout le continent de l'Amérique; parce que dans ces vastes régions les mœurs et la manière de vivre sont semblables et uniformes. Sans les arts, sans les richesses et sans le luxe, qui sont les grands instrumens de la dépendance dans les états civilisés, un Américain n'a d'autre moyen de se rendre recommandable à ses compagnons, que les qualités supérieures de l'esprit ou du corps. Mais comme la nature n'offre pas beaucoup d'exemples de distinctions personnelles, quand les hommes jouissent de la même éducation, ils sont tous presqu'égaux et desirent de rester tels. La liberté est donc la passion dominante des Américains, et leur gouvernement, par l'influence de ce sentiment, est plus solidement établi que par les plus sages réglemens de la politique. Ils sont cependant fort éloignés de mépriser toute espèce d'autorité; ils sont dociles à la voix de la sagesse, que l'expérience accorde aux plus âgés, et ils s'enrôlent sous les drapeaux du chef dont la valeur et les talens militaires ont mérité leur confiance. Il faut donc dans chaque société considérer le pouvoir du chef et celui des anciens; et selon que le gouvernement incline plus ou moins d'un côté ou de l'autre, on peut le regarder comme monarchique ou comme une espèce d'aristocratie.

Dans les tribus qui sont le plus souvent en guerre, le pouvoir du chef y domine, parce que l'idée de se procurer un chef militaire est la première source de sa superiorité, et que les besoins de l'Etat se trouvant toujours les memes, ne cessent de contribuer à son soutien et d'augmenter même son importance. Sa puissance est cependant plutôt persuasive que coercitive. Il est respecté comme un père et non pas craint comme un monarque. Il n'a pas de gardes, pas de prisons, pas d'officiers de justice, et un acte d'injustice ou de violence le précipiteroit du trône. Dans l'autre forme de gouvernement, que l'on peut regarder comme une aristocratie, les anciens n'ont pas plus de pouvoir. Dans quelques tribus, ils forment à la vérité une espèce de noblesse héréditaire, dont l'influence, toujours augmentée par le temps, est plus considérable. Mais cette source de pouvoir, principalement fondée sur l'imagination, qui accorde à nos contemporains le mérite de leurs ancêtres, est trop raffinée pour être fort commune parmi les naturels de l'Amérique. C'est pourquoi, dans la plupart des pays, l'âge est le seul titre au respect, à l'influence et à l'autorité: c'est l'âge qui donne l'expérience, et l'expérience est la seule source des connoissances chez un peuple barbare; parmi ces individus les affaires se conduisent avec une simplicité qui retrace, aux amis de l'antiquité, le tableau des siècles primitifs. Les chefs de famille s'assemblent dans une maison ou cahute, destinée à cet objet. Là on y discute l'affaire, et les personnes de la nation, distinguées par leur sagesse ou leur éloquence, ont occasion de déployer leurs talens. Leurs orateurs, semblables à ceux d'Homère, s'expriment dans un style hardi et figuré, trop énergique pour les nations raffinées ou même moins sauvages, et avec des gestes également violens, mais souvent très-naturels et fort expressifs. Quand l'affaire est terminée, et qu'ils ont des provisions en abondance, ils ordonnent une fête à laquelle presque toute la nation participe. Cette fête est accompagnée de chants, dans lesquels

sont célébrés les exploits réels ou fabuleux de leurs ancêtres. Ils ont aussi des danses, la plupart guerrières comme celles des Grecs et des Romains: dans toutes leurs fêtes on rencontre la danse et la musique.

Il arrive souvent que ces hordes, éparses et séparées par des espaces immenses, se rencontrent à la chasse; s'il n'existe point d'animosité entr'elles, ce qui est très-rare, elles se conduisent de la manière la plus honnête et la plus amicale; mais s'il arrive qu'elles soient en état de guerre, ou qu'il n'y ait jamais eu de communication entr'elles, tous ceux qui ne sont pas amis, étant réputés ennemis, elles se battent avec la fureur la plus sauvage.

La guerre et la chasse sont les seules occupations des hommes; tout le reste, même le peu de culture qui s'y fait, est abandonné aux femmes. Leurs motifs les plus ordinaires pour déclarer la guerre à leurs voisins sont, outre les rencontres accidentelles qui peuvent y donner lieu, la mort d'un ami à venger ou seulement le desir de faire des prisonniers qui puissent les aider à la chasse et qu'ils incorporent dans leurs tribus. Ces guerres sont, ou entreprises par des particuliers, ou par la horde entière. Dans le dernier cas, tous les jeunes gens, qui sont disposés à aller au combat, personne n'y étant forcé contre son inclination, donnent un morceau de bois au chef, en signe de leur dessein de l'accompagner: car chez ces peuples, tout se traite avec beaucoup de cérémonies et de formes. Le chef qui doit les conduire, jeûne pendant plusieurs jours, et dans cet intervalle ne parle à personne. Il observe ses songes avec une attention particulière, et la présomption naturelle aux sauvages les lui fait généralement considérer comme aussi propices qu'il voudroit les avoir. Ils observent une variété d'autres cérémonies superstitieuses; une des plus abominables, c'est de mettre sur le feu le chaudron de guerre, comme une marque qu'ils vont sortir pour dévorer leurs ennemis, coutume qui a certainement existé autrefois chez quelques nations, puisqu'elles continuent à l'exprimer en termes non-

équivoques, et qu'elles font usage d'un emblême qui rappelle l'ancienne pratique. Alors ils envoient un vase de porcelaine, ou une grande conque à leurs alliés, en les invitant à venir boire le sang de leurs ennemis; car chez les Américains, comme chez les anciens Grecs,

> La modération ne trouve pas d'accès :
> Il faut brûler d'amour, ou haïr à l'excès.

Ils pensent que leurs alliés doivent non-seulement épouser leurs querelles, mais même porter leur ressentiment au même degré qu'eux. Il n'y a véritablement aucun peuple qui soit aussi extrême dans son amitié ou dans son ressentiment, et c'est à quoi on doit s'attendre d'après les circonstances particulières où ils se trouvent. Le principe de toutes les affections sociales, agit avec d'autant plus de force qu'il est plus circonscrit. Les Américains, vivant dans des sociétés où ils ne voient que très-peu d'objets et très-peu d'individus, conçoivent pour les uns et pour les autres un attachement extraordinaire, et ne sauroient en être privés sans se sentir extrêmement malheureux; leurs idées sont trop rétrécies, leur ame trop étroite, pour admettre des sentimens de bienveillance générale, ou même d'humanité ordinaire. Cette circonstance même, en les rendant cruels et sauvages à l'excès envers ceux avec qui ils sont en guerre, ajoute une nouvelle force à leurs amitiés particulières et au lien commun qui les unit aux membres de la même tribu, ou aux tribus qui sont en alliance avec eux. Si nous n'avions pas cette réflexion toujours présente à la mémoire, les faits que nous allons raconter exciteroient notre surprise, sans éclairer notre raison, et nous nous perdrions dans un labyrinthe de particularités en apparence contradictoires, sans connoître la cause générale d'où elles tirent leur origine.

Après avoir terminé toutes les cérémonies qui précèdent la guerre, ils sortent le visage noirci avec du charbon, et peint de raies de vermillon, ce qui leur donne un aspect horrible. Ils changent alors

d'habits avec leurs amis, et donnent tous leurs ornemens aux femmes, qui les accompagnent jusqu'à une distance considérable, pour recevoir ces marques d'une amitié éternelle.

Les principales qualités d'un guerrier indien sont la viligance, l'art de surprendre l'ennemi et d'éviter une surprise, et véritablement ils surpassent en cela toutes les nations du monde. Accoutumés à être dans les forêts continuellement sur le qui-vive, et à vivre à tous égards dans l'état de nature, leurs sens extérieurs ont un degré de finesse qui d'abord paroît incroyable. Ils découvrent leurs ennemis à une immense distance par la fumée de leurs feux qu'ils sentent, et par les traces de leurs pieds sur la terre, qu'ils comptent et distinguent avec la plus grande facilité. Quoiqu'imperceptibles à l'œil d'un Européen, ils découvrent même les traces des différentes nations qu'ils connoissent, et déterminent exactement le temps où elles ont passé, tandis qu'un Européen, avec toutes les lunettes du monde, n'appercevroit aucun vestige. Ces circonstances ne sont cependant pas d'une grande importance, parce que leurs ennemis possèdent les mêmes avantages. Aussi, quand ils se mettent en campagne, ils ont soin d'éviter l'usage de ce qui pourroit les exposer à être découverts. Ils n'allument point de feu pour se chauffer, ni pour faire cuire leurs provisions; ils restent couchés par terre le long du jour, ne voyagent que la nuit, et marchent de file; celui qui est le dernier couvre soigneusement de feuilles les traces de ses pieds et celles de ceux qui l'ont précédé. Quand ils s'arrêtent pour se rafraîchir, ils envoient des vedettes pour reconnoître les pays, et battre tous les endroits où ils soupçonnent que l'ennemi pouroit être caché. De cette manière, ils entrent à l'improviste dans les villages de leurs ennemis, et tandis que la fleur de la nation est à la chasse, ils massacrent tous les enfans, les femmes et les vieillards, ou font autant de prisonniers qu'ils peuvent en conduire, ou qu'ils en trouvent d'assez forts pour leur être utiles. Mais quand leurs ennemis sont ins-

truits de leur dessein, et savent qu'ils marchent contr'eux, ils se couchent par terre au milieu des herbes et des feuilles fanées, après avoir peint leurs visages de la couleur de ces feuilles. Ils en laissent ensuite passer une partie sans bouger: puis se levant subitement en poussant un cri affreux, ils font pleuvoir une grêle de balles sur leurs aggresseurs. Ceux-ci poussent un cri semblable. Chacun d'eux tâche de se cacher derrière un arbre, et riposte au feu de ses adversaires à mesure qu'ils se lèvent de terre pour faire une seconde décharge: ainsi se continue la bataille, jusqu'à ce qu'un des partis soit incapable de faire une plus longue résistance. Mais quand les forces des deux partis restent presqu'égales, l'esprit féroce des sauvages irrités par la perte de leurs amis, ne connoît plus de retenue. Ils cessent cette guerre d'armes à feu, et fondent les uns sur les autres avec des massues et des haches, en vantant leur courage et en insultant à leurs ennemis par les reproches les plus amers. Il s'ensuit un combat désespéré: la mort se montre sous mille formes hideuses, qui feroient glacer le sang dans les veines des nations civilisées, mais qui augmentent la fureur des sauvages. Ils foulent aux pieds, ils insultent les cadavres de leurs ennemis; ils leur dépouillent la tête, se vautrent dans leur sang comme des bêtes féroces, et en dévorent quelquefois la chair. Cette fureur continue jusqu'à ce qu'elle ne rencontre plus de résistance; alors on s'assure des malheureux prisonniers, dont le sort est mille fois plus cruel que celui de ceux qui sont morts sur le champ de bataille. Les vainqueurs font entendre un hurlement affreux pour déplorer la perte de leurs amis. Ils reviennent alors avec un air triste et lugubre vers leur village; un messager est envoyé pour annoncer leur retour, et les femmes vont à leur rencontre, en poussant des cris épouvantables, pour témoigner leur douleur de la perte de leurs frères ou de leurs maris. Quand ils sont arrivés, le chef fait à voix basse aux anciens une relation circonstanciée de toutes les particularités de l'expédition. L'orateur

proclame tout haut cette relation au peuple, et lorsqu'il prononce les noms de ceux qui ont péri, les cris des femmes redoublent. Les hommes joignent aussi leurs lamentations à celles des femmes, selon qu'ils sont plus ou moins affectés par le degré de parenté ou d'amitié qui existoit entr'eux et leurs compatriotes décédés. La dernière cérémonie est la proclamation de la victoire; chaque individu oublie alors ses propres malheurs pour prendre part au triomphe de sa nation; tous les pleurs sont essuyés, et par une transition inconcevable, ils passent en un instant, de la douleur la plus amère à la joie la plus extravagante. Mais le traitement qu'ils font subir aux prisonniers, dont le sort pendant tout ce temps-là reste incertain, est particulièrement ce qui caractérise les sauvages.

Nous avons déjà fait mention de la force de leur amitié et de leur ressentiment. Réunis dans de petites sociétés, alliés entr'eux par les liens les plus étroits, leurs affections qui sont des plus vives dans l'enceinte de leur village, ne s'étendent guère au-delà de ses murs. Ils ne sentent rien pour les ennemis de la nation, et leur haine s'étend facilement de l'individu dont ils ont reçu quelqu'outrage à tous les autres de la même tribu. Les prisonniers eux-mêmes qui éprouvent les mêmes sentimens, connoissent les intentions des vainqueurs, et sont préparés au sort qui les attend. Celui qui a fait le prisonnier l'accompagne à la cahute où, selon la disposition des anciens, il doit être mené pour suppléer à la perte d'un citoyen. Si ceux chez qui il est conduit éprouvent une diminution dans leur famille par la guerre ou d'autres accidens, ils adoptent le captif, et il devient membre de la famille: mais s'ils n'en ont pas besoin, ou si leur ressentiment pour la perte de leurs parens est trop grand pour qu'ils puissent supporter la vue d'un homme qui étoit lié avec les auteurs de leur mort, ils le condamnent à périr. Tous ceux contre lesquels a été prononcée cette sentence rigoureuse étant réunis, toute la nation s'assemble pour

l'exécution, comme pour une grande solennité. On élève un échafaud, et les prisonniers sont attachés à un poteau, où ils commencent leurs chants de mort, et se préparent avec le courage le plus intrépide, aux tourmens affreux qui les attendent. Leurs ennemis, de leur côté, sont déterminés à les mettre à l'épreuve, par les tortures les plus barbares et les plus raffinées. Ils commencent par l'extrémité du corps, et s'approchent graduellement des parties vitales. L'un arrache à la victime les ongles l'un après l'autre; un autre met un de ses doigts dans sa bouche, et lui en déchire la chair avec les dents; un troisième met ce doigt ainsi déchiré dans une pipe toute rouge, et le fume comme du tabac; ils lui écrasent ensuite les doigts des pieds et des mains entre deux pierres, lui arrachent les gencives, lui découpent les jointures, et lui font des balafres où ils passent aussi-tôt des fers rouges, coupant, brûlant et pinçant alternativement; ils arrachent cette chair ainsi mutilée et rôtie par morceaux et la dévorent avec avidité, se frottant le visage avec le sang dans l'enthousiasme de l'horreur et de la fureur. Quand ils ont ainsi déchiré la chair, ils tordent les nerfs et les tendons autour d'un morceau de fer, les arrachent, les cassent, tandis que d'autres tirent et étendent les membres de toutes les manières qui peuvent augmenter le tourment. Cela continue 5 ou 6 heures, et quelquefois, telle est la force des sauvages, plusieurs jours de suite. Alors souvent ils le délient, et mettent trève à leur fureur, pour penser aux nouveaux supplices qu'ils lui feront éprouver, et pour laisser reprendre haleine au patient qui, épuisé de ces tourmens inouis, tombe souvent dans un si profond sommeil, qu'ils sont obligés de faire usage du feu pour l'éveiller, et renouveler ses souffrances. On le rattache au poteau, et ils recommencent leurs cruautés. Ils lui plantent sur tout le corps de petits morceaux de bois qui prennent feu aisément, mais qui brûlent lentement; ils lui lancent continuellement dans toutes les parties du corps, des bâtons pointus; ils lui arrachent les dents avec des tenailles

et lui font sauter les yeux de la tête. Enfin, après avoir consumé à petit feu sa chair jusqu'aux os; après avoir mutilé son corps de manière qu'il ne forme plus qu'une seule plaie; après lui avoir tailladé le visage de telle sorte qu'il ne lui reste rien d'humain, ils lui pelent la tête, versent sur ce crâne dépouillé des chaudrons de charbons rouges ou d'eau bouillante, et délient encore une fois le malheureux qui, aveugle et chancelant de foiblesse et de douleur, assailli de tous côtés à coups de massue et de pierres, tantôt debout, tantôt par terre, tombant à chaque pas dans leurs feux, court çà et là, jusqu'à ce que l'un des chefs, soit par compassion, soit par fatigue, mette fin à sa vie d'un coup de massue ou de poignard. Le corps est alors mis dans un chaudron, et le tout se termine par une fête aussi barbare que ce qui l'a précédée.

Les femmes, oubliant la nature humaine, ainsi que celle de leur sexe, et transformées en quelque chose de pire que les furies, surpassent même les hommes dans ces actes atroces, tandis que les principaux personnages du pays sont assis autour d'un poteau, en fumant leur pipe, et en regardant sans la moindre émotion. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le patient lui-même, dans les petits intervalles de tourmens, fume aussi, paroît insouciant, et converse avec ses bourreaux sur des choses indifférentes. Véritablement, durant son exécution, il semble qu'il y ait une lutte entre eux et lui, pour savoir qui l'emportera, eux en infligeant les tortures les plus aiguës, et lui, en les souffrant avec une fermeté et une constance au-dessus de la nature humaine: il ne lui échappe pas un gémissement, pas un soupir, pas une grimace; il conserve absolument son sang-froid au milieu des tourmens; il raconte ses exploits; il les informe des cruautés qu'il a exercées sur leurs compatriotes, et les menace de la vengeance que produira sa mort. Quoique ses reproches les mettent dans une fureur qui approche de la rage il continue ses insultes et se moque de leur igno-

rance dans l'art de tourmenter ; il leur indique des moyens plus efficaces, et les parties du corps les plus sensibles. Les femmes possèdent cette espèce de courage ainsi que les hommes ; et il est aussi rare de voir un Indien se conduire autrement, qu'il seroit peu commun de voir un Européen souffrir comme un Indien. Tels sont les merveilleux effets de l'éducation, et d'une soif féroce de gloire. *Je suis brave et intrépide*, s'écrie le sauvage à la face de ses bourreaux ; *je ne crains pas la mort, ni aucune espèce de tourmens ; ceux qui les craignent sont des poltrons ; ils sont moins que des femmes ; la vie n'est rien pour ceux qui ont du courage : puissent mes ennemis être confondus de rage et de désespoir ! oh ! que ne puis-je les dévorer, et boire jusqu'à la dernière goutte de leur sang !*

Ces scènes barbares, qui dégradent si fort la nature humaine, ne doivent cependant pas être omises, parce qu'elles servent à montrer dans le plus grand jour jusqu'à quel degré de barbarie, jusqu'à quel point les passions humaines peuvent être portées quand elles ne sont point adoucies par la civilisation, et contenues par le frein de la raison et la morale du christianisme.

Rien dans l'histoire du genre humain, ne forme un plus grand contraste que cette cruauté des sauvages envers ceux avec lesquels ils sont en guerre, et la chaleur de leur affection envers leurs amis, c'est-à-dire ceux qui vivent dans le même village, ou leurs alliés. Tout est commun parmi eux, et quoique cela vienne en partie de ce qu'ils n'ont pas des notions assez distinctes de la division des propriétés, on doit cependant l'attribuer principalement à la force de leur attachement, parce qu'en toute autre chose, ils sont toujours prêts à exposer leurs vies et leurs fortunes pour le service de leurs amis. Leurs maisons, leurs provisions, leurs jeunes femmes même sont à la disposition de leurs convives. Quelqu'un n'a-t-il pas réussi à la chasse ? sa moisson a-t-elle manqué ? ou sa maison est-elle brûlée ? il ne souffre nullement de

ces malheurs; ils lui fournissent au contraire une occasion d'éprouver la bienveillance de ses compatriotes; mais l'Américain est implacable envers les ennemis de son pays, ou envers ceux qui l'ont offensé en particulier. Il cache ses sentimens; il paroît réconcilié, jusqu'à ce qu'il trouve une occasion d'exciter par surprise ou par trahison une horrible vengeance. Le temps n'est point susceptible d'étouffer son ressentiment; la distance des lieux ne peut protéger l'objet de sa haine; il traverse les montagnes les plus escarpées, pénètre dans les forêts les plus impraticables, et passe les marais les plus fangeux et des déserts de plus de 100 lieues, supportant l'inclémence des saisons, la fatigue, la faim, la soif avec patience et même avec plaisir, dans l'espoir de surprendre son ennemi, sur qui il exerce les cruautés les plus révoltantes, allant même jusqu'à manger sa chair. Tels sont les extrêmes où les Indiens portent leur haine ou leur amitié.

Ce que nous avons dit sur les Indiens ne formeroit qu'un tableau fort imparfait, si nous ne faisions mention de la force de leur amitié, qui paroît principalement dans la manière dont ils traitent les morts. Lorsque quelqu'un d'entr'eux meurt, il est pleuré par la société entière, qui pratique à cette occasion mille cérémonies qui expriment la plus vive douleur. La plus remarquable, en ce qu'elle démontre la profondeur et la continuation de leur chagrin, est ce qu'ils appellent la fête des morts, ou des ames. Le jour de cette cérémonie est fixé par l'autorité publique: et il n'y a rien d'omis pour qu'elle soit célébrée avec la plus grande pompe et la plus grande magnificence. Les tribus voisines sont invitées à être présentes et à se joindre à la solennité. A cette époque, tous ceux qui sont morts depuis la dernière fête, (qui, chez quelques tribus est renouvellée tous les 10 ans, et chez quelques autres tous les 8 ans) sont tirés de leurs tombeaux: on va soigneusement chercher ceux qui ont été enterrés à la plus grande dis-

tance des villages, et on les apporte à ce grand rendez-vous des cadavres.

Il n'est pas difficile de concevoir l'horreur de ce *déterrement* général. Il nous est impossible de la décrire d'une manière plus frappante que Lafitau, à qui nous sommes redevables des renseignemens les plus authentiques sur ces nations.

« L'ouverture de ces tombeaux, dit-il, offre sans » doute une des scènes les plus frappantes qu'il soit » possible de concevoir : c'est un tableau bien humi- » liant de la misère humaine, où l'on découvre tant » d'images de la mort, qui semble prendre plaisir à » se présenter sous mille formes si hideuses dans ces » diverses carcasses, selon le degré de corruption où » elles se trouvent, ou la manière dont elles en ont » été affectées. Quelques-unes sont sèches et fanées ; » d'autres ont une espèce de parchemin sur les os ; » d'autres paroissent cuites et enfumées, sans la moin- » dre apparence de pourriture ; quelques-unes, en- » fin, sont au moment de la putréfaction, tandis » que d'autres fourmillent de vers, et sont noyées » dans la corruption. Je ne sais ce qui doit nous frap- » per davantage, ou l'horreur d'un pareil spectacle, » ou la tendre piété et l'affection de ces pauvres gens » pour leurs amis décédés : car rien n'est plus digne » de notre admiration que l'ardeur et l'attention avec » lesquelles ils s'acquittent de ce triste devoir, ramas- » sant soigneusement jusqu'aux plus petits os, ma- » niant les carcasses toutes dégoûtantes qu'elles soient, » les nettoyant des vers, les portant sur leurs épaules, » pendant de longs voyages de plusieurs jours, sans » être découragés par la mauvaise odeur, et sans » laisser paroître d'autres émotions que celle du re- » gret d'avoir perdu des personnes qui leur étoient si » chères pendant leur vie, et qui ont été si pleurées » après leur mort.

» Ils les apportent dans leurs chaumières, où ils » préparent une fête en l'honneur des morts, pen- » dant laquelle leurs grandes actions sont célébrées, » et ils rappellent toutes les tendres liaisons qui ont

» eu lieu entr'eux et leurs amis. Les étrangers, qui » ont quelquefois fait 30 lieues pour être présens à » cette cérémonie, se joignent à leurs tendres condo- » léances ; et les femmes expriment par des cris » épouvantables, la vive douleur dont elles sont pé- » nétrées. Les cadavres sont ensuite transportés des » cahutes pour un nouvel enterrement général. On » fait un grand trou dans la terre, et là, à une cer- » taine époque, chaque individu, accompagné de sa » famille et de ses amis, marche avec un silence so- » lennel, portant le corps d'un fils, d'un père ou d'un » frère. Quand ils sont tous rassemblés, les cada- » vres, ou les cendres de ceux qui étoient tout-à-fait » corrompus, sont déposés dans le trou, et les lamen- » tations recommencent. Tout ce qu'ils ont de plus » précieux est enterré avec les morts. Les étrangers » montrent aussi de la générosité : ils déposent les » présens qu'ils ont apportés exprès avec eux pour » cette occasion. Alors toutes les personnes présen- » tes descendent dans le trou, et chacune prend une » peu de terre qu'elle conserve avec le soin le plus » religieux. Les corps, rangés par ordre, sont cou- » verts de nouvelles fourrures toutes entières ; par- » dessus ils mettent de l'écorce d'arbre, et ensuite » des pierres, du bois et de la terre. Adressant alors » aux morts un dernier adieu, chacun retourne à sa » cabane ».

Nous avons dit que dans cette cérémonie les sau- vages offrent aux morts ce qu'ils ont de plus précieux. Cette coutume, qui est universelle chez eux, vient d'une notion grossière de l'immortalité de l'ame. Ils croient fermement à cette doctrine, et c'est le prin- cipal article de leur religion. Quand l'ame est sépa- rée du corps, ils s'imaginent qu'elle continue d'errer autour de ces restes insensibles, et qu'elle trouve le même plaisir aux habitudes et aux choses qui lui étoient autrefois agréables. Cependant, après un cer- tain temps, elle abandonne cette affreuse demeure, et s'en va bien loin à l'Ouest, dans la terre des Esprits. Ils ont même porté leurs idées jusqu'à faire une dis-

tinction entre les habitans de l'autre monde; ils s'imaginent que quelques-uns d'eux, particulièrement ceux qui ont été heureux à la guerre, possèdent un grand degré de félicité, tel que celui d'avoir trouvé un endroit où ils puissent toujours chasser et pêcher à coup sûr, et qu'ils jouissent de tous les plaisirs des sens, sans être obligés de travailler pour se les procurer. Les ames de ceux qui ont été vaincus ou tués à la guerre, sont au contraire, suivant eux, extrêmement misérables dans l'autre monde.

Leur goût pour la guerre, qui forme un des principaux traits de leur caractère, influe beaucoup sur leur religion. Areskoud, ou le dieu des batailles, est révéré comme le grand dieu des Indiens. Ils l'invoquent avant d'entrer en campagne; et selon qu'il leur paroît plus ou moins favorable, ils concluent qu'ils seront plus ou moins heureux. Quelques nations adorent le soleil ou la lune; chez les autres, il y a nombre de traditions relatives à la création du monde et à l'histoire des dieux, traditions qui ressemblent aux fables des Grecs, mais qui sont encore plus absurdes et plus contradictoires. Mais la religion n'entre pas pour grand'chose dans le caractère d'un Indien; et à moins qu'ils n'aient un besoin immédiat du secours de leurs dieux, ils ne leur rendent aucune sorte de culte. Néanmoins, comme toutes les nations grossières, ils sont fort adonnés à la superstition. Ils croient à l'existence des bons et des mauvais génies, qui interviennent dans les affaires des mortels, et nous dispensent les biens et les maux. C'est particulièrement des mauvais génies que viennent nos maladies; et c'est aux bons génies que nous sommes redevables de notre guérison. Les ministres des génies sont des charlatans, qui sont également les seuls médecins parmi les sauvages. Ces charlatans sont censés être inspirés par les bons génies, le plus communément dans leurs songes, et obtenir la connoissance des événemens futurs; ils sont appelés chez les malades, et sont supposés être informés par les génies s'ils guériront, et de quelle manière il faut les traiter.

Mais ces esprits sont extrêmement simples dans leur système de médecine, et, dans presque toutes les maladies, dirigent le charlatan vers le même remède. Le malade est enfermé dans une étroite cabane, au milieu de laquelle est une pierre toute rouge; ils y jettent de l'eau jusqu'à ce qu'il soit bien imprégné de la vapeur, et couvert de sueur. Ils le tirent ensuite de cette espèce de bain, et le plongent subitement dans la rivière la plus proche. Cette méthode grossière, qui coûte la vie à plusieurs d'entr'eux, opère quelquefois des cures extraordinaires. Les charlatans ont aussi l'usage de quelques spécifiques d'une efficacité merveilleuse, et les sauvages sont fort habiles à guérir les blessures par l'application des simples; mais l'efficacité de ces remèdes est toujours attribuée aux cérémonies magiques avec lesquelles ils sont administrés.

Il est bon d'observer que les particularités dont nous venons de faire mention sur les mœurs des Américains, ont particulièrement rapport aux habitans de l'Amérique Septentrionale. Les habitans de l'Amérique Méridionale étoient loin de leur ressembler pour les mœurs et les principaux traits du caractère. A la première vue des habitans du Nouveau-Monde, ceux qui les découvrirent, les trouvèrent à plusieurs égards bien différens de la plupart des habitans de l'ancien. Ils avoient un teint et des traits différens; ils paroissoient non-seulement ennemis du travail, mais même incapables de le supporter; et quand ils furent tirés, par la force, de leur indolence naturelle, et obligés de travailler, ils succombèrent sous des ouvrages que les habitans de l'autre continent auroient exécutés avec beaucoup de facilité. Cette foiblesse de tempérament étoit presqu'universelle chez les habitans de l'Amérique Méridionale. Les Espagnols furent aussi frappés de leur peu d'appétit. La tempérance ordinaire des naturels surpassoit, selon eux, l'abstinence la plus rigoureuse des hermites, tandis que d'un côté les Espagnols parurent aux Américains extrêmement voraces: et ils disoient

qu'un Espagnol mangeoit en un jour plus que dix Américains. Mais quoique les naturels de ce continent n'exigeassent qu'une bien foible portion de nourriture, leur agriculture étoit si bornée, qu'elle produisoit à peine ce qui étoit nécessaire à leur consommation. Plusieurs d'entr'eux se contentoient de cultiver quelques plantes, qui dans un climat chaud et fécond parvenoient aisément à maturité; mais quand quelques Espagnols s'établissoient dans un district, ce surcroît de bouches épuisoit bientôt leurs petites provisions, et causoit une famine. Les habitans de l'Amérique Méridionale, comparés à ceux de l'Amérique Septentrionale, sont en général plus foibles de corps et d'esprit, d'un caractère doux, mais lâche, plus adonnés au plaisir et plongés dans l'indolence.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE.

Ce vaste hémisphère, souvent appelé Nouveau-Monde, s'étend depuis le 80e deg. de lat. N. jusqu'au 56e de lat. S.; et là où sa largeur est connue, depuis le 37e d. jusqu'au 84e de long. O. de Paris; ayant entre 2,700 et 3,000 lieues de long., et 1,230 lieues dans sa plus grande largeur. Il a deux étés et deux hivers, et jouit de tous les climats qui existent sur la terre. Il est environné de deux grandes mers. A l'E. il a la mer Atlantique, qui le sépare de l'Europe et de l'Afrique, et à l'O. l'Océan Pacifique, ou la grande mer du Sud, qui le sépare de l'Asie. Par le moyen de ces mers, il peut faire, et fait effectivement un commerce direct avec les trois autres parties du monde. Il est composé de deux grands continens, l'un au N. et l'autre au S., joints par le royaume du Mexique, qui forme une espèce d'isthme, de 500 lieues de longueur, et qui est si étroit vers le Darien, que la communication des deux mers n'est pas fort difficile, puisqu'il n'a que 20 lieues de largeur. Dans le grand golfe, formé entre l'isthme et les deux continens, on rencontre une multitude d'îles, dont plusieurs très-

grandes, et la plupart fertiles, que l'on appelle Indes Occidentales, pour les distinguer des pays et îles de l'Asie, au-delà du cap de Bonne-Espérance, que l'on nomme Indes Orientales.

MONTAGNES. — Quoiqu'en général l'Amérique ne soit pas un pays montagneux, elle a cependant les plus hautes montagnes du monde. Dans l'Amérique Méridionale, les *Andes* et les *Cordilières* s'étendent du N. au S. le long de la mer Pacifique. Elles surpassent en longueur toutes les chaînes de montagnes des autres parties du globe, s'étendant depuis l'isthme de Darien, jusqu'au détroit de Magellan, divisent toute l'Amérique Méridionale, et ont 1,453 lieues. Leur hauteur est aussi remarquable que leur longueur : car quoiqu'en partie sous la Zone Torride, elles sont toujours couvertes de neige. *Chimboraco*, la plus élevée des Andes, a 3,220 toises, dont environ 2,400, vers le sommet, sont toujours couvertes de neige. Les astronomes français ont été sur le sommet de Caracou, et on dit qu'elle a 2,470 toises de hauteur. Dans l'Amérique Septentrionale, qui est principalement composée de collines d'une pente très-douce, ou de plaines, on ne connoît pas de montagnes considérables, excepté celles qui sont vers le pôle, et cette longue chaîne, située sur les derrières des Etats-Unis, qui les sépare du Canada et de la Louisiane, que l'on nomme *Apalaches* ou Allegany, si toutefois on peut appeler montagnes ce qui, d'un côté, est fort escarpé, et de l'autre presque de niveau avec le reste du pays.

LACS ET FLEUVES. — L'Amérique est sans doute la partie du monde qui contient le plus d'eau : ce qui est un avantage non-seulement par rapport aux divers usages de la vie et à la fertilité du pays, mais encore pour le commerce et pour la communication des différentes provinces entr'elles. Telle est la sagesse du Créateur, et telle est sa bonté que cette vaste étendue de pays située au nord des Apalaches, à une immense distance de la mer, est remplie de mers intérieures, appelées les lacs du Canada ; nou-

seulement ces lacs communiquent les uns avec les autres, mais plusieurs grands fleuves en tirent leur source, particulièrement le *Mississipi*, qui court du N. au S. et se décharge dans le golfe du Mexique, après avoir parcouru, y compris ses détours, un espace de près de 1,500 lieues, recevant dans son cours le vaste tribut de l'Illinois, du Missouri, de l'Ohio et d'autres grands fleuves à peine inférieurs au Rhin et au Danube. Plus au N., le fleuve *Saint-Laurent*, prenant une direction contraire à celle du Mississipi, va tomber dans l'Océan près de Terre-Neuve. Tous navigables jusqu'auprès de leurs sources, ils offrent une entrée dans les endroits les plus éloignés de ce vaste continent, et fournissent au commerce des communications susceptibles de produire les plus grands avantages, lorsque les pays qui les environnent seront peuplés d'habitans industrieux et civilisés. Le côté oriental de l'Amérique Septentrionale, outre les belles rivières d'Hudson, Delaware, Susquehana et Potowmack, en a plusieurs autres très-profondes, très-étendues et fort commodes pour la navigation : ainsi plusieurs parties de ces établissemens sont si avantageusement entrecoupées de rivières navigables et de criques, que l'on peut dire, sans exagération, que chaque planteur a un port à sa porte.

L'Amérique Méridionale est à cet égard encore mieux partagée. Elle contient les deux plus grands fleuves du monde, celui des *Amazones* et celui de *Rio de la Plata*. Le premier, prenant sa source dans le Pérou, peu distant de la mer du Sud, court de l'O. à l'E., et se jette dans l'Océan entre le Brésil et la Guiane, après un cours de plus de 1,000 lieues, dans lequel il reçoit les eaux d'un nombre prodigieux de fleuves et de rivières navigables. Le Rio de la Plata prend sa source dans le cœur du pays, et sa force s'augmentant graduellement, par le tribut de plusieurs grandes rivières, il se décharge avec tant d'impétuosité dans la mer, qu'il conserve la douceur de ses eaux à plusieurs lieues de la terre. Il y a ou-

tre cela dans l'Amérique Méridionale plusieurs autres fleuves et rivières, dont l'*Orénoque* est le plus considérable.

PRODUCTIONS.—Un pays d'une si vaste étendue de chaque côté de l'équateur, doit nécessairement avoir une grande variété de sols et de climats. C'est un vaste trésor où la nature se plaît à rassembler la plupart des métaux, minéraux, plantes, fruits, arbres et bois que l'on trouve dans les autres parties du monde, et quelques-uns en plus grandes quantités et dans la plus haute perfection. L'Amérique a fourni à l'Europe tant d'or et d'argent, que ces métaux précieux y sont beaucoup plus communs, de sorte que l'or et l'argent de l'Europe n'ont plus guère de proportion avec le haut prix où ils étoient portés avant la découverte de l'Amérique.

Ce pays produit aussi des diamans, des perles, des émeraudes, des améthystes et d'autres pierres précieuses, dont le transport en Europe a également contribué à diminuer le prix de ces marchandises. On peut ajouter à ces productions qui appartiennent principalement à l'Amérique Espagnole, un grand nombre d'autres marchandises, qui, quoique de moindre valeur, sont d'un plus grand usage. De ce nombre sont la cochenille, l'indigo, l'anatte, le bois de campêche, du Brésil, le *fuste*, le piment, le *lignum vitæ*, le riz, le gingembre, le cacao ou la noix de chocolat, le sucre, le coton, le tabac, les banilles, le bois rouge, les baumes du Tolu, du Pérou et du Chili; cet article si utile à la médecine, le quinquina, le méchoacan, le sassafras, la salsepareille, la casse, les tamarins, les cuirs verds, les fourrures, l'ambre gris, et une immense variété de bois, de racines, et de plantes dont nous ignorions absolument l'existence avant la découverte de l'Amérique, ou que nous étions forcés de faire venir de l'Asie ou de l'Afrique, à des prix exorbitans, par l'entremise des Vénitiens et des Génois, qui avoient alors le monopole du commerce de l'Orient.

Ce continent produit aussi une variété d'excellens

fruits, qui croissent naturellement et à un haut degré de perfection ; tels que des pommes de pin, des grenades, des citrons, des oranges, des *malicatons*, des cerises, des poires, des pommes, des figues, du raisin, grand nombre d'herbes et de racines potagères, médicinales, et autres ; et le sol y est si fertile, que plusieurs plantes étrangères y viennent en aussi parfaite maturité que dans leur terrein natal.

Quoique les Indiens possèdent encore de vastes étendues de pays, l'Amérique connue appartient principalement à trois nations Européennes, qui y ont établi des colonies : les Espagnols, les Anglais et les Portugais. Comme ce sont les Espagnols qui l'ont les premiers découverte, ils en ont la plus grande et la plus riche partie, qui s'étend depuis le Nouveau-Mexique et la Louisiane dans l'Amérique Septentrionale, jusqu'au détroit de Magellan, dans la mer du Sud, excepté la grande province du Brésil, qui appartient au Portugal : car, quoique les Français et les Hollandais possèdent quelques forts à Surinam et à la Guiane, on ne peut guère les considérer comme propriétaires d'aucune partie du continent Méridional.

Après l'Espagne, la puissance qui avoit le plus de possessions en Amérique, étoit la Grande-Bretagne. Son droit à l'Amérique Septentrionale lui vient de Sébastien Cabot, qui en prit possession au nom de Henri VII, l'an 1497, environ six ans après la découverte de l'Amérique Méridionale par Christophe Colomb, au nom du roi d'Espagne. Ce pays étoit ordinairement appelé Terre-Neuve (*New found land*), nom que l'on ne donne plus aujourd'hui qu'à une île située sur ses côtes. Les Anglais furent long-temps à se décider, avant de former des établissemens dans ces régions. Sir Walter Raleigh, homme d'un génie rare, et intrépide marin, leur en donna le premier l'exemple, en fondant une colonie dans la partie Méridionale, qu'il appela *Virginie*, en l'honneur de la reine Elizabeth, sa patrone.

Les Français, antérieurement à cette époque, ont

possédé le Canada et la Louisiane; mais à la paix de 1763, ces deux pays passèrent le premier sous la domination des Anglais et l'autre sous celle des Espagnols. Quelques années après, les Anglais furent obligés d'abandonner leurs vastes possessions américaines, après une guerre de huit ans qui se termina par l'établissement d'une nouvelle république, appelée les *treize Etats de l'Amérique.*

L'étendue de terres à l'O., encore sans propriétaires, a été transférée au gouvernement fédéral, et forme un fonds pour l'extinction de la dette nationale. Le projet est de la diviser en nouveaux Etats, auxquels on donnera des constitutions républicaines semblables à celles des autres.

Les îles situées entre les deux continens de l'Amérique Septentrionale et Méridionale appartiennent aux Espagnols, aux Anglais et aux Français. Les Hollandais possèdent à la vérité trois ou quatre petites îles, qui, dans d'autres mains, ne seroient d'aucune valeur, et les Danois en ont deux; mais ils ne peuvent guère être mis au nombre des propriétaires de l'Amérique.

Vue sommaire des premiers établissemens de l'Amérique-septentrionale.

NOMS des Colonies.	Temps de leur établissement.	PAR QUI.
Quebec.....	1608	Par les Français.
Virginie.....10 juin	1609	Par lord Delaware.
Terre-Neuve.....juin	1610	Par le gouverneur Jean Guy.
Nouvelle-York, Nouvelle-Jersey,	envir. 1614	Par les Hollandais.
Plimouth.....	1620	Par une partie de la congrégation de M. Robinson.
Newhampshire.....	1623	Par une petite colonie anglaise, près de l'embouchure de la Piscatagua.
Delaware, Pensylvanie,	 1627	Par les Suédois et les Finois.
Massachussetts.....	1628	Par le capitaine Jean Endipot et compagnie.
Maryland.....	1633	Par milord Baltimore, avec une colonie de catholiques.
Conuecticut.....	1635	Par M. Fenwick, à Saybrook, près de l'embouchure de la rivière de Connecticut.
Rhode-Island.....	1635	Par M. Roger William, et ses frères persécutés.
Nouvelle-Jersey.....	1664	Accordée au duc d'York par Charles II, rendu gouvernement séparé, et établi quelque temps auparavant par les Anglais.
Caroline du Nord.....	1669	Par le gouverneur Sale.
Pensylvanie.....	1682	Par Guillaume Penn, avec une colonie de quakers.
Caroline du Sud. envir.	1728	Erigée en nouveau gouvernement; antérieurement établie par les Anglais.
Géorgie.....	1732	Par le général Oglethorpe.
Kentucky.....	1773	Par le colonel Daniel Boon.
Vermont.....	1777	Par des émigrés de Connecticut et d'autres parties de la Nouvelle-Angleterre.
Territoire N.-Ouest de l'Ohio,	... 1787	Par la compagnie de l'Ohio et autres.

GRANDE DIVISION DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

PAYS.	Longueur.	Largeur.	CAPITALES.	Distance de Paris.	Souverains.
	l.	l.		Lieues.	
Nouvelle-Bretagne.	450	300	.....	1,550 N. O.	Anglois.
Canada.....	200	63	Quebec.....	1,277 N. O.	*Idem.*
Nouvelle-Ecosse... / Nouv.-Brunswick..	117	83	Halifax..... / Shelburne.....	1,160 N. O.	*Idem.*
Etats-Unis.....	550	417	Philadelphie...	1,100 O.	Anglo-Américains.
Floride orientale... / Floride occidentale.	167	147	Saint-Augustin. / Pensacola.....	1,500 O.	Espagnols.
Louisiane.....	200	180	Nouv.-Orléans.	1,990 S. O.	*Idem.*
Nouveau-Mexique et Californie.....	667	334	Santa-Fé..... / Saint-Jean....	2,200 S. O.	*Idem.*
Mexique ou Nouvelle-Espagne....	667	200	Mexico.....	2,400 S. O.	*Idem.*

GRANDE DIVISION DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

PAYS.	Longueur.	Largeur.	CAPITALES.	Distance de Paris.	Souverains.
	l.	l.		Lieues.	
Terre-Ferme.....	500	233	Panama.....	1,800 S. O.	Espagne.
Pérou.....	500	200	Lima.....	2,100 S. O.	*Idem.*
Paraguay, ou la Plata.....	333	500	Buenos-Aires..	2,500 S. O.	*Idem.*
Chili.....	400	167	Saint-Jago.....	3,100 S. O.	*Idem.*
Brésil.....	833	500	Saint-Sébastien.	2,000 S. O.	Portugal.
Amazonie, pays très-étendu, peu connu des Européens, a 400 lieues de long et 320 de large.					
Guiane.....	260	160	Surinam..... / Cayenne.....	1,600 S. O.	Hollande. / France.
Terre-Magellanique, ou Patagonie.	467	153	Les Espagnols en ont pris possession; mais n'ont pas cru qu'elle valût la peine de s'y établir.		

Les principales îles de l'Amérique-Septentrionale appartenant aux Européens, sont :

ILES.	Long.	Larg.	CAPITALES.	Nations auxquelles elles appartiennent.
Terre-Neuve....	60	67	Plaisance.....	Angleterre.
Cap-Breton.....	37	27	Louisbourg.....	*Idem.*
Saint-Jean.....	20	10	Charlotte-Town.	*Idem.*
Iles Bermudes...	20,000 acres.		Saint-George....	*Idem.*
Iles Bahama.....	En grand nombre.		Nassau.....	*Idem.*
Jamaïque.....	47	20	Kingston.....	*Idem.*
Anguille.....	10	5	.....	*Idem.*
Barboude.....	7	5	Bridgetown.....	*Idem.*
Saint-Christophe.	7	2½	Basse-Terre.....	*Idem.*
Nevis et Montferrat.....	ont chacune 6 lieues de tour.		Charles-Town, Plymouth.....	*Idem.*
Antigoa.....	7	7	Saint-Jean.....	*Idem.*
Dominique.....	9	4	.....	*Idem.*
Barbade.....	7	4	.....	*Idem.*
Saint-Vincent...	8	6	Kingston.....	*Idem.*
Grenade.....	10	5	Saint-George....	*Idem.*
Cuba.....	253	50	La Havane.....	Espagne.
Porto-Rico.....	53	16	Porto-Rico.....	*Idem.*
La Trinité.....	50	20	Saint-Joseph.....	Angleterre.
Marguerite.....	15	8	.....	Espagne.
Saint-Domingue..	145	50	Port-Républicain.	France.
Martinique.....	20	10	Saint-Pierre.....	*Idem.*
Guadeloupe.....	15	15	Basse-Terre.....	*Idem.*
Sainte-Lucie.....	8	4	.....	*Idem.*
Tabago.....	11	5	.....	*Idem.*
Saint-Thomas...	5 lieues de tour.		.....	Danemarck.
Sainte-Croix....	10	5	Basseend.....	*Idem.*
Saint-Barthelemy. Désirade et Marie-Galande.....	sont peu considérables.		.....	France.
Saint-Eustache..	10 lieues de tour.		La Baie.....	Hollande.
Curaçao.....	10	3	.....	*Idem.*
Iles britanniques dans l'Amérique septentrionale et les Indes occidentales.....			5,214 lieues carrées.	

Les Anglais dans cette guerre se sont emparés de la majeure partie de ces îles qu'ils viennent de rendre, à l'exception de la Trinité, par la paix avec la France, du 9 vendémiaire an 10, 1 octobre 1801.

ARTICLE PREMIER.

AMÉRIQUE ANGLAISE.

Elle comprend, LA NOUVELLE-BRETAGNE,
LE CANADA,
LA NOUVELLE-ÉCOSSE.

NOUVELLE-BRETAGNE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 450 l. { Entre } 50° et 70° d. de lat. N.
Larg. 300 { les } 55° et 10° d. de long. E.
Contenant 35,417 lieues carrées.

Limites.

La Nouvelle-Bretagne, ou le pays situé dans les environs de la baie d'Hudson, communément appelé le pays peu connu des Esquimaux, comprenant le Labrador, maintenant province de Galles septentrionale et méridionale, est bornée au N. par des terres inconnues et la mer Glaciale; à l'E. par la mer Atlantique; au S. par le fleuve Saint-Laurent et le Canada; et à l'O. par des terres inconnues.

Montagnes — Les montagnes prodigieuses et épouvantables de ce pays vers le N. étant continuellement couvertes de neige, et les vents soufflant de cette partie les trois quarts de l'année, y causent, dans l'hiver, un degré de froid que l'on n'éprouve dans aucune autre partie du monde sous la même latitude.

Fleuves, rivières, détroits et caps. — Il y en a beau-

coup, et ils tirent principalement leurs noms des navigateurs et des commandans Anglais qui les ont découverts. La principale baie est celle d'*Hudson*, et les principaux détroits, ceux d'Hudson, de *Davis* et de *Belle-Ile*.

Sol et productions. — Ce pays est entièrement aride au nord de la baie d'Hudson : on n'y voit même plus de pins, et l'on ne croit pas que la terre y puisse produire autre chose que quelques misérables arbrisseaux. Toute espèce de semence d'Europe jetée en terre dans cet affreux climat, a péri jusqu'ici; mais il est probable qu'on n'y a pas encore essayé le blé du nord, de la Suède et de la Norwège. En pareil cas, le lieu d'où l'on tire cette semence devient un objet important ; on y éprouve dans la latitude tempérée de Cambridge, ces hivers longs et rigoureux, et l'aridité de la terre qui les accompagne au 51e d. de latitude.

Animaux. — On trouve dans ce pays des cerfs, des buffles, des loups, des renards, des castors, des loutres, des lynx, des martes, des écureuils, des hermines, des chats sauvages, et des lièvres. En fait d'oiseaux, il y a des oies, des outardes, des canards, des perdrix, et toutes sortes d'oiseaux sauvages. Les poissons sont des baleines, des bœufs et veaux marins, des morues et un poisson blanc préférable au hareng. Dans les fleuves et les lacs, se trouvent en abondance des brochets, des perches, des carpes, des truites. On a pris dans une seule saison au port Nelson, 90,000 perdrix qui sont aussi grosses que des poules, et 25,000 lièvres.

Tous les animaux de ce pays ont une fourrure serrée, douce et chaude. Dans l'été, on s'apperçoit, comme dans quelques autres pays, d'un changement dans la couleur de leurs peaux. Quand cette saison, qui ne dure que trois mois, est passée, ils prennent tous la livrée de l'hiver, et les quadrupèdes, ainsi que les oiseaux, sont de couleur de neige. Tout ce qui est animé et inanimé devient blanc ; un phénomène plus surprenant encore, et une de ces choses extraor-

dinaires qui doivent nous faire admirer la sagesse et la bonté de la providence, c'est que les chiens et les chats qui ont été transportés d'Angleterre dans la baie d'Hudson, ont, à l'approche de l'hiver, absolument changé d'habits et acquis un poil beaucoup plus long, plus doux et plus épais qu'ils n'avoient originairement.

Avant d'aller plus loin dans la description de l'Amérique, il est à propos de remarquer qu'en général, les quadrupèdes de ce nouveau monde sont plus petits que ceux de l'ancien; ceux même que l'on y porte dégénèrent, et l'on n'a jamais vu d'exemple de leur amélioration. Si, par rapport à la taille, l'on compare les animaux du Nouveau-Monde à ceux de l'ancien, on n'y trouvera aucune espèce de proportion. L'éléphant d'Asie, par exemple, a souvent plus de 15 pieds de hauteur, tandis que le tapyréette, qui est le plus grand quadrupède de l'Amérique, n'est pas plus gros qu'un veau d'un an. Le lama que quelques-uns appellent aussi le chameau américain, est encore plus petit. Leurs bêtes de proie ne sont aucunement susceptibles de ce courage si souvent fatal à l'homme tant en Afrique qu'en Asie. Ils n'ont pas de lions, ni, à proprement parler, de léopards ni de tigres. Les voyageurs ont cependant donné ces noms aux animaux voraces que l'on y trouve, et qui ressemblent à ceux de l'ancien continent. Le *congar*, le *taquar* et le *taquaretti*, sont des animaux méprisables, en comparaison du tigre, du léopard et de la panthère de l'Asie. On a vu des tigres du Bengale avoir six pieds de longueur, sans compter la queue; tandis que le congar, ou le tigre américain, comme quelques personnes affectent de l'appeler, en a rarement plus de trois; tous les animaux des pays méridionaux de l'Amérique sont donc différens de ceux des parties méridionales de l'Ancien-Monde; et il semble qu'ils n'aient de communs que ceux qui, susceptibles de supporter les froids rigoureux du Nord, ont passé d'un continent dans l'autre. Ainsi, l'ours, le loup, la renne, le cerf et le castor sont aussi connus par les

habitans de la Nouvelle-Bretagne et du Canada que par les Russes; tandis que le lion, le léopard et le tigre, qui sont chez nous des animaux du Midi, sont absolument inconnus dans l'Amérique méridionale. Mais si les quadrupèdes de l'Amérique sont plus petits que ceux de l'ancien continent, ils y sont en plus grande abondance; car une loi de la nature, qui démontre évidemment la sagesse de son auteur, c'est que les petits animaux sont ceux qui multiplient le plus. La chèvre, transportée d'Europe dans l'Amérique méridionale, dégénère beaucoup au bout de quelques générations; mais en revanche elle devient plus prolifique, et au lieu de produire à-la-fois un chevreuil ou tout au plus deux, elle en donne ordinairement cinq, six, et quelquefois davantage. On ne sauroit n'être pas frappé de la sagesse de la providence, qui a rendu les animaux formidables peu féconds. Si l'éléphant, le rhinocéros, et le lion avoient le même degré de fécondité que le lapin ou le rat, tout l'art de l'homme ne seroit bientôt plus en état de les contenir, et ils ne tarderoient pas à devenir les tyrans de ceux qui s'appellent les maîtres de la création.

Habitans et coutumes. — Les habitans de ce pays montrent une grande adresse dans leur manière d'allumer du feu, de s'habiller et de préserver leurs yeux des mauvais effets de cette blancheur éblouissante dont ils sont environnés la plus grande partie de l'année: à tous autres égards, ce sont de vrais sauvages. Leurs formes et leurs visages ne ressemblent point du tout à ceux des Américains du midi; ils sont beaucoup plus semblables aux Lapons et aux Samoièdes de l'Europe, que nous avons déjà décrits.

Découverte et commerce. — La connoissance de ces mers et de ces pays septentrionaux est due à un projet formé en Angleterre pour trouver un passage N.-O. à la Chine et aux Indes orientales, en l'année 1576. Depuis cette époque il a été souvent abandonné et aussi souvent renouvelé, mais jamais exécuté; et d'après les derniers voyages de découvertes, il paroît qu'un pareil passage est impraticable. Forbi-

sher découvrit seulement le continent de la Nouvelle-Bretagne, ou *terre de Labrador*, et ces détroits auxquels il a donné son nom. En 1585, Jean Davis fit voile de Portsmouth, et visita cette côte et celles qui sont plus au nord; mais il semble qu'il n'entra jamais dans la baie. Hudson fit trois voyages pour le même objet; le premier en 1607; le second en 1608, et le troisième et dernier en 1610. Ce navigateur hardi et judicieux entra par le détroit qui conduit dans la nouvelle Méditerranée, dans la baie qui porte son nom, et longea la côte pendant un espace considérable, et pénétra jusqu'au 80e degré et demi dans cette latitude glaciale. Son ardeur pour la découverte n'étant pas ralentie par les difficultés contre lesquelles il eut à lutter dans cet empire de l'hiver et dans ce monde de glaces et de neige, il y resta jusqu'au printemps suivant, et se prépara au commencement de 1611, à continuer ses découvertes; mais son équipage qui avoit éprouvé des souffrances égales aux siennes, sans être animé du même esprit, se révolta, le saisit, ainsi que sept de ceux qui lui étoient le plus attachés, et les abandonna à la fureur de la mer Glaciale, dans une chaloupe ouverte. Hudson et ses compagnons, ou furent engloutis dans les flots, ou, après avoir gagné cette côte peu hospitalière, détruits par les sauvages; mais le vaisseau et le reste de l'équipage revinrent en Angleterre.

Le capitaine Ellis fit une autre tentative de découverte, en 1746, et hiverna au 57e degré et demi; mais quoique ces aventuriers n'ayent pas réussi dans le plan qu'ils s'étoient proposé, leur projet, malgré son peu de succès, a cependant été très-avantageux à leur pays. Les vastes régions qui environnent la baie d'Hudson, abondent, comme nous l'avons déjà observé, en animaux, dont les fourrures sont excellentes. En 1690, on accorda à une compagnie, composée de neuf à dix personnes, un privilége exclusif du commerce de cette baie, et elle s'en est servie depuis cette époque, avec de grands profits pour ses membres, et, comparativement parlant, très-peu

d'avantages pour la Grande-Bretagne. Le commerce de fourrures et de pelleteries pourroit devenir beaucoup plus considérable s'il n'étoit pas exclusivement entre les mains de cette compagnie, dont l'esprit d'avarice, pour ne pas dire d'injustice, a occasionné de longues et justes plaintes. La compagnie n'emploie que 4 vaisseaux et 130 matelots. Elle a plusieurs forts, savoir : le prince de Galles, Churchill, le fort Nelson, la nouvelle Sévern et Albanie, situés sur le côté occidental de la baie, et dont la garnison est composée de 186 hommes. Les Français les attaquèrent, les prirent, et y firent, dans l'avant-dernière guerre, un dégât de 9,600,000 liv. L'Angleterre y envoie pour 384,000 liv. de marchandises, et en prend en échange pour 704,000 : ce qui produit au gouvernement un revenu de 101,616 liv. Dans ce calcul on comprend la pêche dans la baie d'Hudson. Ce commerce, tout petit qu'il est, procure des profits immenses à la compagnie, et même quelques avantages à la Grande-Bretagne en général ; parce que les marchandises échangées avec les Indiens pour leurs fourrures et pelleteries, sont toutes manufacturées en Angleterre; et comme les Indiens ne sont pas fort délicats dans leurs choix, on leur fournit des denrées très-abondantes dans les trois royaumes, et qui ne sont que de très-peu de valeur pour les Anglais. Quoiqu'en général le travail de ces articles de commerce soit d'un genre si inférieur, qu'aucune nation civilisée ne voudroit les prendre, ils deviennent néanmoins pour les Indiens des objets d'admiration. D'un autre côté, les peaux et fourrures venant de la baie d'Hudson, servent beaucoup aux habitans de la Grande-Bretagne dans leurs manufactures, et leur fournissent des matériaux pour trafiquer avantageusement avec plusieurs nations de l'Europe.

AMÉRIQUE ANGLAISE.

CANADA.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 200 l. { Entre } 63 d. 20 m. et 83e d. 20 m. de long. O.
Larg. 63 { les } 45° et 52° d. de lat. N.
Contenant 11,112 lieues carrées.

Limites.

Au N. et à l'E., le Canada est borné par la Nouvelle-Bretagne et la baie d'Hudson; par la Nouvelle-Ecosse, la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-York, au S.; et par des terres inconnues, à l'O.

Air et climat. — Le climat de cette province n'est pas fort différent de celui des colonies dont nous venons de faire mention; mais comme elle est beaucoup plus éloignée de la mer, et plus au N. qu'une grande partie de ces colonies, elle éprouve un hiver plus rigoureux, quoique l'air soit ordinairement clair; mais, comme dans tous les pays de l'Amérique qui ne sont pas situés trop au N., les étés y sont fort chauds et extrêmement agréables.

Sol et productions. — Quoique le climat soit froid et l'hiver long et ennuyeux, le sol y est en général bon, et dans plusieurs endroits fertile et agréable. Il produit du blé, de l'orge, du seigle et plusieurs autres sortes de grains et de végétaux: le tabac y croît généralement bien, et y est beaucoup cultivé. L'île d'Orléans, près de Québec, et les terres sur le fleuve Saint-Laurent et les autres rivières, sont remarquables par leur fertilité. Les prairies du Canada, qui

sont arrosées, produisent de l'herbe excellente, et nourrissent un grand nombre de bestiaux. Comme nous allons maintenant entrer dans les provinces cultivées de l'Amérique Anglaise, et comme le Canada se trouve sur les derrières des Etats-Unis, et contient presque toutes les différentes espèces de bois et d'animaux que l'on rencontre dans ces provinces, pour éviter les répétitions, nous traiterons ici ce sujet dans toute son étendue.

Bois de charpente et plantes. — Les parties incultes de l'Amérique Septentrionale contiennent les plus grandes forêts du monde. Elles ne forment qu'un bois continu, qui n'a pas été planté par la main des hommes, et qui, selon toutes les apparences, est aussi ancien que le monde. Rien n'est plus majestueux à la vue; les arbres se perdent dans les nues, et les espèces en sont si prodigieusement variées, que de toutes les personnes qui se sont donné le plus de peine pour les connoître, il n'y en a peut-être pas une qui en ait trouvé la moitié. La province que nous décrivons produit, entr'autres, deux espèces de pin, le blanc et le rouge; quatre espèces de sapins; deux espèces de cèdre et de chêne, le blanc et le rouge, l'érable mâle et femelle; trois sortes de frênes, le frêne blanc, le métis et le bâtard; trois sortes de noyers, le dur, le tendre et l'uni; nombre de hêtres et de bois blancs; des ormes et des peupliers blancs et rouges. Les Indiens font leurs canots de l'orme rouge, et quelques-uns de ces canots, formés d'une seule pièce, contiennent 20 personnes; d'autres sont faits d'écorce, dont les différentes parties sont cousues ensemble avec l'écorce intérieure, et enduits de poix sur les coutures, ou plutôt d'une matière bitumineuse ressemblante à de la poix, pour les empêcher de faire eau, et les agrès de ces canots sont faits de branches d'arbres. Vers le mois de novembre, les ours et les chats sauvages fixent leur résidence dans les ormes creux, et y restent jusqu'en avril. On trouve aussi dans ce pays des cerisiers, des palmiers et le vinaigrier, dont le fruit, mis dans

l'eau, produit du vinaigre ; une plante aquat ique, appelée *alaco*, dont le fruit est bon pour faire des confitures ; l'épine blanche ; le cotonier, sur l e sommet duquel croissent plusieurs bouquets de fleurs, qui, lorsqu'on les secoue le matin avant que la rosée ait disparu, produisent du miel, qu'on convertit en sucre, en les faisant bouillir ; sa semence est une cosse, qui contient une belle espèce de coton ; le tournesol, qui ressemble au souci, et a sept à huit pieds de hauteur ; le blé d'Inde ; des haricots, des citrouilles, des melons, des capillaires et du houblon.

Métaux et animaux. — Près de Québec il y a une belle mine de plomb ; et l'on dit que l'on a trouvé de l'argent dans quelques-unes des montagnes. Ce pays abonde aussi en charbon de terre.

Fleuves et rivières. — Les rivières qui parcourent ce pays sont très-nombreuses, et plusieurs d'entr'elles, larges, hardies et profondes. Les principales sont, *Lutawas* qui sépare le Canada supérieur de l'inférieur ; la *Chambley* ou *Sorelle*, qui reçoit les eaux du lac Champlain ; l'*Ofwegatchée*, *Seguinay*, *Trois-Rivières*, *Montmorenci* et la *Chaudière*. Les deux dernières forment chacune une cataracte admirable ; celle de la rivière Montmorenci tombe d'une hauteur de deux cent quarante pieds perpendiculairement, sans rencontrer aucun objet dans sa chute ; la largeur de la rivière au sommet de la cataracte, n'est que de cinquante pieds. Les eaux sont retenues dans une espèce de bassin par un rocher d'une seule pièce ; elles s'échappent et coulent doucement dans le fleuve Saint-Laurent qui n'en est éloigné que de trois cents pas à quelques milles au-dessous de Québec. Le spectacle de cette cataracte est vraiment imposant et sublime, lorsqu'en montant ou en descendant le fleuve on arrive à l'embouchure de la rivière.

La hauteur de la chute de la Chaudière n'est pas de moitié aussi grande que celle de Montmorenci ; mais sa largeur n'est pas moins de deux cent cinquante pieds. Les environs en sont aussi beaucoup plus agréables. La Chaudière se jette dans le fleuve

Saint-Laurent ; quelques milles au-dessus de Québec toutes les autres rivières s'y rendent pareillement. Le fleuve Saint-Laurent prend sa source dans le lac Ontario et dirigeant son cours au N. E., passe à Montréal, où il forme l'île de ce nom après avoir reçu la rivière des Utawas, 10 lieues au-dessus de Montréal. Jusques-là, on lui donne aussi sur quelques cartes, le nom de rivière des Iroquois. Il forme plusieurs îles fertiles. Il continue le même cours et rencontre le flot à plus de 153 lieues de la mer, où il est navigable pour de gros vaisseaux. Au-dessous de Québec, à 107 lieues de la mer, il devient large et si profond que, dans la guerre du Canada, des vaisseaux de ligne contribuèrent à la réduction de cette capitale. Après avoir reçu dans son cours une multitude innombrable de rivières et de ruisseaux, ce grand fleuve tombe dans l'Océan, au cap Rosières, où il a 30 lieues de large ; et où le froid est excessif et la mer agitée. Dans son cours il forme une variété de baies, de ports et d'îles, dont plusieurs sont fertiles et extrêmement agréables.

Lacs. — Le grand fleuve Saint-Laurent est le seul sur lequel il y ait des établissemens importans, qui appartiennent actuellement aux Anglais; mais en jetant un coup-d'œil dans l'avenir, on voit qu'il n'est pas impossible que le Canada et ces régions de l'ouest soient un jour en état elles-mêmes d'établir un commerce considérable sur les grands lacs d'eau douce dont ce pays est rempli. Il y a cinq lacs principaux, dont le plus petit est une pièce d'eau plus grande qu'aucun lac dans aucune autre partie du monde. On en trouvera la description, tome VI, aux Etats-Unis, ainsi que de la cataracte de Niagara, qui interrompt leur passage pour arriver au fleuve Saint-Laurent. Ce fleuve, comme nous l'avons déjà observé, est l'issue de ces lacs, qui, par ce canal, se déchargent dans l'Océan. Quand les Français étoient en possession de cette province, ils bâtirent des forts aux différens détroits par lesquels ces lacs se communiquent, ainsi qu'à l'endroit où le dernier com-

munique avec le fleuve. Par ce moyen, ils s'étoient effectivement assurés du commerce de ces lacs, et avoient acquis une grande influence sur les nations de l'Amérique qui habitent dans leur voisinage.

Animaux. — Les animaux font la partie la plus curieuse, et jusqu'ici la plus intéressante de l'histoire naturelle du Canada. C'est à leurs dépouilles que l'Angleterre est redevable des matériaux de plusieurs de ses manufactures, et d'une partie de son commerce avec les pays que nous venons de décrire. Les animaux qui habitent les immenses forêts du Canada, et qui parcourent les parties incultes de ce vaste continent, sont des cerfs, des élans, des daims, des ours, des renards, des martres, des chats sauvages, des furets, des belettes, des écureuils gris et de grande taille, des lièvres et des lapins. Les parties méridionales contiennent un grand nombre de bœufs sauvages, de daims de la petite race, diverses espèces de chevreuils, de chèvres, de loups, etc. Les marais, les lacs et les étangs, qui sont fort nombreux dans ce pays, abondent en loutres et en castors, dont les blancs, qui sont fort rares, sont très-estimés, ainsi que ceux d'un beau noir. Le castor de l'Amérique, quoique ressemblant à l'animal connu en Europe sous ce nom, a plusieurs qualités qui le rendent le quadrupède le plus curieux que nous connoissions. Il a près de quatre pieds de longueur, et pèse 60 à 70 livres; il vit de 15 à 20 ans: les femelles ont ordinairement quatre petits par an, un à la fois. C'est un animal amphibie qui ne reste pas long-temps dans l'eau, mais qui ne sauroit vivre sans s'y baigner souvent. Les sauvages, qui sont continuellement en guerre avec cet animal, le prenoient pour un être raisonnable, croyoient qu'il vivoit en société et étoit dirigé par un chef, ressemblant à leur propre *Sachem*, ou prince. On ne peut s'empêcher d'avouer que les relations curieuses de cet animal, données par des voyageurs ingénieux, sur la manière dont il construit son habitation, fait ses provisions d'hiver, toujours en raison de sa durée et de sa rigueur, suffisent pour

montrer l'affinité de l'instinct à la raison, et même à quelques égards la supériorité du premier. Il y a des castors de différentes couleurs, noirs, bruns, blancs, jaunes, et couleur de paille; mais on remarque que moins ils ont de poil, et plus la couleur de leur peau est légère, moins le climat qu'ils habitent est rigoureux. Les fourrures de castors sont de deux sortes: les sèches et les vertes. Les sèches sont les peaux avant qu'elles soient employées à aucun usage; les vertes sont celles que portent les Indiens, quand elles sont cousues ensemble, et enduites de certaines substances huileuses qui les rendent non-seulement plus moelleuses, mais qui donnent à ce beau duvet, que l'on fabrique en chapeaux, cette qualité huileuse qui le rend propre à être travaillé avec la fourrure sèche. Les Hollandais et les Anglais ont, depuis peu, trouvé le secret de faire d'excellentes étoffes, des gants et des bas, ainsi que des chapeaux du poil de castor. Outre la fourrure, ce précieux animal produit le véritable castoreum, contenu dans des sacs au bas-ventre, lesquels diffèrent cependant des testicules: on connoît la valeur de cette drogue. La viande de castor est un manger délicieux; mais quand on la fait bouillir, elle a un goût désagréable.

Le rat musqué est le diminutif du castor, auquel il ressemble, excepté par la queue; il pèse environ 5 à 6 livres et fournit du musc très-fort.

L'élan est de la grandeur du cheval ou du mulet. On attribue à la corne du pied gauche de cet animal plusieurs qualités médicinales extraordinaires, particulièrement celle de guérir le mal caduc. Sa viande est fort agréable et nourrissante; et sa couleur un mélange de gris léger et de rouge foncé. Il aime les pays froids; et quand l'hiver ne lui fournit pas d'herbe, il ronge l'écorce des arbres. Quand on chasse cet animal, il est dangereux de s'en approcher de trop près; car il saute souvent sur ceux qui le poursuivent, et les écrase sous ses pieds. Pour s'en garantir, le chasseur lui jette ses habits; et,

tandis que l'animal trompé décharge sur eux toute sa fureur, il prend ses mesures pour le tuer.

On voit aussi un animal carnassier appelé *carcajou*, de l'espèce du chat, avec une queue si longue, que Charlevoix dit qu'il la passe plusieurs fois autour de son corps, qui a environ deux pieds de longueur depuis le bout du museau jusqu'à la queue. On dit que cet animal, posté sur un arbre, saute de là sur l'élan, lui passe sa longue queue autour du corps, et l'égorge en un instant.

Le buffle, espèce de taureau sauvage, a presque l'apparence de ceux de l'Europe : il a le corps couvert d'une espèce de laine noire fort estimée. La chair de la femelle est fort bonne, et les cuirs de buffle sont aussi doux et aussi maniables que le chamois, mais si forts, que les boucliers dont les Indiens font usage résistent en quelque sorte à une balle de fusil. Le chevreuil du Canada est un animal domestique, mais ne diffère, en aucune autre chose, de celui de l'Europe. Les loups sont rares au Canada; mais ils fournissent les meilleures fourrures du pays. Leur chair est blanche et bonne à manger : ils poursuivent leur proie jusqu'au haut des plus grands arbres. Les renards noirs sont fort estimés et fort rares; mais ceux des autres couleurs sont plus communs. Il y en a, sur le haut Mississipi, de couleur d'argent qui sont superbes. Ils se nourrissent d'oiseaux aquatiques, qu'ils attirent par une multitude de ruses, sautent ensuite dessus, et les dévorent.

Le putois du Canada a la peau d'une superbe blancheur, excepté le bout de la queue, qui est aussi noir qu'un jais. La nature n'a donné à cet animal aucun autre moyen de défense que son urine, dont l'odeur est puante et insupportable. Quand il est attaqué, il pisse sur sa queue, et en arrose ceux qui le poursuivent. Le rat des bois du Canada est d'une belle couleur d'argent, avec une queue touffue, et deux fois aussi gros que celui d'Europe. La femelle a sous le ventre une poche qu'elle ouvre et referme à volonté; et quand elle est poursuivie, elle y met ses petits. Il

s'y trouve trois espèces d'écureuils ; celui que l'on appelle volant, saute de quarante pas et plus d'un arbre à un autre. Ce petit animal s'apprivoise aisément, et est très-vif, excepté quand il dort, ce qui arrive souvent; il se fourre par-tout où il peut trouver place, dans la manche, dans la poche, ou dans un manchon ; il saute toujours en premier sur son maître, qu'il reconnoît au milieu de vingt personnes. Le porc-épic du Canada est un peu au-dessous d'un chien de moyenne taille ; quand on le fait rôtir, il est tout aussi bon qu'un cochon de lait. Les lièvres et les lapins diffèrent très-peu de ceux de l'Europe : seulement ils deviennent gris dans l'hiver. Il y a ici deux sortes d'ours, l'une rougeâtre, et l'autre noire ; mais la première est la plus dangereuse. L'ours n'est pas naturellement féroce, à moins qu'il ne soit blessé ou pressé par la faim. Ces animaux sont en fort mauvais état au mois de juillet, et il est un peu dangereux de les rencontrer: on dit qu'ils se nourrissent durant l'hiver, lorsque la neige a de quatre à six pieds d'épaisseur, en suçant leurs pattes. Il n'y a rien que les Indiens fassent avec plus de solennité, que la chasse aux ours; et l'alliance d'un fameux chasseur d'ours, qui en a tué plusieurs en un jour, est recherchée avec plus d'ardeur que celle d'un homme qui s'est rendu célèbre dans la guerre. La raison en est, que cette chasse donne à la famille la nourriture et le vêtement.

Les oiseaux, sont des aigles, des faucons, des vautours, des perdrix grises, rouges et noires, avec de longues queues qu'elles étendent en éventails, ce qui leur forme une parure très-brillante. Les bécasses sont rares dans le Canada ; mais les bécassines et autres oiseaux aquatiques y sont fort abondans. Quelques écrivains ont dit qu'un corbeau du Canada est aussi bon qu'un poulet, et un hibou meilleur. Il y a des merles, des hirondelles, et des alouettes ; au moins vingt-deux espèces de canards, et grand nombre de cygnes, de dindons, d'oies, d'outardes, de sarcelles, de poules d'eau, de grues et d'autres gros oiseaux ; mais ils se tiennen toujours loin des maisons.

Le pivert du Canada est un oiseau superbe. On y trouve des grives et des chardonnerets; mais le principal oiseau du Canada pour le chant, c'est l'oiseau blanc, qui est une espèce d'ortolan, fort brillant, et remarquable en ce qu'il annonce le retour du printemps. L'oiseau-mouche est réputé le plus bel oiseau de la nature; avec toutes ses plumes, il n'est pas plus gros qu'un escarbot, et il fait, avec ses aîles, un bruit qui ressemble au bourdonnement d'une grosse mouche.

Parmi les reptiles de ce pays, le serpent à sonnette, *Crotalus horridus*, le *Boiquira de Lacépède*, mérite principalement notre attention. Quelques-uns sont aussi gros que la jambe d'un homme, et longs en proportion. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet animal, c'est sa queue, qui est terminée en espèces d'anneaux applatis comme enlacés l'un dans l'autre, semblables à une cote de maille, et dont la substance paroît au premier coup-d'œil de la couleur et de la nature de la corne. Ces anneaux ou écailles sont articulées de manière à laisser un jeu entr'elles dont le choc, les unes contre les autres, produit un bruit semblable à celui de plusieurs noisettes qui se froissent lorsqu'on les agite. Il n'est pas vrai que l'animal gagne une nouvelle articulation tous les ans; et que l'on connoisse son âge comme on connoît celui d'un cheval par les dents. *Beauvois*, *Valentin* et autres s'en sont convaincus dans les Etats-Unis, souvent les gros en ont le moins. On en a vu qui avoient plus de cinq pieds de long, et dont la queue n'étoit composée que de 8, 10 ou 12 articulations ou grelots. La morsure de ce serpent n'est pas ordinairement mortelle, si on y applique sur-le-champ le remède. Dans tous les endroits où l'on rencontre ce dangereux reptile, croît une plante que l'on appelle herbe à serpent à sonnette, *Poligala seneka*, dont la racine est un antidote certain contre le venin de cet animal, et cela avec la préparation la plus simple; car il ne faut que la broyer ou la mâcher, et l'appliquer sur la plaie comme un emplâtre. Les marubes et les plantains ont aussi les mêmes propriétés; l'huile, l'alkali volatil, etc. Le

serpent à sonnette mord rarement les passagers, à moins qu'il ne soit provoqué, et ne s'élance jamais sur personne qu'il n'ait auparavant sonné avec sa queue. Quand il est poursuivi, s'il a peu de temps pour se remettre, il forme un cercle avec sa tête au milieu, et s'élance alors avec beaucoup de fureur et de violence sur ceux qui l'attaquent : malgré cela les Sauvages le chassent et trouvent sa chair fort bonne. Ayant aussi des qualités médicinales, les apothicaires Américains s'en servent dans certains cas.

Quelques écrivains sont d'avis que les pêches du Canada, si elles étoient faites à temps, fourniroient au pays beaucoup plus de richesses que le commerce de peaux. Le fleuve Saint-Laurent est peut-être le fleuve du monde qui contient la plus grande diversité de poissons en grande abondance, et des meilleures espèces.

Outre une grande variété d'autres poissons dans les rivières et les lacs, il y a des loups et des vaches de mer, des marsouins, des *lencornets*, des *goberques*, des plies, des saumons, des truites, des tortues, des écrevisses, des *chaourasons*, des esturgeons, des *achigaux*, des dorades, des thons, des aloses, des lamproies, des éperlans, des congres, des maquereaux, des soles, des harengs, des anchoix, et des pélamides. Le loup marin, ainsi appelé de ses hurlemens, est un amphibie. On dit que les plus gros pèsent 2,000 livres : leur chair est bonne à manger; mais le profit que l'on en tire vient principalement de leur huile, qui est bonne à brûler et à préparer le cuir; leurs peaux sont excellentes pour faire des couvertures de coffres, et quoiqu'elles ne soient pas de la finesse du maroquin, elles se conservent mieux, et sont moins sujettes à se rompre. Les souliers et bottes de ce cuir ne prennent jamais l'eau, et quand il est tanné comme il faut, c'est une couverture de siéges excellente et durable. La vache de mer du Canada est plus grosse que le loup marin; mais elle lui ressemble en apparence : elle a deux dents de la grosseur et de la longueur du bras d'un homme, qui, quand elles sont

dans leur longueur, ressemblent à des cornes, et sont de très-bel ivoire, ainsi que ses autres dents. On dit que quelques-uns des marsonins du fleuve Saint-Laurent fournissent un muid d'huile, et que de leurs peaux on fait des vestes qui sont extrêmement fortes, et à l'épreuve du fusil. Le lencornet est une espèce de sèche, tout rond, ou plutôt ovale : il y en a de trois sortes, qui ne diffèrent qu'en grosseur, quelques-uns étant aussi gros qu'un tonneau, et d'autres n'ayant qu'un pied de long : on ne prend que le dernier, et cela à la lumière : c'est un fort bon manger. Le goberque a le goût et l'odeur d'une petite morue. La plie est un fort bon manger : on la prend avec de longues perches armées d'hameçons de fer. Le chaourason est un poisson armé, d'environ 5 pieds de long, et aussi gros que la cuisse d'un homme, qui ressemble à un brochet, mais qui est couvert d'écailles à l'épreuve d'un poignard; il est de couleur argentée, et il croît sous sa mâchoire inférieure une longue substance ossense, bordée d'espèces de nageoires. On conçoit aisément qu'un animal si bien armé est un destructeur parmi les habitans des eaux; mais il y a peu d'exemples que le poisson fasse sa proie des oiseaux : c'est cependant ce qui arrive à celui-ci, et il s'y prend avec beaucoup d'art. Il se cache dans les roseaux, de manière qu'on n'apperçoit que son arme, qu'il tient élevée perpendiculairement au-dessus de la surface de l'eau; les oiseaux qui viennent pour se reposer, s'imaginant que cette arme n'est autre chose qu'un roseau fané, se perchent dessus; mais à peine y sont-ils posés, que le poisson ouvre la bouche, et fait un mouvement si subit pour saisir sa proie, qu'elle lui échappe rarement. Ce poisson est habitant des lacs. L'esturgeon est à-la-fois un poisson de mer et d'eau douce, que l'on prend sur la côte du Canada et dans les lacs : il a huit à douze pieds de longueur, et est gros en proportion. Il y a une petite espèce d'esturgeon dont la chair est fort tendre et délicate. L'achigau et la dorade sont des poissons particuliers au fleuve Saint-Laurent. Quelques rivières donnent

naissance à une espèce de crocodile, qui ne diffère que fort peu de celui du Nil.

Habitans. — Avant la dernière guerre, les rives du fleuve Saint-Laurent, au-dessus de Québec, étoient très-peuplées; mais nous ne pouvons dire avec précision quel est le nombre d'Anglais et de Français établis dans cette province : sans doute qu'il augmente tous les jours. En 1783, le Canada et le Labrador étoient réputés contenir environ 130,000 habitans (1); les différentes tribus d'Indiens, dans le Canada, sont presque innombrables; mais on observe que leur population diminue à mesure que celle des Européens augmente : ce que l'on attribue principalement à l'usage immodéré des liqueurs fortes, qu'ils aiment beaucoup. Mais comme la liberté est la passion dominante des Indiens, nous devons naturellement supposer qu'à mesure que les Européens s'avanceront, les premiers se retireront dans des contrées plus éloignées.

TOPOGRAPHIE.

Québec, capitale, non-seulement de cette province, mais de tout le Canada, est située au confluent du fleuve S.-Laurent et de la rivière S.-Charles ou la petite rivière, à environ 160 lieues de la mer. Elle est bâtie sur un rocher, en partie de marbre et en partie d'ardoise. Elle est divisée en haute et basse; les maisons des deux villes sont de pierres et assez bien bâties. Les fortifications sont fortes, quoiqu'elles ne soient pas régulières. La ville est commandée par une citadelle belle et régulière, où réside le gouverneur. Le nombre de ses habitans est de 12 à 15,000. Le fleuve qui, depuis la mer jusques-là, a 4 ou 5 lieues de largeur, se retrécit tout d'un coup et n'a plus qu'un mille de large. Le port, situé du côté opposé de la ville, est sûr et commode, et a environ cinq brasses de profondeur. Il est flanqué de

(1) En 1784, le général Haldimand fit faire un recensement des habitans, et ils montoient à 113,012 Anglais et Français, non compris 10,000 Américains réfugiés, établis dans le haut de la province.

deux bastions, élevés à 23 pieds de terre, ce qui est la hauteur des marées dans le temps de l'équinoxe.

De Québec à Montréal, qui est à environ 60 lieues en remontant le fleuve S.-Laurent, l'œil se promène sur de superbes paysages ; les rives, dans quelques endroits, sont hardies, escarpées, et ombragées d'arbres dont la cime se perd dans les nues. Les fermes y sont assez près les unes des autres ; plusieurs maisons élégamment bâties, se montrent par intervalles, et le tout a l'apparence d'une colonie florissante ; mais il y a très-peu de villes et de villages. Cette partie ressemble assez à la Virginie et au Maryland, où les planteurs ont chacun une habitation séparée. On rencontre dans le milieu du fleuve plusieurs superbes îles éparses qui font un effet fort agréable. Après avoir passé les îles de Richelieu, l'air devient si doux et si tempéré, que le voyageur se croit transporté dans un autre climat ; mais cela doit s'entendre de l'été.

La ville des *Trois-Rivières* est entre Québec et Montréal, à-peu-près à égale distance, et prend son nom de trois rivières qui se joignent ici et tombent dans le fleuve S.-Laurent. Elle est très-fréquentée par plusieurs nations d'Indiens qui, par le moyen de ces rivières, y apportent diverses sortes de peaux et de fourrures pour trafiquer avec les habitans. Le pays est agréable, abondant en blé, fruits, &c. ; environ 300 maisons sont bâties sur les rives de ces rivières qui proviennent de la division de la rivière S.-Maurice. Ces maisons sont basses, mal construites ; les rues sont sales et étroites.

Montréal est situé sur une île, dans le fleuve S.-Laurent, qui a 10 lieues de longueur et 4 de largeur, auprès d'un mont qui lui donne son nom, et à environ une demi-lieue de la rive méridionale de ce fleuve. Quand les Français étoient maîtres du Canada, l'île et la ville de Montréal appartenoient à des particuliers qui, à force de soins, avoient fait de l'île entière un endroit délicieux, produisant les objets de première nécessité et d'aisance. La ville forme un carré long, divisé en rues étroites. Les trois principales sont parallèles au fleuve et coupées à angles droits par d'autres rues, mais sans régularité. Il y a 1,200 maisons, dont 500 sont seulement en dedans des murs. On n'en voit point d'élégantes. Comme il y a eu plusieurs incendies, les habitans ont une telle peur du feu, que la plupart ont couvert leurs maisons avec des lattes ou lames de fer-blanc. Du port, ou du

côté le plus méridional du fleuve, on apperçoit toutes les maisons d'un coup d'œil, parce que le côté de la colline où la ville est située s'incline graduellement vers l'eau. Elle est entourée d'un mur qui tombe en ruine, et d'un fossé à sec; et les Anglais en ont considérablement augmenté les fortifications. Montréal est presque aussi grand que Québec; c'est là que se fait le plus grand commerce de pelleteries.

Gouvernement. — Avant la guerre de 1756, les Français vivoient dans l'opulence au Canada, exempts de toute espèce d'impôts et jouissant de la liberté de la chasse, de la pêche, d'abattre du bois, de planter et d'ensemencer autant de terre qu'ils pouvoient en cultiver. Par la capitulation qu'ils firent avec les Anglais, ils conservèrent leurs anciens droits et priviléges.

En 1774, le parlement britannique rendit un acte, pour pourvoir d'une manière plus efficace au gouvernement de la province de Québec. Par cet acte, il est permis au roi, à ses héritiers et successeurs, par une autorisation scellée et signée d'eux, de constituer et établir un conseil pour les affaires de Québec, lequel conseil doit être composé de personnes résidant dans le pays, dont le nombre ne sera pas de plus de 23, ni de moins de 17, comme il plaira à sa majesté, ses héritiers et successeurs de l'ordonner. En cas de mort, démission ou absence d'aucun des membres dudit conseil, il doit en être nommé d'autres pour les remplacer. Le conseil, ainsi constitué et nommé, ou la majorité d'icelui, est investi du pouvoir de publier des ordonnances pour la tranquillité, le bien-être et le bon gouvernement de la province, du consentement du gouverneur, et, en son absence, du lieutenant gouverneur ou du commandant en chef existant. Le conseil n'est cependant pas autorisé à mettre des impôts, sinon dans le dessein formel de faire des chemins, de réparer les édifices publics, ou de faire d'autres travaux utiles aux habitans. En vertu de cet acte, toute affaire contentieuse, relative aux propriétés et aux droits civils, doit être décidée d'après les loix françaises du Canada; mais le code criminel de la Grande-

Bretagne continue d'être en vigueur. Les habitans du Canada ont, non-seulement la liberté entière de professer la religion catholique romaine, mais même les prêtres de cette religion sont autorisés à réclamer leur salaire et à se le faire payer par les catholiques.

Cet acte causa une grande fermentation en Angleterre et en Amérique, et contribua beaucoup à étendre dans les colonies (depuis les Etats-Unis) cet esprit de mécontentement contre le gouvernement britannique. La ville de Londres pétitionna contre le bill, avant qu'il eût reçu la sanction du roi, déclarant qu'elle le regardoit comme dérogatoire aux principes fondamentaux de la constitution britannique, ainsi qu'à l'autorité de divers actes solennels de la législature. Le congrès américain, dans une adresse au roi, se plaignit que, par l'acte de Québec, les limites de cette province étoient plus étendues, les loix anglaises abolies, celles de France rétablies, et nombre d'hommes libres de la Grande Bretagne assujettis aux dernières; que cet acte établissoit un gouvernement absolu et la religion catholique romaine dans les vastes régions qui bordent les frontières occidentales et septentrionales des établissemens protestans anglais.

Trafic et commerce. — La nature du climat excessivement froid dans l'hiver, et le manque de manufactures, indiquent les principaux articles que le Canada a besoin de tirer de l'Europe; du vin, ou plutôt du rhum, des draps, de la grosse toile et du fer travaillé. Le commerce avec les Indiens demande du rhum, du tabac, une espèce de couverture, des fusils, de la poudre, des balles, des pierres à fusil, des chaudrons, des hachettes et des colifichets de toute espèce.

Quand ce pays étoit au pouvoir des Français, les Indiens fournissoient de la pelleterie; et les marchands français, à la manière des naturels du pays, traversoient les grands lacs et les rivières dans des canots, avec beaucoup de patience et d'industrie, portant leurs marchandises dans les parties les plus éloignées de l'Amérique et chez des nations entièrement incon-

nues aux Anglais. Ces Indiens leur apportoient également leurs denrées, parce qu'ils étoient accoutumés à trafiquer avec eux. Il en arrivoit de toutes parts; quelques-uns même faisoient 400 lieues pour se rendre à la foire de Montréal, qui commençoit en juin et duroit quelquefois trois mois. Dans ces occasions, on observoit de grandes solennités; on plaçoit des gardes, et les gouverneurs tenoient la main au maintien de l'ordre au milieu d'un si grand concours et d'une si grande variété de nations sauvages. Il arrivoit néanmoins quelquefois beaucoup de tapage et de désordre; et les Indiens aimoient tant l'eau-de-vie, qu'ils donnoient souvent, pour un verre de cette liqueur, tout ce qu'ils possédoient. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que plusieurs de ces nations passoient par l'établissement Anglais d'Albanie, dans la Nouvelle-York, et faisoient 83 lieues de plus pour aller à Montréal, quoiqu'elles eussent pu acheter les marchandises à meilleur compte au premier endroit, tant les Français surpassoient leurs rivaux dans l'art de gagner l'affection de ces sauvages.

Depuis que les Anglais sont maîtres du Canada, leur commerce avec ce pays emploie environ 60 vaisseaux et 1,000 matelots. Ses exportations en peaux, fourrures, ginseng, bistorte, capillaire et blé, d'après un calcul de trois années, montent annuellement à 2,532,000 fr. tournois; ses importations de la Grande-Bretagne sont estimées à-peu-près la même somme. Il est inutile de faire aucune remarque sur l'importance de ce commerce, qui fournit aux Anglais non-seulement des matières premières absolument nécessaires à leurs manufactures, mais qui fait outre cela faire à l'Angleterre un échange si avantageux du produit de ses propres manufactures et de celles de ses établissemens dans les deux Indes (1).

(1) En 1786, les exportations de cette province étoient évaluées à 8,438,312 fr., et les importations de la même année à 7,802,784 fr.

Néanmoins, quelqu'attention que l'on donne au commerce et à la population du Canada, il ne sera guère possible de surmonter certains inconvéniens, provenant de causes naturelles; je veux dire, de la rigueur de l'hiver, qui est si excessif depuis décembre jusqu'en avril, que les plus grands fleuves se gèlent, et que la neige a ordinairement de 4 à 6 pieds de profondeur, dans des pays qui sont de 3 degrés moins au N. que Londres, et dans la lat. tempérée de Paris. Un autre inconvénient vient des rapides courans du fleuve de Saint-Laurent, au-dessous de Montréal, qui font qu'il est difficile à de gros vaisseaux de remonter jusqu'à cet entrepôt du commerce intérieur; mais ces chutes n'empêchent pas les vaisseaux de 3 à 400 tonneaux, de s'y rendre tous les ans.

Histoire—Voy. *Histoire générale de l'Amérique* et principalement le voyage au Canada, par *Weld*, en 1795, 1796 et 1797.

NOUVELLE ÉCOSSE.

ÉTENDUE. **SITUATION.**

Long. 83 l. { Entre } 43° et 49° d. de lat. N.
Larg. 117 { les } 62° d. 20 m. et 69° d. 20 m. de long. O.
Contenant 6,334 lieues carrées.

Limites.

La Nouvelle-Ecosse est bornée au N. par le fleuve Saint-Laurent; à l'E. par le golfe Saint-Laurent et la mer Atlantique; au S. par la même mer, et à l'O. par le Canada et la Nouvelle-Angleterre. En 1784, cette province étoit divisée en *deux gouvernemens*. La province et le gouvernement maintenant appe-

lés *Nouvelle-Brunswick*, sont bornés à l'O. de la rivière Sainte-Croix, par cette même rivière jusqu'à sa source, et par une ligne tirée de la droite au N. jusqu'aux limites méridionales de la province de Québec; au N. par les mêmes limites, jusqu'à l'extrémité occidentale de la baie de Chaleurs; à l'E. par ladite baie jusqu'au golfe de Saint-Laurent, à la baie que l'on appelle Verte; au S. par une ligne qui passe au milieu de la baie de Fundy, de la rivière Sainte-Croix susdite, à l'embouchure de la rivière *Muscat*, par ladite rivière jusqu'à sa source, et de-là par une ligne traversant l'isthme dans la baie Verte, pour joindre la partie orientale ci-dessus décrite, comprenant toutes les îles jusqu'à six lieues de la côte.

Fleuves et rivières. — Le fleuve Saint-Laurent forme la limite du N. Les rivières *Ristigouche*, *Cocagne* et *Nipisiguit* courent de l'O. à l'E. et tombent dans la baie Saint-Laurent. Les rivières Saint-Jean, Passamaquoddy, et Sainte-Croix, qui courent du N. au S. se jettent dans la baie de Fundy, ou dans la mer un peu à l'E. de cette baie.

Mers, baies, ports et caps. — Les mers qui baignent ces côtes sont l'Océan Atlantique, la baie de Fundy, et le golfe de Saint-Laurent. Les petites baies sont *Chenigto* et baie *Verte*, sur l'isthme qui joint la partie septentrionale de la Nouvelle-Ecosse à la méridionale; la baie de Chaleurs au N. E.; la baie de Chedibouctо au S. E.; la baie des Iles. Les ports sont ceux de Bart, de Chedibouctо, de Prospère et de Ste-Margueritte; la Heve, le port Maltois, le port Rossignol, le port Vert et le port Joli, au S.; le port Latour au S. E.; les ports Sainte-Marie, Annapolis et les Mines sur la côte méridionale de la baie de Fundy et le Rose-way, maintenant le plus peuplé de tous.

Les principaux caps sont les caps Portage, Ecosmenac, Tourmentin, les caps Port, et Epis à l'E.; le cap Fogeri, et le cap Canceau au S. E.; le cap Blanc, le cap Vert, le Théodore, le cap Dore, le cap la Heve et le cap Nègre au S.; le cap Sable et le cap Fourche au S. O.

Lacs.—Les lacs ne sont pas nombreux; le principal est le lac Frenuse, près de la baie de Fundy.

Climat. — Le climat de ce pays-là, quoique dans une des zones tempérées, n'est pas propre aux tempéramens européens. Il est enveloppé d'un brouillard épais pendant une grande partie de l'année, et il y fait excessivement froid pendant quatre ou cinq mois; mais quoique le froid en hiver, et la chaleur en été y soient considérables, ils viennent graduellement, de manière à préparer le corps à les endurer.

Sol et productions. — On ne doit pas s'attendre à grand'chose d'un climat si peu favorable. La Nouvelle-Ecosse n'a presque jusqu'ici été qu'une forêt continue; et l'agriculture, quoiqu'entreprise par les colons Anglais, n'y avoit fait que peu de progrès. La plus grande partie de son sol est maigre et aride; le blé qu'il produit est d'une espèce ridée comme le seigle, et l'herbe entremêlée d'une mousse froide et spongieuse. Cependant, il n'est pas par-tout mauvais; il se trouve des cantons, dans la péninsule au Midi, qui ne le cèdent pas aux meilleures terres de la Nouvelle-Angleterre, et qui, par l'industrie et les efforts des Américains réfugiés des autres provinces, sont maintenant cultivés et deviendront probablement fertiles et florissans. Le sol en général est propre au chanvre et au lin. Le bois y est extrêmement bon pour la construction des vaisseaux, et produit de la poix et du goudron. On a rendu des comptes flatteurs des améliorations des nouveaux établissemens de la baie de Fundy. On y a défriché beaucoup de terres qui abondent en bois de charpente, et on en a déjà fait plusieurs cargaisons de bons mâts pour la Grande-Bretagne.

Animaux. — Ce pays contient tous les animaux des provinces voisines, particulièrement des daims, des castors et des outardes. Il y a des oiseaux sauvages et toutes sortes de gibier. On y a transporté plusieurs espèces d'oiseaux et de quadrupèdes Européens qui y viennent fort bien. Vers la fin de mars, le poisson commence à frayer, et il entre dans les ri-

vières en nombre incroyable. Le hareng vient en avril, et l'esturgeon et le saumon en mai. Mais le plus précieux apanage de la Nouvelle-Ecosse est la côte du cap Sable, le long de laquelle est une chaîne continue de bancs où l'on pêche la morue; des rivières navigables, des bassins et d'excellens ports.

Etablissemens. — Malgré l'apparence sauvage de ce pays, il fut le berceau de quelques-uns des premiers établissemens Européens. La première concession de terre dans ce pays fut faite par Jacques 1er à son secrétaire *sir* Guillaume Alexandre, d'où elle prit le nom de Nouvelle-Ecosse. Depuis ce temps-là, il a souvent changé de maîtres, passant d'un particulier à un autre, et des Français aux Anglais alternativement. Il ne fut confirmé aux Anglais qu'à la paix d'Utrecht, et leur but, en l'acquérant, n'étoit pas d'en tirer aucun profit; mais d'en éloigner les Français qui, en possédant cette province, auroient pu nuire à leurs autres possessions. D'après ce principe, on y transporta 3,000 familles en 1749, aux frais du gouvernement. La ville qu'elles y élevèrent est appelée Halifax, du comte de ce nom, à la sagesse duquel l'Angleterre doit cet établissement.

TOPOGRAPHIE.

Halifax est située sur la baie de Chedibouctou, très-commode pour la pêche, et a des communications avec toutes les parties de la province, soit par terre, soit par mer, ou par une multitude de rivières navigables. Elle jouit d'un beau port où il reste une petite escadre de vaisseaux de ligne pendant l'hiver, qui met à la voile au printemps pour protéger la pêche et examiner si les articles de paix y relatifs sont bien observés par les Français. La ville a un retranchement et des forts de bois. Les autres villes moins considérables sont:

Annapolis royale. Cette ville est située sur le côté orientale de la baie de Fundy, et quoique ce ne soit qu'un petit endroit, c'étoit autrefois la capitale de la province; elle a un des plus beaux ports de l'Amérique, capable de contenir mille vaisseaux mouillés dans la plus grande sûreté.

Saint-Jean est un nouvel établissement à l'embouchure de la rivière de ce nom, qui se jette dans la baie de Fundy du côté occidental.

Depuis la fin de la guerre, l'émigration des royalistes des Etats-Unis dans cette province, a été considérable. Ils y ont élevé de nouvelles villes, comme :

Shelburne, qui a une étendue de près d'une lieue sur le bord de l'Océan, et qui, dit-on, contient déjà 9,000 habitans. Des anciens établissemens, les plus florissans et les plus peuplés sont Halifax, et les villes de *Windsor*, *Norton* et *Cornwallis*, entre Halifax et Annapolis. Des nouveaux établissemens, les plus importans sont : *Shelburne*, *Parr-Tow*, *Digby* et la *Nouvelle-Edinbourg*. On y a depuis peu cultivé de grandes étendues de terre, et la province paroît devoir augmenter en population et en fertilité.

Iles voisines de l'Amérique Anglaise.

TERRE-NEUVE.—Cette île est située à l'est du golfe S.-Laurant, entre le 46e et 52e d. de lat. N., et entre le 55e d. et le 61e d. de long. O. : elle est séparée du Labrador ou de la Nouvelle-Bretagne, par le détroit de Belle-Ile ; et du Canada, par la baie de S.-Laurent, ayant 117 lieues de longueur et 66 de largeur. Ses côtes sont extrêmement sujettes aux brouillards et à des orages continuels de pluies et de neige, son ciel étant presque toujours couvert. Le sol de cette île est aride ; le froid y est long et rigoureux ; elle est arrosée de plusieurs belles rivières, et a plusieurs ports considérables et sûrs. Ce qu'elle a aujourd'hui de plus précieux, ce sont des bois de construction et les grandes pêches de morues qui se font sur ses bas-fonds, que l'on appelle les *Bancs de Terre-Neuve*. La Grande-Bretagne et l'Amérique septentrionale, selon le calcul le plus bas, emploient annuellement, à cette pêche, 3,000 bâtimens, et plus de 10,000 individus, en comptant les matelots qui sont à bord, et les personnes qui sont à terre, chargées de préparer et d'encaquer le poisson. Cette pêche devient non-seulement une branche de commerce très-lucrative pour le marchand, mais même un moyen d'existence pour des milliers de malheureux, et une pépinière de matelots pour la marine royale. Cette pêche est réputée augmenter le revenu annuel de la Grande-Bretagne de 7,200,000 francs. Par les traités de paix de 1783, et du

1 octobre 1801, les Français ont droit à la pêche sur les côtes de cette île. Les principales villes de Terre-Neuve sont: *Plaisance*, *Bonavista* et *Saint-Jean*.

Cap-Breton. — Cette île, située entre Terre-Neuve et la Nouvelle-Ecosse, a environ 36 lieues de longueur. Son sol est aride, mais elle a de bons ports, particulièrement celui de Louisbourg, qui a près de 4 lieues de circonférence, et par-tout 6 ou 7 brasses d'eau. Les fortifications de cette ville ont été ruinées par les Anglais, qui s'en sont emparés, et en sont restés les maîtres depuis 1763.

Saint-Jean. — Cette île, située dans le golfe Saint-Laurent, a environ 20 lieues de longueur et 10 à 12 de largeur. Elle contient plusieurs rivières, et quoiqu'elle soit près du Cap Breton et de la Nouvelle-Ecosse, elle les surpasse beaucoup en fertilité et en agrémens. A la reddition du Cap-Breton, les habitans de cette île, au nombre de 4,000, se soumirent sans résistance aux armes britanniques.

Bermudes ou Summer. — Ces îles tirent leur nom de Jean Bermudas, espagnol, qui les découvrit, et furent appelées Summer, de *sir* Georges Summer, qui y fit naufrage en 1609, dans son passage à la Virginie. Elles sont situées à une vaste distance de toute espèce de continent, au 32e d. de lat. N., et au 67e deg. 20 min. de longitude O. Leur distance de *Land's-End* (bout de la terre) est estimée à près de 1,500 lieues; de Madère, à environ 1,200, et de la Caroline à 300. Les Bermudes sont très-petites, ne contiennent guère plus de 20,000 acres, et sont de très-difficile accès. L'air de ces îles a toujours passé pour très-sain, et la beauté et la richesse de ses productions végétales sont délicieuses. Quoique le sol de ces îles soit très-propre à la culture de la vigne, le principal et le seul emploi de ses habitans, qui sont au nombre de 10,000, c'est de construire et de monter de légers sloupes et brigantins, dont ils font particulièrement usage dans le commerce entre l'Amérique Septentrionale et les Antilles. Ces vaisseaux sont aussi remarquables par leur vîtesse, que le cèdre dont ils sont faits l'est pour sa durée.

Saint-Georges, capitale, est située au fond d'un port de l'île du même nom, et défendue par 7 ou 8 forts et 70 pièces de canon: elle contient plus de 1,000 maisons, une belle église et d'autres édifices élégans.

FIN DE LA SECONDE PARTIE ET DU TOME V.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans ce Volume.

ASIE. page 1
Article II. GRANDE TARTARIE. *ibid.*
Etendue et situation, 1. — Limites, *ibid.* — Divisions, 2. — Montagnes, *ibid.* — Mer, *ibid.* — Fleuves, *ibid.* — Air, climat, sol et productions, *ibid.* — Métaux et minéraux, 3. — Animaux, 4. — Population, habitans, mœurs, coutumes, divertissemens, 5. — Religion, 8. Sciences, 9. — Curiosités, *ibid.* — Topographie, 11. — Commerce, *ibid.* — Histoire, 12.
RUSSIE D'ASIE. 14
Etendue et situation, 14. — Limites, *ibid.* — Divisions, *ibid.* — Fleuves et lacs, 15. — Montagnes, *ibid.* — Climat, sol et productions, *ibid.* — Animaux, 17. — Mines et minéraux, *ibid.* — Industrie, mœurs, usages des différens peuples, 18. — Population, *ibid.* — Curiosités, 19. — Topographie, *ibid.*
TARTARIE INDÉPENDANTE. 32
Limites, division et situation, 32. — Mœurs et usages des habitans, *ibid.* — Topographie, *ibid.*
Article III. EMPIRE DE LA CHINE. 36
CHINE. *ibid.*
Etendue et situation, 36. — Limites, *ibid.* — Division, *ibid.* — Nom, 38. — Montagnes, *ibid.* — Lacs, rivières et eaux, *ibid.* — Baies, 39. — Canaux, *ibid.* — Forêts, *ibid.* — Air, sol et productions, 40. — Métaux et minéraux, 42. — Population, habitans, mœurs et usages, 43. — Costume, 45. — Mariages, 46. — Funérailles, *ibid.* — Langue, *ibid.* — Génie et sciences, 47. — Antiquités et curiosités, 49. — Topographie, 51. — Pekin, 52. — Nankin, 55.
Iles voisines de la Chine. 62
Commerce et manufactures, — 63. Constitution et gouvernement, 65. Magistrats, délits et peines, 66. — Religion, 68. — Chemins publics, *ibid.* — Forces militaires et navales, 70. — Histoire, 71.
TARTARIE CHINOISE. 75
Topographie, 75.
ETATS TRIBUTAIRES DE LA CHINE. 76
DE LA CORÉE, 76. — Topographie, 77.
TIBET et BOUTAN. 81
Situation, limites, air, sol, climat, productions, végétaux, animaux, etc. 81. — Rivières, 83. — Religion, loix, coutumes, usages, etc. *ibid.* — Topographie, 86. — Commerce, 88.
Article IV. INDE EN GÉNÉRAL. 89
Etendue et situation 89. — Limites, *ibid.* — Division, *ibid.* — Population, habitans, mœurs, gouvernement et religion, 90.
PRESQU'ILE DE L'INDE *au-delà du Gange.* 102
Etendue et situation, 102. — Limites, *ibid.* — Division, *ibid.* — Nom, 103. — Air et climat, *ibid.* — Montagnes, *ibid.* — Rivières, *ibid.* — Baies, détroits et promontoires, 104. — Sol et productions des diffé-

rentes nations, 104. — Habitans, mœurs, divertissemens, *ibid.* — Langue, 106. — Sciences et savans, *ibid.* — Manufactures et commerce, 107. —Topographie, 108.

ROYAUMES D'ARACAN, D'AVA et DE PÉGU, ou EMPIRE BIRMAN. 109

Etendue et situation, 109. — Limites, *ibid.* — Division, *ibid.* — Rivieres, *ibid.* — Air, sol et productions, 110. — Métaux et minéraux, *ibid.* — Population, mœurs, usages, amusemens, habillemens, etc. 111. — Mariages, 114. — Funérailles, *ibid.* — Langue, 115. — Religion et loix, *ibid.* — Topographie, 116. — Commerce et manufactures, 121. — Revenus, monnoies, etc. 123. — Histoire, 124. — *Continuation de la topographie* des royaumes, etc. de la presqu'île au-delà du Gange, 128.

PRESQU'ILE DE L'INDE *en-deçà du Gange.* 139

EMPIRE DU GRAND-MOGOL ou INDOSTAN. *ibid.*

Etendue et situation, 139. — Limites, *ibid.* — Division, *ibid.* — Air et saisons, 141. — Productions animales et végétales, *ibid.* — Montagnes, 142. — Fleuves, *ibid.* — Mers, baies et caps, *ibid.* — Habitans, 143. — Commerce, 144. — Industrie, manufactures, importations et exportations du Bengale, *ibid.* — Topographie, 149. — Histoire, 160.

Presqu'île en-deçà du Gange, 184. — Montagnes 185. — Rivières, *ibid.* — Climat, saisons et productions, 186. — Habitans, *ibid.* — Topographie, 188. — Industrie, commerce, manufactures, exportations et importations des côtes de Coromandel et de Malabar, 204. — Division actuelle de l'Indostan, 213. — Possessions britanniques, 215. — Gouvernement du Bengale, 216. — Gouvernement de Madras, *ibid.* — Gouvernement de Bombay, 217. — Revenus, *ibid.*

Alliés de la Grande-Bretagne, 217. — Etats Marattes, 218. — Territoire du Nizam, 219.

Article V. PERSE. 220

Etendue et situation, 222. — Limites, *ibid.* — Division, *ibid.* — Nom, 223. — Air, *ibid.* — Sol, productions végétales et animales, *ibid.* Montagnes, 225. — Golfes, *ibid.* — Fleuves, 226. — Eaux, *ibid.* — Métaux et minéraux, *ibid.* — Population, habitans, mœurs, coutumes et divertissemens, *ibid.* — Mariages, 232. — Funérailles, 233. — Religion, *ibid.* — Langue, 235. — Sciences et savans, 236. — Antiquités et curiosités de la nature et de l'art, 238. — Topographie, 239. — Edifices, mosquées et bains, 250. — Police et peines, 252. — Manufactures et commerce, 253. — Commerce, exportations et importations du golfe Persique, 254. — Constitution et gouvernement, 258. Revenus, 259. — Forces militaires, *ibid.* — Armoiries et titres, 260. — Histoire, *ibid.*

Article VI. ARABIE. 265

Etendue et situation, 265. — Limites, *ibid.* — Nom, *ibid.* — Montagnes, 266. — Rivières, golfes et caps, *ibid.* — Climat, air, sol et productions, 267. — Animaux, 268. — Habitans, mœurs, usages et habillemens, *ibid.* — Religion, 269. Langue et sciences, 270. — Topographie, *ibid.* — Commerce, 279. — Gouvernement, 281. — Histoire, 282.

Article VII. INDES ORIENTALES. EMPIRE DU JAPON. 286

Situation et étendue, 286. — Air, sol, productions végétales et animales, 287. — Caractère, mœurs, coutumes et amusemens, 288. — Costume, 290. — Police, 291. — Administration de la justice, *ibid.* — Langue, sciences et arts, *ibid.* — Commerce, 293. — Topographie,

294. — Religion, 296, — Gouvernement, 299. — Forces et revenus, 300.
Iles Mariannes ou Larrons. 303
Philippines. *ibid.*
Moluques. 304
Célèbes ou Macassar. 307
Iles de la Sonde. *ibid.*
Ceylan. 314
Maldives. 316
Kuriles. 317
CHAPITRE TROISIÈME. 318
AFRIQUE. Description générale. *ibid.*
Fleuves, 319. — Montagnes, 321. — Caps, *ibid.* — Grande division, 324. — Division des îles, 325.
Article I. BARBARIE. 326
Limites, nom ancien et nouveau, 326. — Division, *ibid.*
Etats de Barbarie ou *Barbarie propre.* *ibid.*
Air et saisons, 327. — Montagnes, *ibid.* — Sol, végétaux et animaux terrestres et aquatiques, *ibid.* — Population, habitans, mœurs, usages et amusemens, 329. — Habillemens, 330. — Religion, 331. — Langue, *ibid.* — Antiquités et curiosités naturelles et artificielles, 332. — Topographie, 333.
Royaume ou république d'Alger, 339. — République de Tunis, 342. — Royaume ou république de Tripoli, 345. — Biledulgérid, 346.
Manufactures et commerce, 349. — Constitution et gouvernement, 350. — Revenus, 352. — Forces militaires de terre et de mer, *ibid.* — Histoire, 353.
Article II. EGYPTE. 355
Etendue et situation, 355. — Limites, *ibid.* — Division, *ibid.* — Fleuves et lacs, *ibid.* — Air, 356. — Sol et productions, 357. — Animaux, 358. — Population, mœurs, usages et amusemens, 360. — Religion, 363. — Langue, 364. — Sciences et savans, *ibid.* — Curiosités et antiquités, 365. — Topographie, 366. — Manufactures et commerce, 377. — Constitution et gouvernement, *ibid.* — Revenus, 378. — Forces militaires, *ibid.* — Histoire, *ibid.*
Article III. NUBIE. 398
Etendue et situation, 398. — Limites, *ibid.* — Sol, productions, mœurs et usages, *ibid.* — Topographie, 399.
DAR-FOUR. 400
Situation, limites, air, sol et productions, 400. — Gouvernement, 401. — Mœurs et usages, 403. — Commerce, 404. — Population, *ibid.* — Topographie, 405.
Article IV. ABISSINIE. 406
Etendue et situation, 406. — Limites, *ibid.* — Air et température, *ibid.* — Quadrupèdes, *ibid.* — Oiseaux, 407. — Insectes, 408. — Productions végétales, 409. — Rivières et lacs, 411. — Cataractes du Nil, *ibid.* — Sources du Nil, 413. — Causes des inondations du Nil, 414. — Topographie, 415. — Commerce, 417. — Religion, 418. — Histoire, *ibid.*
Article V. FAISAN, BORNOU et CASHNA. 419
Article VI. SAHRA ou ZAHARA. 425
Limites, 425. — Aspect du pays, *ibid.* — Ancienne et nouvelle division, *ibid.* — Topographie, 426.
Article VII. DE L'AFRIQUE, depuis le tropique du Cancer jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. 427

F. F. 541 Tom V

Description générale, 427. — Sol, productions, habitans et gouvernement, *ibid.*

Article VIII. NIGRITIE. 430

Limites, montagnes et rivières, 430. — Climat, saisons, productions, 431. — Habitans, religion, mœurs, 432. — Industrie, commerce, *ibid.* — Topographie, 434.

SIERRA-LEONE et BULAM. 436

Article IX. GUINÉE. 438

Limites et divisions, 438. — Caps, *ibid.* — Air, sol, productions, habitans et commerce, 439. — Topographie, 440. — Commerce de la traite des Nègres, 445.

Article X. CONGO. 447

Situation, limites et étendue, 447. — Topographie, 448.

Article XI. CAFRERIE en général. 450

Limites, étendue, 450. — Habitans, mœurs, usages, divertissemens, *ibid.* — Topographie, 469. — Cap de Bonne-Espérance, 470. — Histoire, 478.

ILES DE L'AFRIQUE. 480

Madagascar, 480. — Ile de France, 484. — Ile de la Réunion, *ibid.* — Cap Verd, 489. — Canaries, 491. — Madère, 493.

CHAPITRE QUATRIÈME. 497

AMÉRIQUE. *ibid.*

Sa découverte et sa conquête, 497. — Des habitans originaires de l'Amérique, 517.

Description générale de l'Amérique. 534

Montagnes, 535. — Lacs et fleuves, *ibid.* — Productions, 537. — Vue sommaire des premiers établissemens de l'Amérique septentrionale, 540. — Grandes divisions de l'Amérique septentrionale, 541. — Grandes divisions de l'Amérique méridionale, *ibid.* — Iles, 542.

Article I. AMÉRIQUE ANGLAISE. 545

NOUVELLE BRETAGNE. *ibid.*

Etendue et situation, 545. — Limites, *ibid.* — Montagnes, *ibid.* — Fleuves, rivières, détroits et caps, *ibid.* — Sol et productions, 544. — Animaux, *ibid.* — Habitans et coutumes, 546. — Découverte et commerce, *ibid.*

CANADA. 549

Etendue et situation, 549. — Limites, *ibid.* — Air et climat, *ibid.* — Sol, et productions, *ibid.* — Bois de charpente et plantes, 551. — Métaux, *ibid.* — Fleuves et rivières, *ibid.* — Lacs, 552. — Animaux, 553. — Habitans et population, 560. — Topographie, *ibid.* — Gouvernement, 562. — Commerce, 565.

NOUVELLE ECOSSE. 565

Etendue et situation, *ibid.* — Limites, *ibid.* — Fleuves et rivières, 566. — Mers, baies et caps, *ibid.* — Lacs, 567. — Climat, *ibid.* — Sol et productions, *ibid.* — Animaux, *ibid.* — Etablissemens, 568. — Topographie, *ibid.*

ILES voisines de l'Amérique anglaise. 569

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

B.B.B41

To V

005652562